

The Project Gutenberg EBook of Le Docteur Pascal, by Emile Zola

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Le Docteur Pascal

Author: Emile Zola

Release Date: July, 2005 [EBook #8560]
[This file was first posted on July 23, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: US-ASCII

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE DOCTEUR PASCAL *****

Tonya Allen, Carlo Traverso, Charles Franks
and the Online Distributed Proofreading Team.

This file was produced from images generously made available by the
Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

LES ROUGON-MACQUART

HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE
D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EMPIRE

LE

DOCTEUR PASCAL

PAR

EMILE ZOLA

_A la Memoire
de

MA MERE

et a

MA CHERE FEMME

Je dedie ce roman
qui est le resume et la conclusion
de toute mon oeuvre_

LE DOCTEUR PASCAL

I

Dans la chaleur de l'ardente apres-midi de juillet, la salle, aux volets

soigneusement clos, était pleine d'un grand calme. Il ne venait, des trois fenêtres, que de minces fleches de lumière, par les fentes des vieilles boiseries; et c'était, au milieu de l'ombre, une clarté très douce, baignant les objets d'une lueur diffuse et tendre. Il faisait la relativement frais, dans l'écrasement torride qu'on sentait au dehors, sous le coup de soleil qui incendiait la façade.

Debout devant l'armoire, en face des fenêtres, le docteur Pascal cherchait une note, qu'il y était venu prendre. Grande ouverte, cette immense armoire de chêne sculpté, aux fortes et belles ferrures, datant du dernier siècle, montrait sur ses planches, dans la profondeur de ses flancs, un amas extraordinaire de papiers, de dossiers, de manuscrits, s'entassant, débordant, péle-mêle. Il y avait plus de trente ans que le docteur y jetait toutes les pages qu'il écrivait, depuis les notes brèves jusqu'aux textes complets de ses grands travaux sur l'hérédité. Aussi les recherches n'y étaient-elles pas toujours faciles. Plein de patience, il fouillait, et il eut un sourire, quand il trouva enfin.

Un instant encore, il demeura près de l'armoire, lisant la note, sous un rayon doré qui tombait de la fenêtre du milieu. Lui-même, dans cette clarté d'aube, apparaissait, avec sa barbe et ses cheveux de neige, d'une solidité vigoureuse bien qu'il approchât de la soixantaine, la face si fraîche, les traits si fins, les yeux restés limpides, d'une telle enfance, qu'on l'aurait pris, serré dans son veston de velours marron, pour un jeune homme aux boucles poudreuses.

--Tiens! Clotilde, finit-il par dire, tu recopieras cette note. Jamais Ramond ne déchiffrerait ma satanée écriture.

Et il vint poser le papier près de la jeune fille, qui travaillait debout devant un haut pupitre, dans l'embrasement de la fenêtre de droite.

--Bien, maître! répondit-elle.

Elle ne s'était pas même retournée, tout entière au pastel qu'elle sabrait en ce moment de larges coups de crayon. Près d'elle, dans un vase, fleurissait une tige de roses premières, d'un violet singulier, zébré de jaune. Mais on voyait nettement le profil de sa petite tête ronde, aux cheveux blonds et coupés court, un exquis et sérieux profil, le front droit, plissé par l'attention, l'œil bleu ciel, le nez fin, le menton ferme. Sa nuque penchée avait surtout une adorable jeunesse, d'une fraîcheur de lait, sous l'or des frisures folles. Dans sa longue blouse noire, elle était très grande, la taille mince, la gorge menue, le corps souple, de cette souplesse allongée des divines figures de la Renaissance. Malgré ses vingt-cinq ans, elle restait enfantine et en paraissait à peine dix-huit.

--Et, reprit le docteur, tu remettras un peu d'ordre dans l'armoire. On ne s'y retrouve plus.

--Bien, maître! répéta-t-elle sans lever la tête. Tout à l'heure!

Pascal était revenu s'asseoir à son bureau, à l'autre bout de la salle,

devant la fenetre de gauche. C'etait une simple table de bois noir, encombrée, elle aussi, de papiers, de brochures de toutes sortes. Et le silence retomba, cette grande paix a demi obscure, dans l'ecrasante chaleur du dehors. La vaste piece, longue d'une dizaine de metres, large de six, n'avait d'autres meubles, avec l'armoire, que deux corps de bibliotheque, bondes de livres. Des chaises et des fauteuils antiques trainaient a la debandade; tandis que, pour tout ornement, le long des murs, tapisses d'un ancien papier de salon empire, a rosaces, se trouvaient cloues des pastels de fleurs, aux colorations etranges, qu'on distinguait mal. Les boiseries des trois portes, a double battant, celle de l'entree, sur le palier, et les deux autres, celle de la chambre du docteur et celle de la chambre de la jeune fille, aux deux extremités de la piece, dataient de Louis XV, ainsi que la corniche du plafond enfume.

Une heure se passa, sans un bruit, sans un souffle. Puis, comme Pascal, par distraction a son travail, venait de rompre la bande d'un journal oublie sur sa table, _le Temps_, il eut une legere exclamation.

--Tiens! ton pere qui est nomme directeur de _l'Epoque_, le journal republicain a grand succes, ou l'on publie les papiers des Tuileries!

Cette nouvelle devait etre pour lui inattendue, car il riait d'un bon rire, a la fois satisfait et attriste; et, a demi voix, il continuait:

--Ma parole! on inventerait les choses, qu'elles seraient moins belles.... La vie est extraordinaire.... Il y a la un article tres interessant.

Clotilde n'avait pas repondu, comme a cent lieues de ce que disait son oncle. Et il ne parla plus, il prit des ciseaux, apres avoir lu l'article, le decoupa, le colla sur une feuille de papier, ou il l'annota de sa grosse ecriture irreguliere. Puis, il revint vers l'armoire, pour y classer cette note nouvelle. Mais il dut prendre une chaise, la planche du haut etant si haute qu'il ne pouvait l'atteindre, malgre sa grande taille.

Sur cette planche elevee, toute une serie d'enormes dossiers s'alignaient en bon ordre, classes methodiquement. C'etaient des documents divers, feuilles manuscrites, pieces sur papier timbre, articles de journaux decoupees, reunis dans des chemises de fort papier bleu, qui chacune portait un nom ecrit en gros caracteres. On sentait ces documents tenus a jour avec tendresse, repris sans cesse et remis soigneusement en place; car, de toute l'armoire, ce coin-la seul etait en ordre.

Lorsque Pascal, monte sur la chaise, eut trouve le dossier qu'il cherchait, une des chemises les plus bourrees, ou etait inscrit le nom de "Saccard", il y ajouta la note nouvelle, puis replaca le tout a sa lettre alphabetique. Un instant encore, il s'oublia, redressa complaisamment une pile qui s'effondrait. Et, comme il sautait enfin de la chaise:

--Tu entends? Clotilde, quand tu rangeras, ne touche pas aux dossiers, la-haut.

--Bien, maitre! repondit-elle pour la troisieme fois, docilement.

Il s'etait remis a rire, de son air de gaiete naturelle.

--C'est defendu.

--Je le sais, maitre!

Et il referma l'armoire d'un vigoureux tour de clef, puis il jeta la clef au fond d'un tiroir de sa table de travail. La jeune fille etait assez au courant de ses recherches pour mettre un peu d'ordre dans ses manuscrits; et il l'employait volontiers aussi a titre de secretaire, il lui faisait recopier ses notes, lorsqu'un confrere et un ami, comme le docteur Ramond, lui demandait la communication d'un document. Mais elle n'etait point une savante, il lui defendait simplement de lire ce qu'il jugeait inutile qu'elle connut.

Cependant, l'attention profonde ou il la sentait absorbee, finissait par le surprendre.

--Qu'as-tu donc a ne plus desserrer les levres? La copie de ces fleurs te passionne a ce point!

C'etait encore la un des travaux qu'il lui confiait souvent, des dessins, des aquarelles, des pastels, qu'il joignait ensuite comme planches a ses ouvrages. Ainsi, depuis cinq ans, il faisait des experiences tres curieuses sur une collection de roses tremieres, toute une serie de nouvelles colorations, obtenues par des fecondations artificielles. Elle apportait, dans ces sortes de copies, une minutie, une exactitude de dessin et de couleur extraordinaire; a ce point qu'il s'emeveillait toujours d'une telle honnetete, en lui disant qu'elle avait "une bonne petite caboche ronde, nette et solide".

Mais, cette fois, comme il s'approchait pour regarder par-dessus son epaule, il eut un cri de comique fureur.

--Ah! va te faire fiche! te voila partie pour l'inconnu!... Veux-tu bien me déchirer ca tout de suite!

Elle s'etait redressee, le sang aux joues, les yeux flambants de la passion de son oeuvre, ses doigts minces tachés de pastel, du rouge et du bleu qu'elle avait ecrases.

--Oh! maitre!

Et dans ce "maitre", si tendre, d'une soumission si caressante, ce terme de complet abandon dont elle l'appelait pour ne pas employer les mots d'oncle ou de parrain, qu'elle trouvait betes, passait pour la premiere fois une flamme de revolte, la revendication d'un etre qui se reprend et qui s'affirme.

Depuis pres de deux heures, elle avait repousse la copie exacte et sage des roses tremieres, et elle venait de jeter, sur une autre feuille, toute une grappe de fleurs imaginaires, des fleurs de reve, extravagantes et superbes. C'etait ainsi parfois, chez elle, des sautes brusques, un besoin

de s'échapper en fantaisies folles, au milieu de la plus précise des reproductions. Tout de suite elle se satisfaisait, retombait toujours dans cette floraison extraordinaire, d'une fougue, d'une fantaisie telles que jamais elle ne se repetait, creant des roses au coeur saignant, pleurant des larmes de soufre, des lis pareils a des urnes de cristal, des fleurs meme sans forme connue, elargissant des rayons d'astre, laissant flotter des corolles ainsi que des nuees. Ce jour-la, sur la feuille sabree a grands coups de crayon noir, c'était une pluie d'etoiles pales, tout un ruissellement de petales infiniment doux; tandis que, dans un coin un epanouissement innome, un bouton aux chastes voiles, s'ouvrait.

--Encore un que tu vas me clouer la! reprit le docteur en montrant le mur, ou s'alignaient deja des pastels aussi etranges. Mais qu'est-ce que ca peut bien représenter, je te le demande?

Elle resta tres grave, se recula pour mieux voir son oeuvre.

--Je n'en sais rien, c'est beau.

A ce moment, Martine entra, l'unique servante, devenue la vraie maitresse de la maison, depuis pres de trente ans qu'elle etait au service du docteur. Bien qu'elle eut depasse la soixantaine, elle gardait un air jeune, elle aussi, active et silencieuse, dans son eternelle robe noire et sa coiffe blanche, qui la faisait ressembler a une religieuse, avec sa petite figure bleme et reposee, ou semblaient s'etre eteints ses yeux couleur de cendre.

Elle ne parla pas, alla s'asseoir a terre devant un fauteuil, dont la vieille tapisserie laissait passer le crin par une déchirure; et, tirant de sa poche une aiguille et un echeveau de laine, elle se mit a la raccommoder. Depuis trois jours, elle attendait d'avoir une heure, pour faire cette reparation qui la hantait.

--Pendant que vous y etes, Martine, s'ecria Pascal plaisamment, en prenant dans ses deux mains la tete revoltee de Clotilde, recousez-moi donc aussi cette caboche-la, qui a des fuites.

Martine leva ses yeux pales, regarda son maitre de son air habituel d'adoration.

--Pourquoi monsieur me dit-il cela?

--Parce que, ma brave fille, je crois bien que c'est vous qui avez fourre la dedans, dans cette bonne petite caboche ronde, nette et solide, des idees de l'autre monde, avec toute votre devotion.

Les deux femmes echangerent un regard d'intelligence.

--Oh! monsieur, la religion n'a jamais fait de mal a personne.... Et, quand on n'a pas les memes idees, il vaut mieux n'en pas causer, bien sur.

Il se fit un silence gene. C'était la seule divergence qui, parfois, amenait des brouilles, entre ces trois etres si unis, vivant d'une vie si

etroite. Martine n'avait que vingt-neuf ans, un an de plus que le docteur, quand elle etait entree chez lui, a l'epoque ou il debutait a Plassans comme medecin, dans une petite maison claire de la ville neuve. Et, treize annees plus tard, lorsque Saccard, un frere de Pascal, lui envoya de Paris sa fille Clotilde, agee de sept ans, a la mort de sa femme et au moment de se remarier, ce fut elle qui eleva l'enfant, la menant a l'eglise, lui communiquant un peu de la flamme devote dont elle avait toujours brule; tandis que le docteur, d'esprit large, les laissait aller a leur joie de croire, car il ne se sentait pas le droit d'interdire a personne le bonheur de la foi. Il se contenta ensuite de veiller sur l'instruction de la jeune fille, de lui donner en toutes choses des idees precises et saines. Depuis pres de dix-huit ans qu'ils vivaient ainsi tous les trois, retires a la Soulejade, une propriete situee dans un faubourg de la ville, a un quart d'heure de Saint-Saturnin, la cathedrale, la vie avait coule heureuse, occupee a de grands travaux caches, un peu troublee pourtant par un malaise qui grandissait, le heurt de plus en plus violent de leurs croyances.

Pascal se promena un instant, assombri. Puis, en homme qui ne machait pas ses mots:

--Vois-tu, cherie, toute cette fantasmagorie du mystere a gate ta jolie cervelle.... Ton bon Dieu n'avait pas besoin de toi, j'aurais du te garder pour moi tout seul, et tu ne t'en porterais que mieux.

Mais Clotilde, fremissante, ses clairs regards hardiment fixes sur les siens, lui tenait tete.

--C'est toi, maitre, qui te porterais mieux, si tu ne t'enfermais pas dans tes yeux de chair.... Il y a autre chose, pourquoi ne veux-tu pas voir?

Et Martine vint a son aide, en son langage.

--C'est bien vrai, monsieur, que vous qui etes un saint, comme je le dis partout, vous devriez nous accompagner a l'eglise.... Surement, Dieu vous sauvera. Mais, a l'idee que vous pourriez ne pas aller droit en paradis, j'en ai tout le corps qui tremble.

Il s'etait arrete, il les avait devant lui toutes deux, en pleine rebellion, elles si dociles, a ses pieds d'habitude, d'une tendresse de femmes conquises par sa gaiete et sa bonte. Deja, il ouvrait la bouche, il allait repondre rudement, lorsque l'inutilite de la discussion lui apparut.

--Tenez! fidez-moi la paix. Je ferai mieux d'aller travailler.... Et, surtout, qu'on ne me derange pas!

D'un pas leste, il gagna sa chambre, ou il avait installe une sorte de laboratoire, et il s'y enferma. La defense d'y entrer etait formelle. C'etait la qu'il se livrait a des preparations speciales, dont il ne parlait a personne. Presque tout de suite, on entendit le bruit regulier et lent d'un pilon dans un mortier.

--Allons, dit Clotilde en souriant, le voila a sa cuisine du diable, comme dit grand'mere.

Et elle se remit posément à copier la tige de roses premières. Elle en serrait le dessin avec une précision mathématique, elle trouvait le ton juste des pétales violets, zébrés de jaune, jusque dans la décoloration la plus délicate des nuances.

--Ah! murmura au bout d'un moment Martine, de nouveau par terre, en train de raccommode le fauteuil, quel malheur qu'un saint homme pareil perde son âme à plaisir!... Car, il n'y a pas à dire, voici trente ans que je le connais, et jamais il n'a fait seulement de la peine à personne. Un vrai cœur d'or, qui s'oterait les morceaux de la bouche.... Et gentil avec ça, et toujours bien portant, et toujours gai, une vraie bénédiction!... C'est un meurtre qu'il ne veuille pas faire sa paix avec le bon Dieu. N'est-ce pas? mademoiselle, il faudra le forcer.

Clotilde, surprise de lui en entendre dire si long à la fois, donna sa parole, l'air grave.

--Certainement, Martine, c'est jure. Nous le forcerons.

Le silence recommençait, lorsqu'on entendit le tintement de la sonnette fixée, en bas, à la porte d'entrée. On l'avait mise là, afin d'être averti, dans cette maison trop vaste pour les trois personnes qui l'habitaient. La servante sembla étonnée et grommela des paroles sourdes: qui pouvait venir par une chaleur pareille? Elle s'était levée, elle ouvrit la porte, se pencha au-dessus de la rampe, puis reparut en disant:

--C'est madame Félicité.

Vivement, la vieille madame Rougon entra. Malgré ses quatre-vingts ans, elle venait de monter l'escalier avec une légèreté de jeune fille; et elle restait la cigale brune, maigre et stridente d'autrefois. Très élégante maintenant, vêtue de soie noire, elle pouvait encore être prise, par derrière, grâce à la finesse de sa taille, pour quelque amoureuse, quelque ambitieuse courant à sa passion. De face, dans son visage sèche, ses yeux gardaient leur flamme, et elle souriait d'un joli sourire, quand elle le voulait bien.

--Comment, c'est toi, grand'mère! s'écria Clotilde, en marchant à sa rencontre. Mais il y a de quoi être cuit, par ce terrible soleil!

Félicité, qui la baisait au front, se mit à rire.

--Oh! le soleil, c'est mon ami!

Puis, trottant à petits pas rapides, elle alla tourner l'espagnolette d'un des volets.

--Ouvrez donc un peu! c'est trop triste, de vivre ainsi dans le noir.... Chez moi, je laisse le soleil entrer.

Par l'entre-baillement, un jet d'ardente lumière, un flot de braises dansantes pénétra. Et l'on aperçut, sous le ciel d'un bleu violâtre

d'incendie, la vaste campagne brulee, comme endormie et morte dans cet aneantissement de fournaise; tandis que, sur la droite, au-dessus des toitures roses, se dressait le clocher de Saint-Saturnin, une tour doree, aux aretes d'os blanchis, dans l'aveuglante clarte.

--Oui, continuait Felicite, j'irai sans doute tout a l'heure aux Tulettes, et je voulais savoir si vous aviez Charles, afin de l'y mener avec moi.... Il n'est pas ici, je vois ca. Ce sera pour un autre jour.

Mais, tandis qu'elle donnait ce pretexte a sa visite, ses yeux fureteurs faisaient le tour de la piece. D'ailleurs, elle n'insista pas, parla tout de suite de son fils Pascal, en entendant le bruit rythmique du pilon qui n'avait pas cesse dans la chambre voisine.

--Ah! il est encore a sa cuisine du diable!... Ne le derangez pas, je n'ai rien a lui dire.

Martine, qui s'etait remise a son fauteuil, hocha la tete, pour declarer qu'elle n'avait nulle envie de deranger son maitre; et il y eut un nouveau silence, tandis que Clotilde essayait a un linge ses doigts taches de pastel, et que Felicite reprenait sa marche de petits pas, d'un air d'enquete.

Depuis bientot deux ans, la vieille madame Rougon etait veuve. Son mari, devenu si gros, qu'il ne se remuait plus, avait succombe, etouffe par une indigestion, le 3 septembre 1870, dans la nuit du jour ou il avait appris la catastrophe de Sedan. L'ecroulement du regime, dont il se flattait d'etre un des fondateurs, semblait l'avoir foudroye. Aussi Felicite affectait-elle de ne plus s'occuper de politique, vivant desormais comme une reine retiree du trone. Personne n'ignorait que les Rougon, en 1851, avaient sauve Plassans de l'anarchie, en y faisant triompher le coup d'Etat du 2 decembre, et que, quelques annees plus tard, ils l'avaient conquis de nouveau, sur les candidats legitimistes et republicains, pour le donner a un depute bonapartiste. Jusqu'a la guerre, l'empire y etait reste tout-puissant, si acclame, qu'il y avait obtenu, au plebiscite, une majorite écrasante. Mais, depuis les desastres, la ville devenait republicaine, le quartier Saint-Marc etait retombe dans ses sourdes intrigues royalistes, tandis que le vieux quartier et la ville neuve avaient envoye a la Chambre un representant liberal, vaguement teinte d'orleanisme, tout pret a se ranger du cote de la Republique, si elle triomphait. Et c'etait pourquoi Felicite, en femme tres intelligente, se desinteressait et consentait a n'etre plus que la reine detronee d'un regime dechu.

Mais il y avait encore la une haute position, environnee de toute une poesie melancolique. Pendant dix-huit annees, elle avait regne. La legende de ses deux salons, le salon jaune ou avait muri le coup d'Etat, le salon vert, plus tard, le terrain neutre ou la conquete de Plassans s'etait achevee, s'embellissait du recul des epoques disparues. Elle etait, d'ailleurs, tres riche. Puis, on la trouvait tres digne dans la chute, sans un regret ni une plainte, promenant, avec ses quatre-vingts ans, une si longue suite de furieux appetits, d'abominables manoeuvres et d'assouvissements demesures, qu'elle en devenait auguste. La seule de ses

joies, maintenant, etait de jouir en paix de sa grande fortune et de sa royaute passee, et elle n'avait plus qu'une passion, celle de defendre son histoire, en ecartant tout ce qui, dans la suite des ages, pourrait la salir. Son orgueil, qui vivait du double exploit dont les habitants parlaient encore, veillait avec un soin jaloux, resolu a ne laisser debout que les beaux documents, cette legende qui la faisait saluer comme une majeste tombee, quand elle traversait la ville.

Elle etaitallee jusqu'a la porte de la chambre, elle ecouta le bruit du pilon. Puis, le front soucieux, elle revint vers Clotilde.

--Que fabrique-t-il donc, mon Dieu! Tu sais qu'il se fait le plus grand tort, avec sa drogue nouvelle. On m'a raconte que, l'autre jour, il avait encore failli tuer un de ses malades.

--Oh! grand'mere! s'ecria la jeune fille.

Mais elle etait lancee.

--Oui, parfaitement! les bonnes femmes en disent bien d'autres... Va les questionner, au fond du faubourg. Elles te diront qu'il pile des os de mort dans du sang de nouveau-ne.

Cette fois, pendant que Martine protestait elle-meme, Clotilde se facha, blessee dans sa tendresse.

--Oh! grand'mere, ne repete pas ces abominations!... Maitre qui a un si grand coeur, qui ne songe qu'au bonheur de tous!

Alors, quand elle les vit l'une et l'autre s'indigner, Felicite, comprenant qu'elle brusquait trop les choses, redevint tres caline.

--Mais, mon petit chat, ce n'est pas moi qui dis ces choses affreuses. Je te repete les betises qu'on fait courir, pour que tu comprennes que Pascal a tort de ne pas tenir compte de l'opinion publique.... Il croit avoir trouve un nouveau remede, rien de mieux! et je veux meme admettre qu'il va guerir tout le monde, comme il l'espere. Seulement, pourquoi affecter ces allures mysterieuses, pourquoi n'en pas parler tout haut, pourquoi surtout ne l'essayer que sur cette racaille du vieux quartier et de la campagne, au lieu de tenter, parmi les gens comme il faut de la ville, des cures eclatantes qui lui feraient honneur?... Non, vois-tu, mon petit chat, ton oncle n'a jamais rien pu faire comme les autres.

Elle avait pris un ton peine, baissant la voix pour etaler cette plaie secrete de son coeur.

--Dieu merci! ce ne sont pas les hommes de valeur qui manquent dans notre famille, mes autres fils m'ont donne assez de satisfaction! N'est-ce pas? ton oncle Eugene est monte assez haut, ministre pendant douze ans, presque empereur! et ton pere lui-meme a remue assez de millions, a ete mele a d'assez grands travaux qui ont refait Paris! Je ne parle pas de ton frere Maxime, si riche, si distingue, ni de tes cousins, Octave Mouret, un des conquerants du nouveau commerce, et notre cher abbe Mouret, un saint

celui-la!... Eh bien! pourquoi Pascal, qui aurait pu marcher sur leurs traces a tous, vit-il obstinement dans son trou, en vieil original a demi fele?

Et, la jeune fille s'etant revoltee encore, elle lui ferma la bouche d'un geste caressant de la main.

--Non, non! laisse-moi finir.... Je sais bien que Pascal n'est pas une bete, qu'il a fait des travaux remarquables, que ses envois a l'Academie de medecine lui ont meme acquis une reputation parmi les savants.... Mais cela peut-il compter, a cote de ce que j'avais reve pour lui? oui! toute la belle clientele de la ville, une grosse fortune, la decoration, enfin des honneurs, une position digne de la famille.... Ah! vois-tu, mon petit chat, c'est de cela que je me plains: il n'en est pas, il n'a pas voulu en etre, de la famille. Ma parole! je le lui disais, quand il etait enfant: "Mais d'ou sors-tu? Tu n'es pas a nous!" Moi, j'ai tout sacrifie a la famille, je me ferais hacher pour que la famille fut a jamais grande et glorieuse!

Elle redressait sa petite taille, elle devenait tres haute, dans l'unique passion de jouissance et d'orgueil qui avait empli sa vie. Mais elle recommencait sa promenade, lorsqu'elle eut un saisissement, en apercevant soudain, par terre, le numero du _Temps_, que le docteur avait jete, apres y avoir decoupe l'article, pour le joindre au dossier de Saccard; et la vue de la fenetre, ouverte au milieu de de la feuille, la renseigna sans doute, car, du coup, elle ne marcha plus, elle se laissa tomber sur une chaise, comme si elle savait enfin ce qu'elle etait venue apprendre.

--Ton pere a ete nomme directeur de _l'Epoque_, reprit-elle brusquement.

--Oui, dit Clotilde avec tranquillite, maitre me l'a dit, c'etait dans le journal.

D'un air attentif et inquiet, Felicite la regardait, car cette nomination de Saccard, ce ralliement a la Republique, etait une chose enorme. Apres la chute de l'empire, il avait ose rentrer en France, malgre sa condamnation comme Directeur de la Banque Universelle, dont l'effondrement colossal avait precede celui du regime. Des influences nouvelles, toute une intrigue extraordinaire devait l'avoir remis sur pied. Non seulement il avait eu sa grace, mais encore il etait une fois de plus en train de brasser des affaires considerables, lance dans le grand journalisme, retrouvant sa part dans tous les pots-de-vin. Et le souvenir s'evoquait des brouilles de jadis, entre lui et son frere Eugene Rougon, qu'il avait compromis si souvent, et que, par un retour ironique des choses, il allait peut-etre proteger, maintenant que l'ancien ministre de l'empire n'etait plus qu'un simple depute, resigne au seul role de defendre son maitre dechu, avec l'entetement que sa mere mettait a defendre sa famille. Elle obeissait encore docilement aux ordres de son fils aine, l'aigle, meme foudroye; mais Saccard, quoi qu'il fit, lui tenait aussi au coeur, par son indomptable besoin du succes; et elle etait en outre fiere de Maxime, le frere de Clotilde, qui s'etait reinstalle, apres la guerre, dans son hotel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, ou il mangeait la fortune que lui avait laissee sa femme, devenu prudent, d'une sagesse d'homme atteint dans ses moelles, rusant avec la paralysie menacante.

--Directeur de _l'Epoque_, repeta-t-elle, c'est une vraie situation de ministre que ton pere a conquise.... Et j'oubliais de te dire, j'ai encore ecrit a ton frere, pour le determiner a venir nous voir. Cela le distrairait, lui ferait du bien. Puis, il y a cet enfant, ce pauvre Charles....

Elle n'insista pas, c'etait la une autre des plaies dont saignait son orgueil: un fils que Maxime avait eu, a dix-sept ans, d'une servante, et qui, maintenant, age d'une quinzaine d'annees, de tete faible, vivait a Plassans, passant de l'un chez l'autre, a la charge de tous.

Un instant encore, elle attendit, esperant une reflexion de Clotilde, une transition qui lui permettrait d'arriver ou elle voulait en venir. Lorsqu'elle vit que la jeune fille se desinteressait, occupee a ranger des papiers sur son pupitre, elle se decida, apres avoir jete un coup d'oeil sur Martine, qui continuait a raccommoeder le fauteuil, comme muette et sourde.

--Alors, ton oncle a decoupe l'article du _Temps_?

Tres calme, Clotilde souriait.

--Oui, maitre l'a mis dans les dossiers. Ah! ce qu'il enterre de notes, la dedans! Les naissances, les morts, les moindres incidents de la vie, tout y passe. Et il y a aussi l'Arbre genealogique, tu sais bien, notre fameux Arbre genealogique, qu'il tient au courant!

Les yeux de la vieille madame Rougon avaient flambe. Elle regardait fixement la jeune fille.

--Tu les connais, ces dossiers?

--Oh! non, grand'mere! Jamais maitre ne m'en parle, et il me defend de les toucher.

Mais elle ne la croyait pas.

--Voyons! tu les as sous la main, tu as du les lire.

Tres simple, avec sa tranquille droiture, Clotilde repondit, en souriant de nouveau.

--Non! quand maitre me defend une chose, c'est qu'il a ses raisons, et je ne la fais pas.

--Eh bien! mon enfant, s'ecria violemment Felicite, cedant a sa passion, toi que Pascal aime bien, et qu'il ecouterait peut-etre, tu devrais le supplier de bruler tout ca, car, s'il venait a mourir et qu'on trouvait les affreuses choses qu'il y a la dedans, nous serions tous deshones!

Ah! ces dossiers abominables, elle les voyait, la nuit, dans ses cauchemars, etaler en lettres de feu les histoires vraies, les tares

physiologiques de la famille, tout cet envers de sa gloire qu'elle aurait voulu a jamais enfouir, avec les ancetres deja morts! Elle savait comment le docteur avait eu l'idee de reunir ces documents, des le debut de ses grandes etudes sur l'heredite, comment il s'etait trouve conduit a prendre sa propre famille en exemple, frappe des cas typiques qu'il y constatait et qui venaient a l'appui des lois decouvertes par lui. N'etait-ce pas un champ tout naturel d'observation, a portee de sa main, qu'il connaissait a fond? Et, avec une belle carrure insoucieuse de savant, il accumulait sur les siens, depuis trente annees, les renseignements les plus intimes, recueillant et classant tout, dressant cet Arbre genealogique des Rougon-Macquart, dont les volumineux dossiers n'etaient que le commentaire, bourre de preuves.

--Ah! oui, continuait la vieille madame Rougon ardemment, au feu, au feu, toutes ces paperasses qui nous saliraient!

A ce moment, comme la servante se relevait pour sortir, en voyant le tour que prenait l'entretien, elle l'arreta d'un geste prompt.

--Non, non! Martine, restez! vous n'etes pas de trop, puisque vous etes de la famille maintenant.

Puis, d'une voix sifflante:

--Un ramas de faussetes, de commerages, tous les mensonges que nos ennemis ont lances autrefois contre nous, enrages par notre triomphe!... Songe un peu a cela, mon enfant. Sur nous tous, sur ton pere, sur ta mere, sur ton frere, sur moi, tant d'horreurs!

--Des horreurs, grand'mere, mais comment le sais-tu?

Elle se troubla un instant.

--Oh! je m'en doute, va!... Quelle est la famille qui n'a pas eu des malheurs, qu'on peut mal interpreter? Ainsi, notre mere a tous, cette chere et venerable Tante Dide, ton arriere-grand'mere, n'est-elle pas depuis vingt et un ans a l'Asile des Alienes, aux Tulettes? Si Dieu lui a fait la grace de la laisser vivre jusqu'a l'age de cent quatre ans, il l'a cruellement frappee en lui otant la raison. Certes, il n'y a pas de honte a cela; seulement, ce qui m'exaspere, ce qu'il ne faut pas, c'est qu'on dise ensuite que nous sommes tous fous.... Et, tiens! sur ton grand-oncle Macquart, lui aussi, en a-t-on fait courir des bruits deplorables! Macquart a eu autrefois des torts, je ne le defends pas. Mais, aujourd'hui, ne vit-il pas bien sagement, dans sa petite propriete des Tulettes, a deux pas de notre malheureuse mere, sur laquelle il veille en bon fils?... Enfin, ecoute! un dernier exemple. Ton frere Maxime a commis une grosse faute, lorsqu'il a eu, d'une servante, ce pauvre petit Charles, et il est d'autre part certain que le triste enfant n'a pas la tete solide. N'importe! cela te fera-t-il plaisir, si l'on te raconte que ton neveu est un degenerate, qu'il reproduit, a trois generations de distance, sa trisaieule, la chere femme pres de laquelle nous le menons parfois, et avec qui il se plait tant?... Non! il n'y a plus de famille possible, si l'on se met a tout eplucher, les nerfs de celui-ci, les muscles de cet autre. C'est a degouter

de vivre!

Clotilde l'avait écoutée attentivement, debout dans sa longue blouse noire. Elle était redevenue grave, les bras tombés, les yeux à terre. Un silence régna, puis elle dit avec lenteur:

--C'est la science, grand'mère.

--La science! s'exclama Félicité, en piétinant de nouveau, elle est jolie, leur science, qui va contre tout ce qu'il y a de sacré au monde! Quand ils auront tout démolé, ils seront bien avancés!... Ils tuent le respect, ils tuent la famille, ils tuent le bon Dieu....

--Oh! ne dites pas ça, madame! interrompit douloureusement Martine, dont la dévotion étroite saignait. Ne dites pas que monsieur tue le bon Dieu!

--Si, ma pauvre fille, il le tue.... Et, voyez-vous, c'est un crime, au point de vue de la religion, que de le laisser se damner ainsi. Vous ne l'aimez pas, ma parole d'honneur! non, vous ne l'aimez pas, vous deux qui avez le bonheur de croire, puisque vous ne faites rien pour qu'il rentre dans la vraie route.... Ah! moi, à votre place, je fendrai plutôt cette armoire à coups de hache, je ferais un fameux feu de joie avec toutes les insultes au bon Dieu qu'elle contient!

Elle s'était plantée devant l'immense armoire, elle la mesurait de son regard de feu, comme pour la prendre d'assaut, la saccager, l'aneantir, malgré la maigreur desséchée de ses quatre-vingts ans. Puis, avec un geste d'ironique dédain:

--Encore, avec sa science, s'il pouvait tout savoir!

Clotilde était restée absorbée, les yeux perdus. Elle reprit à demi-voix, oubliant des deux autres, se parlant, à elle-même:

--C'est vrai, il ne peut tout savoir.... Toujours, il y a autre chose, là-bas.... C'est ce qui me fâche, c'est ce qui nous fait nous quereller parfois; car je ne puis pas, comme lui, mettre le mystère à part: je m'en inquiète, jusqu'à en être torturée.... Là-bas, tout ce qui veut et agit dans le frisson de l'ombre, toutes les forces inconnues....

Sa voix s'était ralentie peu à peu, tombée à un murmure indistinct.

Alors, Martine, l'air sombre depuis un moment, intervint à son tour.

--Si c'était vrai pourtant, mademoiselle, que monsieur se damnât avec tous ces vilains papiers! Dites, est-ce que nous le laisserions faire?... Moi, voyez-vous, il me dirait de me jeter en bas de la terrasse, je fermerais les yeux et je me jetterais, parce que je sais qu'il a toujours raison. Mais, à son salut, oh! si je le pouvais, j'y travaillerais malgré lui. Par tous les moyens, oui! je le forcerais, ça m'est trop cruel de penser qu'il ne sera pas dans le ciel avec nous.

--Voilà qui est très bien, ma fille, approuva Félicité. Vous aimez au moins

votre maitre d'une facon intelligente.

Entre elles deux, Clotilde semblait encore irresolue. Chez elle, la croyance ne se pliait pas a la regle stricte du dogme, le sentiment religieux ne se materialisait pas dans l'espoir d'un paradis, d'un lieu de delices, ou l'on devait retrouver les siens. C'etait simplement, en elle, un besoin d'au dela, une certitude que le vaste monde ne s'arrete point a la sensation, qu'il y a tout un autre monde inconnu, dont il faut tenir compte. Mais sa grand'mere si vieille, cette servante si devouee, l'ebrouaient, dans sa tendresse inquiete pour son oncle. Ne l'aimaient-elles pas davantage, d'une facon plus eclairee et plus droite, elles qui le voulaient sans tache, degage de ses manies de savant, assez pur pour etre parmi les elus? Des phrases de livres devots lui revenaient, la continuelle bataille livree a l'esprit du mal, la gloire des conversions emportees de haute lutte. Si elle se mettait a cette besogne sainte, si pourtant, malgre lui, elle le sauvait! Et une exaltation, peu a peu, gagnait son esprit, tourne volontiers aux entreprises aventureuses.

--Certainement, finit-elle par dire, je serais tres heureuse qu'il ne se cassat pas la tete, a entasser ces bouts de papier, et qu'il vint avec nous a l'eglise.

En la voyant pres de ceder, madame Rougon s'ecria qu'il fallait agir, et Martine elle-meme pesa de toute sa reelle autorite. Elles s'etaient rapprochees, elles endoctrinaient la jeune fille, baissant la voix, comme pour un complot, d'ou sortirait un miraculeux bienfait, une joie divine dont la maison entiere serait parfume. Quel triomphe, si l'on reconciliait le docteur avec Dieu! et quelle douceur ensuite, a vivre ensemble, dans la communion celeste d'une meme foi!

--Enfin, que dois-je faire? demanda Clotilde, vaincue, conquise.

Mais, a ce moment, dans le silence, le pilon du docteur reprit plus haut, de son rythme regulier. Et Felicite victorieuse, qui allait parler, tourna la tete avec inquietude, regarda un instant la porte de la chambre voisine. Puis, a demi-voix:

--Tu sais ou est la clef de l'armoire?

Clotilde ne repondit pas, eut un simple geste, pour dire toute sa repugnance a trahir ainsi son maitre.

--Que tu es enfant! Je te jure de ne rien prendre, je ne derangerai meme rien.... Seulement, n'est-ce pas? puisque nous sommes seules, et que jamais Pascal ne reparait avant le diner, nous pourrions nous assurer de ce qu'il y a la dedans.... Oh! rien qu'un coup d'oeil, ma parole d'honneur!

La jeune fille, immobile, ne consentait toujours pas.

--Et puis, peut-etre que je me trompe, il n'y a sans doute la aucune des mauvaises choses que je t'ai dites.

Ce fut decisif, elle courut prendre dans le tiroir la clef, elle ouvrit

elle-meme l'armoire toute grande.

--Tiens! grand'mere, les dossiers sont la-haut.

Martine, sans une parole, etait allee se planter a la porte de la chambre, l'oreille au guet, ecoutant le pilon, tandis que Felicite, clouee sur place par l'emotion, regardait les dossiers. Enfin, c'etaient eux, ces dossiers terribles, dont le cauchemar empoisonnait sa vie! elle les voyait, elle allait les toucher, les emporter! Et elle se dressait, dans un allongement passionne de ses courtes jambes.

--C'est trop haut, mon petit chat, dit-elle. Aides-moi, donne-les-moi!

--Oh! ca, non, grand'mere.... Prends une chaise.

Felicite prit une chaise, monta lestement dessus. Mais elle etait encore trop petite. D'un effort extraordinaire, elle se haussait, arrivait a se grandir, jusqu'a toucher du bout de ses ongles les chemises de fort papier bleu; et ses doigts se promenaient, se crispaient, avec des egratignements de griffes. Brusquement, il y eut un fracas: c'etait un echantillon geologique, un fragment de marbre, qui se trouvait sur une planche inferieure, et qu'elle venait de faire tomber.

Aussitot, le pilon s'arreta, et Martine dit d'une voix etouffee:

--Mefiez-vous, le voici!

Mais Felicite, desesperee, n'entendait pas, ne lachait pas, lorsque Pascal entra vivement. Il avait cru a un malheur, a une chute, et il demeura stupefie devant ce qu'il voyait: sa mere sur la chaise, le bras encore en l'air, tandis que Martine s'etait ecartee, et que Clotilde debout, tres pale, attendait, sans detourner les yeux. Quand il eut compris, lui-meme devint d'une blancheur de linge. Une colere terrible montait en lui.

La vieille madame Rougon, d'ailleurs, ne se troubla aucunement. Des qu'elle vit l'occasion perdue, elle sauta de la chaise, ne fit aucune allusion a la vilaine besogne dans laquelle il la surprenait.

--Tiens, c'est toi! Je ne voulais pas te deranger.... J'etais venue embrasser Clotilde. Mais voici pres de deux heures que je bavarde, et je file bien vite. On m'attend chez moi, on ne doit plus savoir ce que je suis devenue.... Au revoir, a dimanche!

Elle s'en alla, tres a l'aise, apres avoir souri a son fils, qui etait reste muet devant elle, respectueux. C'etait une attitude prise par lui, depuis longtemps, pour eviter une explication qu'il sentait devoir etre cruelle et dont il avait toujours eu peur. Il la connaissait, il voulait tout lui pardonner, dans sa large tolerance de savant qui faisait la part de l'heredite, du milieu et des circonstances. Puis, n'etait-elle pas sa mere? et cela aurait suffi; car, au milieu des effroyables coups que ses recherches portaient a la famille, il gardait une grande tendresse de coeur pour les siens.

Lorsque sa mere ne fut plus la, sa colere eclata, s'abattit sur Clotilde. Il avait detourne les yeux de Martine, il les tenait fixes sur la jeune fille, dont les regards ne se baissaient toujours pas, dans une bravoure qui acceptait la responsabilite de son acte.

--Toi! toi! dit-il enfin.

Il lui avait saisi le bras, il le serrait, a la faire crier. Mais elle continuait a le regarder en face, sans plier devant lui, avec la volonte indomptable de sa personnalite, de sa pensee, a elle. Elle etait belle et irritante, si mince, si elancee, vetue de sa blouse noire; et son exquise jeunesse blonde, son front droit, son nez fin, son menton ferme, prenait un charme guerrier, dans sa revolte.

--Toi que j'ai faite, toi qui es mon eleve, mon amie, mon autre pensee, a qui j'ai donne un peu de mon coeur et de mon cerveau! Ah! oui, j'aurais du te garder tout entiere pour moi, ne pas me laisser prendre le meilleur de toi-meme par ton bete de bon Dieu!

--Oh! monsieur, vous blasphemez! cria Martine, qui s'etait rapprochee, pour detourner sur elle une partie de sa colere.

Mais il ne la voyait meme pas. Clotilde seule existait. Et il etait comme transfigure, souleve d'une telle passion, que, sous ses cheveux blancs, dans sa barbe blanche, son beau visage flambait de jeunesse, d'une immense tendresse blessee et exasperee. Un instant encore, ils se contemplerent de la sorte, sans se ceder, les yeux sur les yeux.

--Toi! toi! repetait-il, de sa voix fremissante.

--Oui, moi!... Pourquoi donc, maitre, ne t'aimerais-je pas autant que tu m'aimes? et pourquoi, si je te crois en peril, ne tacherais-je pas de te sauver? Tu t'inquietes bien de ce que je pense, tu veux bien me forcer a penser comme toi!

Jamais elle ne lui avait ainsi tenu tete.

--Mais tu es une petite fille, tu ne sais rien!

--Non, je suis une ame, et tu n'en sais pas plus que moi!

Il lui lacha le bras, il eut un grand geste vague vers le ciel, et un extraordinaire silence tomba, plein des choses graves, de l'inutile discussion qu'il ne voulait pas engager. D'une rude poussee, il etait alle ouvrir le volet de la fenetre du milieu; car le soleil baissait, la salle s'emplissait d'ombre. Puis, il revint.

Mais elle, dans un besoin d'air et de libre espace, etait allee a cette fenetre ouverte. L'ardente pluie de braise avait cesse, il n'y avait plus, tombant de haut, que le dernier frisson du ciel surchauffe et palissant; et, de la terre brulante encore, montaient des odeurs chaudes, avec la respiration soulagee du soir. Au bas de la terrasse, c'etait d'abord la voie du chemin de fer, les premieres dependances de la gare, dont on

apercevait les batiments; puis, traversant la vaste plaine aride, une ligne d'arbres indiquait le cours de la Viorne, au dela duquel montaient les coteaux de Sainte-Marthe, des gradins de terres rougeatres plantees d'oliviers, soutenues par des murs de pierres seches, et que couronnaient des bois sombres de pins: large amphitheatre desole, mange de soleil, d'un ton de vieille brique cuite, deroulant en haut, sur le ciel, cette frange de verdure noire. A gauche, s'ouvraient les gorges de la Seille, des amas de pierres jaunes, ecroulees au milieu de terres couleur de sang, dominees par une immense barre de rochers, pareille a un mur de forteresse geante; tandis que, vers la droite, a l'entree meme de la vallee ou coulait la Viorne, la ville de Plassans etageait ses toitures de tuiles decolorees et roses, son fouillis ramasse de vieille cite, que percaient des cimes d'ormes antiques, et sur laquelle regnait la haute tour de Saint-Saturnin, solitaire et sereine, a cette heure, dans l'or limpide du couchant.

--Ah! mon Dieu! dit lentement Clotilde, faut-il etre orgueilleux, pour croire qu'on va tout prendre dans sa main et tout connaitre!

Pascal venait de monter sur la chaise, afin de s'assurer que pas un des dossiers ne manquait. Ensuite, il ramassa le fragment de marbre, le replaca sur la planche; et, quand il eut referme l'armoire, d'une main energique, il mit la clef au fond de sa poche.

--Oui, reprit-il, tacher de tout connaitre, et surtout ne pas perdre la tete avec ce qu'on ne connait pas, ce qu'on ne connaitra sans doute jamais!

Martine, de nouveau, s'etait rapprochee de Clotilde, pour la soutenir, pour montrer que toutes deux faisaient cause commune. Et, maintenant, le docteur l'apercevait, elle aussi, les sentait l'une et l'autre unies dans la meme volonte de conquete. Apres des annees de sourdes tentatives, c'etait enfin la guerre ouverte, le savant qui voit les siens se tourner contre sa pensee et la menacer de destruction. Il n'est point de pire tourment, avoir la trahison chez soi, autour de soi, etre traque, depossede, aneanti, par ceux que vous aimez et qui vous aiment!

Brusquement, cette idee affreuse lui apparut.

--Mais vous m'aimez toutes les deux pourtant!

Il vit leurs yeux s'obscurcir de larmes, il fut pris d'une infinie tristesse, dans cette fin si calme d'un beau jour. Toute sa gaiete, toute sa bonte, qui venaient de sa passion de la vie, en etaient bouleversees.

--Ah! ma cherie, et toi, ma pauvre fille, vous faites ca pour mon bonheur, n'est-ce pas? Mais, helas! que nous allons etre malheureux!

II

Le lendemain matin, Clotilde, des six heures, se reveilla. Elle s'etait

mise au lit fachee avec Pascal, ils se boudaient. Et son premier sentiment fut un malaise, un chagrin sourd, le besoin immediat de se reconcilier, pour ne pas garder sur son coeur le gros poids qu'elle y retrouvait.

Vivement, sautant du lit, elle etait allee entr'ouvrir les volets des deux fenetres. Deja haut, le soleil entra, coupa la chambre de deux barres d'or. Dans cette piece ensommeillee, toute moite d'une bonne odeur de jeunesse, la claire matinee apportait de petits souffles d'une gaiete fraiche; tandis que, revenue s'asseoir au bord du matelas, la jeune fille demeurait un instant songeuse, simplement vetue de son etroite chemise, qui semblait encore l'amincir, avec ses jambes longues et fuselees, son torse elance et fort, a la gorge ronde, au cou rond, aux bras ronds et souples; et sa nuque, ses epaules adorables jetaient un lait pur, une soie blanche, polie, d'une infinie douceur. Longtemps, a l'age ingrat, de douze a dix-huit ans, elle avait paru trop grande, degingandee, montant aux arbres comme un garcon. Puis, du galopin sans sexe, s'etait degagee cette fine creature de charme et d'amour.

Les yeux perdus, elle continuait a regarder les murs de la chambre. Bien que la Souleide datat du siecle dernier, on avait du la remeubler sous le premier empire, car il y avait la, pour tenture, une ancienne indienne imprimee, representant des bustes de sphinx, dans des enroulements de couronnes de chene. Autrefois d'un rouge vif, cette indienne etait devenue rose, d'un vague rose qui tournait a l'orange. Les rideaux des deux fenetres et du lit existaient; mais il avait fallu les faire nettoyer, ce qui les avait palis encore. Et c'etait vraiment exquis, cette pourpre effacee, ce ton d'aurore, si delicatement doux. Quant au lit, tendu de la meme etoffe, il tombait d'une vetuste telle, qu'on l'avait remplace par un autre lit, pris dans une piece voisine, un autre lit empire, bas et tres large, en acajou massif, garni de cuivres, dont les quatre colonnes d'angle portaient aussi des bustes de sphinx, pareils a ceux de la tenture. D'ailleurs, le reste du mobilier etait appareille, une armoire a portes pleines et a colonnes, une commode a marbre blanc cercle d'une galerie, une haute psyche monumentale, une chaise longue aux pieds raidis, des sieges aux dossiers droits, en forme de lyre. Mais un couvrepied, fait d'une ancienne jupe de soie Louis XV, egayait le lit majestueux, tenant le milieu du panneau, en face des fenetres; tout un amas de coussins rendait moelleuse la dure chaise longue; et il y avait deux etageres et une table garnies egalement de vieilles soies brochees de fleurs, decouvertes au fond d'un placard.

Clotilde enfin mit ses bas, enfila un peignoir de pique blanc; et, ramassant du bout des pieds ses mules de toile grise, elle courut dans son cabinet de toilette, une piece de derriere, qui donnait sur l'autre facade. Elle l'avait fait simplement tendre de coutil ecru, a rayures bleues; et il ne s'y trouvait que des meubles de sapin verni, la toilette, deux armoires, des chaises. On l'y sentait pourtant d'une coquetterie naturelle et fine, tres femme. Cela avait pousse chez elle, en meme temps que la beaute. A cote de la tetue, de la garconniere qu'elle restait parfois, elle etait devenue une soumise, une tendre, aimant a etre aimee. La verite etait qu'elle avait grandi librement, n'ayant jamais appris qu'a lire et a ecrire, s'etant fait ensuite d'elle-meme une instruction assez vaste, en aidant son oncle. Mais il n'y avait eu aucun plan arrete entre eux, elle

s'était seulement passionnée pour l'histoire naturelle, ce qui lui avait tout révélé de l'homme et de la femme. Et elle gardait sa pudeur de vierge, comme un fruit que nulle main n'a touché, sans doute grâce à son attitude ignorante et religieuse de l'amour, ce sentiment profond de femme qui lui faisait réserver le don de tout son être, son anéantissement dans l'homme qu'elle aimerait.

Elle releva ses cheveux, se lava à grande eau; puis, cedant à son impatience, elle revint ouvrir doucement la porte de sa chambre, et se risqua à traverser sur la pointe des pieds, sans bruit, la vaste salle de travail. Les volets étaient fermés encore, mais elle voyait assez clair, pour ne pas se heurter aux meubles. Lorsqu'elle fut à l'autre bout, devant la porte de la chambre du docteur, elle se pencha, retenant son haleine. Était-il levé déjà? que pouvait-il faire? Elle l'entendit nettement qui marchait à petits pas, s'habillant sans doute. Jamais elle n'entraît dans cette chambre, ou il aimait à cacher certains travaux, et qui restait close, ainsi qu'un tabernacle. Une anxiété l'avait prise, celle d'être trouvée la par lui, s'il poussait la porte; et c'était un grand trouble, une révolte de son orgueil et un désir de montrer sa soumission. Un instant, son besoin de se reconcilier devint si fort, qu'elle fut sur le point de frapper. Puis, comme le bruit des pas se rapprochait, elle se sauva follement.

Jusqu'à huit heures, Clotilde s'agitait dans une impatience croissante. À chaque minute, elle regardait la pendule, sur la cheminée de sa chambre, une pendule empire de bronze doré, une borne contre laquelle l'Amour souriant contemplait le Temps endormi. C'était d'habitude à huit heures qu'elle descendait faire le premier déjeuner, en commun avec le docteur, dans la salle à manger. Et, en attendant, elle se livrait à des soins de toilette minutieux, se coiffa, se chaussa, passa une robe, de toile blanche à pois rouges. Puis, ayant encore un quart d'heure à tuer, elle contenta un ancien désir, elle s'assit pour coudre une petite dentelle, une imitation de chantilly, à sa blouse de travail, cette blouse noire qu'elle finissait par trouver trop garçonnière, pas assez femme. Mais, comme huit heures sonnaient, elle lâcha son travail, descendit vivement.

--Vous allez déjeuner toute seule, dit tranquillement Martine, dans la salle à manger.

--Comment ça?

--Oui, monsieur m'a appelée, et je lui ai passé son œuf, par l'entre-baillement de la porte. Le voilà encore dans son mortier et dans son filtre. Nous ne le verrons pas avant midi.

Clotilde était restée saisie, les joues pâles. Elle but son lait debout, emporta son petit pain et suivit la servante, au fond de la cuisine. Il n'existait, au rez-de-chaussée, avec la salle à manger et cette cuisine, qu'un salon abandonné, où l'on mettait la provision de pommes de terre. Autrefois, lorsque le docteur recevait des clients chez lui, il donnait ses consultations là; mais, depuis des années, on avait monté, dans sa chambre, le bureau et le fauteuil. Et il n'y avait plus, ouvrant sur la cuisine, qu'une autre petite pièce, la chambre de la vieille servante, très propre,

avec une commode de noyer et un lit monacal, garni de rideaux blancs.

--Tu crois qu'il s'est remis a fabriquer sa liqueur? demanda Clotilde.

--Dame! ca ne peut etre que ca. Vous savez bien qu'il en perd le manger et le boire, quand ca le prend.

Alors, toute la contrariete de la jeune fille s'exhala en une plainte basse.

--Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Et, tandis que Martine montait faire sa chambre, elle prit une ombrelle au portemanteau du vestibule, elle sortit manger son petit pain dehors, desesperee, ne sachant plus a quoi occuper son temps, jusqu'a midi.

Il y avait deja pres de dix-sept ans que le docteur Pascal, resolu a quitter sa maison de la ville neuve, avait achete la Souleide, une vingtaine de mille francs. Son desir etait de se mettre a l'ecart, et aussi de donner plus d'espace et plus de joie a la fillette que son frere venait de lui envoyer de Paris. Cette Souleide, aux portes de la ville, sur un plateau qui dominait la plaine, etait une ancienne propriete considerable, dont les vastes terres se trouvaient reduites a moins de deux hectares, par suite de ventes successives, sans compter que la construction du chemin de fer avait emporte les derniers champs labourables. La maison elle-meme avait ete a moitie detruite par un incendie, il ne restait qu'un seul des deux corps de batiment, une aile carree, a quatre pans comme on dit en Provence, de cinq fenetres de facade, couverte en grosses tuiles roses. Et le docteur qui l'avait achetee toute meublee, s'etait contente de faire reparer et completer les murs de l'enclos, pour etre tranquille chez lui.

D'ordinaire, Clotilde aimait passionnement cette solitude, ce royaume etroit qu'elle pouvait visiter en dix minutes et qui gardait pourtant des coins de sa grandeur passee. Mais, ce matin-la, elle y apportait une colere sourde. Un moment, elle s'avanca sur la terrasse, aux deux bouts de laquelle etaient plantes des cypres centenaires, deux enormes cierges sombres, qu'on voyait de trois lieues. La pente ensuite devalait jusqu'au chemin de fer, des murs de pierres seches soutenaient les terres rouges, ou les dernieres vignes etaient mortes; et, sur ces sortes de marches geantes, il ne poussait plus que des files chetives d'oliviers et d'amandiers, au feuillage grele. La chaleur etait deja accablante, elle regarda de petits lezards qui fuyaient sur les dalles disjointes, entre des touffes chevelues de capriers.

Puis, comme irritee du vaste horizon, elle traversa le verger et le potager, que Martine s'entetait a soigner, malgre son age, ne faisant venir un homme que deux fois par semaine, pour les gros travaux; et elle monta, vers la droite, dans une pinede, un petit bois de pins, tout ce qu'il restait des pins superbes qui avaient jadis couvert le plateau. Mais, une fois encore, elle s'y trouva mal a l'aise: les aiguilles seches craquaient sous ses pieds, un etouffement resineux tombait des branches. Et elle fila le long du mur de cloture, passa devant la porte d'entree, qui ouvrait sur le chemin des Fenouilleres, a cinq minutes des premieres maisons de

Plassans, déboucha enfin sur l'aire, une aire immense de vingt mètres de rayon, qui aurait suffi à prouver l'ancienne importance du domaine. Ah! cette aire antique, pavée de cailloux ronds, comme au temps des Romains, cette sorte de vaste esplanade qu'une herbe courte et sèche, pareille à de l'or, semblait recouvrir d'un tapis de haute laine! quelles bonnes parties elle y avait faites autrefois, à courir, à se rouler, à rester des heures étendue sur le dos, lorsque naissaient les étoiles, au fond du ciel sans bornes!

Elle avait rouvert son ombrelle, elle traversa l'aire d'un pas ralenti. Maintenant, elle se trouvait à la gauche de la terrasse, elle avait achevé le tour de la propriété. Aussi revint-elle derrière la maison, sous le bouquet d'énormes platanes qui jetaient, de ce côté, une ombre épaisse. Là, s'ouvraient les deux fenêtres de la chambre du docteur. Et elle leva les yeux, car elle ne s'était rapprochée que dans l'espoir brusqué de le voir enfin. Mais les fenêtres restaient closes, elle en fut blessée comme d'une dureté à son égard. Alors seulement, elle s'aperçut qu'elle tenait toujours son petit pain, oubliant de le manger; et elle s'enfonça sous les arbres, elle le mordit impatiemment, de ses belles dents de jeunesse.

C'était une retraite délicieuse, cet ancien quinconce de platanes, un reste encore de la splendeur passée de la Souleïade. Sous ces géants, aux troncs monstrueux, il faisait à peine clair, un jour verdâtre, d'une fraîcheur exquise, par les jours brûlants de l'été. Autrefois, un jardin français était dessiné là, dont il ne restait que les bordures de buis, des buis qui s'accommodaient de l'ombre sans doute, car ils avaient vigoureusement poussé, grands comme des arbustes. Et le charme de ce coin si ombré était une fontaine, un simple tuyau de plomb scellé dans un fût de colonne, d'où coulait perpétuellement, même pendant les plus grandes sécheresses, un filet d'eau de la grosseur du petit doigt, qui allait, plus loin, alimenter un large bassin moussu, dont on ne nettoyait les pierres verdies que tous les trois ou quatre ans. Quand tous les puits du voisinage se tarissaient, la Souleïade gardait sa source, de qui les grands platanes étaient sûrement les fils centenaires. Nuit et jour, depuis des siècles, ce mince filet d'eau, égal et continu, chantait sa même chanson, pure, d'une vibration de cristal.

Clotilde, après avoir erré parmi les buis qui lui arrivaient à l'épaule, rentra chercher une broderie, et revint s'asseoir devant une table de pierre, à côté de la fontaine. On avait mis là quelques chaises de jardin, on y prenait le café. Et elle affecta dès lors de ne plus lever la tête, comme absorbée dans son travail. Pourtant, de temps à autre, elle semblait jeter un coup d'œil, entre les troncs des arbres, vers les lointains ardents, l'aire aveuglante ainsi qu'un brasier, ou le soleil brûlait. Mais, en réalité, son regard se coulait derrière ses longs cils, remontait jusqu'aux fenêtres du docteur. Rien n'y apparaissait, pas une ombre. Et une tristesse, une rancune grandissaient en elle, cet abandon ou il la laissait, ce dédain ou il semblait la tenir, après leur querelle de la veille. Elle qui s'était levée avec un si gros désir de faire tout de suite la paix! Lui, n'avait donc pas de hâte, ne l'aimait donc pas, puisqu'il pouvait vivre fâché? Et peu à peu elle s'assombrissait, elle retournait à des pensées de lutte, résolue de nouveau à ne céder sur rien.

Vers onze heures, avant de mettre son déjeuner au feu, Martine vint la rejoindre, avec l'éternel bas qu'elle tricotait même en marchant, quand la maison ne l'occupait pas.

--Vous savez qu'il est toujours enfermé là-haut, comme un loup, à fabriquer sa drôle de cuisine?

Clotilde haussa les épaules, sans quitter des yeux sa broderie.

--Et, mademoiselle, si je vous répétais ce qu'on raconte! Madame Felicité avait raison, hier, de dire qu'il y a vraiment de quoi rougir.... On m'a jeté à la figure, à moi qui vous parle, qu'il avait tué le vieux Boutin, vous vous souvenez, ce pauvre vieux qui tombait du haut mal et qui est mort sur une route.

Il y eut un silence. Puis, voyant la jeune fille s'assombrir encore, la servante reprit, tout en activant le mouvement rapide de ses doigts:

--Moi, je n'y entends rien, mais ça me met en rage, ce qu'il fabrique.... Et vous, mademoiselle, est-ce que vous approuvez cette cuisine-là?

Brusquement, Clotilde leva la tête, cedant au flot de passion qui l'emportait.

--Écoute, je ne veux pas m'y entendre plus que toi, mais je crois qu'il court à de très grands soucis.... Il ne nous aime pas....

--Oh! si, mademoiselle, il nous aime!

--Non, non, pas comme nous l'aimons!... S'il nous aimait, il serait là, avec nous, au lieu de perdre là-haut son âme, son bonheur et le notre, à vouloir sauver tout le monde!

Et les deux femmes se regarderent un moment, les yeux brûlants de tendresse, dans leur colère jalouse. Elles se remirent au travail, elles ne parlerent plus, baignées d'ombre.

En haut, dans sa chambre, le docteur Pascal travaillait avec une sérénité de joie parfaite. Il n'avait guère exercé la médecine que pendant une douzaine d'années, depuis son retour de Paris, jusqu'au jour où il était venu se retirer à la Souleïade. Satisfait des cent et quelques mille francs qu'il avait gagnés et placés sagement, il ne s'était plus guère consacré qu'à ses études favorites, gardant simplement une clientèle d'amis, ne refusant pas d'aller au chevet d'un malade, sans jamais envoyer sa note. Quand on le payait, il jetait l'argent au fond d'un tiroir de son secrétaire, il regardait cela comme de l'argent de poche, pour ses expériences et ses caprices, en dehors de ses rentes dont le chiffre lui suffisait. Et il se moquait de la mauvaise réputation d'étrangeté que ses allures lui avaient faite, il n'était heureux qu'au milieu de ses recherches, sur les sujets qui le passionnaient. C'était pour beaucoup une surprise, de voir que ce savant, avec ses parties de génie gâtées par une imagination trop vive, fut resté à Plassans, cette ville perdue, qui semblait ne devoir lui offrir aucun des outils nécessaires. Mais il

expliquait très bien les commodités qu'il y avait découvertes, d'abord une retraite de grand calme, ensuite un terrain insoupçonné d'enquête continue, un point de vue des faits de l'hérédité, son étude préférée, dans ce coin de province où il connaissait chaque famille, où il pouvait suivre les phénomènes tenus secrets, pendant deux et trois générations. D'autre part, il était voisin de la mer, il y était allé, presque à chaque belle saison, étudier la vie, le pullulement infini où elle naît et se propage, au fond des vastes eaux. Et il y avait enfin, à l'hôpital de Plassans, une salle de dissection, qu'il était presque le seul à fréquenter, une grande salle claire et tranquille, dans laquelle, depuis plus de vingt ans, tous les corps non réclamés étaient passés sous son scalpel. Très modeste d'ailleurs, d'une timidité longtemps ombrageuse, il lui avait suffi de rester en correspondance avec ses anciens professeurs et quelques amis nouveaux, au sujet des très remarquables mémoires qu'il envoyait parfois à l'Académie de médecine. Toute ambition militante lui manquait.

Ce qui avait amené le docteur Pascal à s'occuper spécialement des lois de l'hérédité, c'était, au début, des travaux sur la gestation. Comme toujours, le hasard avait eu sa part, en lui fournissant toute une série de cadavres de femmes enceintes, mortes pendant une épidémie cholérique. Plus tard, il avait surveillé les décès, complétant la série, comblant les lacunes, pour arriver à connaître la formation de l'embryon, puis le développement du fœtus, à chaque jour de sa vie intra-utérine; et il avait ainsi dressé le catalogue des observations les plus nettes, les plus définitives. À partir de ce moment, le problème de la conception, au principe de tout, s'était posé à lui, dans son irritant mystère. Pourquoi et comment un être nouveau? Quelles étaient les lois de la vie, ce torrent d'êtres qui faisaient le monde? Il ne s'en tenait pas aux cadavres, il élargissait ses dissections sur l'humanité vivante, frappé de certains faits constants parmi sa clientèle, mettant surtout en observation sa propre famille, qui était devenue son principal champ d'expérience, tellement les cas s'y présentaient précis et complets. Des lors, à mesure que les faits s'accumulaient et se classaient dans ses notes, il avait tenté une théorie générale de l'hérédité, qui put suffire à les expliquer tous.

Problème ardu, et dont il remaniait la solution depuis des années. Il était parti du principe d'invention et du principe d'imitation, l'hérédité ou reproduction des êtres sous l'empire du semblable, l'innéité ou reproduction des êtres sous l'empire du divers. Pour l'hérédité, il n'avait admis que quatre cas: l'hérédité directe, représentation du père et de la mère dans la nature physique et morale de l'enfant; l'hérédité indirecte, représentation des collatéraux, oncles et tantes, cousins et cousines; l'hérédité en retour, représentation des ascendants, à une ou plusieurs générations de distance; enfin, l'hérédité d'influence, représentation des conjoints antérieurs, par exemple du premier mâle qui a comme imprégné la femelle pour sa conception future, même lorsqu'il n'en est plus l'auteur. Quant à l'innéité, elle était l'être nouveau, ou qui paraît tel, et chez qui se confondent les caractères physiques et moraux des parents, sans que rien d'eux semble s'y retrouver. Et, des lors, reprenant les deux termes, l'hérédité, l'innéité, il les avait subdivisées à leur tour, partageant l'hérédité en deux cas, l'élection du père ou de la mère chez l'enfant, le choix, la prédominance individuelle, ou bien le mélange de l'un et de

l'autre, et un melange qui pouvait affecter trois formes, soit par soudure, soit par dissemination, soit par fusion, en allant de l'etat le moins bon au plus parfait; tandis que, pour l'inneite, il n'y avait qu'un cas possible, la combinaison, cette combinaison chimique qui fait que deux corps mis en presence peuvent constituer un nouveau corps, totalement different de ceux dont il est le produit. C'etait la le resume d'un amas considerable d'observations, non seulement en anthropologie, mais encore en zoologie, en pomologie et en horticulture. Puis, la difficulte commencait, lorsqu'il s'agissait, en presence de ces faits multiples, apportees par l'analyse, d'en faire la synthese, de formuler la theorie qui les expliquait tous. La, il se sentait sur ce terrain mouvant de l'hypothese, que chaque nouvelle decouverte transforme; et, s'il ne pouvait s'empecher de donner une solution, par le besoin que l'esprit humain a de conclure, il avait cependant l'esprit assez large pour laisser le probleme ouvert. Il etait donc alle des gemmules de Darwin, de sa pangenese, a la perigenese de Haeckel, en passant par les stirpes de Galton. Puis, il avait eu l'intuition de la theorie que Weismann devait faire triompher plus tard, il s'etait arrete a l'idee d'une substance extremement fine et complexe, le plasma germinatif, dont une partie reste toujours en reserve dans chaque nouvel etre, pour qu'elle soit ainsi transmise, invariable, immuable, de generation en generation. Cela paraissait tout expliquer; mais quel infini de mystere encore, ce monde de ressemblances que transmettent le spermatozoide et l'ovule, ou l'oeil humain ne distingue absolument rien, sous le grossissement le plus fort du microscope! Et il s'attendait bien a ce que sa theorie fut caduque un jour, il ne s'en contentait que comme d'une explication transitoire, satisfaisante pour l'etat actuel de la question, dans cette perpetuelle enquete sur la vie, dont la source meme, le jaillissement semble devoir a jamais nous echapper.

Ah! cette heredite, quel sujet pour lui de meditations sans fin!
L'inattendu, le prodigieux n'etait-ce point que la ressemblance ne fut pas complete, mathematique, des parents aux enfants? Il avait, pour sa famille, d'abord dresse un arbre logiquement deduit, ou les parts d'influence, de generation en generation, se distribuaient moitie par moitie, la part du pere et la part de la mere. Mais la realite vivante, presque a chaque coup, demontait la theorie. L'heredite, au lieu d'etre la ressemblance, n'etait que l'effort vers la ressemblance, contrarie par les circonstances et le milieu. Et il avait abouti a ce qu'il nommait l'hypothese de l'avortement des cellules. La vie n'est qu'un mouvement, et l'heredite etant le mouvement communique, les cellules, dans leur multiplication les unes des autres, se poussaient, se foulait, se casaient, en deployant chacune l'effort hereditaire; de sorte que si, pendant cette lutte, des cellules plus faibles succombaient, on voyait se produire, au resultat final, des troubles considerables, des organes totalement differents. L'inneite, l'invention constante de la nature a laquelle il repugnait, ne venait-elle pas de la? n'etait-il pas, lui, si different de ses parents, que par suite d'accidents pareils, ou encore par l'effet de l'heredite larvee, a laquelle il avait cru un moment, car tout arbre genealogique a des racines qui plongent dans l'humanite jusqu'au premier homme, on ne saurait partir d'un ancetre unique, on peut toujours ressembler a un ancetre plus ancien, inconnu. Pourtant, il doutait de l'atavisme, son opinion etait, malgre un exemple singulier pris dans sa propre famille, que la ressemblance, au bout de deux ou trois generations, doit sombrer, en raison des accidents, des

interventions, des mille combinaisons possibles. Il y avait donc la un perpetuel devenir, une transformation constante dans cet effort communique, cette puissance transmise, cet ebranlement qui souffle la vie a la matiere et qui est toute la vie. Et des questions multiples se posaient.

Existait-il un progres physique et intellectuel a travers les ages? Le cerveau, au contact des sciences grandissantes, s'amplifiait-il? Pouvait-on esperer, a la longue, une plus grande somme de raison et de bonheur? Puis, c'etaient des problemes speciaux, un entre autres, dont le mystere l'avait longtemps irrite: comment un garcon, comment une fille, dans la conception? n'arriverait-on jamais a prevoir scientifiquement le sexe, ou tout au moins a l'expliquer? Il avait ecrit, sur cette matiere, un tres curieux memoire, bourre de faits, mais concluant en somme a l'ignorance absolue ou l'avaient laisse les plus tenaces recherches. Sans doute, l'heredite ne le passionnait-elle ainsi que parce qu'elle restait obscure, vaste et insondable, comme toutes les sciences balbutiantes encore, ou l'imagination est maitresse. Enfin, une longue etude qu'il avait faite sur l'heredite de la phtisie, venait de reveiller en lui la foi chancelante du medecin guerisseur, en le lancant dans l'espoir noble et fou de regenerer l'humanite.

En somme, le docteur Pascal n'avait qu'une croyance, la croyance a la vie. La vie etait l'unique manifestation divine. La vie, c'etait Dieu, le grand moteur, l'ame de l'univers. Et la vie n'avait d'autre instrument que l'heredite, l'heredite faisait le monde; de sorte que, si l'on avait pu la connaitre, la capter pour disposer d'elle, on aurait fait le monde a son gre. Chez lui, qui avait vu de pres la maladie, la souffrance et la mort, une pitie militante de medecin s'eveillait. Ah! ne plus etre malade, ne plus souffrir, mourir le moins possible! Son reve aboutissait a cette pensee qu'on pourrait hater le bonheur universel, la cite future de perfection et de felicite, en intervenant, en assurant de la sante a tous. Lorsque tous seraient sains, forts, intelligents, il n'y aurait plus qu'un peuple superieur, infiniment sage et heureux. Dans l'Inde, est-ce qu'en sept generations, on ne faisait pas d'un soudra un brahmane, haussant ainsi experimentalement le dernier des miserables au type humain le plus acheve? Et, comme, dans son etude sur la phtisie, il avait conclu qu'elle n'etait pas hereditaire, mais que tout enfant de phtisique apportait un terrain degenerate ou la phtisie se developpait avec une facilite rare, il ne songeait plus qu'a enrichir ce terrain appauvri par l'heredite, pour lui donner la force de resister aux parasites, ou plutot aux ferments destructeurs qu'il soupconnaait dans l'organisme, longtemps avant la theorie des microbes. Donner de la force, tout le probleme etait la; et donner de la force, c'etait aussi donner de la volonte, elargir le cerveau en consolidant les autres organes.

Vers ce temps, le docteur, lisant un vieux livre de medecine du quinzieme siecle, fut tres frappe par une medication, dite "medecine des signatures". Pour guerir un organe malade, il suffisait de prendre a un mouton ou a un boeuf le meme organe sain, de le faire bouillir, puis d'en faire avaler le bouillon. La theorie etait de reparer par le semblable, et dans les maladies de foie surtout, disait le vieil ouvrage, les guerisons ne se comptaient plus. La-dessus, l'imagination du docteur travailla. Pourquoi ne pas essayer? Puisqu'il voulait regenerer les hereditaires affaiblis, a qui la substance nerveuse manquait, il n'avait qu'a leur fournir de la

substance nerveuse, normale et saine. Seulement, la methode du bouillon lui parut enfantine, il inventa de piler dans un mortier de la cervelle et du cervelet de mouton, en mouillant avec de l'eau distillee, puis de decanter et de filtrer la liqueur ainsi obtenue. Il experimenta ensuite sur ses malades cette liqueur melee a du vin de Malaga, sans en tirer aucun resultat appreciable. Brusquement, comme il se decourageait, il eut une inspiration, un jour qu'il faisait a une dame atteinte de coliques hepaticques une injection de morphine, avec la petite seringue de Pravaz. S'il essayait, avec sa liqueur, des injections hypodermiques? Et tout de suite, des qu'il fut rentre, il experimenta sur lui-meme, il se fit une piqure aux reins, qu'il renouvela matin et soir. Les premieres doses, d'un gramme seulement, furent sans effet. Mais, ayant double et triple la dose, il fut ravi, un matin, au lever, de retrouver ses jambes de vingt ans. Il alla de la sorte jusqu'a cinq grammes, et il respirait plus largement, il travaillait avec une lucidite, une aisance, qu'il avait perdue depuis des annees. Tout un bien-etre, toute une joie de vivre l'inondait. Des lors, quand il eut fait fabriquer a Paris une seringue pouvant contenir cinq grammes, il fut surpris des resultats heureux obtenus sur ses malades, qu'il remettait debout en quelques jours, comme dans un nouveau flot de vie, vibrante, agissante. Sa methode etait bien encore empirique et barbare, il y devinait toutes sortes de dangers, surtout il avait peur de determiner des embolies, si la liqueur n'etait pas d'une purete parfaite. Puis, il soupconnaait que l'energie de ses convalescents venait en partie de la fièvre qu'il leur donnait. Mais il n'etait qu'un pionnier, la methode se perfectionnerait plus tard. N'y avait-il pas deja la un prodige, a faire marcher les ataxiques, a ressusciter les phthisiques, a rendre meme des heures de lucidite aux fous? Et, devant cette trouvaille de l'alchimie du vingtieme siecle, un immense espoir s'ouvrait, il croyait avoir decouvert la panacee universelle, la liqueur de vie destinee a combattre la debilite humaine, seule cause reelle de tous les maux, une veritable et scientifique fontaine de Jouvence, qui, en donnant de la force, de la sante et de la volonte, referait une humanite toute neuve et superieure.

Ce matin-la, dans sa chambre, une piece au nord, un peu assombrie par le voisinage des platanes, meublee simplement de son lit de fer, d'un secretaire en acajou et d'un grand bureau, ou se trouvaient un portier et un microscope, il achevait, avec des soins infinis, la fabrication d'une fiole de sa liqueur. Apres avoir pile de la substance nerveuse de mouton, dans de l'eau distillee, il avait du decanter et filtrer. Et il venait enfin d'obtenir une petite bouteille d'un liquide trouble, opalin, irise de reflets bleuâtres, qu'il regarda longtemps a la lumiere, comme s'il avait tenu le sang regenerateur et sauveur du monde.

Mais des coups legers contre la porte et une voix pressante le tiraient de son reve.

--Eh bien! quoi donc? monsieur, il est midi un quart, vous ne voulez pas dejeuner?

En bas, en effet, le dejeuner attendait, dans la grande salle a manger fraiche. On avait laisse les volets fermes, un seul venait d'etre entrouvert. C'etait une piece gaie, aux panneaux de boiserie gris perle, releve de filets bleus. La table, le buffet, les chaises, avaient du

completer autrefois le mobilier empire qui garnissait les chambres; et, sur le fond clair, le vieil acajou s'enlevait en vigueur, d'un rouge intense. Une suspension de cuivre poli, toujours reluisante, brillait comme un soleil; tandis que, sur les quatre murs, fleurissaient quatre grands bouquets au pastel, des giroflees, des oeillets, des jacinthes, des roses.

Rayonnant, le docteur Pascal entra.

--Ah! fichtre! je me suis oublie, je voulais finir.... En voila, de la toute neuve et de la tres pure, cette fois, de quoi faire des miracles!

Et il montrait la fiole, qu'il avait descendue, dans son enthousiasme. Mais il apercut Clotilde droite et muette, l'air serieux. Le sourd depit de l'attente venait de la rendre a tout son hostilite, et elle qui avait brule de se jeter a son cou, le matin, restait immobile, comme refroidie et ecartee de lui.

--Bon! reprit-il, sans rien perdre de son allegresse, nous boudons encore. C'est ca qui est vilain!... Alors, tu ne l'admires pas, ma liqueur de sorcier, qui reveille les morts?

Il s'etait mis a table, et la jeune fille, en s'asseyant en face de lui, dut enfin repondre.

--Tu sais bien, maitre, que j'admire tout de toi.... Seulement, mon desir est que les autres aussi t'admirent. Et il y a cette mort du pauvre vieux Boutin....

--Oh! s'ecria-t-il sans la laisser achever, un epileptique qui a succombe dans une crise congestive!... Tiens! puisque tu es de mechante humeur, ne causons plus de cela: tu me ferais de la peine, et ca gaterait ma journee.

Il y avait des oeufs a la coque, des cotelettes, une creme. Et un silence se prolongea, pendant lequel, malgre sa bouderie, elle mangea a belles dents, etant d'un appetit solide, qu'elle n'avait pas la coquetterie de cacher. Aussi finit-il par reprendre en riant:

--Ce qui me rassure, c'est que ton estomac est bon.... Martine, donnez donc du pain a mademoiselle.

Comme d'habitude, celle-ci les servait, les regardait manger avec sa familiarite tranquille. Souvent meme, elle causait avec eux.

--Monsieur, dit-elle, quand elle eut coupe du pain, le boucher a apporte sa note, faut-il la payer?

Il leva la tete, la contempla avec surprise.

--Pourquoi me demandez-vous ca? D'ordinaire, ne payez-vous pas sans me consulter?

C'etait en effet Martine qui tenait la bourse. Les sommes deposees chez M. Grandguillot, notaire a Plassans, produisaient une somme ronde de six mille

francs de rente. Chaque trimestre, les quinze cents francs restaient entre les mains de la servante, et elle en disposait au mieux des interets de la maison, achetait et payait tout, avec la plus stricte economie, car elle etait avare, ce dont on la plaisantait meme continuellement. Clotilde, tres peu dependiaire, n'avait pas de bourse a elle. Quant au docteur, il prenait, pour ses experiences et pour son argent de poche, sur les trois ou quatre mille francs qu'il gagnait encore par an et qu'il jetait au fond d'un tiroir du secretaire; de sorte qu'il y avait la un petit tresor, de l'or et des billets de banque, dont il ne connaissait jamais le chiffre exact.

--Sans doute, monsieur, je paye, reprit la servante, mais lorsque c'est moi qui ai pris la marchandise; et, cette fois, la note est si grosse, a cause de toutes ces cervelles que le boucher vous a fournies....

Le docteur l'interrompit brusquement.

--Ah ca! dites donc, est-ce que vous allez vous mettre contre moi, vous aussi? Non, non! ce serait trop!... Hier, vous m'avez fait beaucoup de chagrin, toutes les deux, et j'etais en colere. Mais il faut que cela cesse, je ne veux pas que la maison devienne un enfer.... Deux femmes contre moi, et les seules qui m'aiment un peu! Tous savez, je prefererais tout de suite prendre la porte!

Il ne se fachait pas, il riait, bien qu'on sentit, au tremblement de sa voix, l'inquietude de son coeur. Et il ajouta, de son air gai de bonhomie:

--Si vous avez peur pour votre fin de mois, ma fille, dites au boucher de m'envoyer ma note a part.... Et n'ayez pas de crainte, on ne vous demande pas d'y mettre du votre, vos sous peuvent dormir.

C'etait une allusion a la petite fortune personnelle de Martine. En trente ans, a quatre cents francs de gages, elle avait gagne douze mille francs, sur lesquels elle n'avait preleve que le strict necessaire de son entretien; et, engraissee, presque triplee par les interets, la somme de ses economies etait aujourd'hui d'une trentaine de mille francs, qu'elle n'avait pas voulu placer chez M. Grandguillot, par un caprice, une volonte de mettre son argent a l'ecart. Il etait ailleurs, en rentes solides.

--Les sous qui dorment sont des sous honnetes, dit-elle gravement. Mais monsieur a raison, je dirai au boucher d'envoyer une note a part, puisque toutes ces cervelles sont pour la cuisine a monsieur, et non pour la mienne.

Cette explication avait fait sourire Clotilde que les plaisanteries sur l'avarice de Martine amusaient d'ordinaire; et le dejeuner s'acheva plus gaiement. Le docteur voulut aller prendre le cafe sous les platanes, en disant qu'il avait besoin d'air, apres s'etre enferme toute la matinee. Le cafe fut donc servi sur la table de pierre, pres de la fontaine. Et qu'il faisait bon la, dans l'ombre, dans la fraicheur chantante de l'eau, tandis que, a l'entour, la pinède, l'aire, la propriete entiere brulait, au soleil de deux heures!

Pascal avait complaisamment apporte la fiole de substance nerveuse, qu'il

regardait, posee sur la table.

--Ainsi, mademoiselle, reprit-il d'un air de plaisanterie bourrue, vous ne croyez pas a mon elixir de resurrection, et vous croyez aux miracles!

--Maitre, repondit Clotilde, je crois que nous ne savons pas tout.

Il eut un geste d'impatience.

--Mais il faudra tout savoir.... Comprends donc, petite tetue, que jamais on n'a constate scientifiquement une seule derogation aux lois invariables qui regissent l'univers. Seule, jusqu'a ce jour, l'intelligence humaine est intervenue, je te defie bien de trouver une volonte reelle, une intention quelconque, en dehors de la vie.... Et tout est la, il n'y a, dans le monde, pas d'autre volonte que cette force qui pousse tout a la vie, a une vie de plus en plus developpee et superieure.

Il s'etait leve, le geste large, et une telle foi le soulevait, que la jeune fille le regardait, surprise de le trouver si jeune, sous ses cheveux blancs.

--Veux-tu que je te dise mon _Credo_, a moi, puisque tu m'accuses de ne pas vouloir du tien.... Je crois que l'avenir de l'humanite est dans le progres de la raison par la science. Je crois que la poursuite de la verite par la science est l'ideal divin que l'homme doit se proposer. Je crois que tout est illusion et vanite, en dehors du tresor des verites lentement acquises et qui ne se perdront jamais plus. Je crois que la somme de ces verites, augmentees toujours, finira par donner a l'homme un pouvoir incalculable, et la serenite, sinon le bonheur.... Oui, je crois au triomphe final de la vie.

Et son geste, elargi encore, faisait le tour du vaste horizon, comme pour prendre a temoin cette campagne en flammes, ou bouillaient les seves de toutes les existences.

--Mais le continuel miracle, mon enfant, c'est la vie.... Ouvre donc les yeux, regarde!

Elle hocha la tete.

--Je les ouvre, et je ne vois pas tout.... C'est toi, maitre, qui es un entete, quand tu ne veux pas admettre qu'il y a, la-bas, un inconnu ou tu n'entreras jamais. Oh! je sais, tu es trop intelligent pour ignorer cela. Seulement, tu ne veux pas en tenir compte, tu mets l'inconnu a part, parce qu'il te generait dans tes recherches.... Tu as beau me dire d'ecarter le mystere, de partir du connu a la conquete de l'inconnu, je ne puis pas, moi! le mystere tout de suite me reclame et m'inquiete.

Il l'ecoutait en souriant, heureux de la voir s'animer, et il caressa de la main les boucles de ses cheveux blonds.

--Oui, oui, je sais, tu es comme les autres, tu ne peux vivre sans illusion et sans mensonge.... Enfin, va, nous nous entendrons quand meme. Porte-toi

bien, c'est la moitié de la sagesse et du bonheur.

Puis, changeant de conversation:

--Voyons, tu vas pourtant m'accompagner et m'aider dans ma tournée de miracles.... C'est jeudi, mon jour de visites. Quand la chaleur sera un peu tombée, nous sortirons ensemble.

Elle refusa d'abord, pour paraître ne pas céder; et elle finit par consentir, en voyant la peine qu'elle lui faisait. D'habitude, elle l'accompagnait. Ils restèrent longtemps sous les platanes, jusqu'au moment où le docteur monta s'habiller. Lorsqu'il redescendit, correctement serré dans une redingote, coiffé d'un chapeau de soie à larges bords, il parla d'atteler Bonhomme, le cheval qui, pendant un quart de siècle, l'avait mené à ses visites. Mais la pauvre vieille bête devenait aveugle, et par reconnaissance pour ses services, par tendresse pour sa personne, on ne le dérangeait plus guère. Ce soir-là, il était tout endormi, l'œil vague, les jambes perdues de rhumatismes. Aussi le docteur et la jeune fille, étant allés le voir dans l'écurie, lui mirent-ils un gros baiser à gauche et à droite des naseaux, en lui disant de se reposer sur une botte de bonne paille, que la servante apporta. Et ils décidèrent qu'ils iraient à pied.

Clotilde, gardant sa robe de toile blanche, à pois rouges, avait simplement noué sur ses cheveux un large chapeau de paille, couvert d'une touffe de lilas; et elle était charmante, avec ses grands yeux, son visage de lait et de rose, dans l'ombre des vastes bords. Quand elle sortait ainsi, au bras de Pascal, elle mince, élancée et si jeune, lui rayonnant, le visage éclairé par la blancheur de la barbe, d'une vigueur encore qui la lui faisait soulever pour franchir les ruisseaux, on souriait sur leur passage, on se retournait en les suivant du regard, tant ils étaient beaux et joyeux. Ce jour-là, comme ils débouchaient du chemin des Fenouillères, à la porte de Plassans, un groupe de commères s'arrêta net de causer. On aurait dit un de ces anciens rois qu'on voit dans les tableaux, un de ces rois puissants et doux qui ne vieillissent plus, la main posée sur l'épaule d'une enfant belle comme le jour, dont la jeunesse éclatante et soumise les soutient.

Ils tournaient sur le cours Sauvaire, pour gagner la rue de la Banne, lorsqu'un grand garçon brun, d'une trentaine d'années, les arrêta.

--Ah! maître, vous m'avez oublié. J'attends toujours votre note, sur la phtisie.

C'était le docteur Ramond, installé depuis deux années à Plassans, et qui s'y faisait une belle clientèle. De tête superbe, dans tout l'éclat d'une virilité souriante, il était adoré des femmes, et il avait heureusement beaucoup d'intelligence et beaucoup de sagesse.

--Tiens! Ramond, bonjour!... Mais pas du tout, cher ami, je ne vous oublie pas. C'est cette petite fille à qui j'ai donné hier la note à copier et qui n'en a encore rien fait.

Les deux jeunes gens s'étaient serré la main, d'un air d'intimité cordiale.

--Bonjour, mademoiselle Clotilde.

--Bonjour, monsieur Ramond.

Pendant une fièvre muqueuse, heureusement bénigne, que la jeune fille avait eue l'année précédente, le docteur Pascal s'était effolé, au point de douter de lui; et il avait exigé que son jeune confrère l'aidât, le rassurât. C'était ainsi qu'une familiarité, une sorte de camaraderie s'était nouée entre les trois.

--Vous aurez votre note demain matin, je vous le promets, reprit-elle en riant.

Mais Ramond les accompagna quelques minutes, jusqu'au bout de la rue de la Banne, à l'entrée du vieux quartier, où ils allaient. Et il y avait, dans la façon dont il se penchait, en souriant à Clotilde, tout un amour discret, lentement grandi, attendant avec patience l'heure fixée pour le plus raisonnable des dénouements. D'ailleurs, il écoutait avec déférence le docteur Pascal, dont il admirait beaucoup les travaux.

--Tenez! justement, cher ami, je vais chez Guiraude, vous savez cette femme dont le mari, un tanneur, est mort phthisique, il y a cinq ans. Deux enfants lui sont restés: Sophie, une fille de seize ans bientôt, que j'ai pu heureusement, quatre ans avant la mort du père, faire envoyer à la campagne, près d'ici, chez une de ses tantes; et un fils, Valentin, qui vient d'avoir vingt et un ans, et que la mère a voulu garder près d'elle, par un entêtement de tendresse, malgré les affreux résultats dont je l'avais menacé. Eh bien! voyez si j'ai raison de prétendre que la phthisie n'est pas héréditaire, mais que les parents phthisiques léguent seulement un terrain dégénéré, dans lequel la maladie se développe, à la moindre contagion. Aujourd'hui, Valentin, qui a vécu dans le contact quotidien du père, est phthisique, tandis que Sophie, poussée en plein soleil, a une santé superbe..

Il triomphait, il ajouta en riant:

--Ça n'empêche pas que je vais peut-être sauver Valentin, car il renaît à vue d'œil, il engraisse, depuis que je le pique.... Ah! Ramond, vous y viendrez, vous y viendrez, à mes piqûres!

Le jeune médecin leur serra la main à tous deux.

--Mais je ne dis pas non. Vous savez bien que je suis toujours avec vous.

Quand ils furent seuls, ils hâterent le pas, ils tombèrent tout de suite dans la rue Canquoin, une des plus étroites et des plus noires du vieux quartier. Par cet ardent soleil, il y régnait un jour livide, une fraîcheur de cave. C'était là, au rez-de-chaussée, que Guiraude demeurait, en compagnie de son fils Valentin. Elle vint ouvrir, mince, épuisée, frappée elle-même d'une lente décomposition du sang. Du matin au soir, elle cassait des amandes avec la tête d'un os de mouton, sur un gros pavé, serré entre ses genoux; et cet unique travail les faisait vivre, le fils ayant du

cesser toute besogne. Guiraud sourit pourtant, ce jour-la, en apercevant le docteur, car Valentin venait de manger une cotelette, de grand appetit, veritable debauche qu'il ne se permettait pas depuis des mois. Lui, chetif, les cheveux et la barbe rares, les pommettes saillantes et rosees dans un teint de cire, s'etait egalement leve avec promptitude, pour montrer qu'il etait gaillard. Aussi Clotilde fut-elle emue de l'accueil fait a Pascal, comme au sauveur, au messie attendu. Ces pauvres gens lui serraient les mains, lui auraient baise les pieds, le regardaient avec des yeux luisants de gratitude. Il pouvait donc tout, il etait donc le bon Dieu, qu'il ressuscitait les morts! Lui-meme eut un rire encourageant, devant cette cure qui s'annoncait si bien. Sans doute le malade n'etait pas gueri, peut-etre n'y avait-il la qu'un coup de fouet, car il le sentait surtout excite et fievreux. Mais n'etait-ce donc rien que de gagner des jours? Il le piqua de nouveau, pendant que Clotilde, debout devant la fenetre, tournait le dos; et, lorsqu'ils partirent, elle le vit qui laissait vingt francs sur la table. Souvent, cela lui arrivait, de payer ses malades, au lieu d'en etre paye.

Ils firent trois autres visites dans le vieux quartier, puis allerent chez une dame de la ville neuve; et, comme ils se retrouvaient dans la rue:

--Tu ne sais pas, dit-il, si tu etais une fille courageuse, avant de passer chez Lafouasse, nous irions jusqu'a la Seguiranne, voir Sophie chez sa tante. Ca me ferait plaisir.

Il n'y avait guere que trois kilometres, ce serait une promenade charmante, par cet admirable temps. Et elle accepta gaiement, ne boudant plus, se serrant contre lui, heureuse d'etre a son bras. Il etait cinq heures, le soleil oblique emplissait la campagne d'une grande nappe d'or. Mais, des qu'ils furent sortis de Plassans, ils durent traverser un coin de la vaste plaine, dessechee et nue, a droite de la Viorne. Le canal recent, dont les eaux d'irrigation devaient transformer le pays mourant de soif, n'arrosait point encore ce quartier; et les terres rougeatres, les terres jaunatres s'etalaient a l'infini, dans le morne ecrasement du soleil, plantees seulement d'amandiers greles, d'oliviers nains, continuellement tailles et rabattus, dont les branches se contournent, se dejettent, en des attitudes de souffrance et de revolte. Au loin, sur les coteaux peles, on ne voyait que les taches pales des bastides, que barrait la ligne noire du cypres reglementaire. Cependant, l'immense etendue sans arbres, aux larges plis de terrains desoles, de colorations dures et nettes, gardait de belles courbes classiques, d'une severe grandeur. Et il y avait, sur la route, vingt centimetres de poussiere, une poussiere de neige que le moindre souffle enlevait en larges fumees volantes, et qui poudrait a blanc, aux deux bords, les figuiers et les ronces.

Clotilde, qui s'amusait comme une enfant a entendre toute cette poussiere craquer sous ses petits pieds, voulait abriter Pascal de son ombrelle.

--Tu as le soleil dans les yeux. Tiens-toi donc a gauche.

Mais il finit par s'emparer de l'ombrelle, pour la porter lui-meme.

--C'est toi qui ne la tiens pas bien, et puis ca te fatigue.... D'ailleurs,

nous arrivons.

Dans la plaine brulee, on apercevait deja un ilot de feuillages, tout un enorme bouquet d'arbres. C'etait la Seguiranne, la propriete ou avait grandi Sophie, chez sa tante Dieudonne, la femme du meger. A la moindre source, au moindre ruisseau, cette terre de flammes eclatait en puissantes vegetations, et d'epais ombrages s'elargissaient alors, des allees d'une profondeur, d'une fraicheur delicieuse. Les platanes, les marronniers, les ormeaux poussaient vigoureusement. Ils s'engagerent dans une avenue d'admirables chenes verts.

Comme ils approchaient de la ferme, une faneuse, dans un pre, lacha sa fourche, accourut. C'etait Sophie, qui avait reconnu le docteur et la demoiselle, ainsi qu'elle nommait Clotilde. Elle les adorait, elle resta ensuite toute confuse, a les regarder, sans pouvoir dire les bonnes choses dont son coeur debordait. Elle ressemblait a son frere Valentin, elle avait sa petite taille, ses pommettes saillantes, ses cheveux pales; mais, a la campagne, loin de la contagion du milieu paternel, il semblait qu'elle eut pris de la chair, d'aplomb sur ses fortes jambes, les joues remplies, les cheveux abondants. Et elle avait de tres beaux yeux, qui luisaient de sante et de gratitude. La tante Dieudonne, qui fanait elle aussi, s'etait avancee a son tour, criant de loin, plaisantant avec quelque rudesse provencale.

--Ah! monsieur Pascal, nous n'avons pas besoin de vous, ici! Il n'y a personne de malade!

Le docteur, qui etait simplement venu chercher ce beau spectacle de sante, repondit sur le meme ton:

--Je l'espere bien. N'empeche que voila une fillette qui nous doit un fameux cierge, a vous et a moi!

--Ca, c'est la verite pure! Et elle le sait, monsieur Pascal, elle dit tous les jours que, sans vous, elle serait a cette heure comme son pauvre frere Valentin.

--Bah! nous le sauverons egalement. Il va mieux, Valentin. Je viens de le voir.

Sophie saisit les mains du docteur, de grosses larmes parurent dans ses yeux. Elle ne put que balbutier:

--Oh! monsieur Pascal!

Comme on l'aimait! et Clotilde sentait sa tendresse pour lui s'augmenter de toutes ces affections eparses. Ils resterent la un instant, a causer, dans l'ombre saine des chenes verts. Puis, ils revinrent vers Plassans, avant encore de faire une visite.

C'etait, a l'angle de deux routes, dans un cabaret borgne, blanc des poussieres envolees. On venait d'installer, en face, un moulin a vapeur, en utilisant les anciens batiments du Paradou, une propriete datant du dernier siecle. Et Lafouasse, le cabaretier, faisait tout de meme de petites

affaires, grace aux ouvriers du moulin et aux paysans qui apportaient leur ble. Il avait encore pour clients, le dimanche, les quelques habitants des Artaud, un hameau voisin. Mais la malechance le frappait, il se trainait depuis trois ans, en se plaignant de douleurs, dans lesquelles le docteur avait fini par reconnaître un commencement d'ataxie; et il s'entetait pourtant a ne pas prendre de servante, il se tenait aux meubles, servait quand meme ses pratiques. Aussi, remis debout apres une dizaine de piqures, criait-il deja sa guerison partout.

Il etait justement sur sa porte, grand et fort, le visage enflamme, sous le flamboiement de ses cheveux rouges.

--Je vous attendais, monsieur Pascal. Vous savez que j'ai pu hier mettre deux pieces de vin en bouteilles, et sans fatigue!

Clotilde resta dehors, sur un banc de pierre, tandis que Pascal entrait dans la salle, afin de piquer Lafouasse. On entendait leurs voix; et ce dernier, tres douillet malgre ses gros muscles, se plaignait que la piqure fut douloureuse; mais, enfin, on pouvait bien souffrir un peu, pour acheter de la bonne sante. Ensuite, il se facha, forca le docteur a accepter un verre de quelque chose. La demoiselle ne lui ferait pas l'affront de refuser du sirop. Il porta une table dehors, il fallut absolument trinquer avec lui.

--A votre sante, monsieur Pascal, et a la sante de tous les pauvres bougres, a qui vous rendez le gout du pain!

Souriante, Clotilde songeait aux commerages dont lui avait parle Martine, a ce pere Boutin qu'on accusait le docteur d'avoir tue. Il ne tuait donc pas tous ses malades, sa medication faisait donc de vrais miracles? Et elle retrouvait sa foi en son maitre, dans cette chaleur d'amour qui lui remontait au coeur. Quand ils partirent, elle etait revenue a lui tout entiere, il pouvait la prendre, l'emporter, disposer d'elle, a son gre.

Mais, quelques minutes auparavant, sur le banc de pierre, elle avait reve a une confuse histoire, en regardant le moulin a vapeur. N'etait-ce point la, dans ces batiments noirs de charbon et blancs de farine aujourd'hui, que s'etait passe autrefois un drame de passion? Et l'histoire lui revenait, des details donnes par Martine, des allusions faites par le docteur lui-meme, toute une aventure amoureuse et tragique de son cousin, l'abbe Serge Mouret, alors cure des Artaud, avec une adorable fille, sauvage et passionnee, qui habitait le Paradou.

Ils suivaient de nouveau la route, et Clotilde s'arreta, montrant de la main la vaste etendue morne, des chaumes, des cultures plates, des terrains encore en friche.

--Maitre, est-ce qu'il n'y avait pas la un grand jardin? ne m'as-tu pas conte cette histoire?

Pascal, dans la joie de cette bonne journee, eut un tressaillement, un sourire d'une tendresse infiniment triste.

--Oui, oui, le Paradou, un jardin immense, des bois, des prairies, des vergers, des parterres, et des fontaines, et des ruisseaux qui se jetaient dans la Viorne.... Un jardin abandonne depuis un siecle, le jardin de la Belle au Bois dormant, ou la nature etait redevenue souveraine.... Et, tu le vois, ils l'ont deboise, defriche, nivele, pour le diviser en lots et le vendre aux encheres. Les sources elles-memes se sont taries, il n'y a plus, la-bas, que ce marais empoisonne.... Ah! quand je passe par ici, c'est un grand creve-coeur!

Elle osa demander encore:

--N'est-ce point dans le Paradou que mon cousin Serge et ta grande amie Albine se sont aimes?

Mais il ne la savait plus la, il continua, les yeux au loin, perdus dans le passe.

--Albine, mon Dieu! je la revois, dans le coup de soleil du jardin, comme un grand bouquet d'une odeur vivante, la tete renversee, la gorge toute gonflee de gaiete, heureuse de ses fleurs, des fleurs sauvages tressees parmi ses cheveux blonds, nouees a son cou, a son corsage, a ses bras minces, nus et dores.... Et, quand elle se fut asphyxiee, au milieu de ses fleurs, je la revois morte, tres blanche, les mains jointes, dormant avec un sourire, sur sa couche de jacinthes et de tubereuses.... Une morte d'amour, et comme Albine et Serge s'etaient aimes dans le grand jardin tentateur, au sein de la nature complice! et quel flot de vie emportant tous les faux liens, et quel triomphe de la vie!

Clotilde, troublee, a cet ardent murmure de paroles, le regardait fixement. Jamais elle ne s'etait permis de lui parler d'une autre histoire qui courait, l'unique et discret amour qu'il aurait eu pour une dame, morte elle aussi a cette heure. On racontait qu'il l'avait soignee, sans meme oser lui baiser le bout des doigts. Jusqu'ici, jusqu'a pres de soixante ans, l'etude et la timidite l'avaient detourne des femmes. Mais on le sentait reserve a la passion, le coeur tout neuf et debordant, sous sa chevelure blanche.

--Et celle qui est morte, celle qu'on pleure....

Elle se reprit, la voix tremblante, les joues empourprees, sans savoir pourquoi.

--Serge ne l'aimait donc pas, qu'il l'a laissee mourir?

Pascal sembla se reveiller, fremissant de la retrouver pres de lui, si jeune, avec de si beaux yeux, brulants et clairs, dans l'ombre du grand chapeau. Quelque chose avait passe, un meme souffle venait de les traverser tous deux. Ils ne se reprirent pas le bras, ils marcherent cote a cote.

--Ah! cherie, ce serait trop beau, si les hommes ne gataient pas tout! Albine est morte, et Serge est maintenant cure a Saint-Eutrope, ou il vit avec sa soeur Desiree, une brave creature, celle-ci, qui a la chance d'etre a moitie idiote. Lui est un saint homme, je n'ai jamais dit le

contraire.... On peut être un assassin et servir Dieu.

Et il continua, disant les choses crues de l'existence, l'humanité execrable et noire, sans quitter son gai sourire. Il aimait la vie, il en montrait l'effort incessant avec une tranquille vaillance, malgré tout le mal, tout l'écœurement qu'elle pouvait contenir. La vie avait beau paraître affreuse, elle devait être grande et bonne, puisqu'on mettait à la vivre une volonté si tenace, dans le but, sans doute, de cette volonté même et du grand travail ignoble qu'elle accomplissait. Certes, il était un savant, un clairvoyant, il ne croyait pas à une humanité d'idylle vivant dans une nature de lait, il voyait au contraire les maux et les tares, les étalait, les fouillait, les cataloguait depuis trente ans; et sa passion de la vie, son admiration des forces de la vie suffisaient à le jeter dans une perpétuelle joie, d'où semblait couler naturellement son amour des autres, un attendrissement fraternel, une sympathie, qu'on sentait sous sa rudesse d'anatomiste et sous l'impersonnalité affectée de ses études.

--Bah! conclut-il, en se retournant une dernière fois vers les vastes champs mornes, le Paradou n'est plus, ils l'ont saccagé, sali, détruit; mais, qu'importe! des vignes seront plantées, du blé grandira, toute une poussée de récoltes nouvelles; et l'on s'aimera encore, aux jours lointains de vendange et de moisson.... La vie est éternelle, elle ne fait jamais que recommencer et s'accroître.

Il lui avait repris le bras, ils rentrèrent ainsi, serres l'un contre l'autre, bons amis, par le lent crépuscule qui se mourait au ciel, en un lac tranquille de violettes et de roses. Et, à les revoir passer tous deux, l'ancien roi puissant et doux, appuyé à l'épaule d'une enfant charmante et soumise, dont la jeunesse le soutenait, les femmes du faubourg, assises sur leurs portes, les suivaient d'un sourire attendri.

À la Souleïade, Martine les guettait. De loin, elle leur fit un grand geste. Eh bien! quoi donc, on ne dînait pas ce jour-là? Puis, quand ils se furent approchés:

--Ah! vous attendrez un petit quart d'heure. Je n'ai pas osé mettre mon gigot.

Ils restèrent dehors, charmés, dans le jour finissant. La pinède, qui se noyait d'ombre, exhalait une odeur balsamique de résine; et de l'aire, brûlante encore, ou se mourait un dernier reflet rose, montait un frisson. C'était comme un soulagement, un soupir d'aise, un repos de la propriété entière, des amandiers amaigris, des oliviers tordus, sous le grand ciel palissant, d'une sérénité pure; tandis que, derrière la maison, le bouquet des platanes n'était plus qu'une masse de ténèbres, noire et impenetrable, ou l'on entendait la fontaine, à l'éternel chant de cristal.

--Tiens! dit le docteur, monsieur Bellombre a déjà dîné, et il prend le frais.

Il montrait, de la main, sur un banc de la propriété voisine, un grand et maigre vieillard de soixante-dix ans, à la figure longue, taillée de rides, aux gros yeux fixes, très correctement serré dans sa cravate et dans

sa redingote.

--C'est un sage, murmura Clotilde. Il est heureux.

Pascal se recria.

--Lui! j'espere bien que non!

Il ne haissait personne, et seul, M. Bellombre, cet ancien professeur de septieme, aujourd'hui retraite, vivant dans sa petite maison sans autre compagnie que celle d'un jardinier, muet et sourd, plus age que lui, avait le don de l'exasperer.

--Un gaillard qui a eu peur de la vie, entends-tu? peur de la vie!... Oui! egoiste, dur et avare! S'il a chasse la femme de son existence, ca n'a ete que dans la terreur d'avoir a lui payer des bottines. Et il n'a connu que les enfants des autres, qui l'ont fait souffrir: de la, sa haine de l'enfant, cette chair a punitions.... La peur de la vie, la peur des charges et des devoirs, des ennuis et des catastrophes! la peur de la vie qui fait, dans l'epouvante ou l'on est de ses douleurs, que l'on refuse ses joies! Ah! vois-tu, cette lachete me souleve, je ne puis la pardonner.... Il faut vivre, vivre tout entier, vivre toute la vie, et plutot la souffrance, la souffrance seule, que ce renoncement, cette mort a ce qu'on a de vivant et d'humain en soi!

M. Bellombre s'etait leve, et il suivait une allée de son jardin, a petits pas paisibles. Alors, Clotilde, qui le regardait toujours, silencieuse, dit enfin:

--Il y a pourtant la joie du renoncement. Renoncer, ne pas vivre, se garder pour le mystere, cela n'a-t-il pas ete tout le grand bonheur des saints?

--S'ils n'ont pas vecu, cria Pascal, ils ne peuvent pas etre des saints.

Mais il la sentit qui se revoltait, qui allait de nouveau lui echapper. Dans l'inquietude de l'au dela, tout au fond, il y a la peur et la haine de la vie. Aussi retrouva-t-il son bon rire, si tendre et si conciliant.

--Non, non! en voila assez pour aujourd'hui, ne nous disputons plus, aimons-nous bien fort.... Et, tiens! Martine nous appelle, allons diner.

III

Pendant un mois, le malaise empira, et Clotilde souffrait surtout de voir que Pascal fermait les tiroirs a clef, maintenant. Il n'avait plus en elle la tranquille confiance de jadis, elle en etait blessee, a un tel point, que, si elle avait trouve l'armoire ouverte, elle aurait jete les dossiers au feu, comme sa grand'mere Felicite la poussait a le faire. Et les facheries recommencèrent, souvent on ne se parlait pas de deux jours.

Un matin, a la suite d'une de ces bouderies qui durait depuis l'avant-veille, Martine dit, en servant le dejeuner:

--Tout a l'heure, comme je traversais la place de la Sous-Prefecture, j'ai vu entrer chez madame Felicite un etranger que j'ai bien cru reconnaitre.... Oui, ce serait votre frere, mademoiselle, que je n'en serais pas surprise.

Du coup, Pascal et Clotilde se parlerent.

--Ton frere! est-ce que grand'mere l'attendait?

--Non, je ne crois pas.... Voici plus de six mois qu'elle l'attend. Je sais qu'elle lui a de nouveau ecrit, il y a huit jours.

Et ils questionnerent Martine.

--Dame! monsieur, je ne peux pas dire, car, depuis quatre ans que j'ai vu monsieur Maxime, lorsqu'il est reste deux heures chez nous, en se rendant en Italie, il a peut-etre bien change.... J'ai cru tout de meme reconnaitre son dos.

La conversation continua, Clotilde paraissait heureuse de cet evenement qui rompait enfin le lourd silence, et Pascal conclut:

--Bon! si c'est lui, il viendra nous voir.

C'etait Maxime, en effet. Il cedait, apres des mois de refus, aux sollicitations pressantes de la vieille madame Rougon, qui avait, de ce cote encore, toute une plaie vive de la famille a fermer. L'histoire etait ancienne, et elle s'aggravait chaque jour.

A l'age de dix-sept ans, il y avait quinze ans deja, Maxime avait eu, d'une servante seduite, un enfant, sottte aventure de gamin precoce, dont Saccard, son pere, et sa belle-mere Renee, celle-ci simplement vexee du choix indigne, s'etaient contentes de rire. La servante, Justine Megot, etait justement d'un village des environs, une fillette blonde de dix-sept ans aussi, docile et douce; et on l'avait renvoyee a Plassans, avec une rente de douze cents francs, pour elever le petit Charles. Trois ans plus tard, elle y avait epouse un bourrelier du faubourg, Anselme Thomas, bon travailleur, garcon raisonnable que la rente tentait. Du reste, elle etait devenue d'une conduite exemplaire, engraissee, comme guerie d'une toux qui avait fait craindre une heredite facheuse, due a toute une ascendance alcoolique. Et deux nouveaux enfants, nes de son mariage, un garcon age de dix ans, et une petite fille de sept, gras et roses, se portaient admirablement bien; de sorte qu'elle aurait ete la plus respectee, la plus heureuse des femmes, sans les ennuis que Charles lui causait dans son menage. Thomas, malgre la rente, execrait ce fils d'un autre, le bousculait, ce dont souffrait secretement la mere, en epouse soumise et silencieuse. Aussi, bien qu'elle l'adorat, l'aurait-elle volontiers rendu a la famille du pere.

Charles, a quinze ans, en paraissait a peine douze, et il en etait reste a l'intelligence balbutiante d'un enfant de cinq ans. D'une extraordinaire ressemblance avec sa trisaieule, Tante Dide, la folle des Tulettes, il avait une grace elancee et fine, pareil a un de ces petits rois exsangues qui finissent une race, couronnes de longs cheveux pales, legers comme de la soie. Ses grands yeux clairs etaient vides, sa beaute inquietante avait une ombre de mort. Et ni cerveau ni coeur, rien qu'un petit chien vicieux, qui se frottait aux gens, pour se caresser. Son arriere-grand'mere Felicite, gagnée par cette beaute ou elle affectait de reconnaitre son sang, l'avait d'abord mis au college, le prenant a sa charge; mais il s'en etait fait chasser au bout de six mois, sous l'accusation de vices inavouables. Trois fois, elle s'etait entetee, l'avait change de pensionnat, pour aboutir toujours au meme renvoi honteux. Alors, comme il ne voulait, comme il ne pouvait absolument rien apprendre, et comme il pourrissait tout, il avait fallu le garder, on se l'etait passe des uns aux autres, dans la famille. Le docteur Pascal, attendri, songeant a une guérison, n'avait abandonne cette cure impossible qu'apres l'avoir eu chez lui pendant pres d'un an, inquiet du contact pour Clotilde. Et, maintenant, lorsque Charles n'etait pas chez sa mere, ou il ne vivait presque plus, on le trouvait chez Felicite ou chez quelque autre parent, coquettement mis, comble de joujoux, vivant en petit dauphin effemine d'une antique race dechue.

Cependant, la vieille madame Rougon souffrait de ce batard, a la royale chevelure blonde, et son plan etait de le soustraire aux commerages de Plassans, en decidant Maxime a le prendre, pour le garder a Paris. Ce serait encore une vilaine histoire de la famille effacee. Mais longtemps Maxime avait fait la sourde oreille, hante par la continuelle terreur de gater son existence. Apres la guerre, riche depuis la mort de sa femme, il etait revenu manger sagement sa fortune dans son hotel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, ayant gagne a sa debauche precoce la crainte salutaire du plaisir, surtout resolu a fuir les emotions et les responsabilites, afin de durer le plus possible. Des douleurs vives dans les pieds, des rhumatismes, croyait-il, le tourmentaient depuis quelque temps; il se voyait deja infirme, cloue sur un fauteuil; et le brusque retour en France de son pere, l'activite nouvelle que Saccard deployait, avaient acheve de le terrifier. Il connaissait bien ce devoreur de millions, il tremblait en le retrouvant empressé autour de lui, bonhomme, avec son ricanement amical. N'allait-il pas etre mange, s'il restait un jour a sa merci, lie par ces douleurs qui lui envahissaient les jambes. Et une telle peur de la solitude l'avait pris, qu'il venait de ceder enfin a l'idee de revoir son fils. Si le petit lui semblait doux, intelligent, bien portant, pourquoi ne l'emmenerait-il pas? Cela lui donnerait un compagnon, un heritier qui le protegerait contre les entreprises de son pere. Peu a peu, son egoisme s'etait vu aime, choye, defendu; et pourtant, peut-etre ne se serait-il pas risque encore a un tel voyage, si son medecin ne l'avait envoye aux eaux de Saint-Gervais. Des lors, il n'y avait plus a faire qu'un crochet de quelques lieues, il etait tombe le matin chez la vieille madame Rougon, a l'improviste, bien resolu a reprendre un train, le soir meme, apres l'avoir interrogee et vu l'enfant.

Vers deux heures, Pascal et Clotilde etaient encore pres de la fontaine, sous les platanes, ou Martine leur avait servi le cafe, lorsque Felicite arriva, avec Maxime.

--Ma chérie, quelle surprise! je t'amène ton frère.

Saisie, la jeune fille s'était levée, devant cet étranger maigri et jauni, qu'elle reconnaissait à peine. Depuis leur séparation, en 1854, elle ne l'avait revu que deux fois, la première à Paris, la seconde à Plassans. Mais elle gardait de lui une image nette, élégante et vive. La face s'était creusée, les cheveux s'éclaircissaient, semés de fils blancs. Pourtant, elle finit par le retrouver, avec sa tête jolie et fine, d'une grâce inquiétante de fille, jusque dans sa décrépitude précoce.

--Comme tu te portes bien, toi! dit-il simplement, en embrassant sa sœur.

--Mais, répondit-elle, il faut vivre au soleil.... Ah! que je suis heureuse de te voir!

Pascal, de son coup d'oeil de médecin, avait fouillé à fond son neveu. Il l'embrassa à son tour.

--Bonjour, mon garçon.... Et elle a raison, vois-tu, on ne se porte bien qu'au soleil, comme les arbres!

Vivement, Félicité était allée jusqu'à la maison. Elle revint en criant:

--Charles n'est donc pas ici?

--Non, dit Clotilde. Nous l'avons eu hier. L'oncle Macquart l'a emmené, et il doit passer quelques jours aux Tulettes.

Félicité se désespéra. Elle n'était accourue que dans la certitude de trouver l'enfant chez Pascal. Comment faire, maintenant? Le docteur, de son air paisible, proposa d'écrire à l'oncle, qui le ramènerait, dès le lendemain matin. Puis, quand il sut que Maxime voulait absolument repartir par le train de neuf heures, sans coucher, il eut une autre idée. Il allait envoyer chercher un landau, chez le loueur, et l'on irait tous les quatre voir Charles, chez l'oncle Macquart. Ce serait même une charmante promenade. Il n'y avait pas trois lieues de Plassans aux Tulettes: une heure pour aller, une heure pour revenir, on aurait encore près de deux heures à rester là-bas, si l'on voulait être de retour à sept heures. Martine ferait à dîner, Maxime aurait tout le temps de manger et de prendre son train.

Mais Félicité s'agitait, visiblement inquiète de cette visite à Macquart.

--Ah bien, non! si vous croyez que je vais aller là-bas, par ce temps d'orage.... Il est bien plus simple d'envoyer quelqu'un qui nous ramènera Charles.

Pascal hochait la tête. On ne ramenait pas toujours Charles comme on voulait. C'était un enfant sans raison, qui, parfois, galopait au moindre caprice, ainsi qu'un animal indompté. Et la vieille madame Rougon, combattue, furieuse de n'avoir rien pu préparer, dut finir par céder, dans la nécessité où elle était de s'en remettre au hasard.

--Après tout, comme vous voudrez! Mon Dieu, que les choses s'arrangent mal!

Martine courut chercher le landau, et trois heures n'étaient pas sonnées, lorsque les deux chevaux enfilèrent la route de Nice, devalant la pente qui descendait jusqu'au pont de la Viorne. On tournait ensuite à gauche, pour longer pendant près de deux kilomètres les bords boisés de la rivière. Puis, la route s'engageait dans les gorges de la Seille, un défilé étroit entre deux murs géants de roches cuites et dorées par les violents soleils. Des pins avaient poussé dans les fentes; des panaches d'arbres, à peine gros d'en bas comme des touffes d'herbe, frangeaient les crêtes, pendaient sur le gouffre. Et c'était un chaos, un paysage foudroyé, un couloir de l'enfer, avec ses détours tumultueux, ses coulures de terre sanglante glissées de chaque entaille, sa solitude désolée que troublait seul le vol des aigles.

Félicité ne desserra pas les lèvres, la tête en travail, l'air accablé sous ses réflexions. Il faisait en effet très lourd, le soleil brillait, derrière un voile de grands nuages livides. Presque seul, Pascal causa, dans sa tendresse passionnée pour cette nature ardente, tendresse qu'il s'efforçait de faire partager à son neveu. Mais il avait beau s'exclamer, lui montrer l'entêtement des oliviers, des figuiers et des ronces, à pousser dans les roches, la vie de ces roches elles-mêmes, de cette carcasse colossale et puissante de la terre, d'où l'on entendait monter un souffle: Maxime restait froid, pris d'une sourde angoisse, devant ces blocs d'une majesté sauvage, dont la masse l'anéantissait. Et il préférait reporter les yeux sur sa sœur, assise en face de lui. Elle le charmait peu à peu, tellement il la voyait saine et heureuse, avec sa jolie tête ronde, au front droit, si bien équilibré. Par moments, leurs regards se rencontraient, et elle avait un sourire tendre, dont il était reconforté.

Mais la sauvagerie de la gorge s'adoucit, les deux murs de rochers s'abaissèrent, on fila entre des coteaux apaisés, aux pentes molles, semées de thym et de lavandes. C'était le désert encore, des espaces nus, verdâtres et violâtres, où la moindre brise roulait un âpre parfum. Puis, tout d'un coup, après un dernier détour, on descendit dans le vallon des Tuilettes, que des sources rafraîchissaient. Au fond s'étendaient des prairies, coupées de grands arbres. Le village était à mi-côte, parmi des oliviers, et la bastide de Macquart, un peu écartée, se trouvait sur la gauche, en plein midi. Il fallut que le landau prit le chemin qui conduisait à l'Asile des Aliénés, dont on apercevait, en face, les murs blancs.

Le silence de Félicité s'était assombri, car elle n'aimait pas montrer l'oncle Macquart. Encore un dont la famille serait bien débarrassée, le jour où il s'en irait! Pour la gloire d'eux tous, il aurait du dormir sous la terre depuis longtemps. Mais il s'entêtait, il portait ses quatre-vingt-trois ans en vieil ivrogne, saturé de boisson, que l'alcool semblait conserver. À Plassans, il avait une légende terrible de fainéant et de bandit, et les vieillards chuchotaient l'exécrable histoire des cadavres qu'il y avait entre lui et les Rougon, une trahison aux jours troubles de décembre 1851, un guet-apens dans lequel il avait laissé des camarades, le ventre ouvert, sur le pavé sanglant. Plus tard, quand il

était rentré en France, il avait préféré, à la bonne place qu'il s'était fait promettre, ce petit domaine des Tulettes, que Felicité lui avait acheté. Et il y vivait grassement depuis lors, il n'avait plus eu que l'ambition de l'arrondir, guettant de nouveau les bons coups, ayant encore trouvé le moyen de se faire donner un champ longtemps convoité, en se rendant utile à sa belle-soeur, lorsque celle-ci avait dû reconquérir Plassans sur les légitimistes: une autre effroyable histoire qu'on se disait aussi à l'oreille, un fou lâche surnoisement de l'Asile, battant la nuit, courant à sa vengeance, incendiant sa propre maison, ou flambaient quatre personnes. Mais c'étaient heureusement là des choses anciennes, et Macquart, range aujourd'hui, n'était plus le bandit inquietant dont avait tremblé toute la famille. Il se montrait fort correct, d'une diplomatie finaude, n'ayant garde que son rire goguenard qui avait l'air de se ficher du monde.

--L'oncle est chez lui, dit Pascal, comme on approchait.

La bastide était une de ces constructions provençales, d'un seul étage, aux tuiles décolorées, les quatre murs violemment badigeonnées en jaune. Devant la façade attendait une étroite terrasse, que d'antiques muriers, rabattus en forme de treille, allongeant et tordant leurs grosses branches, ombrageaient. C'était là que l'oncle fumait sa pipe, l'été. Et, en entendant la voiture, il était venu se planter au bord de la terrasse, redressant sa haute taille, vêtu proprement de drap bleu, coiffé de l'éternelle casquette de fourrure qu'il portait d'un bout de l'année à l'autre.

Quand il eut reconnu les visiteurs, il ricana, il cria:

--En voilà de la belle société!... Vous êtes bien gentils, vous allez vous rafraîchir.

Mais la présence de Maxime l'intriguait. Qui était-il? pour qui venait-il, celui-là? On le lui nomma, et tout de suite il arrêta les explications qu'on ajoutait, en voulant l'aider à se retrouver, au milieu de l'écheveau compliqué de la parenté.

--Le père de Charles, je sais, je sais!... Le fils de mon neveu Saccard, pardi! celui qui a fait un beau mariage et dont la femme est morte....

Il devisageait Maxime, l'air tout heureux de le voir ridé déjà à trente-deux ans, les cheveux et la barbe semés de neige.

--Ah! dame! ajouta-t-il, nous vieillissons tous.... Moi, encore, je n'ai pas trop à me plaindre, je suis solide.

Et il triomphait, d'aplomb sur les reins, la face comme bouillie et flambante, d'un rouge ardent de brasier. Depuis longtemps, l'eau-de-vie ordinaire lui semblait de l'eau pure; seul, le trois-six chatouillait encore son gosier durci; il en buvait de tels coups, qu'il en restait plein, la chair baignée, imbibée ainsi qu'une éponge. L'alcool suintait de sa peau. Au moindre souffle, quand il parlait, une vapeur d'alcool s'exhalait de sa bouche.

--Certes, oui! vous etes solide, l'oncle! dit Pascal emerveille. Et vous n'avez rien fait pour ca, vous avez bien raison de vous moquer de nous.... Voyez-vous, je ne crains qu'une chose, c'est qu'un jour, en allumant votre pipe, vous ne vous allumiez vous-meme, ainsi qu'un bol de punch.

Macquart, flatte, s'egaya bruyamment.

--Plaisante, plaisante, mon petit! Un verre de cognac, ca vaut mieux que tes sales drogues.... Et vous allez tous trinquer, hein? pour qu'il soit bien dit que votre oncle vous fait honneur a tous. Moi, je me fiche des mauvaises langues. J'ai du ble, j'ai des oliviers, j'ai des amandiers, et des vignes, et de la terre, autant qu'un bourgeois. L'ete, je fume ma pipe a l'ombre de mes muriers; l'hiver, je vais la fumer la, contre mon mur, au soleil. Hein? d'un oncle comme ca, on n'a pas a en rougir!... Clotilde, j'ai du sirop, si tu en veux. Et vous, Felicite, ma chere, je sais que vous preferez l'anisette. Il y a de tout, je vous dis qu'il y a de tout, chez moi!

Son geste s'etait elargi, comme pour embrasser la possession de son bien-etre de vieux gremlin devenu ermite; pendant que Felicite, qu'il effrayait depuis un moment, avec l'enumeration de ses richesses, ne le quittait pas des yeux, prete a l'interrompre.

--Merci, Macquart, nous ne prendrons rien, nous sommes presses.... Ou donc est Charles?

--Charles, bon, bon! tout a l'heure! J'ai compris, le papa vient pour voir l'enfant.... Mais ca ne va pas nous empecher de boire un coup.

Et, lorsqu'on eut refuse absolument, il se blessa, il dit avec son rire mauvais:

--Charles, il n'est pas la, il est a l'Asile, avec la vieille.

Puis, emmenant Maxime au bout de la terrasse, il lui montra les grands batiments blancs, dont les jardins inferieurs ressemblaient a des preaux de prison.

--Tenez! mon neveu, vous voyez trois arbres devant nous. Eh bien! au-dessus de celui de gauche, il y a une fontaine, dans une cour. Suivez le rez-de-chaussee, la cinquieme fenetre a droite est celle de Tante Dide. Et c'est la qu'est le petit.... Oui, je l'y ai mene tout a l'heure.

C'etait une tolerance de l'administration. Depuis vingt et un ans qu'elle etait a l'Asile, la vieille femme n'avait pas donne un souci a sa gardienne. Bien calme, bien douce, immobile dans son fauteuil, elle passait les journees a regarder devant elle; et, comme l'enfant se plaisait la, comme elle-meme semblait s'interesser a lui, on fermait les yeux sur cette infraction aux reglements, on l'y laissait parfois deux et trois heures, tres occupe a decouper des images.

Mais ce nouveau contretemps avait mis le comble a la mauvaise humeur de

Felicite. Elle se facha, lorsque Macquart proposa d'aller tous les cinq, en bande, chercher le petit.

--Quelle idee! allez-y tout seul et revenez vite.... Nous n'avons pas de temps a perdre.

Le fremissement de colere qu'elle contenait, parut amuser l'oncle; et, des lors, sentant combien il lui etait desagreable, il insista, avec son ricanement.

--Dame! mes enfants, nous verrions par la meme occasion la vieille mere, notre mere a tous. Il n'y a pas a dire, vous savez, nous sommes tous sortis d'elle, et ce ne serait guere poli de ne pas aller lui souhaiter le bonjour, puisque mon petit-neveu, qui arrive de si loin, ne l'a peut-etre bien jamais revue.... Moi, je ne la renie pas, ah! fichtre non! Surement, elle est folle; mais ca ne se voit pas souvent, des vieilles meres qui ont depasse la centaine, et ca vaut la peine qu'on se montre un peu gentil pour elle.

Il y eut un silence. Un petit frisson glace avait couru. Ce fut Clotilde, muette jusque-la, qui declara la premiere, d'une voix emue:

--Vous avez raison, mon oncle, nous irons tous.

Felicite elle-meme dut consentir. On remonta dans le landau, Macquart s'assit pres du cocher. Un malaise avait blemi le visage fatigue de Maxime; et, durant le court trajet, il questionna Pascal sur Charles, d'un air d'interet paternel, qui cachait une inquietude croissante. Le docteur, gene par les regards imperieux de sa mere, adoucit la verite. Mon Dieu! l'enfant n'etait pas d'une sante bien forte, c'etait meme pour cela qu'on le laissait volontiers des semaines chez l'oncle, a la campagne; cependant, il ne souffrait d'aucune maladie caracterisee. Pascal n'ajouta pas qu'il avait, un instant, fait le reve de lui donner de la cervelle et des muscles, en le traitant par les injections de substance nerveuse; mais il s'etait heurte a un continuel accident, les moindres piqures determinaient chez le petit des hemorrhagies, qu'il fallait chaque fois arreter par des pansements compressifs: c'etait un relachement des tissus du a la degeneration, une rosee de sang qui perlait a la peau, c'etaient surtout des saignements de nez, si brusques, si abondants, qu'on n'osait pas le laisser seul, dans la crainte que tout le sang de ses veines ne coulat. Et le docteur finit en disant que, si l'intelligence etait paresseuse chez lui, il esperait qu'elle se developperait, dans un milieu d'activite cerebrale plus vive.

On etait arrive devant l'Asile. Macquart, qui ecoutait, descendit du siege, en disant:

--C'est un gamin bien doux, bien doux. Et puis, il est si beau, un ange!

Maxime, pali encore, et grelottant, malgre la chaleur etouffante, ne posa plus de questions. Il regardait les vastes batiments de l'Asile, les ailes des differents quartiers, separees par des jardins, celui des hommes et celui des femmes, ceux des fous tranquilles et des fous furieux. Une grande

proprete regnait, une morne solitude, que traversaient des pas et des bruits de clefs. Le vieux Macquart connaissait tous les gardiens. D'ailleurs, les portes s'ouvrirent devant le docteur Pascal, qu'on avait autorise a soigner certains des internes. On suivit une galerie, on tourna dans une cour: c'etait la, une des chambres du rez-de-chaussee, une piece tapissee d'un papier clair, meublee simplement d'un lit, d'une armoire, d'une table, d'un fauteuil et de deux chaises. La gardienne, qui ne devait jamais quitter sa pensionnaire, venait justement de s'absenter. Et il n'y avait, aux deux bords de la table, que la folle, rigide dans son fauteuil, et que l'enfant, sur une chaise, absorbe, en train de decouper des images.

--Entrez, entrez! repetait Macquart. Oh! il n'y a pas de danger, elle est bien gentille!

L'ancetre, Adelaide Fouque, que ses petits-enfants, toute la race qui avait pullule, nommaient du surnom caressant de Tante Dide, ne tourna pas meme la tete au bruit. Des la jeunesse, des troubles hysteriques l'avaient desequilibree. Ardente, passionnee d'amour, secouee de crises, elle etait ainsi arrivee au grand age de quatre-vingt-trois ans, lorsqu'une affreuse douleur, un choc moral terrible l'avait jetee a la demence. Depuis lors, depuis vingt et un ans, c'etait chez elle un arret de l'intelligence, un affaiblissement brusque, rendant toute reparation impossible. Aujourd'hui, a cent quatre ans, elle vivait toujours, ainsi qu'une oubliee, une demente calme, au cerveau ossifie, chez qui la folie pouvait rester indefiniment stationnaire, sans amener la mort. Cependant, la senilite etait venue, lui avait peu a peu atrophie les muscles. Sa chair etait comme mangee par l'age, la peau seule demeurait sur les os, a ce point qu'il fallait la porter de son lit a son fauteuil. Et, squelette jauni, dessechee la, telle qu'un arbre seculaire dont il ne reste que l'ecorce, elle se tenait pourtant droite contre le dossier du fauteuil, n'ayant plus que les yeux de vivants, dans son mince et long visage. Elle regardait Charles fixement.

Clotilde, un peu tremblante, s'etait approchee.

--Tante Dide, c'est nous qui avons voulu vous voir.... Vous ne me reconnaissez donc pas? Votre petite-fille qui vient parfois vous embrasser.

Mais la folle ne parut pas entendre. Ses regards ne quittaient point l'enfant, dont les ciseaux achevaient de decouper une image, un roi de pourpre au manteau d'or.

--Voyons, maman, dit a son tour Macquart, ne fais pas la bete. Tu peux bien nous regarder. Voila un monsieur, un petit-fils a toi, qui arrive de Paris expres.

A cette voix, Tante Dide finit par tourner la tete. Elle promena lentement ses yeux vides et clairs sur eux tous, puis elle les ramena sur Charles et retomba dans sa contemplation. Personne ne parlait plus.

--Depuis le terrible choc qu'elle a recu, expliqua enfin Pascal a voix basse, elle est ainsi: toute intelligence, tout souvenir parait aboli en elle. Le plus souvent, elle se tait; parfois, elle a un flot begaye de paroles indistinctes. Elle rit, elle pleure sans motif, elle est une chose

que rien n'affecte.... Et, pourtant, je n'oserais dire que la nuit soit absolue, que des souvenirs ne restent pas emmagasines au fond.... Ah! la pauvre vieille mere, comme je la plains, si elle n'en est pas encore a l'aneantissement final! A quoi peut-elle penser, depuis vingt et un ans, si elle se souvient?

D'un geste, il ecarta ce passe affreux, qu'il connaissait. Il la revoyait jeune, grande creature mince et pale, aux yeux effares, veuve tout de suite de Rougon, du lourd jardinier qu'elle avait voulu pour mari, se jetant avant la fin de son deuil aux bras du contrebandier Macquart, qu'elle aimait d'un amour de louve et qu'elle n'epousait meme pas. Elle avait ainsi vecu quinze ans, avec un enfant legitime et deux batards, au milieu du vacarme et du caprice, disparaissant pendant des semaines, revenant meurtrie, les bras noirs. Puis, Macquart etait mort d'un coup de feu, abattu comme un chien par un gendarme; et, sous ce premier choc, elle s'etait figee, ne gardant deja de vivants que ses yeux d'eau de source, dans sa face bleme, se retirant du monde au fond de la mesure que son amant lui avait laissee, y menant pendant quarante annees l'existence d'une nonne, que traversaient d'epouvantables crises nerveuses. Mais l'autre choc devait l'achever, la jeter a la demence, et Pascal se la rappelait, la scene atroce, car il y avait assiste: un pauvre enfant que la grand'mere avait pris chez elle, son petit-fils Silvere, victime des haines et des luttes sanglantes de la famille, et dont un gendarme encore avait casse la tete d'un coup de pistolet, pendant la repression du mouvement insurrectionnel de 1851. Du sang, toujours, l'eclaboussait.

Felicite, pourtant, s'etait approchee de Charles, si absorbe dans ses images, que tout ce monde ne le derangeait pas.

--Mon petit cheri, c'est ton pere, ce monsieur.... Embrasse-le.

Et tous, des lors, s'occupèrent de Charles. Il etait tres joliment mis, en veste et en culotte de velours noir, soutachees de ganse d'or. D'une paleur de lis, il ressemblait vraiment a un fils de ces rois qu'il decoupait, avec ses larges yeux pales et le ruissellement de ses cheveux blonds. Mais ce qui frappait surtout, en ce moment, c'etait sa ressemblance avec Tante Dide, cette ressemblance qui avait franchi trois generations, qui sautait de ce visage desseche de centenaire, de ces traits uses, a cette delicate figure d'enfant, comme effacee deja elle aussi, tres vieille et finie par l'usure de la race. En face l'un de l'autre, l'enfant imbecile, d'une beaute de mort, etait comme la fin de l'ancetre, l'oubliee.

Maxime se pencha pour mettre un baiser sur le front du petit; et il avait le coeur froid, cette beaute elle-meme l'effrayait, son malaise grandissait dans cette chambre de demence, ou soufflait toute une misere humaine, venue de loin.

--Comme tu es beau, mon mignon!... Est-ce que tu m'aimes un peu?

Charles le regarda, ne comprit pas, se remit a ses images.

Mais tous resterent saisis. Sans que l'expression fermee de son visage eut change, Tante Dide pleurait, un flot de larmes roulait de ses yeux vivants

sur ses joues mortes. Elle ne quittait toujours pas l'enfant du regard, et elle pleurait lentement, à l'infini.

Alors, ce fut, pour Pascal, une émotion extraordinaire. Il avait pris le bras de Clotilde, il le serrait violemment, sans qu'elle put comprendre. C'était que, devant ses yeux, s'évoquait toute la lignée, la branche légitime et la branche batarde, qui avaient poussé de ce tronc, lésé déjà par la névrose. Les cinq générations étaient là en présence, les Rougon et les Macquart, Adélaïde Fouque à la racine, puis le vieux bandit d'oncle, puis lui-même, puis Clotilde et Maxime, et enfin Charles. Félicité comblait la place de son mari mort. Il n'y avait pas de lacune, la chaîne se déroulait, dans son héritage logique et implacable. Et quel siècle évoque, au fond du cabanon tragique, ou soufflait cette misère venue de loin, dans un tel effroi, que tous, malgré l'accablante chaleur, frissonnerent!

--Quoi donc, maître? demanda tout bas Clotilde tremblante.

--Non, non, rien! murmura le docteur. Je te dirai plus tard.

Macquart, qui continuait seul à ricaner, gronda la vieille mère. En voilà une idée, de recevoir les gens avec des larmes, quand ils se dérangeaient pour vous faire une visite! Ce n'était guère poli. Puis, il revint à Maxime et à Charles.

--Enfin, mon neveu, vous le voyez, votre gamin. N'est-ce pas qu'il est joli et qu'il vous fait honneur tout de même?

Félicité se hâta d'intervenir, très mécontente de la façon dont tournaient les choses, n'ayant plus que la hâte de s'en aller.

--C'est sûrement un bel enfant, et qui est moins en retard qu'on ne croit. Regarde donc comme il est adroit de ses mains.... Et tu verras, lorsque tu l'auras dégourdi, à Paris, n'est-ce pas? autrement que nous n'avons pu le faire à Plassans.

--Sans doute, sans doute, murmura Maxime. Je ne dis pas non, je vais y réfléchir.

Il restait embarrassé, il ajouta:

--Vous comprenez, je ne suis venu que pour le voir.... Je ne peux le prendre maintenant, puisque je dois passer un mois à Saint-Gervais. Mais, dès mon retour à Paris, je réfléchirai, je vous écrirai.

Et, tirant sa montre:

--Diable! cinq heures et demie.... Vous savez que, pour rien au monde, je ne veux manquer le train de neuf heures.

--Oui, oui, partons, dit Félicité. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Macquart, vainement, s'efforça de les attarder, avec toutes sortes d'histoires. Il contait les jours où Tante Dide bavardait, il affirmait

qu'un matin il l'avait trouvée en train de chanter une romance de sa jeunesse. D'ailleurs, lui n'avait pas besoin de la voiture, il ramènerait l'enfant à pied, puisqu'on le lui laissait.

--Embrasse ton papa, mon petit, parce qu'on sait bien quand on se voit, mais on ne sait jamais si l'on se reverra!

Du même mouvement surpris et indifférent, Charles avait levé la tête, et Maxime trouble lui posa un second baiser sur la front.

--Sois bien sage et bien beau, mon mignon.... Et aime-moi un peu.

--Allons, allons, nous n'avons pas de temps à perdre, répéta Félicite.

Mais la gardienne rentrait. C'était une grosse fille vigoureuse, attachée spécialement au service de la folle. Elle la levait, la couchait, la faisait manger, la nettoyait, comme un enfant. Et tout de suite elle se mit à causer avec le docteur Pascal, qui la questionnait. Un des rêves les plus caresses du docteur était de traiter et de guérir les fous par sa méthode, en les piquant. Puisque, chez eux, c'était le cerveau qui périssait, pourquoi des injections de substance nerveuse ne leur donneraient-elles pas de la résistance, de la volonté, en réparant les brèches faites à l'organe? Aussi, un instant, avait-il songé à expérimenter la médication sur la vieille mère; puis, des scrupules lui étaient venus, une sorte de terreur sacrée, sans compter que la démence, à cet âge, était la ruine totale, irréparable. Il avait choisi un autre sujet, un ouvrier chapelier, Sarteur, qui se trouvait depuis un an à l'Asile, où il était venu lui-même supplier qu'on l'enfermât, pour lui éviter un crime. Dans ses crises, un tel besoin de tuer le poussait, qu'il se serait jeté sur les passants. Petit, très brun, le front fuyant, la face en bec d'oiseau, avec un grand nez et un menton très court, il avait la joue gauche sensiblement plus grosse que la droite. Et le docteur obtenait des résultats miraculeux sur cet impulsif, qui, depuis un mois, n'avait pas eu d'accès. Justement, la gardienne, questionnée, répondit que Sarteur, calme, allait de mieux en mieux.

--Tu entends, Clotilde! s'écria Pascal ravi. Je n'ai pas le temps de le voir ce soir, nous reviendrons demain. C'est mon jour de visite.... Ah! si j'osais, si elle était jeune encore....

Ses regards se reportaient sur Tante Dide. Mais Clotilde, qui souriait de son enthousiasme, dit doucement:

--Non, non, maître, tu ne peux refaire de la vie.... Allons, viens. Nous sommes les derniers.

C'était vrai, les autres étaient sortis déjà. Macquart, sur le seuil, regardait s'éloigner Félicite et Maxime, de son air de se ficher du monde. Et Tante Dide, l'oubliée, d'une maigreur effrayante, restait immobile, les yeux de nouveau fixés sur Charles, au blanc visage épuisé, sous sa royale chevelure.

Le retour fut plein de gêne. Dans la chaleur qui s'exhalait de la terre, le

landau roulait pesamment. Au ciel orageux, le crepuscule s'épandait en une cendre cuivrée. Quelques mots vagues furent échangés d'abord; puis, dès qu'on fut entre dans les gorges de la Seille, toute conversation tomba, sous l'inquiétude et la menace des roches géantes, dont les murs semblaient se resserrer. N'était-ce point le bout du monde? n'allait-on pas rouler à l'inconnu de quelque gouffre? Un aigle passa, jeta un grand cri.

Des saules reparurent, et l'on filait au bord de la Viorne, lorsque Felicite reprit, sans transition, comme si elle eut continué un entretien commencé:

--Tu n'as aucun refus à craindre de la mère. Elle aime bien Charles, mais c'est une femme très raisonnable, et elle comprend parfaitement que l'intérêt de l'enfant est que tu le reprennes. Il faut t'avouer, en outre, que le pauvre petit n'est pas très heureux chez elle, parce que, naturellement, le mari préfère son fils et sa fille.... Enfin, tu dois tout savoir.

Et elle continua, voulant sans doute engager Maxime et tirer de lui une promesse formelle. Jusqu'à Plassans, elle parla. Puis, tout d'un coup, comme le landau était secoué sur le pavé du faubourg:

--Mais, tiens! la voilà, la mère.... Cette grosse blonde, sur cette porte.

C'était au seuil d'une boutique de bourrelier, où pendaient des harnais et des licous. Justine prenait le frais, sur une chaise, en tricotant un bas, tandis que la petite fille et le petit garçon jouaient par terre, à ses pieds; et, derrière eux, on apercevait, dans l'ombre de la boutique, Thomas, un gros homme brun, en train de recoudre une selle.

Maxime avait allongé la tête, sans émotion, simplement curieux. Il resta très surpris devant cette forte femme de trente-deux ans, à l'air si sage et si bourgeois, chez qui rien ne restait de la folle gamine avec laquelle il s'était déniaisée, lorsque tous deux, du même âge, entraient à peine dans leur dix-septième année. Peut-être eut-il seulement un serrement de cœur, lui malade et déjà très vieux, à la retrouver embellie et calme, très grasse.

--Jamais je ne l'aurais reconnue, dit-il.

Et le landau, qui roulait toujours, tourna dans la rue de Rome. Justine disparut, cette vision du passé, si différente, sombra dans le vague du crepuscule, avec Thomas, les enfants, la boutique.

À la Souleïade, la table était mise. Martine avait une anguille de la Viorne, un lapin sauté et un roti de bœuf. Sept heures sonnaient, on avait tout le temps de dîner tranquillement.

--Ne te tourmente pas, répétait le docteur Pascal à son neveu. Nous t'accompagnerons au chemin de fer, ce n'est pas à dix minutes.... Du moment que tu as laissé ta malle, tu n'auras qu'à prendre ton billet et à sauter dans le train.

Puis, comme il retrouvait Clotilde dans le vestibule, ou elle accrochait son chapeau et son ombrelle, il lui dit a demi-voix:

--Tu sais que ton frere m'inquiete.

--Comment ca?

--Je l'ai bien regarde, je n'aime pas la facon dont il marche. Ca ne m'a jamais trompe.... Enfin, c'est un garcon que l'ataxie menace.

Elle devint toute pale, elle repeta:

--L'ataxie.

Une cruelle image s'etait levee, celle d'un voisin, un homme jeune encore, que, pendant dix ans, elle avait vu traîne par un domestique, dans une petite voiture. N'etait-ce pas le pire des maux, l'infirmité, le coup de hache qui separe un vivant de la vie?

--Mais, murmura-t-elle, il ne se plaint que de rhumatismes.

Pascal haussa les epaules; et, mettant un doigt sur ses levres, il passa dans la salle a manger, ou deja Felicite et Maxime etaient assis.

Le diner fut tres amical. La brusque inquietude, nee au coeur de Clotilde, la rendit tendre pour son frere, qui se trouvait place pres d'elle. Gaiement, elle le soignait, le forcait a prendre les meilleurs morceaux. Deux fois, elle rappela Martine, qui passait les plats trop vite. Et Maxime, de plus en plus, etait seduit par cette soeur si bonne, si bien portante, si raisonnable, dont le charme l'enveloppait comme d'une caresse. Elle le conquerait a un tel point, que, peu a peu, un projet, vague d'abord, se precisait en lui. Puisque son fils, le petit Charles, l'avait tant effraye avec sa beaute de mort, son air royal d'imbecillite malade, pourquoi n'emmenerait-il pas sa soeur Clotilde? L'idee d'une femme dans sa maison le terrifiait bien, car il les redoutait toutes, ayant joui d'elles trop jeune; mais celle-ci lui paraissait vraiment maternelle. D'autre part, une femme honnete, chez lui, cela le changerait et serait tres bon. Son pere, au moins, n'oserait plus lui envoyer des filles, comme il le soupconnaît de le faire, pour l'achever et avoir tout de suite son argent. La terreur et la haine de son pere le deciderent.

--Tu ne te maries donc pas? demanda-t-il, voulant sonder le terrain.

La jeune fille se mit a rire.

--Oh! rien ne presse.

Puis, d'un air de boutade, regardant Pascal qui avait leve la tete:

--Est-ce qu'on sait?... Je ne me marierai jamais.

Mais Felicite se recria. Quand elle la voyait si attachee au docteur, elle souhaitait souvent un mariage qui l'en detacherait, qui laisserait son fils

isole, dans un interieur detruit, ou elle-meme deviendrait toute-puissante, maitresse des choses. Aussi l'appela-t-elle en temoignage: n'etait-ce pas vrai qu'une femme devait se marier, que cela etait contre nature, de rester vieille fille? Et, gravement, il l'approuvait, sans quitter Clotilde des yeux.

--Oui, oui, il faut se marier.... Elle est trop raisonnable, elle se mariera....

--Bah! interrompit Maxime, aura-t-elle vraiment raison?... Pour etre malheureuse peut-etre, il y a tant de mauvais menages!

Et, se decidant:

--Tu ne sais pas ce que tu devrais faire?... Eh bien! tu devrais venir a Paris vivre avec moi.... J'ai reflechi, cela m'effraye un peu de prendre la charge d'un enfant, dans mon etat de sante. Ne suis-je pas un enfant moi-meme, un malade qui a besoin de soins?... Tu me soignerais, tu serais la, si je venais a perdre deciderement les jambes.

Sa voix s'etait brisee, dans un attendrissement sur lui-meme. Il se voyait infirme, il la voyait a son chevet, en soeur de charite; et, si elle consentait a rester fille, il lui laisserait volontiers sa fortune, pour que son pere ne l'eut pas. La terreur qu'il avait de la solitude, le besoin ou il serait peut-etre bientot de prendre une garde-malade, le rendaient tres touchant.

--Ce serait bien gentil de ta part, et tu n'aurais pas a t'en repentir.

Mais Martine, qui servait le roti, s'etait arretee de saisissement; et la proposition, autour de la table, causait la meme surprise. Felicite, la premiere, approuva, en sentant que ce depart aiderait ses projets. Elle regardait Clotilde, muette encore et comme etourdie; tandis que le docteur Pascal, tres pale, attendait.

--Oh! mon frere, mon frere, balbutia la jeune fille, sans trouver d'abord autre chose.

Alors, la grand'mere intervint.

--C'est tout ce que tu dis? Mais c'est tres bien, ce que ton frere te propose. S'il craint de prendre Charles maintenant, tu peux toujours y aller, toi; et, plus tard, tu feras venir le petit.... Voyons, voyons, ca s'arrange parfaitement. Ton frere s'adresse a ton coeur.... Pascal, n'est-ce pas qu'elle lui doit une bonne reponse?

Le docteur, d'un effort, etait redevenu maitre de lui. On sentait pourtant le grand froid qui l'avait glace. Il parla avec lenteur.

--Je vous repete que Clotilde est tres raisonnable et que, si elle doit accepter, elle acceptera.

Dans son bouleversement, la jeune fille eut une revolte.

--Maitre, veux-tu donc me renvoyer?... Certainement, je remercie Maxime. Mais tout quitter, mon Dieu! quitter tout ce qui m'aime, tout ce que j'ai aimé jusqu'ici!

Elle avait eu un geste éperdu, désignant les êtres et les choses, embrassant la Souleïade entière.

--Et, reprit Pascal en la regardant, si cependant Maxime avait besoin de toi?

Ses yeux se mouillèrent, elle demeura un instant frémissante, car elle seule avait compris. La vision cruelle, de nouveau, s'était évoquée: Maxime, infirme, traîne dans une petite voiture par un domestique, comme le voisin qu'elle rencontrait. Mais sa passion protestait contre son attendrissement. Est-ce qu'elle avait un devoir, à l'égard d'un frère qui, pendant quinze ans, lui était resté étranger? est-ce que son devoir n'était pas ou était son cœur?

--Écoute, Maxime, finit-elle par dire, laisse-moi réfléchir, moi aussi. Je verrai.... Sois certain que je te suis très reconnaissante. Et, si un jour tu avais réellement besoin de moi, eh bien! je me déciderais sans doute.

On ne put la faire s'engager davantage. Félicite, avec sa continuelle fièvre, s'y épuisa; tandis que le docteur affectait maintenant de dire qu'elle avait donné sa parole. Martine apporta une crème, sans songer à cacher sa joie: prendre mademoiselle! en voilà une idée, pour que monsieur mourût de tristesse, en restant tout seul! Et la fin du dîner fut ralentie ainsi par cet incident. On était encore au dessert, lorsque huit heures et demie sonnerent. Des lors, Maxime s'inquiéta, pétina, voulut partir.

À la gare, où tous l'accompagnèrent, il embrassa une dernière fois sa sœur.

--Souviens-toi.

--N'aie pas peur, déclara Félicite, nous sommes là pour lui rappeler sa promesse.

Le docteur souriait, et tous trois, dès que le train se fut mis en branle, agiterent leurs mouchoirs.

Ce jour-là, quand ils eurent accompagné la grand'mère jusqu'à sa porte, le docteur Pascal et Clotilde rentrèrent doucement à la Souleïade et y passèrent une soirée délicieuse. Le malaise des semaines précédentes, l'antagonisme sourd qui les divisait, semblait s'en être allé. Jamais ils n'avaient éprouvé une pareille douceur, à se sentir si unis, inséparables. En eux, il y avait comme un réveil de santé après une maladie, un espoir et une joie de vivre. Ils restèrent longtemps dans la nuit chaude, sous les platanes, à écouter le fin cristal de la fontaine. Et ils ne parlaient même pas, ils goûtaient profondément le bonheur d'être ensemble.

Huit jours plus tard, la maison était retombée au malaise. Pascal et Clotilde, de nouveau, restaient des après-midi entières à se boudier; et il y avait des sautes continuelles d'humeurs. Martine elle-même vivait irritée. Le ménage à trois devenait un enfer.

Puis, brusquement, tout s'aggrava encore. Un capucin de grande sainteté, comme il en passe souvent dans les villes du Midi, était venu à Plassans faire une retraite. La chaire de Saint-Saturnin retentissait des éclats de sa voix. C'était une sorte d'apôtre, une éloquence populaire et enflammée, une parole fleurie, abondante en images. Et il prêchait sur le néant de la science moderne, dans une envolée mystique extraordinaire, niant la réalité de ce monde, ouvrant l'inconnu, le mystère de l'au delà. Toutes les dévotes de la ville en étaient bouleversées.

Des le premier soir, comme Clotilde, accompagnée de Martine, avait assisté au sermon, Pascal s'aperçut de la fièvre qu'elle rapportait. Les jours suivants, elle se passionna, revint plus tard, après être restée une heure en prière, dans le coin noir d'une chapelle. Elle ne sortait plus de l'église, rentrait brisée, avec des yeux luisants de voyante; et les paroles ardentes du capucin la hantaient. De la colère et du mépris semblaient lui être venus pour les gens et les choses.

Pascal, inquiet, voulut avoir une explication avec Martine. Il descendit, un matin, de bonne heure, comme elle balayait la salle à manger.

--Vous savez que je vous laisse libres, Clotilde et vous, d'aller à l'église, si cela vous plaît. Je n'entends peser sur la conscience de personne.... Mais je ne veux pas que vous me la rendiez malade.

La servante, sans arrêter son balai, répondit sourdement:

--Les gens malades sont peut-être bien ceux qui ne croient pas l'être.

Elle avait dit cela d'un tel air de conviction, qu'il se mit à sourire.

--Oui, c'est moi qui suis l'esprit infirme, dont vous implorez la conversion, tandis que vous autres possédez la bonne santé et l'entière sagesse.... Martine, si vous continuez à me torturer et à vous torturer vous-mêmes, je me facherai.

Il avait parlé d'une voix si désespérée et si rude, que la servante s'arrêta du coup, le regarda en face. Une tendresse infinie, une désolation immense passèrent sur son visage usé de vieille fille, cloîtrée dans son service. Et des larmes emplirent ses yeux, elle se sauva en begayant:

--Ah! monsieur, vous ne nous aimez pas!

Alors, Pascal resta désarmé, envahi d'une tristesse croissante. Son remords

augmentait de s'être montré tolérant, de n'avoir pas dirigé en maître absolu l'éducation et l'instruction de Clotilde. Dans sa croyance que les arbres poussaient droit, quand on ne les gênait point, il lui avait permis de grandir à sa guise, après lui avoir appris simplement à lire et à écrire. C'était sans plan conçu à l'avance, uniquement par le train coutumier de leur vie, qu'elle avait à peu près tout lu et qu'elle s'était passionnée pour les sciences naturelles, en l'aidant à faire des recherches, à corriger ses épreuves, à recopier et à classer ses manuscrits. Comme il regrettait aujourd'hui son désintéressement! Quelle forte direction il aurait donnée à ce clair esprit, si avide de savoir, au lieu de le laisser s'écarter et se perdre, dans ce besoin de l'au-delà, que favorisaient la grand-mère Félicité et la bonne Martine! Tandis que lui s'en tenait au fait, s'efforçait de ne jamais aller plus loin que le phénomène, et qu'il y réussissait par sa discipline de savant, sans cesse il l'avait vue se préoccuper de l'inconnu, du mystère. C'était, chez elle, une obsession, une curiosité d'instinct qui arrivait à la torture, lorsqu'elle n'était pas satisfaite. Il y avait là un besoin que rien ne rassasiait, un appel irresistible vers l'inaccessible, l'inconnaissable. Déjà, quand elle était petite, et plus tard surtout, jeune fille, elle allait tout de suite au pourquoi et au comment, elle exigeait les raisons dernières. S'il lui montrait une fleur, elle lui demandait pourquoi cette fleur ferait une graine, pourquoi cette graine germerait. Puis, c'était le mystère de la conception, des sexes, de la naissance et de la mort, et les forces ignorées, et Dieu, et tout. En quatre questions, elle l'accablait chaque fois à son ignorance fatale; et, quand il ne savait plus que répondre, qu'il se débarrassait d'elle, avec un geste de fureur comique, elle avait un beau rire de triomphe, elle retournait éperdue dans ses rêves, dans la vision illimitée de tout ce qu'on ne connaît pas et de tout ce qu'on peut croire. Souvent, elle le stupéfiait par ses explications. Son esprit, nourri de science, partait des vérités prouvées, mais d'un tel bond, qu'elle sautait du coup en plein ciel des légendes. Des médiateurs passaient, des anges, des saints, des souffles surnaturels, modifiant la matière, lui donnant la vie; ou bien encore ce n'était qu'une même force, l'âme du monde, travaillant à fondre les choses et les êtres en un final baiser d'amour, dans cinquante siècles. Elle en avait fait le compte, disait-elle.

Jamais, du reste, Pascal ne l'avait vue si troublée. Depuis une semaine qu'elle suivait la retraite du capucin, à la cathédrale, elle vivait impatiemment les jours dans l'attente du sermon du soir; et elle s'y rendait avec le recueillement exalté d'une fille qui va à son premier rendez-vous d'amour. Puis, le lendemain, tout en elle disait son détachement de la vie extérieure, de son existence accoutumée, comme si le monde visible, les actes nécessaires de chaque minute ne fussent que leurre et que sottise. Aussi avait-elle à peu près abandonné ses occupations, cedant à une sorte de paresse invincible, restant des heures les mains tombées sur les genoux, les yeux vides et perdus, au lointain de quelque rêve. Maintenant, elle si active, si matinée, se levait tard, ne paraissait guère que pour le second déjeuner; et ce ne devait pas être à sa toilette qu'elle passait ces longues heures, car elle perdait de sa coquetterie de femme, à peine peignée, vêtue à la diable d'une robe boutonnée de travers, mais adorable quand même, grâce à sa triomphante jeunesse. Ces promenades du matin qu'elle aimait tant, au travers de la

Souleiade, ces courses du haut en bas des terrasses, plantées d'oliviers et d'amandiers, ces visites à la pinède, embaumée d'une odeur de résine, ces longues stations sur l'aire ardente, où elle prenait des bains de soleil, elle ne les faisait plus, elle préférait rester, les volets clos, enfermée dans sa chambre, au fond de laquelle on ne l'entendait pas remuer. Puis, l'après-midi, dans la salle, c'était une oisiveté languissante, un désœuvrement traîne de chaise en chaise, une fatigue, une irritation contre tout ce qui l'avait intéressée jusque-là.

Pascal dut renoncer à se faire aider par elle. Une note, qu'il lui avait donnée à mettre au net, resta trois jours sur son pupitre. Elle ne classait plus rien, ne se serait pas baissée pour ramasser un manuscrit par terre. Surtout, elle avait abandonné les pastels, les dessins de fleurs très exacts qui devaient servir de planches à un ouvrage sur les fécondations artificielles. De grandes mauves rouges, d'une coloration nouvelle et singulière, s'étaient fanées dans leur vase, sans qu'elle eût fini de les copier. Et, pendant une après-midi entière, elle se passionna encore sur un dessin fou, des fleurs de rêve, une extraordinaire floraison épanouie au soleil du miracle, tout un jaillissement de rayons d'or en forme d'épis, au milieu de larges corolles de pourpre, pareilles à des cœurs ouverts, d'où montaient, en guise de pistils, des fusées d'étoiles, des milliards de mondes coulant au ciel ainsi qu'une voie lactée.

--Ah! ma pauvre fille, lui dit ce jour-là le docteur, peut-on perdre son temps à de telles imaginations! Moi qui attends la copie de ces mauves que tu as laissées mourir!... Et tu te rendras malade. Il n'y a ni santé, ni même beauté possible, en dehors de la réalité.

Souvent, elle ne répondait plus, enfermée dans une conviction farouche, ne voulant point discuter. Mais il venait de la toucher au vif de ses croyances.

--Il n'y a pas de réalité, déclara-t-elle nettement.

Lui, amusé par cette carrure philosophique chez cette grande enfant, se mit à rire.

--Oui, je sais.... Nos sens sont faillibles, nous ne connaissons le monde que par nos sens, donc il se peut que le monde n'existe pas.... Alors, ouvrons la porte à la folie, acceptons comme possibles les chimères les plus saugrenues, partons pour le cauchemar, en dehors des lois et des faits.... Mais ne vois-tu donc pas qu'il n'est plus de règle, si tu supprimes la nature, et que le seul intérêt à vivre est de croire à la vie, de l'aimer et de mettre toutes les forces de son intelligence à la mieux connaître.

Elle eut un geste d'insouciance et de bravade à la fois; et la conversation tomba. Maintenant, elle sabrait le pastel à larges coups de crayon bleu, elle en détachait le flamboiement sur une limpide nuit d'été.

Mais, deux jours plus tard, à la suite d'une nouvelle discussion, les choses se gâtèrent encore. Le soir, au sortir de table, Pascal était remonté travailler dans la salle, pendant qu'elle restait dehors, assise

sur la terrasse. Des heures s'écoulerent, il fut tout surpris et inquiet, lorsque sonna minuit, de ne pas l'avoir entendue rentrer dans sa chambre. Elle devait passer par la salle, il était bien certain qu'elle ne l'avait point traversée, derrière son dos. En bas, quand il fut descendu, il constata que Martine dormait. La porte du vestibule n'était pas fermée à clef, Clotilde s'était sûrement oubliée dehors. Cela lui arrivait parfois, pendant les nuits chaudes; mais jamais elle ne s'attardait à ce point.

L'inquiétude du docteur augmenta, lorsque, sur la terrasse, il aperçut, vide, la chaise où la jeune fille avait dû rester assise longtemps. Il espérait l'y trouver endormie. Puisqu'elle n'y était plus, pourquoi n'était-elle pas rentrée? ou pouvait-elle s'en être allée, à une pareille heure? La nuit était admirable, une nuit de septembre, brûlante encore, avec un ciel immense, criblé d'étoiles, dans son infini de velours sombre; et, au fond de ce ciel sans lune, les étoiles luisaient si vives et si larges, qu'elles éclairaient la terre. D'abord, il se pencha sur la balustrade de la terrasse, examina les pentes, les gradins de pierres sèches, qui descendaient jusqu'à la voie du chemin de fer; mais rien ne remuait, il ne voyait que les têtes rondes et immobiles des petits oliviers. L'idée alors lui vint qu'elle était sans doute sous les platanes, près de la fontaine, dans le perpétuel frisson de cette eau murmurante. Il y courut, il s'enfonça en pleine obscurité, une nappe si épaisse, que lui-même, qui connaissait chaque tronc d'arbre, devait marcher les mains en avant, pour ne point se heurter. Puis, ce fut au travers de la pinède qu'il battit ainsi l'ombre, tâtonnant, sans rencontrer personne. Et il finit par appeler, d'une voix qu'il assourdissait.

--Clotilde! Clotilde!

La nuit restait profonde et muette. Il haussa peu à peu la voix.

--Clotilde! Clotilde!

Pas une âme, pas un souffle. Les échos semblaient endormies, son cri s'étouffait dans le lac infiniment doux des ténèbres bleues. Et il cria de toute sa force, il revint sous les platanes, il retourna dans la pinède, s'affolant, visitant la propriété entière. Brusquement, il se trouva sur l'aire.

À cette heure, l'aire immense, la vaste rotonde pavée, dormait elle aussi. Depuis les longues années qu'on n'y vannait plus de grain, une herbe y poussait, tout de suite brûlée par le soleil, dorée et comme rasée, pareille à la haute laine d'un tapis. Et, entre les touffes de cette molle végétation, les cailloux ronds ne refroidissaient jamais, fumant dès le crépuscule, exhalant dans la nuit la chaleur amassée de tant de midis accablants.

L'aire s'arrondissait, nue, déserte, au milieu de ce frisson, sous le calme du ciel, et Pascal la traversait pour courir au verger, lorsqu'il manqua culbuter contre un corps, longuement étendu, qu'il n'avait pu voir. Il eut une exclamation effarée:

--Comment, tu es là?

Clotilde ne daigna meme pas repondre. Elle etait couchee sur le dos, les mains ramenees et serrees sous la nuque, la face vers le ciel; et, dans son pale visage, on ne voyait que ses grands yeux luire.

--Moi qui m'inquiete et qui t'appelle depuis un quart d'heure!... Tu m'entendais bien crier?

Elle finit par desserrer les levres.

--Oui.

--Alors, c'est stupide! Pourquoi ne repondais-tu pas?

Mais elle etait retombee dans son silence, elle refusait de s'expliquer, le front tetu, les regards envoles la-haut.

--Allons, viens te coucher, mechante enfant! Tu me diras cela demain.

Elle ne bougeait toujours point, il la supplia de rentrer a dix reprises, sans qu'elle fit un mouvement. Lui-meme avait fini par s'asseoir pres d'elle, dans l'herbe rase, et il sentait sous lui la tiedeur du pave.

--Enfin, tu ne peux coucher dehors.... Reponds-moi au moins. Qu'est-ce que tu fais la?

--Je regarde.

Et, de ses grands yeux immobiles, elargis et fixes, ses regards semblaient monter plus haut, parmi les etoiles. Elle etait toute dans l'infini pur de ce ciel d'ete, au milieu des astres.

--Ah! maitre, reprit-elle, d'une voix lente et egale, ininterrompue, comme cela est etroit et borne, tout ce que tu sais, a cote de ce qu'il y a surement la-haut.... Oui, si je ne t'ai pas repondu, c'etait que je pensais a toi et que j'avais une grosse peine.... Il ne faut pas me croire mechante.

Un tel frisson de tendresse avait passe dans sa voix, qu'il en fut profondement emu. Il s'allongea a son cote, egalement sur le dos. Leurs coudes se touchaient. Ils causerent.

--Je crains bien, cherie, que tes chagrins ne soient pas raisonnables.... Tu penses a moi et tu as de la peine. Pourquoi donc?

--Oh! pour des choses que j'aurais de la peine a t'expliquer. Je ne suis pas une savante. Cependant, tu m'as appris beaucoup, et j'ai moi-meme appris davantage, en vivant avec toi. D'ailleurs, ce sont des choses que je sens.... Peut-etre que j'essayerai de te le dire, puisque nous sommes la, si seuls, et qu'il fait si beau!

Son coeur plein debordait, apres des heures de reflexion, dans la paix confidentielle de l'admirable nuit. Lui, ne parla pas, ayant peur de

l'inquieter.

--Quand j'étais petite et que je t'entendais parler de la science, il me semblait que tu parlais du bon Dieu, tellement tu brûlais d'espérance et de foi. Rien ne te paraissait plus impossible. Avec la science, on allait pénétrer le secret du monde et réaliser le parfait bonheur de l'humanité.... Selon toi, c'était à pas de géant qu'on marchait. Chaque jour amenait sa découverte, sa certitude. Encore dix ans, encore cinquante ans, encore cent ans peut-être, et le ciel serait ouvert, nous verrions face à face la vérité.... Eh bien! les années marchent, et rien ne s'ouvre, et la vérité recule.

--Tu es une impatiente, répondit-il simplement. Si dix siècles sont nécessaires, il faudra bien les attendre.

--C'est vrai, je ne puis pas attendre. J'ai besoin de savoir, j'ai besoin d'être heureuse tout de suite. Et tout savoir d'un coup, et être heureuse absolument, définitivement!... Oh! vois-tu, c'est de cela que je souffre, ne pas monter d'un bond à la connaissance complète, ne pouvoir me reposer dans la félicité entière, dégagée de scrupules et de doutes. Est-ce que c'est vivre que d'avancer dans les ténèbres à pas si ralentis, que de ne pouvoir goûter une heure de calme, sans trembler à l'idée de l'angoisse prochaine? Non, non! toute la connaissance et tout le bonheur en un jour! ... ta science nous les a promis, et si elle ne nous les donne pas, elle fait faillite.

Alors, il commença lui-même à se passionner.

--Mais c'est fou, petite fille, ce que tu dis là! La science n'est pas la révélation. Elle marche de son train humain, sa gloire est dans son effort même.... Et puis, ce n'est pas vrai, la science n'a pas promis le bonheur.

Vivement, elle l'interrompit.

--Comment, pas vrai! Ouvre donc tes livres, là-haut. Tu sais bien que je les ai lus. Ils en débordent, de promesses. À les lire, il semble qu'on marche à la conquête de la terre et du ciel. Ils démolissent tout et ils font le serment de tout remplacer; et cela par la raison pure, avec solidité et sagesse.... Sans doute, je suis comme les enfants. Quand on m'a promis quelque chose, je veux qu'on me le donne. Mon imagination travaille, il faut que l'objet soit très beau, pour me contenter.... Mais c'était si simple, de ne rien me promettre! Et surtout, à cette heure, devant mon désir exaspéré et douloureux, il serait mal de me dire qu'on ne m'a rien promis.

Il eut un nouveau geste de protestation, dans la grande nuit sereine.

--En tout cas, continua-t-elle, la science a fait table rase, la terre est nue, le ciel est vide, et qu'est-ce que tu veux que je devienne, même si tu innocentes la science des espoirs que j'ai conçus?... Je ne puis pourtant pas vivre sans certitude et sans bonheur. Sur quel terrain solide vais-je bâtir ma maison, du moment qu'on a démolé le vieux monde et qu'on se presse si peu de construire le nouveau? Toute la cité antique a craqué, dans cette

catastrophe de l'examen et de l'analyse; et il n'en reste rien qu'une population affolée battant les ruines, ne sachant sur quelle pierre poser sa tête, campant sous l'orage, exigeant le refuge solide et définitif, ou elle pourra recommencer la vie.... Il ne faut donc pas s'étonner de notre découragement ni de notre impatience. Nous ne pouvons plus attendre. Puisque la science, trop lente, fait faillite, nous préférons nous rejeter en arrière, oui! dans les croyances d'autrefois, qui, pendant des siècles, ont suffi au bonheur du monde.

--Ah! c'est bien cela, cria-t-il, nous en sommes bien à ce tournant de la fin du siècle, dans la fatigue, dans l'énervement de l'effroyable masse de connaissances qu'il a remuées.... Et c'est l'éternel besoin de mensonge, l'éternel besoin d'illusion qui travaille l'humanité et la ramène en arrière, au charme berceur de l'inconnu.... Puisqu'on ne saura jamais tout, à quoi bon savoir davantage? Du moment que la vérité conquise ne donne pas le bonheur immédiat et certain, pourquoi ne pas se contenter de l'ignorance, cette couche obscure où l'humanité a dormi pesamment son premier âge?... Oui! c'est le retour offensif du mystère, c'est la réaction à cent ans d'enquête expérimentale. Et cela devait être, il faut s'attendre à des desertions, quand on ne peut contenter tous les besoins à la fois. Mais il n'y a là qu'une halte, la marche en avant continuera, hors de notre vue, dans l'infini de l'espace.

Un instant, ils se turent, sans un mouvement, les regards perdus parmi les milliards de mondes, qui luisaient au ciel sombre. Une étoile filante traversa d'un trait de flamme la constellation de Cassiopee. Et l'univers illumine, là-haut, tournait lentement sur son axe, dans une splendeur sacrée, tandis que, de la terre ténébreuse, autour d'eux, ne s'élevait qu'un petit souffle, une haleine douce et chaude de femme endormie.

--Dis-moi, demanda-t-il de son ton bonhomme, c'est ton capucin qui t'a mis ce soir la tête à l'envers?

Elle répondit franchement:

--Oui, il dit en chaire des choses qui me bouleversent, il parle contre tout ce que tu m'as appris, et c'est comme si cette science que je te dois, changée en poison, me détruisait.... Mon Dieu! que vais-je devenir?

--Ma pauvre enfant!... Mais c'est terrible de te dévorer ainsi! Et, pourtant, je suis encore assez tranquille sur ton compte, car tu es une équilibrée, toi, tu as une bonne petite caboche ronde, nette et solide, comme je te l'ai répétée souvent. Tu te calmeras.... Mais quel ravage dans les cervelles, si toi, bien portante, tu es troublée! N'as-tu donc pas la foi?

Elle se taisait, elle soupira, tandis qu'il ajoutait:

--Certes, au simple point de vue du bonheur, la foi est un solide bâton de voyage, et la marche devient aisée et paisible, quand on a la chance de la posséder.

--Eh! je ne sais plus! dit-elle. Il est des jours où je crois, il en est

d'autres ou je suis avec toi et avec tes livres. C'est toi qui m'as bouleversée, c'est par toi que je souffre. Et toute ma souffrance est la peut-être, dans ma révolte contre toi que j'aime.... Non, non! ne me dis rien, ne me dis pas que je me calmerai. Cela m'irriterait davantage en ce moment.... Tu nies le surnaturel. Le mystère, n'est-ce pas? ce n'est que l'inexpliqué. Même, tu concedes qu'on ne saura jamais tout; et, des lors, l'unique intérêt à vivre est la conquête sans fin sur l'inconnu, l'éternel effort pour savoir davantage.... Ah! j'en sais trop déjà pour croire, tu m'as déjà trop conquise, et il y a des heures où il me semble que je vais en mourir.

Il lui avait pris la main, parmi l'herbe tiède, il la serrait violemment.

--Mais c'est la vie qui te fait peur, petite fille!... Et comme tu as raison de dire que l'unique bonheur est l'effort continu! car, désormais, le repos dans l'ignorance est impossible. Aucune halte n'est à espérer, aucune tranquillité dans l'aveuglement volontaire. Il faut marcher, marcher quand même, avec la vie qui marche toujours. Tout ce qu'on propose, les retours en arrière, les religions mortes, les religions replatées, aménagées selon les besoins nouveaux, sont un leurre.... Connais donc la vie, aime-la, vis-la telle qu'elle doit être vécue: il n'y a pas d'autre sagesse.

D'une secousse irritée, elle avait dégage sa main. Et sa voix exprima un dégoût frémissant.

--La vie est abominable, comment veux-tu que je la vive paisible et heureuse?... C'est une clarté terrible que ta science jette sur le monde, ton analyse descend dans toutes nos plaies humaines, pour en étaler l'horreur. Tu dis tout, tu parles crument, tu ne nous laisses que la nausée des êtres et des choses, sans aucune consolation possible.

Il l'interrompit d'un cri de conviction ardente.

--Tout dire, ah! oui, pour tout connaître et tout guérir!

La colère la soulevait, elle se mit sur son séant.

--Si encore l'égalité et la justice existaient dans ta nature. Mais tu le reconnais toi-même, la vie est au plus fort, le faible périt fatalement, parce qu'il est faible. Il n'y a pas deux êtres égaux, ni en santé, ni en beauté, ni en intelligence: c'est au petit bonheur de la rencontre, au hasard du choix.... Et tout croule, dès que la grande et sainte justice n'est plus!

--C'est vrai, dit-il à demi-voix, comme à lui-même, l'égalité n'existe pas. Une société qu'on baserait sur elle, ne pourrait vivre. Pendant des siècles, on a cru remédier au mal par la charité. Mais le monde a craqué; et, aujourd'hui, on propose la justice.... La nature est-elle juste? Je la crois plutôt logique. La logique est peut-être une justice naturelle et supérieure, allant droit à la somme du travail commun, au grand labeur final.

--Alors, n'est-ce pas? cria-t-elle, la justice qui ecrase l'individu pour le bonheur de la race, qui detruit l'espece affaiblie pour l'engraissement de l'espece triomphante.... Non, non! c'est le crime! Il n'y a qu'ordure et que meurtre. Ce soir, a l'eglise, il avait raison: la terre est gatee, la science n'en etale que la pourriture, c'est en haut qu'il faut nous refugier tous.... Oh! maitre, je t'en supplie, laisse-moi me sauver, laisse-moi te sauver toi-meme!

Elle venait d'eclater en larmes, et le bruit de ses sanglots montait eperdu, dans la purete de la nuit. Vainement, il essaya de l'apaiser, elle dominait sa voix.

--Ecoute, maitre, tu sais si je t'aime, car tu es tout pour moi.... Et c'est de toi que vient mon tourment, j'ai de la peine a en etouffer, lorsque je songe que nous ne sommes pas d'accord, que nous serions separees a jamais, si nous mourions tous les deux demain.... Pourquoi ne veux-tu pas croire?

Il tacha encore de la raisonner.

--Voyons, tu es folle, ma cherie....

Mais elle s'etait mise a genoux, elle lui avait saisi les mains, elle s'attachait a lui, d'une etreinte enfievree. Et elle le suppliait plus haut, dans une clameur de desespero telle, que la campagne noire, au loin, en sanglotait.

--Ecoute, il l'a dit a l'eglise.... Il faut changer sa vie et faire penitence, il faut tout bruler de ses erreurs passees, oui! tes livres, tes dossiers, tes manuscrits.... Fais ce sacrifice, maitre, je t'en conjure a genoux. Et tu verras la delicieuse existence que nous menerons ensemble.

A la fin, il se revoltait.

--Non! c'est trop, tais-toi!

--Si, tu m'entendras, maitre, tu feras ce que je veux.... Je t'assure que je suis horriblement malheureuse, meme en t'aimant comme je t'aime. Il manque quelque chose, dans notre tendresse. Jusqu'ici, elle a ete vide et inutile, et j'ai l'irresistible besoin de l'emplir, oh! de tout ce qu'il y a de divin et d'eternel.... Que peut-il nous manquer, si ce n'est Dieu? Agenouille-toi, prie avec moi!

Il se degagea, irrite a son tour.

--Tais-toi, tu deraisonnees. Je t'ai laissez libre, laisse-moi libre.

--Maitre, maitre! c'est notre bonheur que je veux!... Je t'emporterai loin, tres loin. Nous irons dans une solitude vivre en Dieu!

--Tais-toi!... Non, jamais!

Alors, ils resterent un instant face a face, muets et menacants. La

Souleïade, autour d'eux, elargissait son silence nocturne, les ombres legeres de ses oliviers, les tenebres de ses pins et de ses platanes, ou chantait la voix attristee de la source; et, sur leur tete, il semblait que le vaste ciel criblé d'etoiles eut pali d'un frisson, malgre l'aube encore lointaine.

Clotilde leva le bras, comme pour montrer l'infini de ce ciel frissonnant. Mais, d'un geste prompt, Pascal lui avait repris la main, la maintenait dans la sienne, vers la terre. Et il n'y eut d'ailleurs plus un mot prononce, ils etaient hors d'eux, violents et ennemis. C'etait la brouille farouche.

Brusquement, elle retira sa main, elle sauta de cote, comme un animal indomptable et fier qui se cabre; puis, elle galopa, au travers de la nuit, vers la maison. On entendit, sur les cailloux de l'aire, le claquement de ses petites bottines, qui s'assourdit ensuite dans le sable d'uneallee. Lui, deja desole, la rappela d'une voix pressante. Mais elle n'ecoutait pas, ne repondait pas, courait toujours. Saisi de crainte, le coeur serre, il s'elanca derriere elle, tourna le coin du bouquet des platanes, juste assez tot pour la voir rentrer en tempete dans le vestibule. Il s'y engouffra derriere elle, franchit l'escalier, se heurta contre la porte de sa chambre, dont elle poussait violemment les verrous. Et la, il se calma, s'arreta d'un rude effort, resistant a l'envie de crier, de l'appeler encore, d'enfoncer cette porte pour la ravoir, la convaincre, la garder toute a lui. Un moment, il resta immobile, devant le silence de la chambre, d'ou pas un souffle ne sortait. Sans doute, jetee en travers du lit, elle etouffait dans l'oreiller ses cris et ses sanglots. Il se decida enfin a redescendre fermer la porte du vestibule, remonta doucement ecouter s'il ne l'entendait pas se plaindre; et le jour naissait, lorsqu'il se coucha, desespere, etrangle de larmes.

Des lors, ce fut la guerre sans merci. Pascal se sentit epie, traque, menace. Il n'etait plus chez lui, il n'avait plus de maison: l'ennemie etait la sans cesse, qui le forcait a tout craindre, a tout enfermer. Coup sur coup, deux fioles de la substance nerveuse qu'il fabriquait, furent ramassees en morceaux; et il dut se barricader dans sa chambre, on l'y entendait assourdir le bruit de son pilon, sans qu'il se montrat meme aux heures des repas. Il n'emmenait plus Clotilde, les jours de visite, parce qu'elle decourageait les malades, par son attitude d'incredulite agressive. Seulement, des qu'il sortait, il n'avait qu'une hate, celle de rentrer vite, car il tremblait de trouver ses serrures forcees, ses tiroirs saccages, au retour. Il n'utilisait plus la jeune fille a classer, a recopier ses notes, depuis que plusieurs s'en etaient allees, comme emportees par le vent. Il n'osait meme plus l'employer a corriger ses epreuves, ayant constate qu'elle avait coupe tout un passage dans un article, dont l'idee blessait sa foi catholique. Et elle restait ainsi oisive, rodant par les pieces, ayant le loisir de vivre a l'affut d'une occasion qui lui livrerait la clef de la grande armoire. Ce devait etre son reve, le plan qu'elle roulait, pendant ses longs silences, les yeux luisants, les mains fievreuses: avoir la clef, ouvrir, tout prendre, tout detruire, dans un autodafe qui serait agreable a Dieu. Les quelques pages d'un manuscrit, oubliees par lui sur un coin de table, le temps d'aller se laver les mains et passer sa redingote, avaient disparu, ne laissant, au

fond de la cheminee, qu'une pincee de cendre. Un soir qu'il s'etait attarde pres d'un malade, comme il revenait au crepuscule, une terreur folle l'avait pris, des le faubourg, a la vue d'une grosse fumee noire qui montait en tourbillons, salissant le ciel pale. N'etait-ce pas la Souleiate entiere qui flambait, allumee par le feu de joie de ses papiers? Il rentra au pas de course, il ne se rassura qu'en apercevant, dans un champ voisin, un feu de racines qui fumait avec lenteur.

Et quelle affreuse souffrance, ce tourment du savant qui se sent menace de la sorte dans son intelligence, dans ses travaux! Les decouvertes qu'il a faites, les manuscrits qu'il compte laisser, c'est son orgueil, ce sont des etres, du sang a lui, des enfants, et en les detruisant, en les brulant, on brulerait de sa chair. Surtout, dans ce perpetuel guet-apens contre sa pensee, il etait torture par l'idee que, cette ennemie qui etait chez lui, installee jusqu'au coeur, il ne pouvait l'en chasser, et qu'il l'aimait quand meme. Il demeurait desarme, sans defense possible, ne voulant point agir, n'ayant d'autre ressource que de veiller avec vigilance. De toute part, l'enveloppement se resserrait, il croyait sentir les petites mains voleuses qui se glissaient au fond de ses poches, il n'avait plus de tranquillite, meme les portes closes, craignant qu'on ne le devalisat par les fentes.

--Mais, malheureuse enfant, cria-t-il un jour, je n'aime que toi au monde, et c'est toi qui me tues!... Tu m'aimes aussi pourtant, tu fais tout cela parce que tu m'aimes, et c'est abominable, et il vaudrait mieux en finir tout de suite, en nous jetant a l'eau avec une pierre au cou!

Elle ne repondait pas, ses yeux braves disaient seuls, ardemment, qu'elle voulait bien mourir sur l'heure, si c'etait avec lui.

--Alors, je mourrais cette nuit, subitement, que se passerait-il donc demain?... Tu viderais l'armoire, tu viderais les tiroirs, tu ferais un gros tas de toutes mes oeuvres, et tu les brulerais? Oui, n'est-ce pas?... Sais-tu que ce serait un veritable meurtre, comme si tu assassinais quelqu'un? Et quelle lachete abominable, tuer la pensee!

--Non! dit-elle d'une voix sourde, tuer le mal, l'empecher de se repandre et de renaitre!

Toutes leurs explications les rejetaient a la colere. Il y en eut de terribles. Et, un soir que la vieille madame Rougon etait tombee dans une de ces querelles, elle resta seule avec Pascal, apres que Clotilde se fut enfuie au fond de sa chambre. Un silence regna. Malgre l'air de navrement qu'elle avait pris, une joie luisait au fond de ses yeux etincelants.

--Mais votre pauvre maison est un enfer! cria-t-elle enfin.

Le docteur, d'un geste, evita de repondre. Toujours, il avait senti sa mere derriere la jeune fille, exasperant en elle les croyances religieuses, utilisant ce ferment de revolte pour jeter le trouble chez lui. Il etait sans illusion, il savait parfaitement que, dans la journee, les deux femmes s'etaient vues, et qu'il devait a cette rencontre, a tout un empoisonnement savant, l'affreuse scene dont il tremblait encore. Sans doute sa mere etait

venue constater les degats et voir si l'on ne touchait pas bientot au denouement.

--Ca ne peut continuer ainsi, reprit-elle. Pourquoi ne vous separez-vous pas, puisque vous ne vous entendez plus?... Tu devrais l'envoyer a son frere Maxime, qui m'a ecrit, ces jours derniers, pour la demander encore.

Il s'etait redresse, pale et energique.

--Nous quitter faches, ah! non, non, ce serait l'eternel remords, la plaie inguerissable. Si elle doit partir un jour, je veux que nous puissions nous aimer de loin.... Mais pourquoi partir? Nous ne nous plaignons ni l'un ni l'autre.

Felicite sentit qu'elle s'etait trop hatee.

--Sans doute, si cela vous plait de vous battre, personne n'a rien a y voir.... Seulement, mon pauvre ami, permets-moi, dans ce cas, de te dire que je donne un peu raison a Clotilde. Tu me forces a t'avouer que je l'ai vue tout a l'heure: oui! ca vaut mieux que tu le saches, malgre ma promesse de silence. Eh bien! elle n'est pas heureuse, elle se plaint beaucoup, et tu t'imagines que je l'ai grondee, que je lui ai preche une entiere soumission.... Ca ne m'empêche pas de ne guere te comprendre et de juger que tu fais tout pour ne pas etre heureux.

Elle s'etait assise, l'avait oblige a s'asseoir dans un coin de la salle, ou elle semblait ravie de le tenir seul, a sa merci. Deja plusieurs fois, elle avait de la sorte voulu le forcer a une explication, qu'il evitait. Bien qu'elle le torturat depuis des annees, et qu'il n'ignorait rien d'elle, il restait un fils deferent, il s'etait jure de ne jamais sortir de cette attitude obstinee de respect. Aussi, des qu'elle abordait certains sujets, se refugiait-il dans un absolu silence.

--Voyons, continua-t-elle, je comprends que tu ne veuilles pas ceder a Clotilde; mais a moi?... Si je te suppliais de me faire le sacrifice de ces abominables dossiers, qui sont la, dans l'armoire! Admets un instant que tu meures subitement et que ces papiers tombent entre des mains etrangeres: nous sommes tous deshones.... Ce n'est pas cela que tu desires, n'est-ce pas? Alors, quel est ton but, pourquoi t'obstines-tu a un jeu si dangereux?... Promets-moi de les bruler.

Il se taisait, il dut finir par repondre:

--Ma mere, je vous en ai deja prie, ne causons jamais de cela.... Je ne puis vous satisfaire.

--Mais enfin, cria-t-elle, donne-moi une raison. On dirait que notre famille t'est aussi indifferente que le troupeau de boeufs qui passe la-bas. Tu en es pourtant.... Oh! je sais, tu fais tout pour ne pas en etre. Moi-meme, parfois, je m'etonne, je me demande d'ou tu peux bien sortir. Et je trouve quand meme tres vilain de ta part, de t'exposer ainsi a nous salir, sans etre arrete par la pensee du chagrin que tu me causes, a moi ta mere.... C'est simplement une mauvaise action.

Il se revolta, il ceda un moment au besoin de se defendre, malgre sa volonte de silence.

--Vous etes dure, vous avez tort.... J'ai toujours cru a la necessite, a l'efficacite absolue de la verite. C'est vrai, je dis tout sur les autres et sur moi; et c'est parce que je crois fermement qu'en disant tout, je fais l'unique bien possible.... D'abord, ces dossiers ne sont pas destines au public, ils ne constituent que des notes personnelles, dont il me serait douloureux de me separer. Ensuite, j'entends bien que ce ne sont pas eux seulement que vous bruleriez: tous mes autres travaux seraient aussi jetes au feu, n'est-ce pas? et c'est ce que je ne veux pas, entendez-vous!... Jamais, moi vivant, on ne detruira ici une ligne d'ecriture.

Mais, deja, il regrettait d'avoir tant parle, car il la voyait se rapprocher de lui, le presser, l'amener a la cruelle explication.

--Alors, va jusqu'au bout, dis-moi ce que tu nous reproches.... Oui, a moi par exemple, que me reproches-tu? Ce n'est pas de vous avoir eleves avec tant de peine. Ah! la fortune a ete longue a conquerir! Si nous jouissons d'un peu de bonheur aujourd'hui, nous l'avons rudement gagne. Puisque tu as tout vu et que tu mets tout dans tes paperasses, tu pourras temoigner que la famille a rendu aux autres plus de services qu'elle n'en a recu. A deux reprises, sans nous, Plassans etait dans de beaux draps. Et c'est bien naturel, si nous n'avons recolte que des ingrats et des envieus, a ce point qu'aujourd'hui encore la ville entiere serait ravie d'un scandale qui nous eclabousserait.... Tu ne peux pas vouloir cela, et je suis sure que tu rends justice a la dignite de mon attitude, depuis la chute de l'Empire et les malheurs dont la France ne se relevera sans doute jamais.

--Laissez-donc la France tranquille, ma mere! dit-il de nouveau, tellement elle le touchait aux endroits qu'elle savait sensibles. La France a la vie dure, et je trouve qu'elle est en train d'etonner le monde par la rapidite de sa convalescence.... Certes, il y a bien des elements pourris. Je ne les ai pas caches, je les ai trop etales peut-etre. Mais vous ne m'entendez guere, si vous vous imaginez que je crois a l'effondrement final, parce que je montre les plaies et les lezardes. Je crois a la vie qui elimine sans cesse les corps nuisibles, qui refait de la chair pour boucher les blessures, qui marche quand meme a la sante, au renouvellement continu, parmi les impuretes et la mort.

Il s'exaltait, il en eut conscience, fit un geste de colere, et ne parla plus. Sa mere avait pris le parti de pleurer, des petites larmes courtes, difficiles, qui sechaient tout de suite. Et elle revenait sur les craintes dont s'attristait sa vieillesse, elle le suppliait, elle aussi, de faire sa paix avec Dieu au moins par egard pour la famille. Ne donnait-elle pas l'exemple du courage? Plassans entier, le quartier Saint-Marc, le vieux quartier et la ville neuve ne rendaient-ils pas hommage a sa fiere resignation? Elle reclamait seulement d'etre aidee, elle exigeait de tous ses enfants un effort pareil au sien. Ainsi, elle citait l'exemple d'Eugene, le grand homme, tombe de si haut, et qui voulait bien n'etre plus qu'un simple depute, defendant, jusqu'a son dernier souffle, le regime disparu, dont il avait tenu sa gloire. Elle etait egalement pleine d'eloges

pour Aristide, qui ne desesperait jamais, qui reconquerait sous le regime nouveau, toute une belle position, malgre l'injuste catastrophe qui l'avait un moment enseveli, parmi les decombres de l'Union universelle. Et lui, Pascal, resterait seul a l'ecart, ne ferait rien pour qu'elle mourut en paix, dans la joie du triomphe final des Rougon? lui qui etait si intelligent, si tendre, si bon! Voyons, c'etait impossible! il irait a la messe le prochain dimanche et il brulerait ces vilains papiers, dont la seule pensee la rendait malade. Elle suppliait, commandait, menacait. Mais lui ne repondait plus, calme, invincible dans son attitude de grande deference. Il ne voulait pas de discussion, il la connaissait trop pour esperer la convaincre et pour oser discuter le passe avec elle.

--Tiens! cria-t-elle, quand elle le sentit inebranlable, tu n'es pas a nous, je l'ai toujours dit. Tu nous deshones.

Il s'inclina.

--Ma mere, vous reflechirez, vous me pardonnerez.

Ce jour-la, Felicite s'en alla hors d'elle; et, comme elle rencontra Martine a la porta de la maison, devant les platanes, elle se soulagea, sans savoir que Pascal, qui venait de passer dans sa chambre, dont les fenetres etaient ouvertes, entendait tout. Elle exhalait son ressentiment, jurait d'arriver quand meme a s'emparer des papiers et a les detruire, puisqu'il ne voulait pas en faire volontairement le sacrifice. Mais ce qui glaca le docteur, ce fut la facon dont Martine l'apaisait, d'une voix contenue. Elle etait evidemment complice, elle repetait qu'il fallait attendre, ne rien brusquer, que mademoiselle et elle avaient fait le serment de venir a bout de monsieur, en ne lui laissant pas une heure de paix. C'etait jure, on le reconcilierait avec le bon Dieu, parce qu'il n'etait pas possible qu'un saint homme comme monsieur restat sans religion. Et les voix des deux femmes baisserent, ne furent bientot plus qu'un chuchotement, un murmure etouffe de commerage et de complot, ou il ne saisissait que des mots epars, des ordres donnees, des mesures prises, un envahissement de sa libre personnalite. Lorsque sa mere partit enfin, il la vit, avec son pas leger et sa taille mince de jeune fille, qui s'eloignait tres satisfaite.

Pascal eut une heure de defaillance, de desesperance absolue. Il se demandait a quoi bon lutter, puisque toutes ses affections s'alliaient contre lui. Cette Martine qui se serait jetee dans le feu, sur un simple mot de sa part, et qui le trahissait ainsi, pour son bien! Et Clotilde, liguee avec cette servante, complotant dans les coins, se faisant aider par elle a lui tendre des pieges! Maintenant, il etait bien seul, il n'avait autour de lui que des traîtresses, on empoisonnait jusqu'a l'air qu'il respirait. Ces deux-la encore, elles l'aimaient, il serait peut-etre venu a bout de les attendrir; mais, depuis qu'il savait sa mere derriere elles, il s'expliquait leur acharnement, il n'esperait plus les reprendre. Dans sa timidite d'homme qui avait vecu pour l'etude, a l'ecart des femmes, malgre sa passion, l'idee qu'elles etaient trois a le vouloir, a le plier sous leur volonte, l'accablait. Il en sentait toujours une derriere lui; quand il s'enfermait dans sa chambre, il les devinait de l'autre cote du mur; et elles le hantaient, lui donnaient la continuelle crainte d'etre vole de sa

pensee, s'il la laissait voir au fond de son crane, avant meme qu'il la formulat.

Ce fut certainement l'epoque de sa vie ou Pascal se trouva le plus malheureux. Le perpetuel etat de defense ou il devait vivre, le brisait; et il lui semblait, parfois, que le sol de sa maison se derobait sous ses pieds. Il eut alors, tres net, le regret de ne s'etre pas marie et de n'avoir pas d'enfant. Est-ce que lui-meme avait eu peur de la vie? Est-ce qu'il n'etait point puni de son egoisme? Ce regret de l'enfant l'angoissait parfois, il avait maintenant les yeux mouilles de larmes, quand il rencontrait sur les routes des fillettes, aux regards clairs, qui lui souriaient. Sans doute, Clotilde etait la, mais c'etait une autre tendresse, traversee a present d'orages, et non une tendresse calme, infiniment douce, la tendresse de l'enfant, ou il aurait voulu endormir son coeur endolori. Puis, ce qu'il voulait, sentant venir la fin de son etre, c'etait surtout la continuation, l'enfant qui l'aurait perpetue. Plus il souffrait, plus il aurait trouve une consolation a leguer cette souffrance, dans sa foi en la vie. Il se croyait indemne des tares physiologiques de la famille; mais la pensee meme que l'heredite sautait parfois une generation, et que, chez un fils ne de lui, les desordres des aieux pouvaient reparaitre, ne l'arretait pas; et ce fils inconnu, malgre l'antique souche pourrie, malgre la longue suite de parents execrables, il le souhaitait encore, certains jours, comme on souhaite le gain inespere, le bonheur rare, le coup de fortune qui console et enrichit a jamais. Dans l'ebroulement de ses autres affections, son coeur saignait, parce qu'il etait trop tard.

Par une nuit lourde de la fin de septembre, Pascal ne put dormir. Il ouvrit l'une des fenetres de sa chambre, le ciel etait noir, quelque orage devait passer au loin, car l'on entendait un continuel roulement de foudre. Il distinguait mal la sombre masse des platanes, que des reflets d'eclair, par moments, detachaient, d'un vert morne, dans les tenebres. Et il avait l'ame pleine d'une detresse affreuse, il revivait les dernieres mauvaises journees, des querelles encore, des tortures de trahisons et de soupcons qui allaient grandissantes, lorsque, tout d'un coup, un ressouvenir aigu le fit tressaillir. Dans sa peur d'etre pille, il avait fini par porter toujours sur lui la clef de la grande armoire. Mais, cette apres-midi-la, souffrant de la chaleur, il s'etait debarrasse de son veston, et il se rappelait avoir vu Clotilde le pendre a un clou de la salle. Ce fut une brusque terreur qui le traversa: si elle avait senti la clef au fond de la poche, elle l'avait volee. Il se precipita, fouilla le veston qu'il venait de jeter sur une chaise. La clef n'y etait plus. En ce moment meme, on le devalisait, il en eut la nette sensation. Deux heures du matin sonnerent; et il ne se rhabilla pas, resta en simple pantalon, les pieds nus dans des pantouffles, la poitrine nue sous sa chemise de nuit defaite; et, violemment, il poussa la porte, sauta dans la salle, son bougeoir a la main.

--Ah! je le savais, cria-t-il. Voleuse! assassine!

Et c'etait vrai, Clotilde etait la, develtee comme lui, les pieds nus dans ses mules de toile, les jambes nues, les bras nus, les epaules nues, a peine couverte d'un court jupon et de sa chemise. Par prudence, elle

n'avait pas apporté de bougie, elle s'était contentée de rabattre les volets d'une fenêtre; et l'orage qui passait en face, au midi, dans le ciel ténébreux, les continuel éclairs lui suffisaient, baignant les objets d'une phosphorescence livide. La vieille armoire, aux larges flancs, était grande ouverte. Déjà, elle en avait vidé la planche du haut, descendant les dossiers à pleins bras, les jetant sur la longue table du milieu, où ils s'entassaient péle-mêle. Et, fiévreusement, par crainte de n'avoir pas le temps de les brûler, elle était en train d'en faire des paquets, avec l'idée de les cacher, de les envoyer ensuite à sa grand-mère, lorsque la soudaine clarté de la bougie, en l'éclairant toute, venait de l'immobiliser, dans une attitude de surprise et de lutte.

--Tu me voles et tu m'assassines! répéta furieusement Pascal.

Entre ses bras nus, elle tenait encore un des dossiers. Il voulut le reprendre. Mais elle le serrait de toutes ses forces, obstinée dans son œuvre de destruction, sans confusion ni repentir, en combattante qui a le bon droit pour elle. Alors, lui, aveugle, affolé, se rua; et ils se battirent. Il l'avait empoignée, dans sa nudité, il la maltraitait.

--Tue-moi donc! begaya-t-elle. Tue-moi, ou je déchire tout!

Mais il la gardait, liée à lui, d'une étreinte si rude, qu'elle ne respirait plus.

--Quand un enfant vole, on la chatie!

Quelques gouttes de sang avaient paru, près de l'aisselle, le long de son épaule ronde, dont une meurtrissure entamait la délicate peau de soie. Et, un instant, il la sentit si haletante, si divine dans l'allongement fin de son corps de vierge, avec ses jambes fuselées, ses bras souples, son torse mince à la gorge menue et dure, qu'il la lâcha. D'un dernier effort, il lui avait arraché le dossier.

--Et tu vas m'aider à les remettre là-haut, tonnerre de Dieu! Viens ici, commence par les ranger sur la table.... Obeis-moi, tu entends!

--Oui, maître!

Elle s'approcha, elle l'aida, domptée, brisée par cette étreinte d'homme qui était comme entrée en sa chair. La bougie, qui brûlait avec une flamme haute dans la nuit lourde, les éclairait; et le lointain roulement de la foudre ne cessait pas, la fenêtre ouverte sur l'orage semblait en feu.

V

Un instant, Pascal regarda les dossiers, dont l'amas semblait énorme, ainsi jeté au hasard sur la longue table, qui occupait le milieu de la salle de travail. Dans le péle-mêle, plusieurs des chemises de fort papier bleu

s'étaient ouvertes, et les documents en débordaient, des lettres, des coupures de journaux, des pièces sur papier timbré, des notes manuscrites.

Déjà, pour reclasser les paquets, il cherchait les noms, écrits sur les chemises en gros caractères, lorsqu'il sortit, avec un geste résolu, de la sombre réflexion où il était tombé. Et, se tournant vers Clotilde, qui attendait toute droite, muette et blanche:

--Écoute, je t'ai toujours défendu de lire ces papiers, et je sais que tu m'as obéi.... Oui, j'avais des scrupules. Ce n'est pas que tu sois, comme d'autres, une fille ignorante, car je t'ai laissé tout apprendre de l'homme et de la femme, et cela n'est certainement mauvais que pour les natures mauvaises.... Seulement, à quoi bon te plonger trop tôt dans cette terrible vérité humaine? Je t'ai donc épargné l'histoire de notre famille, qui est l'histoire de toutes, de l'humanité entière: beaucoup de mal et beaucoup de bien....

Il s'arrêta, parut s'affermir dans sa décision, calme maintenant et d'une énergie souveraine.

--Tu as vingt-cinq ans, tu dois savoir.... Et puis, notre existence n'est plus possible, tu vis et tu me fais vivre dans un cauchemar, avec l'envoiee de ton rêve. J'aime mieux que la réalité, si exécrationnelle qu'elle soit, s'étale devant nous. Peut-être le coup qu'elle va te porter, fera-t-elle de toi la femme que tu dois être.... Nous allons reclasser ensemble ces dossiers, et les feuilleter, et les lire, une terrible leçon de vie!

Puis, comme elle ne bougeait toujours pas:

--Il faut voir clair, allume les deux autres bougies qui sont là.

Un besoin de grande clarté l'avait pris, il aurait voulu l'aveuglante lumière du soleil; et il jugea encore que les trois bougies n'éclairaient point, il passa dans sa chambre prendre les candelabres à deux branches qui s'y trouvaient. Les sept bougies flambèrent. Tous deux, en leur désordre, lui la poitrine découverte, elle l'épaule gauche tachée de sang, la gorge et les bras nus, ne se voyaient même pas. Deux heures venaient de sonner, et ni l'un ni l'autre n'avait conscience de l'heure: ils allaient passer la nuit dans cette passion de savoir, sans besoin de sommeil, en dehors du temps et des lieux. L'orage, qui continuait à l'horizon de la fenêtre ouverte, grondait plus haut.

Jamais Clotilde n'avait vu à Pascal ces yeux d'ardente fièvre. Il se surmenait depuis quelques semaines, ses angoisses morales le rendaient brusque parfois, malgré sa bonté si conciliante. Mais il semblait qu'une infinie tendresse, toute frémissante de pitié fraternelle, se faisait en lui, au moment de descendre dans les douloureuses vérités de l'existence; et c'était quelque chose de très indulgent et de très grand, émane de sa personne, qui allait innocenter, devant la jeune fille, l'effrayante débacle des faits. Il en avait la volonté, il dirait tout, puisqu'il faut tout dire pour tout guérir. N'était-ce pas l'évolution fatale, l'argument suprême, que l'histoire de ces êtres qui les touchaient de si près? La vie était telle, et il fallait la vivre. Sans doute, elle en sortirait trempée,

pleine de tolerance et de courage.

--On te pousse contre moi, reprit-il, on te fait faire des abominations, et c'est ta conscience que je veux te rendre. Quand tu sauras, tu jugeras et tu agiras.... Approche-toi, lis avec moi.

Elle obeit. Ces dossiers pourtant, dont sa grand'mere parlait avec tant de colere, l'effrayaient un peu; tandis qu'une curiosite s'eveillait, grandissait en elle. D'ailleurs, si domptee qu'elle fut par l'autorite virile qui venait de l'etreindre et de la briser, elle se reservait. Ne pouvait-elle donc l'ecouter, lire avec lui? Ne gardait-elle pas le droit de se refuser ou de se donner ensuite? Elle attendait.

--Voyons, veux-tu?

--Oui, maitre, je veux!

D'abord, ce fut l'Arbre genealogique des Rougon-Macquart qu'il lui montra. Il ne le serrait pas d'ordinaire dans l'armoire, il le gardait dans le secretaire de sa chambre, ou il l'avait pris, en allant chercher les candelabres. Depuis plus de vingt annees, il le tenait au courant, inscrivant les naissances et les morts, les mariages, les faits de famille importants, distribuant en notes breves les cas, d'apres sa theorie de l'heredite. C'etait une grande feuille de papier jaunie, aux plis coupes par l'usage, sur laquelle s'elevait, dessine d'un trait fort, un arbre symbolique, dont les branches etalees, subdivisees, alignaient cinq rangees de larges feuilles; et chaque feuille portait un nom, contenait, d'une ecriture fine, une biographie, un cas hereditaire.

Une joie de savant s'etait emparee du docteur, devant cette oeuvre de vingt annees, ou se trouvaient appliquees, si nettement et si completement, les lois de l'heredite, fixees par lui.

--Regarde donc, fillette! Tu en sais assez long, tu as recopie assez de mes manuscrits, pour comprendre.... N'est-ce pas beau, un pareil ensemble, un document si definitif et si total, ou il n'y a pas un trou? On dirait une experience de cabinet, un probleme pose et resolu au tableau noir.... Tu vois, en bas, voici le tronc, la souche commune, Tante Dide. Puis, les trois branches en sortent, la legitime, Pierre Rougon, et les deux batardes, Ursule Macquart et Antoine Macquart. Puis, de nouvelles branches montent, se ramifient: d'un cote, Maxime, Clotilde et Victor, les trois enfants de Saccard, et Angelique, la fille de Sidonie Rougon; de l'autre, Pauline, la fille de Lisa Macquart, et Claude, Jacques, Etienne, Anna, les quatre enfants de Gervaise, sa soeur. La, Jean, leur frere, est au bout. Et tu remarques, ici, au milieu, ce que j'appelle le noeud, la poussee legitime et la poussee batarde s'unissant dans Marthe Rougon et son cousin Francois Mouret, pour donner naissance a trois nouveaux rameaux, Octave, Serge et Desiree Mouret; tandis qu'il y a encore, issus d'Ursule et du chapelier Mouret, Silvere dont tu connais la mort tragique, Helene et sa fille Jeanne. Enfin, tout la-haut, ce sont les brindilles dernieres, le fils de ton frere Maxime, notre pauvre Charles, et deux autres petits morts, Jacques-Louis, le fils de Claude Lantier, et Louiset, le fils d'Anna Coupeau.... En tout cinq generations, un arbre humain qui, a cinq printemps

deja, a cinq renouveaux de l'humanite, a pousse des tiges, sous le flot de seve de l'eternelle vie!

Il s'animait, son doigt se mit a indiquer les cas, sur la vieille feuille de papier jaunie, comme sur une planche anatomique.

--Et je te repete que tout y est.... Vois donc, dans l'heredite directe, les elections: celle de la mere, Silvere, Lisa, Desiree, Jacques, Louiset, toi-meme; celle du pere, Sidonie, Francois, Gervaise, Octave, Jacques-Louis. Puis, ce sont les trois cas de melange: par soudure, Ursule, Aristide, Anna, Victor; par dissemination, Maxime, Serge, Etienne; par fusion, Antoine, Eugene, Claude. J'ai du meme specifier un quatrieme cas tres remarquable, le melange equilibre, Pierre et Pauline. Et les varietes s'etablissent, l'election de la mere par exemple va souvent avec la ressemblance physique du pere, ou c'est le contraire qui a lieu; de meme que, dans le melange, la predominance physique et morale appartient a un facteur ou a l'autre, selon les circonstances.... Ensuite, voici l'heredite indirecte, celle des collateraux: je n'en ai qu'un exemple bien etabli, la ressemblance physique frappante d'Octave Mouret avec son oncle Eugene Rougon. Je n'ai aussi qu'un exemple de l'heredite par influence: Anna, la fille de Gervaise et de Coupeau, ressemblait etonnamment, surtout dans son enfance, a Lantier, le premier amant de sa mere, comme s'il avait impregne celle-ci a jamais.... Mais ou je suis tres riche, c'est pour l'heredite en retour: les trois cas les plus beaux, Marthe, Jeanne et Charles, ressemblant a Tante Dide, la ressemblance sautant ainsi une, deux et trois generations. L'aventure est surement exceptionnelle, car je ne crois guere a l'atavisme; il me semble que les elements nouveaux apportees par les conjoints, les accidents et la variete infinie des melanges doivent tres rapidement effacer les caracteres particuliers, de facon a ramener l'individu au type general.... Et il reste l'innite, Helene, Jean, Angelique. C'est la combinaison, le melange chimique ou se confondent les caracteres physiques et moraux des parents, sans que rien d'eux semble se retrouver dans le nouvel etre.

Il y eut un silence. Clotilde l'avait ecoute avec une attention profonde, voulant comprendre. Et lui, maintenant, restait absorbe, les yeux toujours sur l'Arbre, dans le besoin de juger equitablement son oeuvre. Il continua lentement, comme s'il se fut parle a lui-meme:

--Oui, cela est aussi scientifique que possible.... Je n'ai mis la que les membres de la famille, et j'aurais du donner une part egale aux conjoints, aux peres et aux meres, venus du dehors, dont le sang s'est mele au notre et l'a des lors modifie. J'avais bien dresse un arbre mathematique, le pere et la mere se leguant par moitie a l'enfant, de generation en generation; de facon que, chez Charles par exemple, la part de Tante Dide n'etait que d'un douzieme: ce qui etait absurde, puisque la ressemblance physique y est totale. J'ai donc cru suffisant d'indiquer les elements venus d'ailleurs, en tenant compte des mariages et du facteur nouveau qu'ils introduisaient chaque fois.... Ah! ces sciences commencantes, ces sciences ou l'hypothese balbutie et ou l'imagination reste maitresse, elles sont le domaine des poetes autant que des savants! Les poetes vont en pionniers, a l'avant-garde, et souvent ils decouvrent les pays vierges, indiquent les solutions prochaines. Il y a la une marge qui leur appartient, entre la

verite conquise, definitive, et l'inconnu, d'ou l'on arrachera la verite de demain.... Quelle fresque immense a peindre, quelle comedie et quelle tragedie humaines colossales a ecrire, avec l'heredite, qui est la Genese meme des familles, des societes et du monde!

Les yeux devenus vagues, il suivait sa pensee, il s'egarait. Mais, d'un mouvement brusque, il revint aux dossiers, jetant l'Arbre de cote, disant:

--Nous le reprendrons tout a l'heure; car, pour que tu comprennes maintenant, il faut que les faits se deroulent et que tu les voies a l'action, tous ces acteurs, etiquetes la de simples notes qui les resument.... Je vais appeler les dossiers, tu me les passeras un a un; et je te montrerai, je te contera ce que chacun contient, avant de le remettre la-haut, sur la planche.... Je ne suivrai pas l'ordre alphabetique, mais l'ordre meme des faits. Il y a longtemps que je veux etablir ce classement.... Allons, cherche les noms sur les chemises. Tante Dide, d'abord.

A ce moment, un coin de l'orage qui incendiait l'horizon, prit en echarpe la Souleide, creva sur la maison en une pluie diluvienne. Mais ils ne fermerent meme pas la fenetre. Ils n'entendaient ni les eclats de la foudre, ni le roulement continu de ce deluge battant la toiture. Elle lui avait passe le dossier qui portait le nom de Tante Dide, en grosses lettres; et il en tirait des papiers de toutes sortes, d'anciennes notes, prises par lui, qu'il se mit a lire.

--Donne-moi Pierre Rougon.... Donne-moi Ursule Macquart.... Donne-moi Antoine Macquart....

Muette, elle obeissait toujours, le coeur serre d'une angoisse, a tout ce qu'elle entendait. Et les dossiers defilaient, etalaient leurs documents, retournaient s'empiler dans l'armoire.

C'etaient d'abord les origines, Adelaide Fouque, la grande fille detraquee, la lesion nerveuse premiere, donnant naissance a la branche legitime, Pierre Rougon, et aux deux branches batardes, Ursule et Antoine Macquart, toute cette tragedie bourgeoise et sanglante, dans le cadre du coup d'Etat de decembre 1851, les Rougon, Pierre et Felicite, sauvant l'ordre a Plassans, eclaboussant du sang de Silvere leur fortune commencante, tandis qu'Adelaide vieillie, la miserable Tante Dide, etait enfermee aux Tulettes, comme une figure spectrale de l'expiation et de l'attente. Ensuite, la meute des appetits se trouvait lachee, l'appetit souverain du pouvoir chez Eugene Rougon, le grand homme, l'aigle de la famille, dedaigneux, degage des vulgaires interets, aimant la force pour la force, conquerant Paris en vieilles bottes, avec les aventuriers du prochain empire, passant de la presidence du Conseil d'Etat a un portefeuille de ministre, fait par sa bande, toute une clientele affamee qui le portait et le rongait, battu un instant par une femme, la belle Clorinde, dont il avait eu l'imbecile desir, mais si vraiment fort, brule d'un tel besoin d'etre le maitre, qu'il reconquerait le pouvoir grace a un dementi de sa vie entiere, en marche pour sa royaute triomphale de vice-empereur. Chez Aristide Saccard, l'appetit se ruait aux basses jouissances, a l'argent, a la femme, au luxe, une faim devorante qui l'avait jete sur le pave, des le debut de la curee

chaude, dans le coup de vent de la speculation a outrance soufflant par la ville, la trouant de tous cotes et la reconstruisant, des fortunes insolentes baties en six mois, mangees et rebaties, une soulerie de l'or dont l'ivresse croissante l'emportait, lui faisait, le corps de sa femme Angele a peine froid, vendre son nom pour avoir les premiers cent mille francs indispensables, en epousant Renee, puis l'amenait plus tard, au moment d'une crise pecuniaire, a tolerer l'inceste, a fermer les yeux sur les amours de son fils Maxime et de sa seconde femme, dans l'eclat flamboyant de Paris en fete. Et c'etait Saccard encore, a quelques annees de la, qui mettait en branle l'enorme pressoir a millions de la Banque Universelle, Saccard jamais vaincu, Saccard grandi, hausse jusqu'a l'intelligence et a la bravoure de grand financier, comprenant le role farouche et civilisateur de l'argent, livrant, gagnant et perdant des batailles en Bourse, comme Napoleon a Austerlitz et a Waterloo, engloutissant sous le desastre un monde de gens pitoyables, lachant a l'inconnu du crime son fils naturel Victor, disparu, en fuite par les nuits noires, et lui-meme, sous la protection impassible de l'injuste nature, aime de l'adorable madame Caroline, sans doute en recompense de son execrable vie. La, un grand lis immacule poussait dans ce terreau, Sidonie Rougon, la complaisante de son frere Saccard, l'entremetteuse aux cent metiers louches, enfantait d'un inconnu la pure et divine Angelique, la petite brodeuse aux doigts de fee qui tissait a l'or des chasubles le reve de son prince charmant, si envolee parmi ses compagnes les saintes, si peu faite pour la dure realite, qu'elle obtenait la grace de mourir d'amour, le jour de son mariage, sous le premier baiser de Felicien de Hauteceur, dans le branle des cloches sonnait la gloire de ses noces royales. Le noeud des deux branches se faisait alors, la legitime et la batarde, Marthe Rougon epousait son cousin Francois Mouret, un paisible menage lentement desuni, aboutissant aux pires catastrophes, une douce et triste femme prise, utilisee, broyee, dans la vaste machine de guerre dressee pour la conquete d'une ville, et ses trois enfants lui etaient comme arraches, et elle laissait jusqu'a son coeur sous la rude poigne de l'abbe Faujas, et les Rougon sauvaient une seconde fois Plassans, pendant qu'elle agonisait, a la lueur de l'incendie ou son mari, fou de rage amasee et de vengeance, flambait avec le pretre. Des trois enfants, Octave Mouret etait le conquerant audacieux, l'esprit net, resolu a demander aux femmes la royaute de Paris, tombe en pleine bourgeoisie gatee, faisant la une terrible education sentimentale, passant du refus fantasque de l'une au mol abandon de l'autre, goutant jusqu'a la boue les desagrement de l'adultere, reste heureusement actif, travailleur et batailleur, peu a peu degage, grandi quand meme, hors de la basse cuisine de ce monde pourri, dont on entendait le craquement. Et Octave Mouret victorieux revolutionnait le haut commerce, tuait les petites boutiques prudentes de l'ancien negoce, plantait au milieu de Paris enfievre le colossal palais de la tentation, eclatant de lustres, debordant de velours, de soie et de dentelles, gagnait une fortune de roi a exploiter la femme, vivait dans le mepris souriant de la femme, jusqu'au jour ou une petite fille vengeresse, la tres simple et tres sage Denise, le domptait, le tenait a ses pieds eperdu de souffrance, tant qu'elle ne lui avait pas fait la grace, elle si pauvre, de l'epouser, au milieu de l'apothose de son Louvre, sous la pluie d'or battante des recettes. Restaient les deux autres enfants, Serge Mouret, Desiree Mouret, celle-ci innocente et saine comme une jeune bete heureuse, celui-la affine et mystique, glisse a la pretrise par un accident nerveux de sa race, et il

recommençait l'aventure adamique, dans le Paradou légendaire, il renaissait pour aimer Albine, la posséder et la perdre, au sein de la grande nature complice, repris ensuite par l'Eglise, l'éternelle guerre à la vie, luttant pour la mort de son sexe, jetant sur le corps d'Albine morte la poignée de terre de l'officiant, à l'heure même ou Desirée, la fraternelle amie des animaux, exultait de joie, parmi la fécondité chaude de sa basse-cour. Plus loin, s'ouvrait une échappée de vie douce et tragique, Hélène Mouret vivait paisible avec sa fillette Jeanne, sur les hauteurs de Passy, dominant Paris, l'océan humain sans bornes et sans fond, en face duquel se déroulait cette histoire douloureuse, le coup de passion d'Hélène pour un passant, un médecin amène la nuit, par hasard, au chevet de sa fille, la jalousie malade de Jeanne, une jalousie d'amoureuse instinctive disputant sa mère à l'amour, si ravagée déjà de passion souffrante, qu'elle mourait de la faute, prix terrible d'une heure de désir dans toute une vie sage; pauvre chère petite morte restée seule là-haut, sous les cyprès du muet cimetière, devant l'éternel Paris. Avec Lisa Macquart commençait la branche batarde, fraîche et solide en elle, étalant la prospérité du ventre, lorsque, sur le seuil de sa charcuterie, en clair tablier, elle souriait aux Halles centrales, où grondait la faim d'un peuple, la bataille séculaire des Gras et des Maigres, le maigre Florent, son beau-frère, exécuté, traqué par les grasses poissonnières, les grasses boutiquières, et que la grasse charcutière elle-même, d'une absolue probité, mais sans pardon, faisait arrêter comme républicain en rupture de ban, convaincue qu'elle travaillait ainsi à l'heureuse digestion de tous les honnêtes gens. De cette mère naissait la plus saine, la plus humaine des filles, Pauline Quenu, la pondérée, la raisonnable, la vierge qui savait et qui acceptait la vie, d'une telle passion dans son amour des autres, que, malgré la révolte de sa puberté féconde, elle donnait à une amie son fiancé Lazare, puis sauvait l'enfant du ménage désuni, devenait sa mère véritable, toujours sacrifiée, ruinée, triomphante et gaie, dans son coin de monotone solitude, en face de la grande mer, parmi tout un petit monde de souffrants qui hurlaient leur douleur et ne voulaient pas mourir. Et Gervaise Macquart arrivait avec ses quatre enfants, Gervaise bancalée, jolie et travailleuse, que son amant Lantier jetait sur le pavé des faubourgs, où elle faisait la rencontre du zingueur Coupeau, le bon ouvrier pas nocif qu'elle épousait, si heureuse d'abord, ayant trois ouvrières dans sa boutique de blanchisseuse, coulant ensuite avec son mari à l'inévitable déchéance du milieu, lui peu à peu conquis par l'alcool, possède jusqu'à la folie furieuse et à la mort, elle-même pervertie, devenue fainéante, achevée par le retour de Lantier, au milieu de la tranquille ignominie d'un ménage à trois, des lors victime pitoyable de la misère complice, qui finissait de la tuer un soir, le ventre vide. Son aïeul, Claude, avait le douloureux génie d'un grand peintre déséquilibré, la folie impuissante du chef-d'œuvre qu'il sentait en lui, sans que ses doigts désobéissants pussent l'en faire sortir, lutteur géant foudroyé toujours, martyr crucifié de l'œuvre, adorant la femme, sacrifiant sa femme Christine, si aimante, si aimée un instant, à la femme incréée, qu'il voyait divine et que son pinceau ne pouvait dresser dans sa nudité souveraine, passion dévorante de l'enfantement, besoin insatiable de la création, d'une détresse si affreuse, quand on ne peut le satisfaire, qu'il avait fini par se pendre. Jacques, lui, apportait le crime, la tare héréditaire qui se tournait en un appétit instinctif de sang, du sang jeune et frais coulant de la poitrine ouverte d'une femme, la première venue, la passante du trottoir, abominable mal contre lequel il luttait, qui le

reprenait au cours de ses amours avec Severine, la soumise, la sensuelle, jetee elle-meme dans le frisson continu d'une tragique histoire d'assassinat, et il la poignardait un soir de crise, furieux a la vue de sa gorge blanche, et toute cette sauvagerie de la bete galopait parmi les trains filant a grande vitesse, dans le grondement de la machine qu'il montait, la machine aimee qui le broyait un jour, debriee ensuite, sans conducteur, lancee aux desastres inconnus de l'horizon. Etienne, a son tour, chasse, perdu, arrivait au pays noir par une nuit glatee de mars, descendait dans le puits vorace, aimait la triste Catherine qu'un brutal lui volait, vivait avec les mineurs leur vie morne de misere et de basse promiscuite, jusqu'au jour ou la faim, soufflant la revolte, promenait au travers de la plaine rase le peuple hurlant des miserables qui voulait du pain, dans les ecroulements et les incendies, sous la menace de la troupe dont les fusils partaient tout seuls, terrible convulsion annoncant la fin d'un monde, sang vengeur des Maheu qui se leverait plus tard, Alzire morte de faim, Maheu tue d'une balle, Zacharie tue d'un coup de grisou, Catherine restee sous la terre, la Maheude survivant seule, pleurant ses morts, redescendant au fond de la mine pour gagner ses trente sous, pendant qu'Etienne, le chef battu de la bande, hante des revendications futures, s'en allait par un tiede matin d'avril, en ecoulant la sourde poussee du monde nouveau, dont la germination allait bientot faire eclater la terre. Nana, des lors, devenait la revanche, la fille poussee sur l'ordure sociale des faubourgs, la mouche d'or envolee des pourritures d'en bas, qu'on tolere et qu'on cache, emportant dans la vibration de ses ailes le ferment de destruction, remontant et pourrissant l'aristocratie, empoisonnant les hommes rien qu'a se poser sur eux, au fond des palais ou elle entrait par les fenetres, toute une oeuvre inconsciente de ruine et de mort, la flambee stoique de Vandeuves, la melancolie de Foucarmont courant les mers de la Chine, le desastre de Steiner reduit a vivre en honnete homme, l'imbecillite satisfaite de La Faloise, et le tragique effondrement des Muffat, et le blanc cadavre de Georges, veille par Philippe, sorti la veille de prison, une telle contagion dans l'air empeste de l'epoque, qu'elle-meme se decomposait et crevait de la petite verole noire, prise au lit de mort de son fils Louiset, tandis que, sous ses fenetres, Paris passait, ivre, frappe de la folie de la guerre, se ruant a l'ecroulement de tout. Enfin, c'etait Jean Macquart, l'ouvrier et le soldat redevenu paysan, aux prises avec la terre dure qui fait payer chaque grain de ble d'une goutte de sueur, en lutte surtout avec le peuple des campagnes, que l'apre desir, la longue et rude conquete du sol brule du besoin sans cesse irrite de la possession, les Fouan vieilliss cedant leurs champs comme ils cederaient de leur chair, les Buteau exasperes, allant jusqu'au parricide pour hater l'heritage d'une piece de luzerne, la Francoise tetue mourant d'un coup de faux, sans parler, sans vouloir qu'une motte sorte de la famille, tout ce drame des simples et des instinctifs a peine degages de la sauvagerie ancienne, toute cette salissure humaine sur la terre grande, qui seule demeure l'immortelle, la mere d'ou l'on sort et ou l'on retourne, elle qu'on aime jusqu'au crime, qui refait continuellement de la vie pour son but ignore, meme avec la misere et l'abomination des etres. Et c'etait Jean encore qui, devenu veuf et s'etant reengage aux premiers bruits de guerre, apportait l'inepuisable reserve, le fonds d'eternel rajeunissement que la terre garde, Jean le plus humble, le plus ferme soldat de la supreme debacle, roule dans l'effroyable et fatale tempete qui, de la frontiere a Sedan, en balayant l'empire, menacait d'emporter la patrie, toujours sage,

avise, solide en son espoir, aimant d'une tendresse fraternelle son camarade Maurice, le fils detraque de la bourgeoisie, l'holocauste destine a l'expiation, pleurant des larmes de sang lorsque l'inexorable destin le choisissait lui-meme pour abattre ce membre gate, puis apres la fin de tout, les continuelles defaites, l'affreuse guerre civile, les provinces perdues, les milliards a payer, se remettant en marche, retournant a la terre qui l'attendait, a la grande et rude besogne de toute une France a refaire.

Pascal s'arreta, Clotilde lui avait passe tous les dossiers, un a un, et il les avait tous feuilletes, depouilles, reclasses et remis sur la planche du haut, dans l'armoire. Il etait hors d'haleine, epuise d'un tel souffle demesure, a travers cette humanite vivante; tandis que, sans voix, sans geste, la jeune fille, dans l'etourdissement de ce torrent de vie deborde, attendait toujours, incapable d'une reflexion et d'un jugement. L'orage continuait a battre la campagne noire du roulement sans fin de sa pluie diluvienne. Un coup de tonnerre venait de foudroyer quelque arbre du voisinage, avec un horrible craquement. Les bougies s'effarèrent, sous le vent de la fenetre grande ouverte.

--Ah! reprit-il, en montrant encore d'un geste les dossiers, c'est un monde, une societe et une civilisation, et la vie entiere est la, avec ses manifestations bonnes et mauvaises, dans le feu et le travail de forge qui emporte tout.... Oui, notre famille pourrait, aujourd'hui, suffire d'exemple a la science, dont l'espoir est de fixer un jour, mathematiquement, les lois des accidents nerveux et sanguins qui se declarent dans une race, a la suite d'une premiere lesion organique, et qui determinent, selon les milieux, chez chacun des individus de cette race, les sentiments, les desirs, les passions, toutes les manifestations humaines, naturelles et instinctives, dont les produits prennent les noms de vertus et de vices. Et elle est aussi un document d'histoire, elle raconte le second empire, du coup d'Etat a Sedan, car les notes sont partis du peuple, se sont repandus parmi toute la societe contemporaine, ont envahi toutes les situations, emportes par le debordement des appetits, par cette impulsion essentiellement moderne, ce coup de fouet qui jette aux jouissances les basses classes, en marche a travers le corps social.... Les origines, je te les ai dites: elles sont parties de Plassans; et nous voici a Plassans encore, au point d'arrivee.

Il s'interrompit de nouveau, une reverie ralentissait sa parole.

--Quelle masse effroyable remuee, que d'aventures douces ou terribles, que de joies, que de souffrances jetees a la pelle, dans cet amas colossal de faits!... Il y a de l'histoire pure, l'empire fonde dans le sang, d'abord jouisseur et durement autoritaire, conquerant les villes rebelles, puis glissant a une desorganisation lente, s'ecroulant dans le sang, dans une telle mer de sang, que la nation entiere a failli en etre noyee.... Il y a des etudes sociales, le petit et le grand commerce, la prostitution, le crime, la terre, l'argent, la bourgeoisie, le peuple, celui qui se pourrit dans le cloaque des faubourgs, celui qui se revolte dans les grands centres industriels, toute cette poussee croissante du socialisme souverain, gros de l'enfantement du nouveau siecle.... Il y a de simples etudes humaines, des pages intimes, des histoires d'amour, la lutte des intelligences et des

coeurs contre la nature injuste, l'écrasement de ceux qui crient sous leur tache trop haute, le cri de la bonte qui s'immole, victorieuse de la douleur.... Il y a de la fantaisie, l'envolee de l'imagination hors du reel, des jardins immenses, fleuris en toutes saisons, des cathedrales aux fines aiguilles precieusement ouvrees, des contes merveilleux tombes du paradis, des tendresses ideales remonte'es au ciel dans un baiser.... Il y a de tout, de l'excellent et du pire, du vulgaire et du sublime, les fleurs, la boue, les sanglots, les rires, le torrent meme de la vie charriant sans fin l'humanite!

Et il reprit l'Arbre genealogique reste sur la table, il l'etala, recommenca a le parcourir du doigt, enumerant maintenant les membres de la famille qui vivaient encore. Eugene Rougon, majeste dechuee, etait a la Chambre le temoin, le defenseur impassible de l'ancien monde emporte dans la debacle. Aristide Saccard, apres avoir fait peau neuve, retombait sur ses pieds republicain, directeur d'un grand journal, en train de gagner de nouveaux millions; tandis que son fils Maxime mangeait ses rentes, dans son petit hotel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, correct et prudent, menace d'un mal terrible, et que son autre fils, Victor, n'avait point reparu, rodant dans l'ombre du crime, puisqu'il n'etait pas au bagne, lache par le monde, a l'avenir, a l'inconnu de l'echafaud. Sidonie Rougon, disparue longtemps, lasse de metiers louches, venait de se retirer, desormais d'une austerite monacale, a l'ombre d'une sorte de maison religieuse, tresoriere de l'Oeuvre du Sacrement, pour aider au mariage des filles meres. Octave Mouret, proprietaire des grands magasins *„Au Bonheur des Dames“*, dont la fortune colossale grandissait toujours, avait eu, vers la fin de l'hiver, un deuxieme enfant de sa femme Denise Baudu, qu'il adorait, bien qu'il recommencat a se deranger un peu. L'abbe Mouret, cure a Saint-Eutrope, au fond d'une gorge marecageuse, s'etait cloitre la avec sa soeur Desiree, dans une grande humilite, refusant tout avancement de son eveque, attendant la mort en saint homme qui repoussait les remedes, bien qu'il souffrit d'une phtisie commencent. Helene Mouret vivait tres heureuse, tres a l'ecart, idolatree de son nouveau mari, M. Rambdaud, dans la petite propriete qu'ils possedaient pres de Marseille, au bord de la mer; et elle n'avait pas eu d'enfant de son second mariage. Pauline Quenu etait toujours a Bonneville, a l'autre bout de la France, en face du vaste ocean, seule desormais avec le petit Paul, depuis la mort de l'oncle Chanteau, resolute a ne pas se marier, a se donner toute au fils de son cousin Lazare, devenu veuf, parti en Amerique pour faire fortune. Etienne Lantier, de retour a Paris apres la greve de Montsou, s'etait compromis plus tard dans l'insurrection de la Commune, dont il avait defendu les idees avec emportement; on l'avait condamne a mort, puis gracie et deportee, de sorte qu'il se trouvait maintenant a Noumea; on disait meme qu'il s'y etait tout de suite marie et qu'il avait un enfant, sans qu'on sut au juste le sexe. Enfin, Jean Macquart, licencie apres la semaine sanglante, etait revenu se fixer pres de Plassans, a Valqueyras, ou il avait eu la chance d'epouser une forte fille, Melanie Vial, la fille unique d'un paysan aise, dont il faisait valoir la terre; et sa femme, grosse des la nuit des noces, accouchee d'un garcon en mai, etait grosse encore de deux mois, dans un de ces cas de fecondite pullulante qui ne laissent pas aux meres le temps d'allaiter leurs petits.

--Certes, oui, reprit-il a demi-voix, les races degenerent. Il y a la un

veritable epuisement, une rapide decheance, comme si les notres, dans leur fureur de jouissance, dans la satisfaction gloutonne de leurs appetits, avaient brule trop vite. Louiset mort au berceau; Jacques-Louis, a demi imbecile, emporte par une maladie nerveuse; Victor retourne a l'etat sauvage, galopant on ne sait au fond de quelles tenebres; notre pauvre Charles, si beau et si frele: ce sont la les rameaux derniers de l'Arbre, les dernieres tiges pales ou la seve puissante des grosses branches ne semble pas pouvoir monter. Le ver etait dans le tronc, il est a present dans le fruit et le devore.... Mais il ne faut jamais desesperer, les familles sont l'eternel devenir. Elles plongent, au dela de l'ancetre commun, a travers les couches insondables des races qui ont vecu, jusqu'au premier etre; et elles pousseront sans fin, elles s'etaleront, se ramifieront a l'infini, au fond des ages futurs.... Regarde notre Arbre: il ne compte que cinq generations, il n'a pas meme l'importance d'un brin d'herbe, au milieu de la foret humaine, colossale et noire, dont les peuples sont les grands chenes seculaires. Seulement, songe a ses racines immenses qui tiennent tout le sol, songe a l'epanouissement continu de ses feuilles hautes qui se melent aux autres feuilles, a la mer sans cesse roulante des cimes, sons l'eternel souffle fecondant de la vie.... Eh bien! l'espoir est la, dans la reconstitution journaliere de la race par le sang nouveau qui lui vient du dehors. Chaque mariage apporte d'autres elements, bons ou mauvais, dont l'effet est quand meme d'empecher la degeneration mathematique et progressive. Les breches sont reparees, les tares s'effacent, un equilibre fatal se retablit au bout de quelques generations, et c'est l'homme moyen qui finit toujours par en sortir, l'humanite vague, obstinee a son labeur mysterieux, en marche vers son but ignore.

Il s'arreta, il eut un long soupir.

--Ah! notre famille, que va-t-elle devenir, a quel etre aboutira-t-elle enfin?

Et il continua, ne comptant plus sur les survivants qu'il avait nommes, les ayant classes, ceux-la, sachant ce dont ils etaient capables, mais plein d'une curiosite vive, au sujet des enfants en bas age encore. Il avait ecrit a un confrere de Noumea pour obtenir des renseignements precis sur la femme d'Etienne et sur l'enfant dont elle devait etre accouchee; et il ne recevait rien, il craignait bien que, de ce cote, l'Arbre ne restat incomplet. Il etait plus documente, a l'egard des deux enfants d'Octave Mouret, avec lequel il restait en correspondance: la petite fille demeurait chetive, inquietante, tandis que le petit garcon, qui tenait de sa mere, poussait magnifique. Son plus solide espoir, d'ailleurs, etait dans les enfants de Jean, dont le premier-ne, un gros garcon, semblait apporter le renouveau, la seve jeune des races qui vont se retremper dans la terre. Il se rendait parfois a Valqueyras, il revenait heureux de ce coin de fecondite, du pere calme et raisonnable, toujours a sa charrue, de la mere gaie et simple, aux larges flancs, capables de porter un monde. Qui savait d'ou naitrait la branche saine? Peut-etre le sage, le puissant attendu germerait-il la. Le pis etait, pour la beaute de son Arbre, que ces gamins et ces gamines etaient si petits encore, qu'il ne pouvait les classer. Et sa voix s'attendrissait sur cet espoir de l'avenir, ces tetes blondes, dans le regret inavoue de son celibat.

Pascal regardait toujours l'Arbre étalé devant lui. Il s'écria:

--Et pourtant est-ce complet, est-ce décisif, regarde donc!... Je te répète que tous les cas héréditaires s'y rencontrent. Je n'ai eu, pour fixer ma théorie, qu'à la baser sur l'ensemble de ces faits.... Enfin, ce qui est merveilleux, c'est qu'on touche la du doigt comment des créatures, nées de la même souche, peuvent paraître radicalement différentes, tout en n'étant que les modifications logiques des ancêtres communs. Le tronc explique les branches qui expliquent les feuilles. Chez ton père, Saccard, comme chez ton oncle, Eugène Rougon, si opposés de temperament et de vie, c'est la même poussée qui a fait les appétits désordonnés de l'un, l'ambition souveraine de l'autre. Angélique, ce lis pur, naît de la louche Sidonie, dans l'envolée qui fait les mystiques ou les amoureuses, selon le milieu. Les trois enfants des Mouret sont emportés par un souffle identique, qui fait d'Octave intelligent un vendeur de chiffons millionnaire, de Serge croyant un pauvre cure de campagne, de Désirée imbecille une belle fille heureuse. Mais l'exemple est plus frappant encore avec les enfants de Gervaise: la névrose passe, et Nana se vend, Étienne se révolte, Jacques tue, Claude a du génie; tandis que Pauline, leur cousine germaine, à côté, est l'honnêteté victorieuse, celle qui lutte et qui s'immole.... C'est l'hérédité, la vie même qui pond des imbeciles, des fous, des criminels et des grands hommes. Des cellules avortent, d'autres prennent leur place, et l'on a un coquin ou un fou furieux, à la place d'un homme de génie ou d'un simple honnête homme. Et l'humanité roule, charriant tout!

Puis, dans un nouveau branle de sa pensée:

--Et l'animalité, la bête qui souffre et qui aime, qui est comme l'ébauche de l'homme, toute cette animalité fraternelle qui vit de notre vie!... Oui, j'aurais voulu la mettre dans l'arche, lui faire sa place parmi notre famille, la montrer sans cesse confondue avec nous, complétant notre existence. J'ai connu des chats dont la présence était le charme mystérieux de la maison, des chiens qu'on adorait, dont la mort était pleurée et qui laissait au cœur un deuil inconsolable. J'ai connu des chèvres, des vaches, des ânes, d'une importance extrême, dont la personnalité a joué un rôle tel, qu'on en devrait écrire l'histoire.... Et, tiens! notre Bonhomme à nous, notre pauvre vieux cheval, qui nous a servi pendant un quart de siècle, est-ce que tu ne crois pas qu'il a mêlé de son sang au notre, et que désormais il est de la famille? Nous l'avons modifié comme lui-même a un peu agi sur nous, nous finissons par être faits sur la même image; et cela est si vrai, que, lorsque, maintenant, je le vois à demi aveugle, l'œil vague, les jambes perdues de rhumatismes, je l'embrasse sur les deux joues, ainsi qu'un vieux parent pauvre, tombe à ma charge.... Ah! l'animalité, tout ce qui se traîne et tout ce qui se lamente au-dessous de l'homme, quelle place d'une sympathie immense il faudrait lui faire, dans une histoire de la vie!

Ce fut un dernier cri, ou Pascal jeta l'exaltation de sa tendresse pour l'être. Il s'était peu à peu excité, il en arrivait à la confession de sa foi, au labeur continu et victorieux de la nature vivante. Et Clotilde, qui jusque-là n'avait point parlé, toute blanche dans la catastrophe de tant de faits qui tombaient sur elle, desserra enfin les lèvres, pour demander:

--Eh bien! maitre, et moi la dedans?

Elle avait pose un de ses doigts minces sur la feuille de l'Arbre, ou elle voyait son nom inscrit. Lui, toujours, avait passe cette feuille. Et elle insista.

--Oui, moi, que suis-je donc?... Pourquoi ne m'as-tu pas lu mon dossier?

Un instant, il resta muet, comme surpris de la question.

--Pourquoi? mais pour rien.... C'est vrai, je n'ai rien a te cacher.... Tu vois ce qui est ecrit la: "Clotilde, nee en 1847. Election de la mere. Heredite en retour, avec predominance morale et physique de son grand-pere maternel...." Rien n'est plus net. Ta mere l'a emporte en toi, tu as son bel appetit, et tu as egalement beaucoup de sa coquetterie, de son indolence parfois, de sa soumission. Oui, tu es tres femme comme elle, sans trop t'en douter, je veux dire que tu aimes a etre aimee. En outre, ta mere etait une grande liseuse de romans, une chimerique qui adorait rester couchee des journees entieres, a revasser sur un livre; elle raffolait des histoires de nourrice, se faisait faire les cartes, consultait les somnambules; et j'ai toujours pense que ta preoccupation du mystere, ton inquietude de l'inconnu venaient de la.... Mais ce qui acheve de te faconner, en mettant chez toi une dualite, c'est l'influence de ton grand-pere, le commandant Sicardot. Je l'ai connu, il n'etait pas un aigle, il avait au moins beaucoup de droiture et d'energie. Sans lui, tres franchement, je crois que tu ne vaudrais pas grand'chose, car les autres influences ne sont guere bonnes. Il t'a donne le meilleur de ton etre, le courage de la lutte, la fierte et la franchise.

Elle l'avait ecoute avec attention, elle fit un leger signe de tete, pour dire que c'etait bien ca, qu'elle n'etait pas blessee, malgre le petit fremissement de souffrance, dont ces nouveaux details sur les siens, sur sa mere, avaient agite ses levres.

--Eh bien! reprit-elle, et toi, maitre?

Cette fois, il n'eut pas une hesitation, il cria:

--Oh! moi, a quoi bon parler de moi? je n'en suis pas, de la famille!... Tu vois bien ce qui est ecrit la: "Pascal, ne en 1813. Inneite. Combinaison, ou se confondent les caracteres physiques et moraux des parents, sans que rien d'eux semble se retrouver dans le nouvel etre...." Ma mere me l'a repete assez souvent, que je n'en etais pas, qu'elle ne savait pas d'ou je pouvais bien venir!

Et c'etait chez lui un cri de soulagement, une sorte de joie involontaire.

--Va, le peuple ne s'y trompe pas. M'as-tu jamais entendu appeler Pascal Rougon, dans la ville? Non! le monde a toujours dit le docteur Pascal, tout court. C'est que je suis a part.... Et ce n'est guere tendre peut-etre, mais j'en suis ravi, car il y a vraiment des heredites trop lourdes a porter. J'ai beau les aimer tous, mon coeur n'en bat pas moins d'allegresse, lorsque je me sens autre, different, sans communaute aucune.

N'en être pas, n'en être pas, mon Dieu? C'est une bouffée d'air pur, c'est ce qui me donne le courage de les avoir tous là, de les mettre à nu dans ces dossiers, et de trouver encore le courage de vivre!

Il se tut enfin, il y eut un silence. La pluie avait cessé, l'orage s'en allait, on n'entendait que des coups de foudre, de plus en plus lointains; tandis que, de la campagne, noire encore, rafraîchie, montait par la fenêtre ouverte une délicieuse odeur de terre mouillée. Dans l'air qui se calmait, les bougies achevaient de brûler, d'une haute flamme tranquille.

--Ah! dit simplement Clotilde, avec un grand geste accablé, que devenir?

Elle l'avait crié avec angoisse, une nuit, sur l'aire: la vie était abominable, comment pouvait-on la vivre paisible et heureuse? C'était une clarté terrible que la science jetait sur le monde, l'analyse descendait dans toutes les plaies humaines pour en étaler l'horreur. Et voilà qu'il venait encore de parler plus crument, d'élargir la nausée qu'elle avait des êtres et des choses, en jetant sa famille elle-même, toute nue, sur la dalle de l'amphithéâtre. Le torrent fangeux avait roulé devant elle, pendant près de trois heures, et c'était la pire des révélations, la brusque et terrible vérité sur les siens, les êtres chers, ceux qu'elle devait aimer: son père grandi dans les crimes de l'argent, son frère incestueux, sa grand-mère sans scrupules, couverte du sang des justes, les autres presque tous tares, des ivrognes, des vicieux, des meurtriers, la monstrueuse floraison de l'arbre humain. Le choc était si brutal, qu'elle ne se retrouvait pas, au milieu de la stupeur douloureuse de toute la vie apprise de la sorte, en un coup. Et, cependant, cette leçon était comme innocente, dans sa violence même, par quelque chose de grand et de bon, un souffle d'humanité profonde, qui l'avait emportée d'un bout à l'autre. Rien de mauvais ne lui en était venu, elle s'était sentie fouettée par un aigre vent marin, le vent des tempêtes, dont on sort la poitrine élargie et saine. Il avait tout dit, parlant librement de sa mère elle-même, continuant à garder vis-à-vis d'elle son attitude déferente de savant qui ne juge point les faits. Tout dire pour tout connaître, pour tout guérir, n'était-ce pas le cri qu'il avait poussé, dans la belle nuit d'été? Et, sous l'excès même de ce qu'il lui apprenait, elle restait ébranlée, aveuglée de cette trop vive lumière, mais le comprenant enfin, s'avouant qu'il tentait la une œuvre immense. Malgré tout, c'était un cri de santé, d'espoir en l'avenir. Il parlait en bienfaiteur, qui, du moment où l'hérédité faisait le monde, voulait en fixer les lois pour disposer d'elle, et refaire un monde heureux.

Puis, n'y avait-il donc que de la boue, dans ce fleuve débordé, dont il lâchait les écluses? Que d'or passait, mêlé aux herbes et aux fleurs des berges! Des centaines de créatures galopèrent encore devant elle, et elle demeurait hantée par des figures de charme et de bonté, de fins profils de jeunes filles, de sereines beautés de femmes. Toute la passion saignait là, tout le cœur s'ouvrait en envolées tendres. Elles étaient nombreuses, les Jeanne, les Angélique, les Pauline, les Marthe, les Gervaise, les Hélène. D'elles et des autres, même des moins bonnes, même des hommes terribles, les pires de la bande, montait une humanité fraternelle. Et c'était justement ce souffle qu'elle avait senti passer, ce courant de large sympathie qu'il venait de mettre, sous sa leçon précise de savant. Il ne

semblait point s'attendrir, il gardait l'attitude impersonnelle du démonstrateur; mais, au fond de lui, quelle bonte navree, quelle fièvre de dévouement, quel don de tout son être au bonheur des autres! Son oeuvre entière, si mathématiquement construite, était baignée de cette fraternité douloureuse, jusque dans ses plus saignantes ironies. Ne lui avait-il pas parlé des bêtes, en frère aîné de tous les vivants misérables qui souffrent? La souffrance l'exasperait, il n'avait que la colère de son rêve trop haut, il n'était devenu brutal que dans sa haine du factice et du passager, rêvant de travailler, non pour la société polie d'un moment, mais pour l'humanité entière, à toutes les heures graves de son histoire. Peut-être même était-ce cette révolte contre la banalité courante, qui l'avait fait se jeter au défi de l'audace, dans les théories et dans l'application. Et l'oeuvre demeurait humaine, débordante du sanglot immense des êtres et des choses.

D'ailleurs, n'était-ce pas la vie? Il n'y a pas de mal absolu. Jamais un homme n'est mauvais pour tout le monde, il fait toujours le bonheur de quelqu'un; de sorte que, lorsqu'on ne se met pas à un point de vue unique, on finit par se rendre compte de l'utilité de chaque être. Ceux qui croient à un Dieu doivent se dire que, si leur Dieu ne foudroie pas les méchants, c'est qu'il voit la marche totale de son oeuvre, et qu'il ne peut descendre au particulier. Le labeur qui finit recommence, la somme des vivants reste quand même admirable de courage et de besoin; et l'amour de la vie emporte tout. Ce travail géant des hommes, cette obstination à vivre, est leur excuse, la rédemption. Alors, de très haut, le regard ne voyait plus que cette continuelle lutte, et beaucoup de bien malgré tout, s'il y avait beaucoup de mal. On entrait dans l'indulgence universelle, on pardonnait, on n'avait plus qu'une infinie pitié et une charité ardente. Le port était sûrement là, attendant ceux qui ont perdu la foi aux dogmes, qui voudraient comprendre pourquoi ils vivent, au milieu de l'iniquité apparente du monde. Il faut vivre pour l'effort de vivre, pour la pierre apportée à l'oeuvre lointaine et mystérieuse, et la seule paix possible, sur cette terre, est dans la joie de cet effort accompli.

Une heure encore venait de passer, la nuit entière s'était écoulée à cette terrible leçon de vie, sans que ni Pascal ni Clotilde eussent conscience du lieu où ils étaient, ni du temps qui fuyait. Et lui, surmené depuis quelques semaines, ravagé déjà par son existence de soupçon et de chagrin, eut un frisson nerveux, comme dans un brusque réveil.

--Voyons, tu sais tout, te sens-tu le coeur fort, trempé par le vrai, plein de pardon et d'espoir?... Es-tu avec moi?

Mais, sous l'effrayant choc moral qu'elle avait reçu, elle-même frémissait, sans pouvoir se reprendre. C'était en elle une telle débâcle des croyances anciennes, une évolution telle vers un monde nouveau, qu'elle n'osait s'interroger et conclure. Elle se sentait désormais saisie, emportée dans la toute-puissance de la vérité. Elle la subissait et n'était pas convaincue.

--Maitre, balbutia-t-elle, maitre....

Et ils restèrent un instant face à face, à se regarder. Le jour naissait,

une aube d'une pureté délicieuse, au fond du grand ciel clair, lave par l'orage. Aucun nuage n'en tachait plus le pâle azur, teinte de rose. Tout le gai réveil de la campagne mouillée entrainait par la fenêtre, tandis que les bougies, qui achevaient de se consumer, palissaient dans la clarté croissante.

--Reponds, veux-tu encore tout détruire, tout brûler, ici?... Es-tu avec moi, entièrement avec moi?

A ce moment, il crut qu'elle allait se jeter à son cou, en pleurant. Un élan soudain semblait la pousser. Mais ils se virent, dans leur demi-nudité. Elle, qui, jusque-là, ne s'était pas aperçue, eut conscience qu'elle était en simple jupon, les bras nus, les épaules nues, à peine couvertes par les mèches folles de ses cheveux dénoués; et là, près de l'aisselle gauche, quand elle abaissa les regards, elle retrouva les quelques gouttes de sang, la meurtrissure qu'il lui avait faite en luttant, pour la dompter, dans une étreinte brutale. Ce fut alors, en elle, une confusion extraordinaire, une certitude qu'elle allait être vaincue, comme si, par cette étreinte, il était devenu son maître, en tout et à jamais. La sensation s'en prolongeait, elle était envahie, entraînée au-delà de son vouloir, prise de l'irrésistible besoin de se donner.

Brusquement, Clotilde se redressa, voulant réfléchir. Elle avait serré ses bras nus sur sa gorge nue. Tout le sang de ses veines était monté à sa peau, en un flot de pudeur empourpre. Et elle se mit à fuir, dans le divin élan de sa taille mince.

--Maître, maître, laisse-moi.... Je verrai....

D'une légèreté de vierge inquiète, elle s'était, comme autrefois déjà, réfugiée au fond de sa chambre. Il l'entendit fermer vivement la porte, à double tour. Il restait seul, il se demanda, pris tout à coup d'un découragement et d'une tristesse immenses, s'il avait eu raison de tout dire, si la vérité germerait dans cette chère créature adorée, et y grandirait un jour, en une moisson de bonheur.

VI

Des jours s'écoulerent. Octobre fut d'abord splendide, un automne ardent, une chaude passion d'été dans une maturité large, sans un nuage au ciel; puis, le temps se gâta, des vents terribles soufflèrent, un dernier orage ravina les pentes. Et, dans la maison morne, à la Souleïade, l'approche de l'hiver semblait avoir mis une infinie tristesse.

C'était un enfer nouveau. Entre Pascal et Clotilde, il n'y avait plus de querelles vives. Les portes ne battaient plus, des éclats de voix ne forçaient plus Martine à monter toutes les heures. À peine se parlaient-ils, maintenant; et pas un mot n'avait été prononcé sur la scène de la nuit. Lui, par un scrupule inexplicable, une pudeur singulière, dont il

ne se rendait pas compte, ne voulait pas reprendre l'entretien, exiger la réponse attendue, une parole de foi en lui et de soumission. Elle, après le grand choc moral qui la transformait toute, réfléchissait encore, hésitait, luttait, écartant la solution pour ne pas se donner, dans son instinctive révolte. Et le malentendu s'aggravait, au milieu du grand silence désolé de la misérable maison, où il n'y avait plus de bonheur.

Ce fut, pour Pascal, une des époques où il souffrit affreusement, sans se plaindre. Cette paix apparente ne le rassurait pas, au contraire. Il était tombé à une lourde méfiance, s'imaginant que les guet-apens continuaient et que, si l'on avait l'air de le laisser tranquille, c'était afin de tramer dans l'ombre les plus noirs complots. Ses inquiétudes avaient même grandi, il s'attendait chaque jour à une catastrophe, ses papiers engloutis au fond d'un brusque abîme qui se creuserait, toute la Souleïade rasée, emportée, volant en miettes. La persécution contre sa pensée, contre sa vie morale et intellectuelle, en se dissimulant ainsi, devenait énervante, intolérable, à ce point qu'il se couchait, le soir, avec la fièvre. Souvent, il tressaillait, se retournait vivement, croyant qu'il allait surprendre l'ennemi derrière son dos, à l'œuvre pour quelque trahison; et il n'y avait personne, rien que son propre frisson, dans l'ombre. D'autres fois, pris d'un soupçon, il restait aux aguets pendant des heures, caché derrière ses persiennes, ou encore embusqué au fond d'un couloir; mais pas une âme ne bougeait, il n'entendait que les violents battements de ses tempes. Il en demeurait éperdu, ne se mettait plus au lit sans avoir visité chaque pièce, ne dormait plus, réveillait au moindre bruit, haletant, prêt à se défendre.

Et ce qui augmentait la souffrance de Pascal, c'était cette idée constante, grandissante, que la blessure lui était faite par la seule créature qu'il aimait au monde, cette Clotilde adorée, qu'il regardait croître en beauté et en charme depuis vingt ans, dont la vie jusque-là s'était épanouie comme une floraison, parfumant la sienne. Elle, mon Dieu! qui emplissait son cœur d'une tendresse totale, qu'il n'avait jamais analysée! elle qui était devenue sa joie, son courage, son espoir, toute une jeunesse nouvelle où il se sentait revivre! Quand elle passait, avec son cou délicat, si rond, si frais, il était rafraîchi, baigné de santé et d'allégresse, ainsi qu'à un retour du printemps. Son existence entière, d'ailleurs, expliquait cette possession, l'envahissement de son être par cette enfant qui était entrée dans son affection petite encore, puis qui, en grandissant, avait peu à peu pris toute la place. Depuis son installation définitive à Plassans, il menait une existence de bénédictin, cloître dans ses livres, loin des femmes. On ne lui avait connu que sa passion pour cette dame qui était morte, et dont il n'avait jamais baisé le bout des doigts. Sans doute, il faisait parfois des voyages à Marseille, découchait; mais c'étaient de brusques échappées, avec les premières venues, sans lendemain. Il n'avait point vécu, il gardait en lui toute une réserve de virilité, dont le flot grondait à cette heure, sous la menace de la vieillesse prochaine. Et il se serait passionné pour une bête, pour le chien ramassé dehors, qui lui aurait léché les mains; et c'était cette Clotilde qu'il avait aimée, cette petite fille, tout d'un coup femme désirable, qui le possédait maintenant et qui le torturait, à être ainsi son ennemie.

Pascal, si gai, si bon, devint alors d'une humeur noire et d'une dureté

insupportables. Il se fachait au moindre mot, bousculait Martine étonnée, qui levait sur lui des yeux soumis d'animal battu. Du matin au soir, il promenait sa détresse, par la maison navrée, la face si mauvaise, qu'on n'osait lui adresser la parole. Il n'emmenait jamais plus Clotilde, sortait seul pour ses visites. Et ce fut de la sorte qu'il revint, une après-midi, bouleversé par un accident, ayant sur sa conscience de médecin aventurier la mort d'un homme. Il était allé piquer Lafouasse, le cabaretier, dont l'ataxie avait fait brusquement de tels progrès, qu'il le jugeait perdu. Mais il s'entêtait à lutter quand même, il continuait la médication; et le malheur avait voulu, ce jour-là, que la petite seringue ramassât, au fond de la fiole, une parcelle impure échappée au filtre. Justement, un peu de sang avait paru, il venait, pour comble de malchance, de piquer dans une veine. Il s'était inquiété tout de suite, en voyant le cabaretier palir, suffoquer, suer à grosses gouttes froides. Puis, il avait compris, lorsque la mort s'était produite en coup de foudre, les lèvres bleues, le visage noir. C'était une embolie, il ne pouvait accuser que l'insuffisance de ses préparations, toute sa méthode encore barbare. Sans doute Lafouasse était perdu, il n'aurait peut-être pas vécu six mois, au milieu d'atroces souffrances; mais la brutalité du fait n'en était pas moins là, cette mort affreuse; et quel regret désespéré, quel ébranlement dans sa foi, quelle colère contre la science impuissante et assassine! Il était rentré livide, il n'avait reparu que le lendemain, après être resté seize heures enfermé dans sa chambre, jeté tout vêtu en travers de son lit, sans un souffle.

Ce jour-là, l'après-midi, Clotilde, qui cousait près de lui, dans la salle, se hasarda à rompre le lourd silence. Elle avait levé les yeux; elle le regardait s'enlever à feuilleter un livre, cherchant un renseignement qu'il ne trouvait point.

--Maitre, es-tu malade?... Pourquoi ne le dis-tu pas? Je te soignerais.

Il demeura la face contre le livre, murmurant d'une voix sourde:

--Malade, qu'est-ce que ça te fait? Je n'ai besoin de personne.

Conciliante, elle reprit:

--Si tu as des chagrins, et que tu puisses me les dire, cela te soulagerait peut-être.... Hier, tu es rentré si triste! Il ne faut pas te laisser abattre ainsi. J'ai passé une nuit bien inquiète, je suis venue trois fois écouter à ta porte, tourmentée par l'idée que tu souffrais.

Si doucement qu'elle eut parlé, ce fut comme un coup de fouet qui le cingla. Dans son affaiblissement maladif, une secousse de brusque colère lui fit repousser le livre et se dresser, frémissant.

--Alors, tu m'espionnes, je ne peux pas même me retirer dans ma chambre, sans qu'on vienne coller l'oreille aux murs.... Oui, on écoute jusqu'au battement de mon cœur, on guette ma mort, pour tout saccager, tout brûler ici....

Et sa voix montait, et toute sa souffrance injuste s'exhalait en plaintes et en menaces.

--Je te defends de t'occuper de moi.... As-tu autre chose a me dire? As-tu reflechi, peux-tu mettre ta main dans la mienne, loyalement, en me disant que nous sommes d'accord?

Mais elle ne repondait plus, elle continuait seulement a le regarder de ses grands yeux clairs, dans sa franchise a vouloir se garder encore; tandis que lui, exaspere davantage par cette attitude, perdait toute mesure.

Il begaya, il la chassa du geste.

--Va-t'en! va-t'en!... Je ne veux pas que tu restes pres de moi! je ne veux pas que des ennemis restent pres de moi! je ne veux pas qu'on reste pres de moi, a me rendre fou!

Elle s'etait levee, tres pale. Elle s'en alla toute droite, sans se retourner, en emportant son ouvrage.

Pendant le mois qui suivit, Pascal essaya de se refugier dans un travail acharne de toutes les heures. Il s'entetait maintenant les journees entieres, seul dans la salle, et il passait meme les nuits, a reprendre d'anciens documents, a refondre tous ses travaux sur l'heredite. On aurait dit qu'une rage l'avait saisi de se convaincre de la legitimité de ses espoirs, de forcer la science a lui donner la certitude que l'humanite pouvait etre refaite, saine enfin et superieure. Il ne sortait plus, abandonnait ses malades, vivait dans ses papiers, sans air, sans exercice. Et, au bout d'un mois de ce surmenage, qui le brisait sans apaiser ses tourments domestiques, il tomba a un tel epuisement nerveux, que la maladie, depuis quelque temps en germe, se declara avec une violence inquietante.

Pascal, a present, lorsqu'il se levait, le matin, se sentait aneanti de fatigue, plus appesanti et plus las qu'il n'etait la veille, en se couchant. C'etait ainsi une continuelle detresse de tout son etre, les jambes molles apres cinq minutes de marche, le corps broye au moindre effort, ne pouvant faire un mouvement, sans qu'il y eut au bout l'angoisse d'une souffrance. Parfois, le sol lui semblait avoir une brusque oscillation sous ses pieds. Des bourdonnements continus l'etourdissaient, des eblouissements lui faisaient fermer les paupieres, comme sous la menace d'une grele d'etincelles. Il etait pris d'une horreur du vin, ne mangeait guere, digerait mal. Puis, dans l'apathie de cette paresse croissante, eclataient des emportements soudains, des folies d'inutile activite. L'equilibre se trouvait rompu, sa faiblesse irritable se jetait aux extremes, sans raison aucune. Pour la plus legere emotion, des larmes lui emplissaient les yeux. Il avait fini par s'enfermer, dans des crises de desesperance telles, qu'il pleurait a gros sanglots, pendant des heures, en dehors de tout chagrin immediat, ecrase sous la seule et immense tristesse des choses.

Mais son mal redoubla, surtout, apres un de ses voyages a Marseille, une de ces fugues de vieux garcon qu'il faisait parfois. Peut-etre avait-il espere une distraction violente, un soulagement, dans une debauche. Il ne resta que deux jours, il revint comme foudroye, frappe de decheance, avec la face

hantee d'un homme qui a perdu sa virilite d'homme. C'était une honte inavouable, une peur que l'enragement des tentatives avait changee en certitude, et qui allait augmenter sa sauvagerie d'amant timide. Jamais il n'avait donne a cette chose une importance. Il en fut desormais possede, bouleverse, eperdu de misere, jusqu'a songer au suicide. Il avait beau se dire que cela etait passager sans doute, qu'une cause morbide devait etre au fond: le sentiment de son impuissance ne l'en deprimait pas moins; et il etait, devant les femmes, comme les garcons trop jeunes que le desir fait begayer.

Vers la premiere semaine de decembre, Pascal fut pris de nevralgies intolerables. Des craquements dans les os du crane lui faisaient croire, a chaque instant, que sa tete allait se fendre. Avertie, la vieille madame Rougon se decida, un jour, a venir prendre des nouvelles de son fils. Mais elle fila dans la cuisine, voulant causer avec Martine d'abord. Celle-ci, l'air effare et desole, lui conta que monsieur devenait fou, surement; et elle dit ses allures singulieres, les pietinements continus dans sa chambre, tous les tiroirs fermes a clef, les rondes qu'il faisait du haut en bas de la maison, jusqu'a des deux heures du matin. Elle en avait les larmes aux yeux, elle finit par hasarder l'opinion qu'un diable etait entre peut-etre dans le corps de monsieur, et qu'on ferait bien d'avertir le cure de Saint-Saturnin.

--Un homme si bon, repetait-elle, et pour lequel on se laisserait couper en quatre! Est-ce malheureux qu'on ne puisse le mener a l'eglise, ce qui le guerirait tout de suite, certainement!

Mais Clotilde, qui avait entendu la voix de sa grand'mere Felicite, entra. Elle aussi errait par les pieces vides, vivait le plus souvent dans le salon abandonne du rez-de-chaussee. Du reste, elle ne parla pas, ecouta simplement, de son air de reflexion et d'attente.

--Ah! c'est toi, mignonne. Bonjour!... Martine me raconte que Pascal a un diable qui lui est entre dans le corps. C'est bien mon opinion aussi; seulement, ce diable-la s'appelle l'orgueil. Il croit qu'il sait tout, il est a la fois le pape et l'empereur, et naturellement, lorsqu'on ne dit pas comme lui, ca l'exaspere.

Elle haussait les epaules, elle etait pleine d'un infini dedain.

--Moi, ca me ferait rire, si ce n'etait si triste.... Un garcon qui ne sait justement rien de rien, qui n'a pas vecu, qui est reste sottement enferme au fond de ses livres. Mettez-le dans un salon, il est innocent comme l'enfant qui vient de naitre. Et les femmes, il ne les connait seulement pas....

Oubliant devant qui elle parlait, cette jeune fille et cette servante, elle baissait la voix, d'un air de confiance.

--Dame! ca se paye aussi, d'etre trop sage. Ni femme, ni maitresse, ni rien. C'est ca qui a fini par lui tourner sur le cerveau.

Clotilde ne bougea pas. Seules, ses paupieres s'abaissèrent lentement sur

ses grands yeux réfléchis; puis, elle les releva, elle garda son attitude de créature mûre, ne pouvant rien dire de ce qui se passait en elle.

--Il est en haut, n'est-ce pas? reprit Felicité. Je suis venue pour le voir, car il faut que ça finisse, c'est trop bête!

Et elle monta, pendant que Martine se remettait à ses casseroles et que Clotilde errait de nouveau par la maison vide.

En haut, dans la salle, Pascal s'était comme stupéfié, la face sur un livre grand ouvert. Il ne pouvait plus lire, les mots fuyaient, s'effaçaient, n'avaient aucun sens. Mais il s'obstinait, il agonisait de perdre jusqu'à sa faculté de travail, si puissante jusque-là. Et sa mère, tout de suite, le gourmanda, lui arracha le livre, qu'elle jeta au loin, sur une table, en criant que, lorsqu'on était malade, on se soignait. Il s'était levé, avec un geste de colère, prêt à la chasser, ainsi qu'il avait chassé Clotilde. Puis, par un dernier effort de volonté, il redevint déferent.

--Ma mère, vous savez bien que je n'ai jamais voulu discuter avec vous.... Laissez-moi, je vous en prie.

Elle ne céda pas, l'entreprit sur sa continuelle méfiance. C'était lui qui se donnait la fièvre, à toujours croire que des ennemis l'entouraient de pièges, le guettaient pour le dévaliser. Est-ce qu'un homme de bon sens allait s'imaginer qu'on le persécutait ainsi? Et, d'autre part, elle l'accusa de s'être trop monté la tête, avec sa découverte, sa fameuse liqueur qui guérissait toutes les maladies. Ça ne valait rien non plus de se croire le bon Dieu. D'autant plus que les déceptions étaient alors cruelles; et elle fit une allusion à Lafouasse, à cet homme qu'il avait tué: naturellement, elle comprenait que ça ne devait pas lui avoir été agréable, car il y avait de quoi en prendre le lit.

Pascal, qui se contenait toujours, les yeux à terre, se contenta de répéter:

--Ma mère, je vous en prie, laissez-moi.

--Eh! non, je ne veux pas te laisser, cria-t-elle avec son impétuosité ordinaire, malgré son grand âge. Je suis justement venue pour te bousculer un peu, pour te sortir de cette fièvre ou tu te ronges.... Non, ça ne peut pas durer ainsi, je n'entends pas que nous redevenions la fable de la ville entière, avec tes histoires.... Je veux que tu te soignes.

Il haussa les épaules, il dit à voix basse, comme à lui-même, d'un air de constatation inquiète:

--Je ne suis pas malade.

Mais, du coup, Felicité sursauta, hors d'elle.

--Comment, pas malade! comment, pas malade!... Il n'y a vraiment qu'un médecin pour ne pas se voir.... Eh! mon pauvre garçon, tous ceux qui t'approchent en sont frappés; tu deviens fou d'orgueil et de peur!

Cette fois, Pascal releva vivement la tête, et il la regarda droit dans les yeux, tandis qu'elle continuait:

--Voilà ce que j'avais à te dire, puisque personne n'a voulu s'en charger. N'est-ce pas? tu es d'un âge à savoir ce que tu dois faire.... On réagit, on pense à autre chose, on ne se laisse pas envahir par l'idée fixe, surtout quand on est d'une famille pareille à la notre.... Tu la connais. Méfie-toi, soigne-toi.

Il avait pâli, il la regardait toujours fixement, comme s'il l'eût sondée, pour savoir ce qu'il y avait d'elle en lui. Et il se contenta de répondre:

--Vous avez raison, ma mère.... Je vous remercie.

Puis, lorsqu'il fut seul, il retomba assis devant sa table, il voulut reprendre la lecture de son livre. Mais, pas plus qu'auparavant, il n'arriva à fixer assez son attention, pour comprendre les mots dont les lettres se brouillaient devant ses yeux. Et les paroles prononcées par sa mère bourdonnaient à ses oreilles, une angoisse qui montait en lui depuis quelque temps, grandissait, se fixait, le hantait maintenant d'un danger immédiat, nettement défini. Lui qui, deux mois plus tôt, se vantait si triomphalement de n'en être pas, de la famille, allait-il donc recevoir le plus affreux des démentis? Aurait-il la douleur de voir la tare renaître en ses moelles, roulerait-il à l'épouvante de se sentir aux griffes du monstre héréditaire? Sa mère l'avait dit: il devenait fou d'orgueil et de peur. L'idée souveraine, la certitude exaltée qu'il avait d'abolir la souffrance, de donner de la volonté aux hommes, de refaire une humanité bien portante et plus haute, ce n'était sûrement là que le début de la folie des grandeurs. Et, dans sa crainte d'un guet-apens, dans son besoin de guetter les ennemis qu'il sentait acharnés à sa perte, il reconnaissait aisément les symptômes du délire de la persécution. Tous les accidents de la race aboutissaient à ce cas terrible: la folie à brève échéance, puis la paralysie générale, et la mort.

Des ce jour, Pascal fut possédé. L'état d'épuisement nerveux, ou le surmenage et le chagrin l'avaient réduit, le livrait, sans résistance possible, à cette hantise de la folie et de la mort. Toutes les sensations morbides qu'il éprouvait, la fatigue immense à son lever, les bourdonnements, les éblouissements, jusqu'à ses mauvaises digestions et à ses crises de larmes, s'ajoutaient, une à une, comme des preuves certaines du détraquement prochain dont il se croyait menacé. Il avait complètement perdu, pour lui-même, son diagnostic si délicat de médecin observateur; et, s'il continuait à raisonner, c'était pour tout confondre et tout pervertir, sous la dépression morale et physique où il se trainait. Il ne s'appartenait plus, il était comme fou, à se convaincre, heure par heure, qu'il devait le devenir.

Les journées entières de ce pâle décembre furent employées par lui à s'enfoncer davantage dans son mal. Chaque matin, il voulait échapper à la hantise; mais il revenait quand même s'enfermer au fond de la salle, il y reprenait l'écheveau embrouillé de la veille. La longue étude qu'il avait faite de l'hérédité, ses recherches considérables, ses travaux, achevaient

de l'empoisonner, lui fournissaient des causes sans cesse renaissantes d'inquietude. A la continuelle question qu'il se posait sur son cas hereditaire, les dossiers etaient la qui repondaient par toutes les combinaisons possibles. Elles se presentaient si nombreuses, qu'il s'y perdait, maintenant. S'il s'etait trompe, s'il ne pouvait se mettre a part, comme un cas remarquable d'innite, devait-il se ranger dans l'heredite en retour, sautant une, deux ou meme trois generations? Son cas etait-il plus simplement une manifestation de l'heredite larvee, ce qui apportait une preuve nouvelle a l'appui de sa theorie du plasma germinatif? ou bien ne fallait-il voir la que la singularite des ressemblances successives, la brusque apparition d'un ancetre inconnu, au declin de sa vie? Des ce moment, il n'eut plus de repos, lance a la trouvaille de son cas, fouillant ses notes, relisant ses livres. Et il s'analysait, epiait la moindre de ses sensations, pour en tirer des faits, sur lesquels il put se juger. Les jours ou son intelligence etait plus paresseuse, ou il croyait eprouver des phenomenes de vision particuliers, il inclinait a une predominance de la lesion nerveuse originelle; tandis que, s'il pensait etre pris par les jambes, les pieds lourds et douloureux, il s'imaginait subir l'influence indirecte de quelque ascendant venu du dehors. Tout s'emmelait, il arrivait a ne plus se reconnaitre, au milieu des troubles imaginaires qui secouaient son organisme eperdu. Et, chaque soir, la conclusion etait la meme, le meme glas sonnait dans son crane: l'heredite, l'effrayante heredite, la peur de devenir fou.

Dans les premiers jours de janvier, Clotilde assista, sans le vouloir, a une scene qui lui serra le coeur. Elle etait devant une des fenetres de la salle, a lire, cachee par le haut dossier de son fauteuil, lorsqu'elle vit entrer Pascal, disparu, cloitre au fond de sa chambre, depuis la veille. Il tenait, des deux mains, grande ouverte sous ses yeux, une feuille de papier jauni, dans laquelle elle reconnut l'Arbre genealogique. Il etait si absorbe, les regards si fixes, qu'elle aurait pu se montrer, sans qu'il la remarquat. Et il etala l'Arbre sur la table, il continua a le considerer longuement, de son air terrifie d'interrogation, peu a peu vaincu et suppliant, les joues mouillees de larmes. Pourquoi, mon Dieu! l'Arbre ne voulait-il pas lui repondre, lui dire de quel ancetre il tenait, pour qu'il inscrivit son cas, sur sa feuille a lui, a cote des autres? S'il devait devenir fou, pourquoi l'Arbre ne le lui disait-il pas nettement, ce qui l'aurait calme, car il croyait ne souffrir que de l'incertitude? Mais ses larmes lui brouillaient la vue, et il regardait toujours, il s'aneantissait dans ce besoin de savoir, ou sa raison finissait par chanceler.

Brusquement, Clotilde dut se cacher, en le voyant se diriger vers l'armoire, qu'il ouvrit a double battant. Il empoigna les dossiers, les lanca sur la table, les feuilleta avec fièvre. C'etait la scene de la terrible nuit d'orage qui recommençait, le galop de cauchemar, le defile de tous ces fantomes, evoques, surgissant de l'amas des paperasses. Au passage, il jetait a chacun d'eux une question, une priere ardente, exigeant l'origine de son mal, esperant un mot, un murmure qui lui donnerait une certitude. D'abord, il n'avait eu qu'un balbutiement indistinct; puis, des paroles s'etaient formulees, des lambeaux de phrase.

--Est-ce toi?... Est-ce toi?... Est-ce toi?... O vieille mere, notre mere a tous, est-ce toi qui dois me donner ta folie?... Est-ce toi, l'oncle alcoolique, le vieux bandit d'oncle, dont je vais payer l'ivrognerie

inveteree?... Est-ce toi, le neveu ataxique, ou toi, le neveu mystique, ou toi encore, la niece idiote, qui m'apportez la verite, en me montrant une des formes de la lesion dont je souffre?... Est-ce toi plutot le petit-cousin qui s'est pendu, ou toi, le petit-cousin qui a tue, ou toi, la petite-cousine qui est morte de pourriture, dont les fins tragiques m'annoncent la miene, la decheance au fond d'un cabanon, l'abominable decomposition de l'etre?

Et le galop continuait, ils se dressaient tous, ils passaient tous d'un train de tempete. Les dossiers s'animaient, s'incarnaient, se bouscuaient, en un pietinement d'humanite souffrante.

--Ah! qui me dira, qui me dira, qui me dira?... Est-ce celui-ci qui est mort fou? celle-ci qui a ete emportee par la phtisie? celui-ci que la paralysie a etouffe? celle-ci que sa misere physiologique a tuee toute jeune?... Chez lequel est le poison dont je vais mourir? Quel est-il, hysterie, alcoolisme, tuberculose, scrofule? Et que va-t-il faire de moi, un epileptique, un ataxique ou un fou?... Un fou! qui est-ce qui a dit un fou? Ils le disent tous, un fou, un fou, un fou!

Des sanglots etranglerent Pascal. Il laissa tomber sa tete defaillante au milieu des dossiers, il pleura sans fin, secoue de frissons. Et Clotilde, prise d'une sorte de terreur religieuse, en sentant passer la fatalite qui regit les races, s'en alla doucement, retenant son souffle; car elle comprenait bien qu'il aurait eu une grande honte, s'il avait pu la soupconner la.

De longs accablements suivirent. Janvier fut tres froid. Mais le ciel restait d'une purete admirable, un eternel soleil luisait dans le bleu limpide; et, a la Soulejade, les fenetres de la salle, tournees au midi, formaient serre, entretenaient la une douceur de temperature delicieuse. On ne faisait pas meme de feu, le soleil, ne quittait pas la piece, une nappe d'or pale, ou des mouches, epargnees par l'hiver, volaient lentement. Il n'y avait aucun autre bruit que le fremissement de leurs ailes. C'etait une tiedeur dormante et close, comme un coin de printemps conserve dans la vieille maison.

Ce fut la qu'un matin Pascal entendit, a son tour, la fin d'une conversation, qui aggrava sa souffrance. Il ne sortait plus guere de sa chambre avant le dejeuner, et Clotilde venait de recevoir le docteur Ramond dans la salle, ou ils s'etaient mis a causer doucement, l'un pres de l'autre, au milieu du clair soleil.

Pour la troisieme fois, Ramond se presentait depuis huit jours. Des circonstances personnelles, la necessite surtout d'asseoir definitivement sa situation de medecin a Plassans, l'obligeaient a ne pas differer plus longtemps son mariage; et il voulait obtenir de Clotilde une reponse decisive. Deux fois deja, des tiers, s'etant trouves la, l'avaient empeche de parler. Comme il desirait ne la tenir que d'elle-meme, il avait resolu de s'en expliquer directement, dans une conversation de franchise. Leur camaraderie, leurs tetes raisonnables et droites a tous deux, l'autorisaient a cette demarche. Et il termina, souriant, les yeux dans les siens.

--Je vous assure, Clotilde, que c'est le denouement le plus sage.... Vous le savez, voici longtemps que je vous aime. J'ai pour vous une tendresse et une estime profondes.... Mais cela ne suffirait peut-etre pas, il y a encore que nous nous entendrons parfaitement et que nous serons tres heureux ensemble, j'en suis certain.

Elle n'avait pas baisse les regards, elle le regardait franchement, elle aussi, avec un amical sourire. Il etait vraiment tres beau, dans toute la force de la jeunesse.

--Pourquoi, demanda-t-elle, n'epousez-vous pas mamoiselle Leveque, la fille de l'avoue? Elle est plus jolie, plus riche que moi, et je sais qu'elle serait si heureuse.... Mon bon ami, j'ai peur que vous ne fassiez une sottise en me choisissant.

Il ne s'impatientsa pas, l'air toujours convaincu de la sagesse de sa determination.

--Mais je n'aime pas mademoiselle Leveque et je vous aime.... D'ailleurs, j'ai reflechi a tout, je vous repete que je sais tres bien ce que je fais. Dites oui, vous n'avez vous-meme pas de meilleur parti a prendre.

Alors, elle devint grave, et une ombre passa sur son visage, l'ombre de ces reflexions, de ces luttes interieures, presque inconscientes, qui la tenaient muette depuis de longs jours.

--Eh bien! mon ami, puisque c'est tout a fait serieux, permettez-moi de ne pas vous repondre aujourd'hui, accordez-moi quelques semaines encore.... Maitre est vraiment tres malade, je suis moi-meme troublee; et vous ne voudriez pas me devoir a un coup de tete.... Je vous assure, a mon tour, que j'ai pour vous beaucoup d'affection. Mais ce serait mal de se decider en ce moment, la maison est trop malheureuse.... C'est entendu, n'est-ce pas? Je ne vous ferai pas attendre longtemps.

Et, pour changer la conversation, elle ajouta:

--Oui, maitre m'inquiete. Je voulais vous voir, vous dire cela, a vous.... L'autre jour, je l'ai surpris pleurant a chaudes larmes, et il est certain pour moi que la peur de devenir fou le hante.... Avant-hier, quand vous avez cause avec lui, j'ai vu que vous l'examiniez. Tres franchement, que pensez-vous de son etat? Est-il en danger?

Le docteur Ramond se recria.

--Mais non! Il s'est surmene, il s'est detraque, voila tout!... Comment un homme de sa valeur, qui s'est tant occupe des maladies nerveuses, peut-il se tromper a ce point? En verite, c'est desolant, si les cerveaux les plus clairs et les plus vigoureux ont de pareilles fuites!... Dans son cas, sa trouvaille des injections hypodermiques serait souveraine. Pourquoi ne se pique-t-il pas?

Et, comme la jeune fille disait d'un signe desespere qu'il ne l'ecoutait

plus, qu'elle ne pouvait meme plus lui adresser la parole, il ajouta:

--Eh bien! moi, je vais lui parler.

Ce fut a ce moment que Pascal sortit de sa chambre, attire par le bruit des voix. Mais, en les apercevant tous deux, si pres l'un de l'autre, si animes, si jeunes et si beaux, dans le soleil, comme vetus de soleil, il s'arreta sur le seuil. Et ses yeux s'elargirent, sa face pale se decomposa.

Ramond avait pris la main de Clotilde, voulant la retenir un instant encore.

--C'est promis, n'est-ce pas? Je desire que le mariage ait lieu cet ete.... Vous savez combien je vous aime, et j'attends votre reponse.

--Parfaitement, repondit-elle. Avant un mois, tout sera regle.

Un eblouissement fit chanceler Pascal. Voila maintenant que ce garcon, un ami, un eleve, s'introduisait dans sa maison pour lui voler son bien! Il aurait du s'attendre a ce denouement, et la brusque nouvelle d'un mariage possible le surprenait, l'accablait comme une catastrophe imprevue, ou sa vie achevait de crouler. Cette creature qu'il avait faite, qu'il croyait a lui, elle s'en irait donc sans regret, elle le laisserait agoniser seul, dans son coin! La veille encore, elle l'avait tant fait souffrir, qu'il s'etait demande s'il n'allait pas se separer d'elle, l'envoyer a son frere, qui la reclamait toujours. Un instant meme, il venait de se resoudre a cette separation, pour leur paix a tous deux. Et, brutalement, de la trouver la avec cet homme, de l'entendre promettre une reponse, de penser qu'elle se marierait, qu'elle le quitterait bientot, cela lui donnait un coup de couteau dans le coeur.

Il marcha pesamment, les deux jeunes gens se tournerent et furent un peu genes.

--Tiens! maitre, nous parlions de vous, finit par dire gaiement Ramond. Oui, nous complotions, puisqu'il faut l'avouer.... Voyons, pourquoi ne vous soignez-vous pas? Vous n'avez rien de serieux, vous vous remettez sur pied en quinze jours.

Pascal, qui s'etait laisse tomber sur une chaise, continuait a les regarder. Il eut la force de se vaincre, rien ne parut sur son visage de la blessure qu'il avait recue. Il en mourrait surement, et personne au monde ne se douterait du mal qui l'emportait. Mais ce fut pour lui un soulagement que de pouvoir se facher, en refusant avec violence d'avalier seulement un verre de tisane.

--Me soigner! a quoi bon?... Est-ce que ce n'en est pas fini, de ma vieille carcasse?

Ramond insista, avec son sourire d'homme calme.

--Vous etes plus solide que nous tous. C'est un accident, et vous savez bien que vous avez le remede.... Piquez-vous....

Il ne put continuer, et ce fut le comble. Pascal s'exasperait, demandait si l'on voulait qu'il se tuât, comme il avait tué Lafouasse. Ses piqûres! une jolie invention dont il avait lieu d'être fier! Il niait la médecine, il jurait de ne plus toucher à un malade. Quand on n'était plus bon à rien, on crevait, et ça valait mieux pour tout le monde. C'était, d'ailleurs, ce qu'il allait s'empresse de faire, le plus vite possible....

--Bah! bah! conclut Ramond, en se décidant à prendre congé, par crainte de l'exciter davantage, je vous laisse Clotilde, et je suis bien tranquille.... Clotilde arrangera ça.

Mais Pascal, ce matin-là, avait reçu le coup suprême. Il s'alita dès le soir, resta jusqu'au lendemain soir sans vouloir ouvrir la porte de sa chambre. Vainement, Clotilde finit par s'inquiéter, tapa violemment du poing: pas un souffle, rien ne répondit. Martine vint elle-même, supplia monsieur, à travers la serrure, de lui répondre au moins qu'il n'avait besoin de rien. Un silence de mort régnait, il semblait que la chambre fut vide. Puis, le matin du second jour, comme la jeune fille, par hasard, tournait le bouton, la porte céda; peut-être, depuis des heures, n'était-elle plus fermée. Et elle put entrer librement dans cette pièce où elle n'avait jamais mis les pieds, une grande pièce que son exposition au nord rendait froide, où elle n'aperçut qu'un petit lit de fer sans rideaux, un appareil à douches dans un coin, une longue table de bois noir, des chaises, et sur la table, sur des planches, le long des murs, toute une alchimie, des mortiers, des fourneaux, des machines, des trousseaux. Pascal, levé, habillé, était assis au bord de son lit, qu'il s'était épuisé à refaire lui-même.

--Tu ne veux donc pas que je te soigne? demanda-t-elle, émue et craintive, en n'osant trop s'avancer.

Il eut un geste d'abattement.

--Oh! tu peux entrer, je ne te battrai pas, je n'en ai plus la force.

Et, dès ce jour, il la toléra autour de lui, il lui permit de le servir. Mais il avait pourtant des caprices, il ne voulait pas qu'elle entrât, lorsqu'il était couché, pris d'une sorte de pudeur malade; et il la forçait à lui envoyer Martine. D'ailleurs, il restait au lit rarement, se traînait de chaise en chaise, dans son impuissance à faire un travail quelconque. Le mal s'était encore aggravé, il en arrivait au désespoir de tout, ravagé de migraines et de vertiges d'estomac, sans force, comme il le disait, pour mettre un pied devant l'autre, convaincu chaque matin qu'il coucherait le soir aux Tulettes, fou à lier. Il maigrissait, il avait une face douloureuse, d'une beauté tragique, sous le flot de ses cheveux blancs, qu'il continuait à peigner par une dernière coquetterie. Et, s'il acceptait qu'on le soigne, il refusait rudement tout remède, dans le doute où il était tombé de la médecine.

Clotilde, alors, n'eut plus d'autre préoccupation que lui. Elle se détachait du reste, elle était allée d'abord aux messes basses, puis elle avait cessé complètement de se rendre à l'église. Dans son impatience d'une

certitude et du bonheur, il semblait qu'elle commençât à se contenter par cet emploi de toutes ses minutes, autour d'un être cher, qu'elle aurait voulu revoir bon et joyeux. C'était un don de sa personne, un oubli d'elle-même, un besoin de faire son bonheur du bonheur d'un autre: et cela inconsciemment, sous la seule impulsion de son cœur de femme, au milieu de cette crise qu'elle traversait, qui la modifiait profondément, sans qu'elle en raisonnât. Elle se taisait toujours sur le désaccord qui les avait séparés, elle n'avait pas l'idée encore de se jeter à son cou, en lui criant qu'elle était à lui, qu'il pouvait revivre, puisqu'elle se donnait. Dans sa pensée, elle n'était qu'une fille tendre, le veillant, comme une autre parente l'aurait veillé. Et cela était très pur, très chaste, des soins délicats, de continuelles prévenances, un tel envahissement de sa vie, que les journées, maintenant, passaient rapides, exemptes du tourment de l'au-delà, pleines de l'unique souhait de le guérir.

Mais où elle eut à soutenir une véritable lutte, ce fut pour le décider à se piquer. Il s'emportait, niait sa découverte, se traitait d'imbecile. Et elle aussi criait. C'était elle, à présent, qui avait foi en la science, qui s'indignait de le voir douter de son génie. Longtemps, il résista; puis, affaibli, cedant à l'empire qu'elle prenait, il voulut simplement s'éviter la tendre querelle qu'elle lui cherchait chaque matin. Des les premières piqûres, il éprouva un grand soulagement, bien qu'il refusât d'en convenir. La tête se dégageait, les forces revenaient peu à peu. Aussi triompha-t-elle, prise pour lui d'un élan d'orgueil, exaltant sa méthode, se revoltant de ce qu'il ne s'admirait pas lui-même, comme un exemple des miracles qu'il pouvait faire. Il souriait, il commençait à voir clair dans son cas. Ramond avait dit vrai, il ne devait y avoir eu la queue de l'épuisement nerveux. Peut-être, tout de même, finirait-il par s'en tirer.

--Eh! c'est toi qui me guéris, petite fille, disait-il, sans vouloir avouer son espoir. Les remèdes, vois-tu, ça dépend de la main qui les donne.

La convalescence traîna, dura tout le mois de février. Le temps restait clair et froid, pas un jour le soleil ne cessa de chauffer la salle, de son bain de pâles rayons. Et il y eut pourtant des rechutes de noires tristesses, des heures où le malade retombait à ses épouvantes; tandis que sa gardienne, désolée, devait aller s'asseoir à l'autre bout de la pièce, pour ne pas l'irriter davantage. De nouveau, il désespérait de la guérison. Il devenait amer, d'une ironie agressive.

Ce fut par un de ces mauvais jours que Pascal, s'étant approché d'une fenêtre, aperçut son voisin, M. Bellombre, le professeur retraite, en train de faire le tour de ses arbres, pour voir s'ils avaient beaucoup de boutons à fruit. La vue du vieillard si correct et si droit, d'un beau calme d'égoïsme, sur lequel la maladie ne semblait avoir jamais eu de prise, le jeta brusquement hors de lui.

--Ah! gronda-t-il, en voilà un qui ne se surmenera jamais, qui ne risquera jamais sa peau à se faire du chagrin!

Et il partit de là, entama un éloge ironique de l'égoïsme. Être tout seul au monde, n'avoir pas un ami, pas une femme, pas un enfant à soi, quelle félicité! Ce dur avare qui, pendant quarante ans, n'avait eu qu'à gifler

les enfants des autres, qui s'était retiré à l'écart, sans un chien, avec un jardinier muet et sourd, plus âgé que lui, ne représentait-il pas la plus grande somme de bonheur possible sur la terre? Pas une charge, pas un devoir, pas une préoccupation autre que celle de sa chère santé! C'était un sage, il vivrait cent ans.

--Ah! la peur de la vie! décidément, il n'y a point de lâcheté meilleure.... Dire que j'ai parfois le regret de n'avoir pas ici un enfant à moi! Est-ce qu'on a le droit de mettre au monde des misérables? Il faut tuer l'héritière mauvaise, tuer la vie.... Le seul honnête homme, tiens! c'est ce vieux lâche!

M. Bellombre, paisiblement, au soleil de mars, continuait à faire le tour de ses poiriers. Il ne risquait pas un mouvement trop vif, il économisait sa verte vieillesse. Comme il venait de rencontrer un caillou dans l'allée, il l'écarta du bout de sa canne, puis passa sans hâte.

--Regarde-le donc!... Est-il bien conservé, est-il beau, a-t-il toutes les bénédictions du ciel dans sa personne! Je ne connais personne de plus heureux.

Clotilde, qui se taisait, souffrait de cette ironie de Pascal, qu'elle devinait si douloureuse. Elle qui, d'habitude, défendait M. Bellombre, sentait en elle monter une protestation. Des larmes lui vinrent aux paupières, et elle répondit simplement, à voix basse:

--Oui, mais il n'est pas aimé.

Cela, du coup, fit cesser la pénible scène. Pascal, comme s'il avait reçu un choc, se retourna, la regarda. Un subit attendrissement lui mouillait aussi les yeux; et il s'éloigna pour ne pas pleurer.

Des jours encore se passèrent, au milieu de ces alternatives de bonnes et de mauvaises heures. Les forces ne revenaient que très lentement, et ce qui le désespérait, c'était de ne pouvoir se remettre au travail, sans être pris de sueurs abondantes. S'il s'était obstiné, il se serait sûrement évanoui. Tant qu'il ne travaillerait pas, il sentait bien que la convalescence trainerait. Cependant, il s'intéressait de nouveau à ses recherches accoutumées, il relisait les dernières pages qu'il avait écrites; et, avec ce réveil du savant en lui, reparaissaient ses inquiétudes d'autrefois. Un moment, il était tombé à une telle dépression, que la maison entière avait comme disparu: on aurait pu le piller, tout prendre, tout détruire, qu'il n'aurait pas même eu la conscience du désastre. Maintenant, il se remettait aux aguets, il tâta sa poche, pour bien s'assurer que la clef de l'armoire s'y trouvait.

Mais, un matin, comme il s'était oublié au lit et qu'il sortait seulement de sa chambre vers onze heures, il aperçut Clotilde dans la salle, tranquillement occupée à faire un pastel très exact d'une branche d'amandier fleurie. Elle leva la tête, souriante; et, prenant une clef, posée près d'elle, sur son pupitre, elle voulut la lui donner.

--Tiens! maître.

Etonne, sans comprendre encore, il examinait l'objet qu'elle lui tendait.

--Quoi donc?

--C'est la clef de l'armoire que tu as du laisser tomber de ta poche hier, et que j'ai ramassée ici, ce matin.

Alors, Pascal la prit, avec une émotion extraordinaire. Il la regardait, il regardait Clotilde. C'était donc fini? Elle ne le persécuterait plus, elle ne s'enragerait plus à tout voler, à tout brûler? Et, la voyant très émue, elle aussi, il en eut une joie immense au cœur.

Il la saisit, il l'embrassa.

--Ah! fillette, si nous pouvions n'être pas trop malheureux!

Puis, il alla ouvrir un tiroir de sa table, et il y jeta la clef, comme autrefois.

Des lors, il retrouva des forces, la convalescence marcha plus rapide. Des rechutes étaient possibles encore, car il restait bien ébranlé. Mais il put écrire, les journées furent moins lourdes. Le soleil s'était également ragaillardé, la chaleur devenait déjà telle, dans la salle, qu'il fallait parfois clore à demi les volets. Il refusait de recevoir, tolérait à peine Martine, faisait répondre à sa mère qu'il dormait, quand elle venait prendre de ses nouvelles, de loin en loin. Et il n'était content que dans cette délicieuse solitude, soigné par la révoltée, l'ennemie d'hier, l'élève soumise d'aujourd'hui. De longs silences régnaient entre eux, sans qu'ils en fussent gênés. Ils réfléchissaient, ils revaient avec une infinie douceur.

Pourtant, un jour, Pascal parut très grave. Il avait la conviction à présent que son mal était purement accidentel et que la question d'hérédité n'y avait joué aucun rôle. Mais cela ne l'emplissait pas moins d'humilité.

--Mon Dieu! murmura-t-il, que nous sommes peu de chose! Moi qui me croyais si solide, qui étais si fier de ma saine raison! Voilà qu'un peu de chagrin et un peu de fatigue ont failli me rendre fou!

Il se tut, réfléchit encore. Ses yeux s'éclairaient, il achevait de se vaincre. Puis, dans un moment de sagesse et de courage, il se décida.

--Si je vais mieux, c'est pour toi surtout que ça me fait plaisir.

Clotilde, ne comprenant pas, leva la tête.

--Comment ça?

--Mais sans doute, à cause de ton mariage.... Maintenant, on va pouvoir fixer une date.

Elle restait surprise.

--Ah! c'est vrai, mon mariage!

--Veux-tu que nous choissions, des aujourd'hui, la seconde semaine de juin?

--Oui, la seconde semaine de juin, ce sera tres bien.

Ils ne parlerent plus, elle avait ramene les yeux sur le travail de couture qu'elle faisait, tandis que lui, les regards au loin, restait immobile, le visage grave.

VII

Ce jour-la, en arrivant a la Souleiade, la vieille madame Rougon apercut Martine dans le potager, en train de planter des poireaux; et, profitant de la circonstance, elle se dirigea vers la servante, pour causer et tirer d'elle des renseignements, avant d'entrer dans la maison.

Le temps passait, elle etait desolee de ce qu'elle appelait la desertion de Clotilde. Elle sentait bien que jamais plus elle n'aurait les dossiers par elle. Cette petite se perdait, se rapprochait de Pascal, depuis qu'elle l'avait soigne; et elle se pervertissait, a ce point, qu'elle ne l'avait pas revue a l'eglise. Aussi en revenait-elle a son idee premiere, l'eloigner, puis conquerir son fils, quand il serait seul, affaibli par la solitude. Puisqu'elle n'avait pu la decider a suivre son frere, elle se passionnait pour le mariage, elle aurait voulu la jeter des le lendemain au cou du docteur Ramond, mecontente des continuelles lenteurs. Et elle accourait, cette apres-midi-la, avec le besoin fievreux de hater les choses.

--Bonjour, Martine.... Comment va-t-on ici?

La servante, agenouillee, les mains pleines de terre, leva sa face pale, qu'elle protegeait contre le soleil, a l'aide d'un mouchoir noue sur sa coiffe.

--Mais comme toujours, madame, doucement.

Et elles causerent. Felicite la traitait en confidente, en fille devouee, aujourd'hui de la famille, a laquelle on pouvait tout dire. Elle commença par la questionner, voulut savoir si le docteur Ramond n'etait pas venu le matin. Il etait venu, mais on n'avait pour sur parle que de choses indifferentes. Alors, elle se desespera, car elle-meme avait vu le docteur, la veille, et il s'etait confie a elle, chagrin de n'avoir pas de reponse definitive, presse maintenant d'obtenir au moins la parole de Clotilde. Ca ne pouvait durer ainsi, il fallait forcer la jeune fille a s'engager.

--Il est trop delicat, s'ecria-t-elle. Je le lui avais dit, je savais bien

que, ce matin encore, il n'oserait pas la mettre au pied du mur.... Mais je vais m'en mêler. Nous verrons si je n'oblige pas cette petite à prendre un parti.

Puis, se calmant:

--Voilà mon fils debout, il n'a pas besoin d'elle.

Martine qui s'était remise à planter ses poireaux, la taille cassée en deux, se redressa vivement.

--Ah! ça, pour sur!

Et, sur son visage usé par trente ans de domesticité, une flamme se rallumait. C'était qu'une plaie saignait en elle, depuis que son maître ne la tolérait presque plus à son côté. Pendant toute sa maladie, il l'avait écartée, acceptant de moins en moins ses services, finissant par lui fermer la porte de sa chambre. Elle avait la sourde conscience de ce qui se passait, une instinctive jalousie la torturait, dans son adoration pour ce maître dont elle était restée la chose durant de si longues années.

--Pour sur que nous n'avons pas besoin de mademoiselle!... Je suffis bien à monsieur.

Alors, elle si discrète, parla de ses travaux de jardinage, dit qu'elle trouvait le temps de faire les légumes, afin d'éviter quelques journées d'homme. Sans doute, la maison était grande; mais, quand la besogne ne vous faisait pas peur, on arrivait à en voir le bout. Puis, dès que mademoiselle les aurait quittes, ce serait tout de même une personne de moins à servir. Et ses yeux luisaient inconsciemment, à l'idée de la grande solitude, de la paix heureuse où l'on vivrait, après ce départ.

Elle baissa la voix.

--Ça me fera de la peine, parce que monsieur en aura certainement beaucoup. Jamais je n'aurais cru que je souhaiterais une pareille séparation.... Seulement, madame, je pense comme vous qu'il le faut, car j'ai grand-peur que mademoiselle ne finisse par se gâter ici et que ce ne soit encore une âme perdue pour le bon Dieu.... Ah! c'est triste, j'en ai le cœur si gros souvent, qu'il éclate!

--Ils sont là-haut tous les deux, n'est-ce pas? dit Félicité. Je monte les voir, et je me charge de les obliger à en finir.

Une heure plus tard, lorsqu'elle descendit, elle retrouva Martine qui se traînait encore à genoux, dans la terre molle, achevant ses plantations. En haut, dès les premiers mots, comme elle racontait qu'elle avait causé avec le docteur Ramond et qu'il se montrait impatient de connaître son sort, elle venait de voir Pascal l'approuver: il était grave, il hochait la tête, comme pour dire que cette impatience lui semblait naturelle. Clotilde elle-même, cessant de sourire, avait paru l'écouter avec déférence. Mais elle témoignait quelque surprise. Pourquoi la pressait-on? Maître avait fixé le mariage à la seconde semaine de juin, elle avait donc deux grands

mois devant elle. Tres prochainement, elle en parlerait avec Ramond. C'etait si serieux, le mariage, qu'on pouvait bien la laisser reflechir et ne s'engager qu'a la derniere minute. D'ailleurs, elle disait ces choses de son air sage, en personne resolute a prendre un parti. Et Felicite avait du se contenter de l'evident desir ou ils etaient tous les deux que les choses eussent le denouement le plus raisonnable.

--En verite, je crois que c'est fait, conclut-elle. Lui, ne parait y mettre aucun obstacle, et elle, n'a l'air que de vouloir agir sans hate, en fille qui entend s'interroger a fond, avant de s'engager pour la vie.... Je vais encore lui laisser huit jours de reflexion.

Martine, assise sur ses talons, regardait la terre fixement, la face envahie d'ombre.

--Oui, oui, murmura-t-elle a voix basse, mademoiselle reflechit beaucoup depuis quelque temps.... Je la trouve dans tous les coins. On lui parle, elle ne vous repond pas. C'est comme les gens qui couvent une maladie et qui ont les yeux a l'envers.... Il se passe des choses, elle n'est plus la meme, plus la meme....

Et elle reprit le plantoir, elle enfonce un poireau, dans son entetement au travail; tandis que la vieille madame Rougon, un peu tranquillisee, s'en allait, certaine du mariage, disait-elle.

Pascal, en effet, semblait accepter le mariage de Clotilde ainsi qu'une chose resolee, inevitable. Il n'en avait plus reparle avec elle; les rares allusions qu'ils y faisaient entre eux, dans leurs conversations de toutes les heures, les laissaient calmes; et c'etait simplement comme si les deux mois qu'ils avaient encore a vivre ensemble, devaient etre sans fin, une eternite dont ils n'auraient pas vu le bout. Elle, surtout, le regardait en souriant, renvoyait a plus tard les ennuis, les partis a prendre, d'un joli geste vague, qui s'en remettait a la vie bienfaisante. Lui, gueri, retrouvant ses forces chaque jour, ne s'attristait qu'au moment de rentrer dans la solitude de sa chambre, le soir, quand elle etait couchee. Il avait froid, un frisson le prenait, a songer qu'une epoque allait venir ou il serait toujours seul. Etait-ce donc la vieillesse commencent qui le faisait grelotter ainsi? Cela, au loin, lui apparaissait comme une contree de tenebres, dans laquelle il sentait deja toutes ses energies se dissoudre. Et, alors, le regret de la femme, le regret de l'enfant l'emplissait de revolte, lui tordait le coeur d'une intolerable angoisse.

Ah! que n'avait-il vecu! Certaines nuits, il arrivait a maudire la science, qu'il accusait de lui avoir pris le meilleur de sa virilite. Il s'etait laisse devorer par le travail, qui lui avait mange le cerveau, mange le coeur, mange les muscles. De toute cette passion solitaire, il n'etait ne que des livres, du papier noirci que le vent emporterait sans doute, dont les feuilles froides lui glaçaient les mains, lorsqu'il les ouvrait. Et pas de vivante poitrine de femme a serrer contre la sienne, pas de tides cheveux d'enfant a baiser! Il avait vecu seul dans sa couche glatee de savant egoiste, il y mourrait seul. Vraiment, allait-il donc mourir ainsi? ne gouterait-il pas au bonheur des simples portefaix, des charretiers dont les fouets claquaient sous ses fenetres? Il s'enfievrerait a l'idee qu'il

devait se hater, car bientôt il ne serait plus temps. Toute sa jeunesse inemployée, tous ses desirs refoules et amassés lui remontaient alors dans les veines, en un flot tumultueux. C'étaient des serments d'aimer encore, de revivre pour épuiser les passions qu'il n'avait point eues, de goûter à toutes, avant d'être un vieillard. Il frapperait aux portes, il arrêterait les passants, il battrait les champs et la ville. Puis, le lendemain, quand il s'était lavé à grande eau et qu'il quittait sa chambre, toute cette fièvre se calmait, les tableaux brûlants s'effaçaient, il retombait à sa timidité naturelle. Puis, la nuit suivante, la peur de la solitude le rejetait à la même insomnie, son sang se rallumait, et c'étaient les mêmes désespoirs, les mêmes rebellions, les mêmes besoins de ne pas mourir sans avoir connu la femme.

Pendant ces nuits ardentes, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, il recommençait toujours le même rêve. Une fille des routes passait, une fille de vingt ans, admirablement belle; et elle entraînait s'agenouiller devant lui, d'un air d'adoration soumise, et il l'épousait. C'était une de ces pèlerines d'amour, comme on en trouve dans les anciennes histoires, qui avait suivi une étoile pour venir rendre la santé et la force à un vieux roi très puissant, couvert de gloire. Lui était le vieux roi, et elle l'adorait, elle faisait ce miracle, avec ses vingt ans, de lui donner de sa jeunesse. Il sortait triomphant de ses bras, il avait retrouvé la foi, le courage en la vie. Dans une Bible du quinzième siècle qu'il possédait, ornée de naïves gravures sur bois, une image surtout l'intéressait, le vieux roi David rentrant dans sa chambre, la main posée sur l'épaule nue d'Abisaig, la jeune Sunamite. Et il lisait le texte, sur la page voisine: "Le roi David, étant vieux, ne pouvait se réchauffer, quoiqu'on le couvrit beaucoup. Ses serviteurs lui dirent donc: "Nous chercherons une jeune fille vierge pour le roi notre seigneur, afin qu'elle se tienne en présence du roi, qu'elle puisse l'amuser, et que, dormant près de lui, elle réchauffe le roi notre seigneur." Ils cherchèrent donc dans toutes les terres d'Israël une fille qui fut jeune et belle; ils trouvèrent Abisaig, Sunamite, et l'amenerent au roi; c'était une jeune fille, d'une grande beauté; elle dormait auprès du roi, et elle le servait..." Ce frisson du vieux roi, n'était-ce pas celui qui le glaçait maintenant, dès qu'il se couchait seul, sous le plafond morne de sa chambre? Et la fille des routes, la pèlerine d'amour que son rêve lui amenait, n'était-elle pas l'Abisaig dévote et docile, la sujette passionnée se donnant toute à son maître, pour son unique bien? Il la voyait toujours là, en esclave heureuse de s'aneantir en lui, attentive à son moindre désir, d'une beauté si éclatante, qu'elle suffisait à sa continuelle joie, d'une douceur telle, qu'il se sentait près d'elle comme baigné d'une huile parfumée. Puis, à feuilleter parfois l'antique Bible, d'autres gravures défilaient, son imagination s'égarait au milieu de ce monde évanoui des patriarches et des rois. Quelle foi en la longévité de l'homme, en sa force créatrice, en sa toute-puissance sur la femme, ces extraordinaires histoires d'hommes de cent ans fécondant encore leurs épouses, recevant leurs servantes dans leur lit, accueillant les jeunes veuves et les vierges qui passent! C'était Abraham centenaire, père d'Ismaël et d'Isaac, époux de sa sœur Sara, maître obéi de sa servante Agar. C'était la délicieuse idylle de Ruth et de Booz, la jeune veuve arrivant au pays de Bethléem, pendant la moisson des orges, venant se coucher, par une nuit tiède, aux pieds du maître, qui comprend le droit qu'elle réclame, et l'épouse, comme son parent par

alliance, selon la loi. C'était toute cette poussée libre d'un peuple fort et vivace, dont l'oeuvre devait conquérir le monde, ces hommes à la virilité jamais éteinte, ces femmes toujours fécondes, cette continuité entêtée et pullulante de la race, au travers des crimes, des adultères, des incestes, des amours hors d'âge et hors de raison. Et son rêve, à lui, devant les vieilles gravures naïves, finissait par prendre une réalité. Abisaig entra dans sa triste chambre qu'elle éclairait et qu'elle embaumait, ouvrait ses bras nus, ses flancs nus, toute sa nudité divine, pour lui faire le don de sa royale jeunesse.

Ah! la jeunesse, il en avait une faim dévorante! Au déclin de sa vie, ce désir passionné de jeunesse était la révolte contre l'âge menaçant, une envie désespérée de revenir en arrière, de recommencer. Et, dans ce besoin de recommencer, il n'y avait pas seulement, pour lui, le regret des premiers bonheurs, l'inestimable prix des heures mortes, auxquelles le souvenir prête son charme; il y avait aussi la volonté bien arrêtée de jouir, cette fois, de sa santé et de sa force, de ne rien perdre de la joie d'aimer. Ah! la jeunesse, comme il y aurait mordu à pleines dents, comme il l'aurait reçue avec l'appétit vorace de toute la manger et de toute la boire, avant de vieillir. Une émotion l'angoissait, lorsqu'il se revoyait à vingt ans, la taille mince, d'une vigueur bien portante de jeune chêne, les dents éclatantes, les cheveux drus et noirs. Avec quelle fougue il les aurait fêtés, ces dons dédaignés autrefois, si un prodige les lui avait rendus! Et la jeunesse chez la femme, une jeune fille qui passait, le troublait, le jetait à un attendrissement profond. C'était même souvent en dehors de la personne, l'image seule de la jeunesse, l'odeur pure et l'éclat qui sortait d'elle, des yeux clairs, des lèvres saines, des joues fraîches, un cou délicat surtout, satiné et rond, ombre de cheveux follets sur la nuque; et la jeunesse lui apparaissait toujours fine et grande, divinement élancée en sa nudité tranquille. Ses regards suivaient l'apparition, son cœur se noyait d'un désir infini. Il n'y avait que la jeunesse de bonne et de désirable, elle était la fleur du monde, la seule beauté, la seule joie, le seul vrai bien, avec la santé, que la nature pouvait donner à l'être. Ah! recommencer, être jeune encore, avoir à soi, dans une étreinte, toute la femme jeune!

Pascal et Clotilde, maintenant, depuis que les belles journées d'avril fleurissaient les arbres fruitiers, avaient repris leurs promenades du matin, dans la Souleïade. Il faisait ses premières sorties de convalescent, elle le conduisait sur l'aire déjà brûlante, l'emmenait par les allées de la pinède, le ramenait au bord de la terrasse, que coupaient seules les barres d'ombre des deux cyprès centenaires. Le soleil y blanchissait les vieilles dalles, l'immense horizon se déroulait sous le ciel éclatant.

Et, un matin que Clotilde avait couru, elle rentra très animée, toute vibrante de rires, si gaiement étourdie, qu'elle monta dans la salle, sans avoir ôté son chapeau de jardin, ni la dentelle légère qu'elle avait nouée à son cou.

--Ah! dit-elle, j'ai chaud!... Et suis-je sotte de ne m'être pas débarrassée en bas! Je vais redescendre ça tout à l'heure.

Elle avait, en entrant, jeté la dentelle sur un fauteuil. Mais ses mains

s'impatientsaient, a vouloir defaire les brides du grand chapeau de paille.

--Allons, bon! voila que j'ai serre le noeud. Je ne m'en sortirai pas, il faut que tu viennes a mon secours.

Pascal, excite lui aussi par la bonne promenade, s'egayait, en la voyant si belle et si heureuse. Il s'approcha, dut se mettre tout contre elle.

--Attends, leve le menton.... Oh! tu remues toujours, comment veux-tu que je m'y reconnaisse?

Elle riait plus haut, il voyait le rire qui lui gonflait la gorge d'une onde sonore. Ses doigts s'emmelaient sous le menton, a cette partie delicieuse du cou, dont il touchait involontairement le tiede satin. Elle avait une robe tres echancree, il la respirait toute par cette ouverture, d'ou montait le bouquet vivant de la femme, l'odeur pure de sa jeunesse, chauffee au grand soleil. Tout d'un coup, il eut un eblouissement, il crut defaillir.

--Non, non! je ne puis pas, si tu ne restes pas tranquille!

Un flot de sang lui battait les tempes, ses doigts s'egaraient, tandis qu'elle se renversait davantage, offrant la tentation de sa virginite, sans le savoir. C'etait l'apparition de royale jeunesse, les yeux clairs, les levres saines, les joues fraiches, le cou delicat surtout, satine et rond, ombre de cheveux follets vers la nuque. Et il la sentait si fine, si elancee, la gorge menue, dans son divin epanouissement!

--La, c'est fait! cria-t-elle.

Sans savoir comment, il avait denoue les brides. Les murs tournaient, il la vit encore, nu-tete maintenant, avec son visage d'astre, qui secouait en riant les boucles de ses cheveux dores. Alors, il eut peur de la reprendre dans ses bras, de la baiser follement, a toutes les places ou elle montrait un peu de sa nudite. Et il se sauva, en emportant le chapeau qu'il avait garde a la main, begayant:

--Je vais l'accrocher dans le vestibule.... Attends-moi, il faut que je parle a Martine.

En bas, il se refugia au fond du salon abandonne, il s'enferma a double tour, tremblant qu'elle ne s'inquietat et qu'elle ne descendit l'y chercher. Il etait eperdu et hagard, comme s'il venait de commettre un crime. Il parla tout haut, il fremit a ce premier cri, jailli de ses levres: "Je l'ai toujours aimee, desiree eperdument!" Oui, depuis qu'elle etait femme, il l'adorait. Et il voyait clair, brusquement, il voyait la femme qu'elle etait devenue, lorsque; du galopin sans sexe, s'etait degagee cette creature de charme et d'amour, avec ses jambes longues et fuselees, son torse elance et fort, a la poitrine ronde, au cou rond, aux bras ronds et souples. Sa nuque, ses epaules etaient un lait pur, une soie blanche, polie, d'une infinie douceur. Et c'etait monstrueux, mais c'etait bien vrai, il avait faim de tout cela, une faim devorante de cette jeunesse, de cette fleur de chair si pure, et qui sentait bon.

Alors, Pascal, tombe sur une chaise boiteuse, la face entre ses deux mains jointes, comme pour ne plus voir la lumière du jour, éclata en gros sanglots. Mon Dieu! qu'allait-il devenir? Une fillette que son frère lui avait confiée, qu'il avait élevée en bon père, et qui était, aujourd'hui, cette tentatrice de vingt-cinq ans, la femme dans sa toute-puissance souveraine! Il se sentait plus désarmé, plus débile qu'un enfant.

Et, au-dessus du désir physique, il l'aimait encore d'une immense tendresse, épris de sa personne morale et intellectuelle, de sa droiture de sentiment, de son joli esprit, si brave, si net. Il n'y avait pas jusqu'à leur désaccord, cette inquiétude du mystère dont elle était tourmentée, qui n'achevait de la lui rendre précieuse, comme un être différent de lui, ou il retrouvait un peu de l'infini des choses. Elle lui plaisait dans ses rebellions, quand elle lui tenait tête. Elle était la compagne et l'élève, il la voyait telle qu'il l'avait faite, avec son grand cœur, sa franchise passionnée, sa raison victorieuse. Et elle restait toujours nécessaire et présente, il ne s'imaginait pas qu'il pourrait respirer un air ou elle ne serait plus, il avait le besoin de son haleine, du vol de ses jupes autour de lui, de sa pensée et de son affection dont il se sentait enveloppé, de ses regards, de son sourire, de toute sa vie quotidienne de femme qu'elle lui avait donnée, qu'elle n'aurait pas la cruauté de lui reprendre. À l'idée qu'elle allait partir, c'était, sur sa tête, comme un écroulement du ciel, la fin de tout, les ténèbres dernières. Elle seule existait au monde, elle était la seule haute et bonne, la seule intelligente et sage, la seule belle, d'une beauté de miracle. Pourquoi donc, puisqu'il l'adorait et qu'il était son maître, ne montait-il pas la reprendre dans ses bras et la baiser comme une idole? Ils étaient bien libres tous les deux, elle n'ignorait rien, elle avait l'âge d'être femme. Ce serait le bonheur.

Pascal, qui ne pleurait plus, se leva, voulut marcher vers la porte. Mais, tout d'un coup, il retomba sur la chaise, écrasé par de nouveaux sanglots. Non, non! c'était abominable, c'était impossible! Il venait de sentir, sur son crâne, ses cheveux blancs comme une glace; et il avait une horreur de son âge, de ses cinquante-neuf ans, à la pensée de ses vingt-cinq ans, à elle. Son frisson de terreur l'avait repris, la certitude qu'elle le possédait, qu'il allait être sans force contre la tentation journalière. Et il la voyait lui donnant à dénouer les brides de son chapeau, l'appelant, le forçant à se pencher derrière elle, pour quelque correction, dans son travail; et il se voyait aveugle, affolé, lui dévorant le cou, lui dévorant la nuque, à pleine bouche. Ou bien, c'était pis encore, le soir, quand ils tardaient tous deux à faire apporter la lampe, un alanguissement sous la tombée lente de la nuit complice, une chute involontaire, l'irréparable, aux bras l'un de l'autre. Toute une colère le soulevait contre ce dénouement possible, certain même, s'il ne trouvait pas le courage de la séparation. Ce serait de sa part le pire des crimes, un abus de confiance, une séduction basse. Sa révolte fut telle, qu'il se leva courageusement, cette fois, et qu'il eut la force de remonter dans la salle, bien résolu à lutter.

En haut, Clotilde s'était tranquillement remise à un dessin. Elle ne tourna pas même la tête, elle se contenta de dire:

--Comme tu as ete longtemps! Je finissais par croire que Martine avait une erreur de dix sous dans ses comptes.

Cette plaisanterie habituelle sur l'avarice de la servante le fit rire. Et il alla s'asseoir tranquillement, lui aussi, devant sa table. Ils ne parlerent plus jusqu'au dejeuner. Une grande douceur le baignait, le calmait, depuis qu'il etait pres d'elle. Il osa la regarder, il fut attendri par son fin profil, son air serieux de grande fille qui s'applique. Avait-il donc fuit un cauchemar, en bas? Allait-il se vaincre si aisement?

--Ah! s'ecria-t-il, quand Martine les appela, j'ai une faim! tu vas voir si je me refais des muscles!

Gaiement, elle etait venue lui prendre le bras.

--C'est ca, maitre! il faut etre joyeux et fort!

Mais, la nuit, dans sa chambre, l'agonie recommenca. A l'idee de la perdre, il avait du enfoncer sa face au fond de l'oreiller, pour etouffer ses cris. Des images s'etaient precisees, il l'avait vue aux bras d'une autre, faisant a un autre le don de son corps vierge, et une jalousie atroce le torturait. Jamais il ne trouverait l'heroisme de consentir a un pareil sacrifice. Toutes sortes de plans se heurtaient dans sa pauvre tete en feu: l'ecarter du mariage, la garder pres de lui, sans qu'elle soupconnat jamais sa passion; s'en aller avec elle, voyager de ville en ville, occuper leurs deux cerveaux d'etudes sans fin, pour conserver leur camaraderie de maitre a eleve; ou meme, s'il le fallait, l'envoyer a son frere dont elle serait la garde-malade, la perdre plutot que de la livrer a un mari. Et, a chacune de ces solutions, il sentait son coeur se dechirer et crier d'angoisse, dans son imperieux besoin de la posseder tout entiere. Il ne se contentait plus de sa presence, il la voulait a lui, pour lui, en lui, telle qu'elle se dressait rayonnante, sur l'obscurite de la chambre, avec sa nudite pure, vetue du seul flot deroule de ses cheveux. Ses bras etreignaient le vide, il sauta du lit, chancelant ainsi qu'un homme pris de boisson; et ce fut seulement dans le grand calme noir de la salle, les pieds nus sur le parquet, qu'il se reveilla de cette folie brusque. Ou allait-il donc, grand Dieu? Frapper a la porte de cette enfant endormie? l'enfoncer peut-etre d'un coup d'epaule? Le petit souffle pur qu'il crut entendre, au milieu du profond silence, le frappa au visage, le renversa, comme un vent sacre. Et il revint s'abattre sur son lit, dans une crise de honte et d'affreux desespoir.

Le lendemain, lorsqu'il se leva, Pascal, brise par l'insomnie, etait resolu. Il prit sa douche de chaque jour, il se sentit raffermi et plus sain. Le parti auquel il venait de s'arreter, etait de forcer Clotilde a engager sa parole. Quand elle aurait accepte formellement d'epouser Ramond, il lui semblait que cette solution irrevocable le soulagerait, lui interdirait toute folie d'esperance. Ce serait une barriere de plus, infranchissable, mise entre elle et lui. Il se trouverait, des lors, arme contre son desir, et s'il souffrait toujours, ce ne serait que de la souffrance, sans cette crainte horrible de devenir un malhonnete homme, de se relever une nuit, pour l'avoir avant l'autre.

Ce matin-la, lorsqu'il expliqua a la jeune fille qu'elle ne pouvait tarder davantage, qu'elle devait une reponse decisive au brave garcon qui l'attendait depuis si longtemps, elle parut d'abord etonnee. Elle le regardait bien en face, dans les yeux; et il avait la force de ne pas se troubler, il insistait simplement d'un air un peu chagrin, comme s'il etait attriste d'avoir a lui dire ces choses. Enfin, elle eut un faible sourire, elle detourna la tete.

--Alors, maitre, tu veux que je te quitte?

Il ne repondit pas directement.

--Ma cherie, je t'assure que ca devient ridicule. Ramond aurait le droit de se facher.

Elle etait allee ranger des papiers sur son pupitre. Puis, apres un silence:

--C'est drôle, te voila avec grand'mere et Martine a present. Elles me persecutent pour que j'en finisse.... Je croyais avoir encore quelques jours. Mais, vraiment, si vous me poussez tous les trois....

Et elle n'acheva point, lui-meme ne la forca pas a s'expliquer plus nettement.

--Alors, demanda-t-il, quand veux-tu que je dise a Ramond de venir?

--Mais il peut venir quand il voudra, jamais ses visites ne m'ont contrariee.... Ne t'en inquiete pas, je le ferai avertir que nous l'attendons, une de ces apres-midi.

Le surlendemain, la scene recommenca. Clotilde n'avait rien fait, et Pascal, cette fois, se montra violent. Il souffrait trop, il avait des crises de detresse, des qu'elle n'etait plus la, pour le calmer par sa fraicheur souriante. Et il exigea, avec des mots rudes, qu'elle se conduisit en fille serieuse, qu'elle ne s'amusat pas davantage d'un homme honorable et qui l'aimait.

--Que diable! puisque la chose doit se faire, finissons-en! Je te previens que je vais envoyer un mot a Ramond et qu'il sera ici demain, a trois heures.

Elle l'avait ecoute, les yeux a terre, muette. Ni l'un ni l'autre ne semblaient vouloir aborder la question de savoir si le mariage etait bien resolu; et ils parlaient de cette idee qu'il y avait la une decision anterieure, absolument prise. Quand il lui vit relever la tete, il trembla, car il avait senti passer un souffle, il la crut sur le point de dire qu'elle s'etait interrogee et qu'elle se refusait a ce mariage. Que serait-il devenu, qu'aurait-il fait, mon Dieu! Deja, il etait envahi d'une immense joie et d'une epouvante folle. Mais elle le regardait, avec ce sourire discret et attendri qui ne quittait plus ses levres, et elle repondit d'un air d'obeissance:

--Comme il te plaira, maitre. Fais-lui dire d'etre ici demain, a trois heures.

La nuit fut si abominable pour Pascal, qu'il se leva tard, en pretextant que ses migraines l'avaient repris. Il n'eprouvait de soulagement que sous l'eau glatee de la douche. Puis, vers dix heures, il sortit, il parla d'aller lui-meme chez Ramond. Mais cette sortie avait un autre but: il connaissait, chez une revendeuse de Plassans, tout un corsage en vieux point d'Alencon, une merveille qui dormait la, dans l'attente d'une folie genereuse d'amant; et l'idee lui etait venue, au milieu de ses tortures de la nuit, d'en faire cadeau a Clotilde, qui en garnirait sa robe de noces. Cette idee amere de la parer lui-meme, de la faire tres belle et toute blanche pour le don de son corps, attendrissait son coeur, epuise de sacrifice. Elle connaissait le corsage, elle l'avait admire un jour avec lui, emerveillee, ne le souhaitant que pour le mettre, a Saint-Saturnin, sur les epaules de la Vierge, une antique Vierge de bois, adoree des fideles. La revendeuse le lui livra dans un petit carton, qu'il put dissimuler et qu'il cacha, en rentrant, au fond de son secretaire.

A trois heures, le docteur Ramond, s'etant presente, trouva dans la salle Pascal et Clotilde, qui l'avaient attendu, fievreux et trop gais, en evitant d'ailleurs de reparler entre eux de sa visite. Il y eut des rires, tout un accueil d'une cordialite exageree.

--Mais vous voila completement remis, maitre! dit le jeune homme. Jamais vous n'avez eu l'air si solide.

Pascal hocha la tete.

--Oh! oh! solide, peut-etre! seulement, le coeur n'y est plus.

Cet aveu involontaire arracha un mouvement a Clotilde, qui les regarda, comme si, par la force meme des circonstances, elle les eut compares l'un a l'autre. Ramond avait sa tete souriante et superbe de beau medecin adore des femmes, sa barbe et ses cheveux noirs, puissamment plantes, tout l'eclat de sa virile jeunesse. Et Pascal, lui, sous ses cheveux blancs, avec sa barbe blanche, cette toison de neige, si touffue encore, gardait la beaute tragique des six mois de tortures qu'il venait de traverser. Sa face douloureuse avait un peu vieillie, il ne conservait que ses grands yeux restes enfants, des yeux bruns, vifs et limpides. Mais, a ce moment, chacun de ses traits exprimait une telle douceur, une bonte si exaltee, que Clotilde finit par arreter son regard sur lui, avec une profonde tendresse. Il y eut un silence, un petit frisson qui passa dans les coeurs.

--En bien! mes enfants, reprit heroiquement Pascal, je crois que vous avez a causer ensemble.... Moi, j'ai quelque chose a faire en bas, je remonterai tout a l'heure.

Et il s'en alla, en leur souriant.

Des qu'ils furent seuls, Clotilde, tres franche, s'approcha de Ramond, les deux mains tendues. Elle lui prit les siennes, les garda, tout en parlant.

--Ecoutez, mon ami, je vais vous faire un gros chagrin.... Il ne faudra pas trop m'en vouloir, car je vous jure que j'ai pour vous une tres profonde amitie.

Tout de suite, il avait compris, il etait devenu pale.

--Clotilde, je vous en prie, ne me donnez pas de reponse, prenez du temps, si vous voulez reflechir encore.

--C'est inutile, mon ami, je suis decidee.

Elle le regardait de son beau regard loyal, elle n'avait pas lache ses mains, pour qu'il sentit bien qu'elle etait sans fièvre et affectueuse. Et ce fut lui qui reprit, d'une voix basse:

--Alors, vous dites non?

--Je dis non, et je vous assure que j'en suis tres peinee. Ne me demandez rien, vous saurez plus tard.

Il s'etait assis, brise par l'emotion qu'il contenait, en homme solide et pondere, dont les plus grosses souffrances ne devaient pas rompre l'equilibre. Jamais un chagrin ne l'avait bouleverse ainsi. Il restait sans voix, tandis que, debout, elle continuait:

--Et surtout, mon ami, ne croyez pas que j'aie fait la coquette avec vous.... Si je vous ai laisse de l'esperance, si je vous ai fait attendre ma reponse, c'est que, reellement, je ne voyais pas clair en moi-meme.... Vous ne pouvez vous imaginer par quelle crise je viens de passer, une veritable tempete, en pleines tenebres, on j'acheve de me retrouver a peine.

Enfin, il parla.

--Puisque vous le desirez, je ne vous demande rien.... Il suffit, d'ailleurs, que vous repondiez a une seule question. Vous ne m'aimez pas, Clotilde?

Elle n'hesita point, elle dit gravement, avec une sympathie emue qui adoucissait la franchise de sa reponse:

--C'est vrai, je ne vous aime pas, je n'ai pour vous qu'une tres sincere affection.

Il s'etait releve, il arreta d'un geste les bonnes paroles qu'elle cherchait encore.

--C'est fini, nous n'en parlerons plus jamais. Je vous desirais heureuse. Ne vous inquietez pas de moi. En ce moment, je suis comme un homme qui vient de recevoir sa maison sur la tete. Mais il faudra bien que je m'en tire.

Un flot de sang envahissait sa face pale, il etouffait, il alla vers la fenetre, puis revint, les pieds lourds, en cherchant a reprendre son aplomb. Largement, il respira. Dans le silence penible, on entendit alors Pascal, qui montait avec bruit l'escalier, pour annoncer son retour.

--Je vous en prie, murmura rapidement Clotilde, ne disons rien a maitre. Il ne connait pas ma decision, je veux la lui apprendre moi-meme, avec menagement, car il tenait a ce mariage.

Pascal s'arreta sur le seuil. Il etait chancelant, essouffle, comme s'il avait monte trop vite. Il eut encore la force de leur sourire.

--Eh bien! les enfants, vous vous etes mis d'accord?

--Mais, sans doute, repondit Ramond, tout aussi frissonnant que lui.

--Alors, voila qui est entendu?

--Complettement, dit a son tour Clotilde, qu'une defaillance avait prise.

Et Pascal vint, en s'appuyant aux meubles, se laisser tomber sur son fauteuil, devant sa table de travail.

--Ah! ah! vous voyez, les jambes ne sont toujours pas fameuses. C'est cette vieille carcasse de corps.... N'importe! je suis tres heureux, tres heureux, mes enfants, votre bonheur va me remettre.

Puis, apres quelques minutes de conversation, lorsque Ramond s'en fut alle, il parut repris de trouble, en se retrouvant seul avec la jeune fille.

--C'est fini, bien fini, tu me le jures?

--Absolument fini.

Des lors, il ne parla plus, il hocha la tete, ayant l'air de repeter qu'il etait ravi, que c'etait parfait, qu'on allait enfin vivre tous tranquillement. Ses yeux s'etaient fermes, il feignit de s'endormir. Mais sa poitrine battait a se rompre, ses paupieres obstinement closes retenaient des larmes.

Ce soir-la, vers dix heures, Clotilde etant descendue donner un ordre a Martine, Pascal profita de l'occasion, pour aller poser, sur le lit de la jeune fille, le petit carton qui contenait le corsage de dentelle. Elle remonta, lui souhaita la bonne nuit accoutumee; et il y avait vingt minutes que lui-meme etait rentre dans sa chambre, deja en bras de chemise, lorsque toute une gaiete sonore eclata a sa porte. Un petit poing tapait, une voix fraiche, criait, avec des rires:

--Viens donc, viens donc voir!

Il ouvrit irresistiblement a cet appel de jeunesse, gagne par cette joie.

--Oh! viens donc, viens donc voir ce qu'un bel oiseau bleu a pose sur mon

lit!

Et elle l'emmena dans sa chambre, sans qu'il put refuser. Elle y avait allumé les deux flambeaux: toute la vieille chambre souriante, avec ses tentures d'un rose fané si tendre, semblait transformée en chapelle; et, sur le lit, tel qu'un linge sacré, offert à l'adoration des croyants, elle avait étalé le corsage en ancien point d'Alençon.

--Non, tu ne te doutes pas!... Imagine-toi que je n'ai pas vu le carton d'abord. J'ai fait mon petit ménage de tous les soirs, je me suis déshabillée, et c'est lorsque je suis venue pour me mettre au lit, que j'ai aperçu ton cadeau.... Ah! quel coup, mon cœur en a chaviré! J'ai bien senti que jamais je ne pourrais attendre le lendemain, et j'ai remis un jupon, et j'ai couru te chercher....

Alors, seulement, il remarqua qu'elle était à demi nue, comme le soir d'orage ou il l'avait surprise en train de voler les dossiers. Et elle apparaissait divine, dans l'allongement fin de son corps de vierge, avec ses jambes fuselées, ses bras souples, son torse mince, à la gorge menue et dure.

Elle lui avait pris les mains, elle les serrait dans ses mains, à elle, de petites mains de caresse, enveloppantes.

--Que tu es bon et que je te remercie! Une telle merveille, un si beau cadeau, à moi qui ne suis personne!... Et tu t'es souvenu: je l'avais admirée, cette vieille relique d'art, je t'avais dit que la Vierge de Saint-Saturnin seule était digne de l'avoir aux épaules.... Je suis contente, oh! contente! Car, c'est vrai, je suis coquette, d'une coquetterie, vois-tu, qui voudrait, parfois des choses folles, des robes lissées avec des rayons, des voiles impalpables, faits avec le bleu du ciel.... Comme je vais être belle! comme je vais être belle!

Radieuse, dans sa reconnaissance exaltée, elle se serrait contre lui, en regardant toujours le corsage, en le forçant à s'émerveiller avec elle. Puis, une soudaine curiosité lui vint.

--Mais, dis? à propos de quoi m'as-tu fait ce royal cadeau?

Depuis qu'elle était accourue le chercher, d'un tel élan de gaieté sonore, Pascal marchait dans un rêve. Il se sentait touché aux larmes par cette gratitude si tendre, il restait là, sans la terreur qu'il y redoutait, apaisé au contraire, ravi, comme à l'approche d'un grand bonheur miraculeux. Cette chambre, où il n'entraît jamais, avait la douceur des lieux sacrés, qui contentent les soifs inassouviées de l'impossible.

Son visage, pourtant, exprima une surprise. Et il répondit:

--Ce cadeau, ma chérie, mais c'est pour ta robe de noces.

À son tour, elle demeura un instant étonnée, n'ayant pas l'air de comprendre. Puis, avec le sourire doux et singulier qu'elle avait depuis quelques jours, elle s'égayait de nouveau.

--Ah! c'est vrai, mon mariage!

Elle redevint serieuse, elle demanda:

--Alors, tu te débarrasses de moi, c'était pour ne plus m'avoir ici que tu tenais tant à me marier.... Me crois-tu donc toujours ton ennemie?

Il sentit la torture revenir, il ne la regarda plus, voulant être héroïque.

--Mon ennemie, sans doute, ne l'es-tu pas? Nous avons tant souffert l'un par l'autre, ces mois derniers! Il vaut mieux que nous nous séparions.... Et puis, j'ignore ce que tu penses, tu ne m'as jamais donné la réponse que j'attendais.

Vainement, elle cherchait son regard. Elle se mit à parler de cette nuit terrible, où ils avaient parcouru les dossiers ensemble. C'était vrai, dans l'ébranlement de tout son être, elle ne lui avait pas dit encore si elle était avec lui ou contre lui. Il avait raison d'exiger une réponse.

Elle lui reprit les mains, elle le força à la regarder.

--Et c'est parce que je suis ton ennemie que tu me renvoies?... Écoute donc! Je ne suis pas ton ennemie, je suis ta servante, ton œuvre et ton bien.... Entends-tu? Je suis avec toi et pour toi, pour toi seul!

Il rayonnait, une joie immense s'allumait au fond de ses yeux.

--Je les mettrai, ces dentelles, oui! Elles serviront à ma nuit de noces, car je désire être belle, très belle, pour toi.... Mais tu n'as donc pas compris! Tu es mon maître, c'est toi que j'aime....

D'un geste éperdu, il essaya inutilement de lui fermer la bouche. Dans un cri, elle acheva.

--Et c'est toi que je veux!

--Non, non! tais-toi, tu me rends fou!... Tu es fiancée à un autre, tu as engagé ta parole, toute cette folie est heureusement impossible.

--L'autre! je l'ai comparé à toi, et je t'ai choisi.... Je l'ai congédié, il est parti, il ne reviendra jamais plus.... Il n'y a que nous deux, et c'est toi que j'aime, et tu m'aimes, je le sais bien, et je me donne....

Un frisson le secouait, il ne luttait déjà plus, emporté dans l'éternel désir, à atteindre, à respirer en elle toute la délicatesse et tout le parfum de la femme en fleur.

--Prends-moi donc, puisque je me donne!

Ce ne fut pas une chute, la vie glorieuse les soulevait, ils s'appartinrent au milieu d'une allégresse. La grande chambre complice, avec son antique mobilier, s'en trouva comme emplie de lumière. Et il n'y avait plus ni

peur, ni souffrances, ni scrupules: ils étaient libres, elle se donnait en le sachant, en le voulant, et il acceptait le don souverain de son corps, ainsi qu'un bien inestimable que la force de son amour avait gagné. Le lieu, le temps, les âges avaient disparu. Il ne restait que l'immortelle nature, la passion qui possède et qui crée, le bonheur qui veut être. Elle, éblouie et délicieuse, n'eut que le doux cri de sa virginité perdue; et lui, dans un sanglot de ravissement, l'étreignait toute, la remerciait, sans qu'elle put comprendre, d'avoir refait de lui un homme.

Pascal et Clotilde restèrent aux bras l'un de l'autre, noyés d'une extase, divinement joyeux et triomphants. L'air de la nuit était suave, le silence avait un calme attendri. Des heures, des heures coulerent, dans cette félicité à goûter leur joie. Tout de suite, elle avait murmuré à son oreille, d'une voix de caresse, des paroles lentes, infinies:

--Maitre, oh! maitre, maitre....

Et ce mot, qu'elle disait d'habitude, autrefois, prenait à cette heure une signification profonde, s'élargissait et se prolongeait, comme s'il eût exprimé tout le don de son être. Elle le répétait avec une ferveur reconnaissante, en femme qui comprenait et qui se soumettait. N'était-ce pas la mystique vaincue, la réalité consentie, la vie glorifiée, avec l'amour enfin connu et satisfait?

--Maitre, maitre, cela vient de loin, il faut que je le dise et me confesse.... C'est vrai que j'allais à l'église pour être heureuse. Le malheur était que je ne pouvais pas croire: je voulais trop comprendre, leurs dogmes revoltaient ma raison, leur paradis me semblait une puérilité invraisemblable.... Cependant, je croyais que le monde ne s'arrête pas à la sensation, qu'il y a tout un monde inconnu dont il faut tenir compte; et cela, maitre, je le crois encore, c'est l'idée de l'au delà, que le bonheur même, enfin trouvé à ton cou, n'effacera pas.... Mais ce besoin du bonheur, ce besoin d'être heureuse tout de suite, d'avoir une certitude, comme j'en ai souffert! Si j'allais à l'église, c'était qu'il me manquait quelque chose et que je le cherchais. Mon angoisse était faite de cette irrésistible envie de combler mon désir.... Tu te souviens de ce que tu appelais mon éternelle soif d'illusion et de mensonge. Une nuit, sur l'aire, par un grand ciel étoilé, tu te souviens? J'avais l'horreur de ta science, je m'irritais contre les ruines dont elle sème le sol, je détournais les yeux des plaies effroyables qu'elle découvre. Et je voulais, maitre, t'emmener dans une solitude, tous les deux ignores, loin du monde, pour vivre en Dieu.... Ah! quel tourment, d'avoir soif, et de se débattre, et de n'être point contentée!

Doucement, sans une parole, il la baisa sur les deux yeux.

--Puis, maitre, tu te souviens encore, continua-t-elle de sa voix légère comme un souffle, ce fut le grand choc moral, par la nuit d'orage, lorsque tu me donnas cette terrible leçon de vie, en vidant tes dossiers devant moi. Tu me l'avais dit déjà: "Connais la vie, aime-la, vis-la telle qu'elle doit être vécue". Mais quel effroyable et vaste fleuve, roulant tout à une mer humaine, qu'il grossit sans cesse pour l'avenir inconnu!... Et, vois-tu, maitre, le sourd travail, en moi, est parti de là. C'est de là

qu'est nee, en mon coeur et en ma chair, la force amere de la realite. D'abord, je suis restee comme aneantie, tant le coup etait rude. Je ne me retrouvais pas, je gardais le silence, parce que je n'avais rien de net a dire. Ensuite, peu a peu, l'evolution s'est produite, j'ai eu des revoltes dernieres, pour ne pas avouer ma defaite.... Cependant, chaque jour davantage, la verite se faisait en moi, je sentais bien que tu etais mon maitre, qu'il n'y avait pas de bonheur en dehors de toi, de ta science et de ta bonte. Tu etais la vie elle-meme, tolerante et large, disant tout, acceptant tout, dans l'unique amour de la sante et de l'effort, croyant a l'oeuvre du monde, mettant le sens de la destinee dans ce labeur que nous accomplissons tous avec passion, en nous acharnant a vivre, a aimer, a refaire de la vie, et de la vie encore, malgre nos abominations et nos miseres.... Oh! vivre, vivre, c'est la grande besogne, c'est l'oeuvre continuee, achevee sans doute un soir!

Silencieux, il souriait, il la baisa sur la bouche.

--Et, maitre, si je t'ai toujours aime, du plus loin de ma jeunesse, c'est, je crois bien, la nuit terrible, que tu m'as marquee et faite tienne.... Tu te rappelles de quelle etreinte violente tu m'avais etouffee. Il m'en restait une meurtrissure, des gouttes de sang a l'epaule. J'etais a demi nue, ton corps etait comme entre dans le mien. Nous nous sommes battus, tu as ete le plus fort, j'en ai conserve le besoin d'un soutien. D'abord, je me suis crue humiliee; puis, j'ai vu que ce n'etait qu'une soumission infiniment douce.... Toujours je te sentais en moi. Ton geste, a distance, me faisait tressaillir, car il me semblait qu'il m'avait effleuree. J'aurais voulu que ton etreinte me reprit, m'ecrasat jusqu'a me fondre en toi, a jamais. Et j'etais avertie, je devinais que ton desir etait le meme, que la violence qui m'avait faite tienne t'avait fait mien, que tu luttais pour ne pas me saisir, au passage, et me garder.... Deja, en te soignant, quand tu as ete malade, je me suis contentee un peu. C'est a partir de ce moment que j'ai compris. Je ne suis plus allee a l'eglise, je commencais a etre heureuse pres de toi, tu devenais la certitude.... Rappelle-toi, je t'avais crie, sur l'aire, qu'il manquait quelque chose, dans notre tendresse. Elle etait vide, et j'avais le besoin de l'emplir. Que pouvait-il nous manquer, si ce n'etait Dieu, la raison d'etre du monde? Et c'etait la divinite en effet, l'entiere possession, l'acte d'amour et de vie.

Elle n'avait plus que des balbutiements, il riait de leur victoire; et ils se repirent. La nuit entiere fut une beatitude, dans la chambre heureuse, embaumee de jeunesse et de passion. Quand le petit jour parut, ils ouvriront toutes grandes les fenetres pour que le printemps entrait. Le soleil fecondant d'avril se levait dans un ciel immense, d'une purete sans tache, et la terre, soulevee par le frisson des germes, chantait gaiement les noces.

Alors, ce fut la possession heureuse, l'idylle heureuse. Clotilde etait le renouveau qui arrivait a Pascal sur le tard, au declin de l'age. Elle lui apportait du soleil et des fleurs, plein sa robe d'amante; et, cette jeunesse, elle la lui donnait apres les trente annees de son dur travail, lorsqu'il etait las deja, et palissant, d'etre descendu dans l'epouvante des plaies humaines. Il renaissait sous ses grands yeux clairs, au souffle pur de son haleine. C'etait encore la foi en la vie, en la sante, en la force, a l'eternel recommencement.

Ce premier matin, apres la nuit des noces; Clotilde sortit la premiere de la chambre, seulement vers dix heures. Au milieu de la salle de travail, tout de suite elle apercut Martine, plantee sur les jambes, d'un air effare. La veille, le docteur, en suivant la jeune fille, avait laisse sa porte ouverte; et la servante, entree librement, venait de constater que le lit n'etait pas meme defait. Puis, elle avait eu la surprise d'entendre un bruit de voix sortir de l'autre chambre. Sa stupeur etait telle, qu'elle en devenait plaisante.

Et Clotilde, egayee, dans un rayonnement de bonheur, dans un elan d'allegresse extraordinaire, qui emportait tout, se jeta vers elle, lui cria:

--Martine, je ne pars pas!... Maitre et moi, nous nous sommes maries.

Sous le coup, la vieille servante chancela. Un dechirement, une douleur affreuse blemit sa pauvre face usee, d'un renoncement de nonne, dans la blancheur de sa coiffe. Elle ne prononca pas un mot, elle tourna sur les talons, descendit, alla s'abattre au fond de la cuisine, les coudes sur sa table a hacher, ou elle sanglota entre ses mains jointes.

Clotilde, inquiete, desolee, l'avait suivie. Et elle tachait de comprendre et de la consoler.

--Voyons, es-tu bete! qu'est-ce qu'il te prend?... Maitre et moi, nous t'aimerons tout de meme, nous te garderons toujours.... Ce n'est pas parce que nous sommes maries que tu seras malheureuse. Au contraire, la maison va etre gaie maintenant, du matin au soir.

Mais Martine sanglotait plus fort, eperdument.

--Reponds-moi, au moins. Dis-moi pourquoi tu es fachee et pourquoi tu pleures.... Ca ne te fait donc pas plaisir de savoir que maitre est si heureux, si heureux!... Je vais l'appeler, maitre, et c'est lui qui te forcera bien a repondre.

A cette menace, la vieille servante, tout d'un coup, se leva, se jeta dans sa chambre, dont la porte s'ouvrait sur la cuisine; et elle repoussa cette porte, avec un geste furieux, elle s'enferma, violemment. En vain, la jeune fille appela, tapa, s'epuisa.

Pascal finit par descendre, au bruit.

--Eh bien! quoi donc?

--Mais c'est cette obstinee de Martine! Imagine-toi qu'elle s'est mise a sangloter, quand elle a su notre bonheur. Et elle s'est barricadee, elle ne bouge plus.

Elle ne bougeait plus, en effet. Pascal appela, frappa, a son tour. Il s'emporta, il s'attendrit. L'un apres l'autre, ils recommencerent. Rien ne repondait, il ne venait de la petite chambre qu'un silence de mort. Et ils se la figuraient, cette petite chambre, d'une proprete maniaque, avec sa commode de noyer et son lit monacal, garni de rideaux blancs. Sans doute, sur ce lit, ou la servante avait dormi seule toute sa vie de femme, elle s'etait jete pour mordre son traversin et etouffer ses sanglots.

--Ah! tant pis! dit enfin Clotilde, dans l'egoisme de sa joie, qu'elle boude!

Puis, saisissant Pascal entre ses mains fraiches, levant vers lui sa tete charmante, ou brulait encore toute une ardeur a se donner, a etre sa chose:

--Tu ne sais pas, maitre, c'est moi qui serai ta servante, aujourd'hui.

Il la baisa sur les yeux, emu de gratitude; et, tout de suite, elle commença par s'occuper du dejeuner, elle bouleversa la cuisine. Elle s'etait drapée dans un immense tablier blanc, elle etait delicieuse, les manches retroussées, montrant ses bras delicats, comme pour une besogne enorme. Justement, il y avait deja la des cotelettes, qu'elle fit tres bien cuire. Elle ajouta des oeufs brouilles, elle reussit meme des pommes de terre frites. Et ce fut un dejeuner exquis, vingt fois coupe par son zele, par sa hate a courir chercher du pain, de l'eau, une fourchette oubliee. S'il l'avait tolere, elle se serait mise a genoux, pour le servir. Ah! etre seuls, n'etre plus qu'eux deux, dans cette grande maison tendre, et se sentir loin du monde, et avoir la liberte de rire et de s'aimer en paix!

Toute l'apres-midi, ils s'attarderent au menage, balayerent, firent le lit. Lui-meme avait voulu l'aider. C'etait un jeu, ils s'amusaient comme des enfants rieurs. Et, de loin en loin, cependant, ils revenaient frapper a la porte de Martine. Voyons, c'etait fou, elle n'allait pas se laisser mourir de faim! Avait-on jamais vu une mule pareille, quand personne, ne lui avait rien fait ni rien dit! Mais les coups resonnaient toujours dans le vide morne de la chambre. La nuit tomba, ils durent s'occuper encore du diner, qu'ils mangerent, serres l'un contre l'autre, dans la meme assiette. Avant de se coucher, ils tenterent un dernier effort, ils menacerent d'enfoncer la porte, sans que leur oreille, collee contre le bois, percut meme un frisson. Et, le lendemain, au reveil, quand ils redescendirent, ils furent pris d'une serieuse inquietude, en constatant que rien n'avait bouge, que la porte restait hermetiquement close. Il y avait vingt-quatre heures que la servante n'avait donne signe de vie.

Puis, comme ils rentraient dans la cuisine, d'ou ils s'etaient absentes un instant, Clotilde et Pascal furent stupefaits, en apercevant Martine assise devant sa table, en train d'eplucher de l'oseille, pour le dejeuner. Elle avait repris sans bruit sa place de servante.

--Mais qu'est-ce que tu as eu? s'écria Clotilde. Vas-tu parler, a present?

Elle leva sa triste face, ravagée de larmes. Un grand calme s'y était fait pourtant, et l'on n'y voyait plus que la morne vieillesse, dans sa resignation. D'un air d'infini reproche, elle regarda la jeune fille; puis, elle baissa de nouveau la tête, sans parler.

--Est-ce donc que tu nous en veux?

Et, devant son silence morne, Pascal intervint.

--Vous nous en voulez, ma bonne Martine?

Alors, la vieille servante le regarda, lui, avec son adoration d'autrefois, comme si elle l'aimait assez, pour supporter tout et rester quand même. Elle parla enfin.

--Non, je n'en veux a personne.... Le maitre est libre. Tout va bien, s'il est content.

La vie nouvelle, des lors, s'établit. Les vingt-cinq ans de Clotilde, restée enfantine longtemps, s'épanouissaient en une fleur d'amour, exquise et pleine. Depuis que son cœur avait battu, le garçon intelligent qu'elle était, avec sa tête ronde, aux courts cheveux bouclés, avait fait place a une femme adorable, a toute la femme, qui aime a être aimée. Son grand charme, malgré sa science, prise au hasard de ses lectures, était sa naïveté de vierge, comme si son attente ignorée de l'amour lui avait fait réserver le don de son être, son anéantissement dans l'homme qu'elle aimerait. Certainement, elle s'était donnée autant par reconnaissance, par admiration, que par tendresse, heureuse de le rendre heureux, goutant une joie a n'être qu'une petite enfant entre ses bras, une chose a lui qu'il adorait, un bien précieux, qu'il baisait a genoux, dans un culte exalté. De la dévote de jadis, elle avait encore l'abandon docile aux mains d'un maître âgé et tout-puissant, tirant de lui sa consolation et sa force, gardant, par delà la sensation, le frisson sacré de la croyante qu'elle était restée. Mais, surtout, cette amoureuse, si femme, si pâmée, offrait le cas délicieux d'être une bien portante, une gaie, mangeant a belles dents, apportant un peu de la vaillance de son grand-père le soldat, emplissant la maison du vol souple de ses membres, de la fraîcheur de sa peau, de la grâce élancée de sa taille, de son col, de tout son corps jeune, divinement frais.

Et Pascal, lui, était redevenu beau, dans l'amour, de sa beauté sereine d'homme resté vigoureux, sous ses cheveux blancs. Il n'avait plus sa face douloureuse des mois de chagrin et de souffrance qu'il venait de passer; il reprenait sa bonne figure, ses grands yeux vifs, encore pleins d'enfance, ses traits fins, ou riait la bonté; tandis que ses cheveux blancs, sa barbe blanche, poussaient plus drus, d'une abondance lionne, dont le flot de neige le rajeunissait. Il s'était gardé si longtemps, dans sa vie solitaire de travailleur acharné, sans vices, sans débauches, qu'il retrouvait sa virilité, mise a l'écart, renaissante, ayant la hâte de se contenter enfin. Un réveil l'emportait, une fougue de jeune homme éclatant en gestes, en cris, en un besoin continuel de se dépenser et de vivre. Tout lui

redevenait nouveau et ravissant, le moindre coin du vaste horizon l'émerveillait, une simple fleur le jetait dans une extase de parfum, un mot de tendresse quotidienne, affaibli par l'usage, le touchait aux larmes, comme une invention toute fraîche du coeur, que des millions de bouches n'avaient point fanée. Le "Je t'aime" de Clotilde était une infinie caresse dont personne au monde ne connaissait le goût surhumain. Et, avec la santé, avec la beauté, la gaieté aussi lui était revenue, cette gaieté tranquille qu'il devait autrefois à son amour de la vie, et qu'aujourd'hui ensoleillait sa passion, toutes les raisons qu'il avait de trouver la vie meilleure encore.

A eux deux, la jeunesse en fleur, la force mûre, si saines, si gaies, si heureuses, ils firent un couple rayonnant. Pendant un grand mois, ils s'enfermèrent, ils ne sortirent pas une seule fois de la Souleïade. La chambre même leur suffit d'abord, cette chambre tendue d'une vieille et attendrissante indienne, au ton d'aurore, avec ses meubles empire, sa vaste et raide chaise longue, sa haute psyché monumentale. Ils ne pouvaient regarder sans joie la pendule, une borne de bronze doré, contre laquelle l'Amour souriant contemplait le Temps endormi. N'était-ce point une allusion? ils en plaisantaient parfois. Toute une complicité affectueuse leur venait ainsi des moindres objets, de ces vieilleries si douces, ou d'autres avaient aimé avant eux, ou elle-même, à cette heure, remettait son printemps. Un soir, elle jura qu'elle avait vu, dans la psyché, une dame très jolie, qui se déshabillait, et qui n'était sûrement pas elle; puis, reprise par son besoin de chimère, elle fit tout haut le rêve qu'elle apparaîtrait de la sorte, cent ans plus tard, à une amoureuse de l'autre siècle, un soir de nuit heureuse. Lui, ravi, adorait cette chambre, où il la retrouvait toute, jusque dans l'air qu'il y respirait; et il y vivait, il n'habitait plus sa propre chambre, noire, glacée, dont il se hâtait de sortir comme d'une cave, avec un frisson, les rares fois qu'il devait y entrer. Ensuite, la pièce où tous deux se plaisaient aussi, était la vaste salle de travail, pleine de leurs habitudes et de leur passé d'affection. Ils y demeuraient les journées entières, n'y travaillant guère pourtant. La grande armoire de chêne sculpté dormait, portes closes, ainsi que les bibliothèques. Sur les tables, les papiers et les livres s'entassaient, sans qu'on les dérangeât de place. Comme les jeunes époux, ils étaient à leur passion unique, hors de leurs occupations anciennes, hors de la vie. Les heures leur semblaient trop courtes, à goûter le charme d'être l'un contre l'autre, souvent assis dans le même ancien et large fauteuil, heureux de la douceur du haut plafond, de ce domaine bien à eux, sans luxe et sans ordre, encombré d'objets familiers, égayé, du matin au soir, par la bonne chaleur renaissante des soleils d'avril. Lorsque, lui, pris de remords, parlait de travailler, elle lui liait les bras de ses bras souples, elle le gardait pour elle, en riant, ne voulant pas que trop de travail le lui rendit malade encore. Et, en bas, ils aimaient également la salle à manger, si gaie, avec ses panneaux clairs, relevés de filets bleus, ses meubles de vieil acajou, ses grands pastels fleuris, sa suspension de cuivre, toujours reluisante. Ils y devoraient à belles dents, ils ne s'en sauvaient, après chaque repas, que pour remonter dans leur chère solitude.

Puis, quand la maison leur sembla trop petite, ils eurent le jardin, la Souleïade entière. Le printemps montait avec le soleil, avril à son déclin commençait à fleurir les roses. Et quelle joie, cette propriété, si bien

close de murs, ou rien du dehors ne les pouvait inquieter! Ce furent de longs oublis sur la terrasse, en face de l'immense horizon, déroulant le cours ombragé de la Viorne et les coteaux de Sainte-Marthe, depuis les barres rocheuses de la Seille jusqu'aux lointains poudreux de la vallée de Plassans. Ils n'avaient la d'autre ombre que celle des deux cyprès centenaires, plantes aux deux bouts, pareils à deux énormes cierges verdâtres, qu'on voyait de trois lieues. Parfois, ils descendirent la pente, pour le plaisir de remonter les gradins géants, escaladant les petits murs de pierres sèches qui soutenaient les terres, regardant si les olives chétives, si les amandes maigres poussaient. Plus souvent, ils firent des promenades délicieuses sous les fines aiguilles de la pinède, toutes trempées de soleil, exhalant un puissant parfum de résine, des tours sans cesse repris, le long du mur de clôture, derrière lequel on entendait seulement, de loin en loin, le gros bruit d'une charrette dans l'étroit chemin des Fenouillères, des stations enchantées sur l'aire antique, d'où l'on voyait tout le ciel, et où ils aimaient à s'étendre, avec le souvenir attendri de leurs larmes d'autrefois, lorsque leur amour, ignore d'eux-mêmes, se querellait sous les étoiles. Mais la retraite préférée, celle où ils finissaient toujours par aller se perdre, ce fut le quinconce de platanes, l'épais ombrage, alors d'un vert tendre, pareil à une dentelle. Dessous, les buis énormes, les anciennes bordures du jardin français disparu, faisaient une sorte de labyrinthe, dont ils ne trouvaient jamais le bout. Et le filet d'eau de la fontaine, l'éternelle et pure vibration de cristal, leur paraissait chanter dans leur cœur. Ils restaient assis près du bassin moussu, ils laissaient tomber la le crépuscule, peu à peu noyées sous les ténèbres des arbres, les mains unies, les lèvres rejointes, tandis que l'eau, qu'on ne voyait plus, filait sans fin sa note de flûte.

Jusqu'au milieu de mai, Pascal et Clotilde s'enfermèrent ainsi, sans même franchir le seuil de leur retraite. Un matin, comme elle s'attardait au lit, il disparut, rentra une heure plus tard; et, l'ayant retrouvée couchée, dans son joli désordre, les bras nus, les épaules nues, il lui mit aux oreilles deux brillants, qu'il venait de courir acheter, en se rappelant que l'anniversaire de sa naissance tombait ce jour-là. Elle adorait les bijoux, elle fut surprise et ravie, elle ne voulut plus se lever, tellement elle se trouvait belle, ainsi dévêtue, avec ces étoiles au bord des joues. À partir de ce moment, il ne se passa pas de semaine, sans qu'il s'évadât de la sorte une ou deux fois, le matin, pour rapporter quelque cadeau. Les moindres prétextes lui étaient bons, une fête, un désir, une simple joie. Il profitait de ses jours de paresse, s'arrangeait de façon à être de retour, avant qu'elle se levât, et il la paraît lui-même, au lit. Ce furent, successivement, des bagues, des bracelets, un collier, un diadème mince. Il sortait les autres bijoux, il se faisait un jeu de les lui mettre tous, au milieu de leurs rires. Elle était comme une idole, le dos contre l'oreiller, assise sur son seant, chargée d'or, avec un bandeau d'or dans ses cheveux, de l'or à ses bras nus, de l'or à sa gorge nue, toute nue et divine, ruisselante d'or et de pierreries. Sa coquetterie de femme en était délicieusement satisfaite, elle se laissait aimer à genoux, en sentant bien qu'il y avait seulement la une forme exaltée de l'amour. Pourtant, elle commençait à gronder un peu, à lui faire de sages remontrances, car ça devenait absurde, en somme, ces cadeaux, qu'elle devait serrer ensuite au fond d'un tiroir, sans jamais s'en servir,

n'allant nulle part. Ils tombaient à l'oubli, après l'heure de contentement et de gratitude qu'ils leur procuraient, dans leur nouveauté. Mais lui ne l'écoutait pas, emporté par cette véritable folie du don, incapable de résister au besoin d'acheter l'objet, dès que l'idée l'avait pris de le lui donner. C'était une largesse de cœur, un impérieux désir de lui prouver qu'il pensait toujours à elle, un orgueil à la voir la plus magnifique, la plus heureuse, la plus enviée, un sentiment du don plus profond encore, qui le poussait à se dépouiller, à ne rien garder de son argent, de sa chair, de sa vie. Et puis, quelles délices, quand il croyait lui avoir fait un vrai plaisir, qu'il la voyait se jeter à son cou, toute rouge, avec de gros baisers pour remerciements! Après les bijoux, ce furent des robes, des chiffons, des objets de toilette. La chambre s'encombrait, les tiroirs allaient déborder.

Un matin, elle se fâcha. Il avait apporté une nouvelle bague.

--Mais puisque je n'en mets jamais! Et, regarde! si je les mettais, j'en aurais jusqu'au bout des doigts.... Je t'en prie, sois raisonnable.

Il restait confus.

--Alors, je ne t'ai pas fait plaisir?

Elle dut le prendre entre ses bras, lui jurer qu'elle était bienheureuse, avec des larmes dans les yeux. Il se montrait si bon, il se dépensait si absolument pour elle! Et, comme, ce matin-là, il osait parler d'arranger la chambre, de tendre les murs d'étoffe, de faire poser un tapis, elle le supplia de nouveau.

--Oh! non, oh! non, de grâce!... Ne touche pas à ma vieille chambre, toute pleine de souvenirs, où j'ai grandi, où nous nous sommes aimés. Il me semblerait que nous ne serions plus chez nous.

Dans la maison, le silence obstiné de Martine condamnait ces dépenses exagérées et inutiles. Elle avait pris une attitude moins familière, comme si, depuis la situation nouvelle, elle était retombée, de son rôle de gouvernante amie, à son ancien rang de servante. Vis-à-vis de Clotilde surtout, elle changeait, la traitait en jeune dame, en maîtresse moins aimée et plus obéie. Quand elle entra dans la chambre à coucher, quand elle les servait au lit tous les deux, son visage gardait son air de soumission résignée, toujours en adoration devant son maître, indifférente au reste. À deux ou trois reprises pourtant, le matin, elle parut le visage ravagé, les yeux perdus de larmes, sans vouloir répondre directement aux questions, disant que ce n'était rien, qu'elle avait pris un coup d'air. Et jamais elle ne faisait une réflexion sur les cadeaux dont les tiroirs s'emplissaient, elle ne semblait même pas les voir, les essuyait, les rangeait, sans un mot d'admiration ni de blâme. Seulement, toute sa personne se revoltait contre cette folie du don, qui ne pouvait sûrement lui entrer dans la cervelle. Elle protestait à sa manière en outrant son économie, réduisant les dépenses du ménage, le conduisant d'une si stricte façon, qu'elle trouvait le moyen de rogner sur les petits frais infimes. Ainsi, elle supprima un tiers du lait, elle ne mit plus d'entremets sucrés que le dimanche. Pascal et Clotilde, sans oser se plaindre, riaient entre

eux de cette grosse avarice, recommençaient les plaisanteries qui les amusaient depuis dix ans, en se racontant que, lorsqu'elle beurrerait des légumes, elle les faisait sauter dans la passoire, pour ravoir le beurre par-dessous.

Mais, ce trimestre-la, elle voulut rendre des comptes. D'habitude, elle allait toucher elle-meme, tous les trois mois, chez le notaire, maître Grandguillot, les quinze cents francs de rente, dont elle disposait ensuite a sa guise, marquant les dépenses sur un livre, que le docteur avait cesse de vérifier, depuis des années. Elle l'apporta, elle exigea qu'il y jetât un coup d'oeil. Il s'en défendait, trouvait tout très bien.

--C'est que, monsieur, dit-elle, j'ai pu mettre, cette fois, de l'argent de cote. Oui, trois cents francs.... Les voici.

Il la regardait, stupefié. Elle joignait tout juste les deux bouts, d'ordinaire. Par quel miracle de lesinerie avait-elle pu réserver une pareille somme? Il finit par rire.

--Ah! ma pauvre Martine, c'est donc ça que nous avons mangé tant de pommes de terre! Vous êtes une perle d'économie, mais vraiment gatez-nous un peu plus.

Ce discret reproche la blessa si profondément, qu'elle se laissa aller enfin a une allusion.

--Dame! monsieur, quand on jette tant d'argent par les fenêtres, d'un cote, on fait bien d'être prudent, de l'autre.

Il comprit, il ne se facha pas, amuse au contraire de la leçon.

--Ah! ah! ce sont mes comptes que vous épluchez! Mais vous savez, Martine, que, moi aussi, j'ai des économies qui dorment!

Il parlait de l'argent que ses malades lui donnaient encore parfois, et qu'il jetait dans un tiroir de son secrétaire. Depuis plus de seize ans, il y mettait ainsi, chaque année, près de quatre mille francs, ce qui aurait fini par faire un véritable petit trésor, de l'or et des billets péle-mêle, s'il n'avait tiré de là, au jour le jour, sans compter, des sommes assez grosses, pour ses expériences et ses caprices. Tout l'argent des cadeaux sortait de ce tiroir, il le rouvrait sans cesse, maintenant. D'ailleurs, il le croyait inépuisable, il était si habitué a y prendre ce dont il avait besoin, que la crainte ne lui venait pas d'en voir jamais le fond.

--On peut bien jouir un peu de ses économies, continua-t-il gaiement. Puisque c'est vous qui allez chez le notaire, Martine, vous n'ignorez pas que j'ai mes rentes, a part.

Elle dit alors, avec la voix blanche des avares, que hante le cauchemar d'un désastre toujours menaçant:

--Et si vous ne les aviez plus?

Ebahi, Pascal la contempla, se contenta de répondre par un grand geste vague, car la possibilité d'un malheur n'entraînait même pas dans son esprit. Il pensa que l'avarice lui tournait la tête; et il s'en amusa, le soir, avec Clotilde.

Dans Plassans, les cadeaux furent aussi la cause de commerces sans fin. Ce qui se passait à la Souleïade, cette flambee d'amour si particulière et si ardente, s'était ébruitée, avait franchi les murs, on ne savait trop comment, par cette force d'expansion qui alimente la curiosité des petites villes, toujours en éveil. La servante, certainement, ne parlait pas; mais son air suffisait peut-être, des paroles volaient quand même, on avait sans doute guetté les deux amoureux, par-dessus les murs. Et l'achat des cadeaux était survenu alors, prouvant tout, aggravant tout. Quand le docteur, de bon matin, battait les rues, entraînait chez les bijoutiers, les lingères, les modistes, des yeux se braquaient aux fenêtres, ses moindres emplettes étaient espionnées, la ville entière savait, le soir, qu'il avait donné encore une capeline de foulard, des chemises garnies de dentelle, un bracelet orné de saphirs. Et cela tournait au scandale, cet oncle qui avait débauché sa nièce, qui faisait pour elle des folies de jeune homme, qui la paraissait comme une sainte Vierge. Les histoires les plus extraordinaires commençaient à circuler, on se montrait la Souleïade du doigt, en passant.

Mais ce fut surtout la vieille madame Rougon qui entra dans une indignation exaspérée. Elle avait cessé d'aller chez son fils, en apprenant que le mariage de Clotilde avec le docteur Ramond était rompu. On se moquait d'elle, on ne se rendait à aucun de ses desirs. Puis, après un grand mois de rupture, pendant lequel elle n'avait rien compris aux airs apitoyés, aux condoléances discrètes, aux sourires vagues qui l'accueillaient partout, elle venait brusquement de tout savoir, un coup de massue en plein crâne. Et elle qui, lors de la maladie de Pascal, cette histoire de loup-garou, vivant dans l'orgueil et la peur, avait tempêté, pour ne pas redevenir la fable de la ville! C'était pis cette fois, le comble du scandale, une aventure gaillarde dont on faisait des gorges chaudes! De nouveau, la légende des Rougon était en péril, son malheureux fils ne savait décidément qu'inventer pour détruire la gloire de la famille, si péniblement conquise. Aussi, dans l'émotion de sa colère, elle qui s'était faite la gardienne de cette gloire, résolue à épurer la légende par tous les moyens, mit-elle son chapeau et courut-elle à la Souleïade, avec la vivacité juvénile de ses quatre-vingts ans. Il était dix heures du matin.

Pascal, que la rupture avec sa mère enchantait, n'était heureusement pas là, en course depuis une heure à la recherche d'une vieille boucle d'argent, dont il avait eu l'idée pour une ceinture. Et Felicité tomba sur Clotilde, comme celle-ci achevait sa toilette, encore en camisole, les bras nus, les cheveux dénoués, d'une gaieté et d'une fraîcheur de rose.

Le premier choc fut rude. La vieille dame vida son cœur, s'indigna, parla avec emportement de la religion et de la morale. Enfin, elle conclut.

--Réponds, pourquoi avez-vous fait cette horrible chose qui est un défi à Dieu et aux hommes?

Souriante, très respectueuse d'ailleurs, la jeune fille l'avait écoutée.

--Mais parce que ca nous a plu, grand'mere. Ne sommes-nous pas libres? Nous n'avons de devoir envers personne.

--Pas de devoir! et envers moi, donc! et envers la famille! Voila encore qu'on va nous trainer dans la boue, si tu crois que ca me fait plaisir!

Tout d'un coup, son emportement s'apaisa. Elle la regardait, la trouvait adorable. Au fond, ce qui s'etait passe ne la surprenait pas autrement, elle s'en moquait, elle avait le simple desir que cela se terminat d'une facon correcte, afin de faire taire les mauvaises langues. Et, conciliante, elle s'ecria:

--Alors, mariez-vous! Pourquoi ne vous mariez-vous pas?

Clotilde demeura un instant surprise. Ni elle ni le docteur n'avaient eu cette idee du mariage. Elle se remit a sourire.

--Est-ce que nous en serons plus heureux, grand'mere?

--Il ne s'agit pas de vous, il s'agit encore une fois de moi, de tous les votres.... Comment peux-tu, ma chere enfant, plaisanter avec ces choses sacrees? Tu as donc perdu toute vergogne?

Mais la jeune fille, sans se revolter, toujours tres douce, eut un geste large, comme pour dire qu'elle ne pouvait avoir la honte de sa faute. Ah! mon Dieu! quand la vie charriait tant de corruption et tant de faiblesse, quel mal avaient-ils fait, sous le ciel eclatant, de se donner le grand bonheur d'etre l'un a l'autre? Du reste, elle n'y mettait aucune obstination raisonnee.

--Sans doute, nous nous marierons, puisque tu le desires, grand'mere. Il fera ce que je voudrai.... Mais plus tard, rien ne presse.

Et elle gardait sa serenite rieuse. Puisqu'ils vivaient hors du monde, pourquoi s'inquieter du monde?

La vieille madame Rougon dut s'en aller, en se contentant de cette promesse vague. Des ce moment, dans la ville, elle affecta d'avoir cesse tous rapports avec la Soulejade, ce lieu de perdition et de honte. Elle n'y remettait plus les pieds, elle portait noblement le deuil de cette affliction nouvelle. Mais elle ne desarmait pourtant pas, restee aux aguets, prete a profiter de la moindre circonstance pour rentrer dans la place, avec cette tenacite qui lui avait toujours valu la victoire.

Ce fut alors que Pascal et Clotilde cesserent de se cloitrer. Il n'y eut pas, chez eux, de provocation, ils ne voulurent pas repondre aux vilains bruits en affichant leur bonheur. Cela se produisit comme une expansion naturelle de leur joie. Lentement, leur amour avait eu un besoin d'elargissement et d'espace, d'abord hors de la chambre, puis hors de la maison, maintenant hors du jardin, dans la ville, dans l'horizon vaste. Il emplissait tout, il leur donnait le monde. Le docteur reprit donc tranquillement ses visites, et il emmenait la jeune fille, et ils s'en

allaient ensemble par les promenades, par les rues, elle a son bras, en robe claire, coiffée d'une gerbe de fleurs, lui boutonne dans sa redingote, avec son chapeau à larges bords. Lui, était tout blanc; elle, était toute blonde. Ils s'avancaient, la tête haute, droits et souriants, au milieu d'un tel rayonnement de félicité, qu'ils semblaient marcher dans une gloire. D'abord, l'émotion fut énorme, les boutiquiers se mettaient sur leurs portes, des femmes se penchaient aux fenêtres, des passants s'arrêtaient pour les suivre des yeux. On chuchotait, on riait, on se les montrait du doigt. Il semblait à craindre que cette poussée de curiosité hostile ne finit par gagner les gamins et ne leur fit jeter des pierres. Mais, ils étaient si beaux, lui superbe et triomphal, elle si jeune, si soumise et si fière, qu'une invincible indulgence vint peu à peu à tout le monde. On ne pouvait se défendre de les envier et de les aimer, dans une contagion enchantée de tendresse. Ils dégageaient un charme qui retournait les cœurs. La ville neuve, avec sa population bourgeoise de fonctionnaires et d'enrichis, fut la dernière conquise. Le quartier Saint-Marc, malgré son rigorisme, se montra tout de suite accueillant, d'une tolérance discrète, lorsqu'ils suivaient les trottoirs déserts, semés d'herbe, le long des vieux hôtels silencieux et clos, d'où s'exhalait le parfum évaporé des amours d'autrefois. Et ce fut surtout le vieux quartier qui, bientôt, leur fit fête, ce quartier dont le petit peuple, touché dans son instinct, sentit la grâce de légende, le mythe profond du couple, la belle jeune fille soutenant le maître royal et reverdissant. On y adorait le docteur pour sa bonté, sa compagne fut vite populaire, saluée par des gestes d'admiration et de louange, des qu'elle paraissait. Eux, cependant, s'ils avaient semblé ignorer l'hostilité première, devinaient bien maintenant le pardon et l'amitié attendrie dont ils étaient entourés; et cela les rendait plus beaux, leur bonheur riait à la ville entière.

Une après-midi, comme Pascal et Clotilde tournaient l'angle de la rue de la Banne, ils aperçurent, sur l'autre trottoir, le docteur Ramond. La veille, justement, ils avaient appris qu'il se décidait à épouser mademoiselle Leveque, la fille de l'avoué. C'était à coup sûr le parti le plus raisonnable, car l'intérêt de sa situation ne lui permettait pas d'attendre davantage, et la jeune fille, fort jolie et fort riche, l'aimait. Lui-même l'aimerait certainement. Aussi Clotilde fut-elle très heureuse de lui sourire, pour le féliciter, en cordiale amie. D'un geste affectueux, Pascal l'avait saluée. Un instant, Ramond, un peu remué par la rencontre, demeura perplexe. Il avait eu un premier mouvement, sur le point de traverser la rue. Puis, une délicatesse dut lui venir, la pensée qu'il serait brutal d'interrompre leur rêve, d'entrer dans cette solitude à deux qu'ils gardaient même parmi les couloirs des trottoirs. Et il se contenta d'un amical salut, d'un sourire ou il pardonnait leur bonheur. Cela fut, pour tous les trois, très doux.

Vers ce temps, Clotilde s'amusa plusieurs jours à un grand pastel, où elle évoquait la scène tendre du vieux roi David et d'Abisaig, la jeune Sunamite. Et c'était une évocation de rêve, une de ces compositions envolées où l'autre elle-même, la chimerique, mettait son goût du mystère. Sur un fond de fleurs jetées, des fleurs en pluie d'étoiles, d'un luxe barbare, le vieux roi se présentait de face, la main posée sur l'épaule nue d'Abisaig; et l'enfant, très blanche, était nue jusqu'à la ceinture. Lui, vêtu somptueusement d'une robe toute droite, lourde de pierreries, portait

le bandeau royal sur ses cheveux de neige. Mais elle, était plus somptueuse encore, rien qu'avec la soie liliale de sa peau, sa taille mince et allongée, sa gorge ronde et menue, ses bras souples, d'une grace divine. Il regnait, il s'appuyait en maître puissant et aimé, sur cette sujette élue entre toutes, si orgueilleuse d'avoir été choisie, si ravie de donner à son roi le sang réparateur de sa jeunesse. Toute sa nudité limpide et triomphante exprimait la sérénité de sa soumission, le don tranquille, absolu, qu'elle faisait de sa personne, devant le peuple assemblé, à la pleine lumière du jour. Et il était très grand, et elle était très pure, et il sortait d'eux comme un rayonnement d'étoile.

Jusqu'au dernier moment, Clotilde avait laissé les faces des deux personnages imprécises, dans une sorte de nuée. Pascal la plaisantait, ému derrière elle, devinant bien ce qu'elle entendait faire. Et il en fut ainsi, elle termina les visages en quelques coups de crayon: le vieux roi David c'était lui, et c'était elle, Abisaig, la Sunamite. Mais ils restaient enveloppés d'une clarté de songe, c'étaient eux divinisés, avec des chevelures, une toute blanche, une toute blonde, qui les couvraient d'un imperiale manteau, avec des traits allongés par l'extase, haussés à la béatitude des anges, avec un regard et un sourire d'immortel amour.

--Ah! chérie, cria-t-il, tu nous fais trop beaux, te voilà encore partie pour le rêve, oui! tu te souviens, comme aux jours où je te reprochais de mettre là toutes les fleurs chimeriques du mystère.

Et, de la main, il montrait les murs, le long desquels s'épanouissait le parterre fantasque des anciens pastels, cette flore créée, poussée en plein paradis.

Mais elle protestait gaiement.

--Trop beaux? nous ne pouvons pas être trop beaux! Je t'assure, c'est ainsi que je nous sens, que je nous vois, et c'est ainsi que nous sommes.... Tiens! regarde, si ce n'est pas la réalité pure.

Elle avait pris la vieille Bible du quinzième siècle, qui était près d'elle, et elle montrait la naïve gravure sur bois.

--Tu vois bien, c'est tout pareil.

Lui, doucement, se mit à rire, devant cette tranquille et extraordinaire affirmation.

--Oh! tu ris, tu t'arrêtes à des détails de dessin. C'est l'esprit qu'il faut pénétrer.... Et regarde les autres gravures, comme c'est bien ça encore! Je ferai Abraham et Agar, je ferai Ruth et Booz, je les ferai tous, les prophètes, les pasteurs et les rois, à qui les humbles filles, les parentes et les servantes ont donné leur jeunesse. Tous sont beaux et heureux, tu le vois bien.

Alors, ils cessèrent de rire, penchés au-dessus de la Bible antique, dont elle tournait les pages, de ses doigts minces. Et lui, derrière, avait sa barbe blanche mêlée aux cheveux blonds de l'enfant. Il la sentait toute, il

la respirait toute. Il avait posé ses lèvres sur sa nuque délicate, il baisait sa jeunesse en fleur, tandis que les naïves gravures sur bois continuaient à defiler, ce monde biblique qui s'évoquait des pages jaunies, cette poussée libre d'une race forte et vivace, dont l'œuvre devait conquérir le monde, ces hommes à la virilité jamais éteinte, ces femmes toujours fécondes, cette continuité entêtée et pullulante de la race, au travers des crimes, des incestes, des amours hors d'âge et hors de raison. Et il était envahi d'une émotion, d'une gratitude sans bornes, car son rêve à lui se réalisait, sa pèlerine d'amour, son Abisaig venait d'entrer dans sa vie finissante, qu'elle reverdissait et qu'elle embaumait.

Puis, très bas, à l'oreille, il lui demanda, sans cesser de l'avoir toute à lui, dans une haleine:

--Oh! ta jeunesse, ta jeunesse, dont j'ai faim et qui me nourrit!... Mais, toi si jeune, n'en as-tu donc pas faim, de jeunesse, pour m'avoir pris, moi, si vieux, vieux comme le monde?

Elle eut un sursaut d'étonnement, et elle tourna la tête, le regarda.

--Toi, vieux?... Eh! non, tu es jeune, plus jeune que moi!

Et elle riait, avec des dents si claires, qu'il ne put s'empêcher de rire, lui aussi. Mais il insistait, un peu tremblant:

--Tu ne me réponds pas.... Cette faim de jeunesse, ne l'as-tu donc pas, toi si jeune?...

Ce fut elle qui allongea les lèvres, qui le baisa, en disant à son tour, très bas:

--Je n'ai qu'une faim et qu'une soif, être aimée, être aimée en dehors de tout, par-dessus tout, comme tu m'aimes.

Le jour où Martine aperçut le pastel, cloué au mur, elle le contempla un instant en silence, puis elle fit un signe de croix, sans qu'on put savoir si elle avait vu Dieu ou le Diable passer. Quelques jours avant Pâques, elle avait demandé à Clotilde de l'accompagner à l'église, et celle-ci, ayant dit non, elle sortit un instant de la déférence muette qu'elle se tenait maintenant. De toutes les choses nouvelles qui l'étonnaient dans la maison, celle dont elle restait bouleversée était la brusque irréligion de sa jeune maîtresse. Aussi se permit-elle de reprendre son ancien ton de remontrance, de la gronder comme lorsqu'elle était petite et qu'elle ne voulait pas faire sa prière. N'avait-elle donc plus la crainte du Seigneur? Ne tremblait-elle plus, à l'idée d'aller en enfer bouillir éternellement?

Clotilde ne put retenir un sourire.

--Oh! l'enfer, tu sais qu'il ne m'a jamais beaucoup inquiétée.... Mais tu te trompes en croyant que je n'ai plus de religion. Si j'ai cessé de fréquenter l'église, c'est que je fais mes dévotions autre part, voilà tout.

Martine, beante, la regarda, sans comprendre. C'était fini, mademoiselle était bien perdue. Et jamais elle ne lui redemanda de l'accompagner a Saint-Saturnin. Seulement, sa devotion, a elle, augmenta encore, finit par tourner a la manie. On ne la rencontrait plus, en dehors de ses heures de service, promenant l'eternel bas qu'elle tricotait, meme en marchant. Des qu'elle avait une minute libre, elle courait a l'eglise, elle y restait abimee, dans des oraisons sans fin. Un jour que la vieille madame Rougon, toujours aux aguets, l'avait trouvee derriere un pilier, une heure apres l'y avoir deja vue, elle s'etait mise a rougir, en s'excusant, ainsi qu'une servante surprise a ne rien faire.

--Je priais pour monsieur.

Cependant, Pascal et Clotilde elargissaient encore leur domaine, allongeaient chaque jour leurs promenades, les poussaient a present en dehors de la ville, dans la campagne vaste. Et, une apres-midi qu'ils se rendaient a la Seguiranne, ils eprouverent une emotion, en longeant les terres defrichées et mornes, ou s'etendaient autrefois les jardins enchantes du Paradou. La vision d'Albine s'etait dresse, Pascal l'avait revue fleurir comme un printemps. Jamais, autrefois, lui qui se croyait deja tres vieux et qui entrait la pour sourire a cette petite fille, il n'aurait cru qu'elle serait morte depuis des annees, lorsque la vie lui ferait le cadeau d'un printemps pareil, embaumant son declin. Clotilde, ayant senti la vision passer entre eux, haussait vers lui son visage, en un besoin renaissant de tendresse. Elle etait Albine, l'eternelle amoureuse. Il la baisa sur les levres; et, sans qu'ils eussent echange une parole, un grand frisson traversa les terres plates, ensemecees de ble et d'avoine, ou le Paradou avait roule sa houle de prodigieuses verdurees.

Maintenant, par la plaine dessechee et nue, Pascal et Clotilde marchaient dans la poussiere craquante des routes. Ils aimaient cette nature ardente, ces champs plantes d'amandiers greles et d'oliviers nains, ces horizons de coteaux peles, ou blanchissaient les taches pales des bastides, qu'accentuaient les barres noires des cypres centenaires. C'etaient comme des paysages anciens, de ces paysages classiques, tels qu'on en voit dans les tableaux des vieilles ecoles, aux colorations dures, aux lignes balancees et majestueuses. Tous les grands soleils amasses, qui semblaient avoir cuit cette campagne, leur coulaient dans les veines; et ils en etaient plus vivants et plus beaux, sous le ciel toujours bleu, d'ou tombait la claire flamme d'une perpetuelle passion. Elle, abritee un peu par son ombrelle, s'epanouissait, heureuse de ce bain de lumiere, ainsi qu'une plante de plein midi; tandis que lui, refleurissant, sentait la seve brulante du sol lui remonter dans les membres, en un flot de virile joie.

Cette promenade a la Seguiranne etait une idee du docteur, qui avait appris, par la tante Dieudonne, le prochain mariage de Sophie avec un garcon meunier des environs; et il voulait voir si l'on se portait bien, si l'on etait heureux, dans ce coin-la. Tout de suite, une delicieuse fraicheur les reposa, lorsqu'ils entrerent sous la haute avenue de chenes verts. Aux deux bords, les sources, les meres de ces grands ombrages, coulaient sans fin. Puis, lorsqu'ils arriverent a la maison des megers, ils tomberent justement sur les amoureux, Sophie et son meunier, qui s'embrassaient a pleine bouche, pres du puits; car la tante venait de

partir pour le lavoir, la-bas, derriere les saules de la Viorne. Tres confus, le couple restait rougissant. Mais le docteur et sa compagne riaient d'un bon rire, et les amoureux rassures conterent que le mariage etait pour la Saint-Jean, que c'etait bien loin, que ca finirait par arriver tout de meme. Certainement, Sophie avait encore grandi en sante et en beaute, sauvee du mal hereditaire, poussee solidement comme un de ces arbres, les pieds dans l'herbe humide des sources, la tete nue au grand soleil. Ah! ce ciel ardent et immense, quelle vie il soufflait aux etres et aux choses! Elle ne gardait qu'une douleur, des larmes parurent au bord de ses paupieres, lorsqu'elle parla de son frere Valentin, qui ne passerait peut-etre pas la semaine. Elle avait eu des nouvelles la veille, il etait perdu. Et le docteur dut mentir un peu, pour la consoler, car lui-meme attendait l'inevitable denouement, d'une heure a l'autre. Quand ils quitterent la Seguiranne, Clotilde et lui, ils revinrent a Plassans d'un pas qui se ralentissait, attendris par ce bonheur des amours bien partantes, et que traversait le petit frisson de la mort.

Dans le vieux quartier, une femme que Pascal soignait, lui annonca que Valentin venait de mourir. Deux voisines avaient du emmener Guirade, qui se cramponnait au corps de son fils, hurlante, a demi folle. Il entra, en laissant Clotilde a la porte. Enfin, ils reprirent le chemin de la Souleiade, silencieux. Depuis qu'il avait recommence ses visites, il ne paraissait les faire que par devoir professionnel, n'exaltant plus les miracles de sa medication. Cette mort de Valentin, d'ailleurs, il s'etonnait qu'elle eut tant tarde, il avait la conviction d'avoir prolonge d'un an la vie du malade. Malgre les resultats extraordinaires qu'il obtenait, il savait bien que la mort resterait l'inevitable, la souveraine. Pourtant, l'echec ou il l'avait tenue pendant des mois, aurait du le flatter, panser le regret, toujours saignant en lui, d'avoir tue involontairement Lafouasse, quelques mois trop tot. Et il semblait n'en rien etre, un pli grave creusait son front, lorsqu'ils rentrerent dans leur solitude. Mais, la, une nouvelle emotion l'attendait, il reconnut dehors, sous les platanes, ou Martine l'avait fait asseoir, Sarteur, l'ouvrier chapelier, le pensionnaire des Tulettes, qu'il etait alle piquer si longtemps; et l'experience passionnante paraissait avoir reussi, les piqures de substance nerveuse donnaient de la volonte, puisque le fou etait la, sorti le matin meme de l'Asile, jurant qu'il n'avait plus de crise, qu'il etait tout a fait gueri de cette brusque rage homicide, qui l'aurait fait se jeter sur un passant, pour l'etrangler. Le docteur le regardait, petit, tres brun, le front fuyant, la face en bec d'oiseau, avec une joue sensiblement plus grosse que l'autre, d'une raison et d'une douceur parfaites, debordant d'une gratitude qui lui faisait baisser les mains de son sauveur, il finissait par etre emu, il le renvoya affectueusement, en lui conseillant de reprendre sa vie de travail, ce qui etait la meilleure hygiene physique et morale. Ensuite, il se calma, il se mit a table, en parlant gaiement d'autre chose.

Clotilde le regardait, etonnee, un peu revoltee meme.

--Quoi donc, maitre, tu n'es pas plus content de toi?

Il plaisanta.

--Oh! de moi, je ne le suis jamais!... Et de la medecine, tu sais, c'est selon les jours!

Ce fut cette nuit-la, au lit, qu'ils eurent leur premiere querelle. Ils avaient souffle la bougie, ils etaient dans la profonde obscurite de la chambre, aux bras l'un de l'autre, elle si mince, si fine, serree contre lui, qui la tenait toute d'une etreinte, la tete sur son coeur. Et elle se fachait de ce qu'il n'avait plus d'orgueil, elle reprenait ses griefs de la journee, en lui reprochant de ne pas triompher avec la guerison de Sarteur, et meme avec l'agonie si prolongee de Valentin. C'etait elle, maintenant, qui avait la passion de sa gloire. Elle rappelait ses cures: ne s'etait-il pas gueri lui-meme? pouvait-il nier l'efficacite de sa methode? Tout un frisson la prenait, a evoker le vaste reve qu'il faisait autrefois: combattre la debilite, la cause unique du mal, guerir l'humanite souffrante, la rendre saine et superieure, hater le bonheur, la cite future de perfection et de felicite, en intervenant, en donnant de la sante a tous! Et il tenait la liqueur de vie, la panacee universelle qui ouvrait cet espoir immense!

Pascal se taisait, les levres posees sur l'epaule nue de Clotilde. Puis, il murmura:

--C'est vrai, je me suis gueri, j'en ai gueri d'autres, et je crois toujours que mes piqures sont efficaces, dans beaucoup de cas.... Je ne nie pas la medecine, le remords d'un accident douloureux, comme celui de Lafouasse, ne me rend pas injuste.... D'ailleurs, le travail a ete ma passion, c'est le travail qui m'a devore jusqu'ici, c'est en voulant me prouver la possibilite de refaire l'humanite vieillie, vigoureuse enfin et intelligente, que j'ai failli mourir, dernièrement.... Oui, un reve, un beau reve!

De ses deux bras souples, elle l'etregnit a son tour, melee a lui, entree dans son corps.

--Non, non! une realite, la realite de ton genie, maitre!

Alors, comme ils etaient ainsi confondus, il baissa encore la voix, ses paroles ne furent plus qu'un aveu, a peine un leger souffle.

--Ecoute, je vais te dire ce que je ne dirais a personne au monde, ce que je ne me dis pas tout haut a moi-meme.... Corriger la nature, intervenir, la modifier et la contrarier dans son but, est-ce une besogne louable? Guerir, retarder la mort de l'etre pour son agrement personnel, le prolonger pour le dommage de l'espece sans doute, n'est-ce pas defaire ce que veut faire la nature? Et rever une humanite plus saine, plus forte, modelee sur notre idee de la sante et de la force, en avons-nous le droit? Qu'allons-nous faire la, de quoi allons-nous nous meler dans ce labeur de la vie, dont les moyens et le but nous sont inconnus? Peut-etre tout est-il bien. Peut-etre risquons-nous de tuer l'amour, le genie, la vie elle-meme.... Tu entends, je le confesse a toi seule, le doute m'a pris, je tremble a la pensee de mon alchimie du vingtieme siecle, je finis par croire qu'il est plus grand et plus sain de laisser l'evolution s'accomplir.

Il s'interrompit, il ajouta si doucement, qu'elle l'entendait a peine.

--Tu sais que, maintenant, je les pique avec de l'eau. Toi-meme en as fait la remarque, tu ne m'entends plus piler; et je te disais que j'avais de la liqueur en reserve.... L'eau les soulage, il y a la sans doute un simple effet mecanique. Ah! soulager, empecher la souffrance, cela, certes, je le veux encore! C'est peut-etre ma derniere faiblesse, mais je ne puis voir souffrir, la souffrance me jette hors de moi, comme une cruaute monstrueuse et inutile de la nature.... Je ne soigne plus que pour empecher la souffrance.

--Maitre, alors, demanda-t-elle, si tu ne veux plus guerir, il ne faudra plus tout dire, car la necessite affreuse de montrer les plaies n'avait d'autre excuse que l'espoir de les fermer.

--Si, si! il faut savoir, savoir quand meme, et ne rien cacher, et tout confesser des choses et des etres!... Aucun bonheur n'est possible dans l'ignorance, la certitude seule fait la vie calme. Quand on saura davantage, on acceptera certainement tout.... Ne comprends-tu pas que vouloir tout guerir, tout regenerer, c'est une ambition fausse de notre egoisme, une revolte contre la vie, que nous declarons mauvaise, parce que nous la jugeons au point de vue de notre interet? Je sens bien que ma serenite est plus grande, que j'ai elargi, hausse mon cerveau, depuis que je suis respectueux de l'evolution. C'est ma passion de la vie qui triomphe, jusqu'a ne pas la chicaner sur son but, jusqu'a me confier totalement, a me perdre en elle, sans vouloir la refaire, selon ma conception du bien et du mal. Elle seule est souveraine, elle seule sait ce qu'elle fait et ou elle va, je ne puis que m'efforcer de la connaitre, pour la vivre comme elle demande a etre vecue.... Et, vois-tu, je la comprends seulement depuis que tu es a moi. Tant que je ne t'avais pas, je cherchais la verite ailleurs, je me debattais, dans l'idee fixe de sauver le monde. Tu es venue, et la vie est pleine, le monde se sauve a chaque heure par l'amour, par le travail immense et incessant de tout ce qui vit et se reproduit, a travers l'espace.... La vie impeccable, la vie toute-puissante, la vie immortelle!

Ce n'etait plus, sur sa bouche, qu'un fremissement d'acte de foi, un soupir d'abandon aux forces superieures. Elle-meme ne raisonnait plus, se donnait ainsi.

--Maitre, je ne veux rien en dehors de ta volonte, prends-moi et fais-moi tienne, que je disparaisse et que je renaisse, melee a toi!

Ils s'appartinrent. Puis, il y eut des chuchotements encore, une vie d'idylle projetee, une existence de calme et de vigueur, a la campagne. C'etait a cette simple prescription d'un milieu reconfortant qu'aboutissait l'experience du medecin. Il maudissait les villes. On ne pouvait se bien porter et etre heureux que par les plaines vastes, sous le grand soleil, a la condition de renoncer a l'argent, a l'ambition, meme aux exces orgueilleux des travaux intellectuels. Ne rien faire que de vivre et d'aimer, de piocher sa terre d'avoir de beaux enfants.

--Ah! reprit-il doucement, l'enfant, l'enfant de nous qui viendrait un jour....

Et il n'acheva pas, dans l'emotion dont l'idee de cette paternite tardive le bouleversait. Il evitait d'en parler, il detournait la tete, les yeux humides, lorsque, pendant leurs promenades, quelque fillette ou quelque gamin leur souriait.

Elle, simplement, avec une certitude tranquille, dit alors:

--Mais il viendra!

C'etait, pour elle, la consequence naturelle et indispensable de l'acte. Au bout de chacun de ses baisers, se trouvait la pensee de l'enfant car tout amour qui n'avait pas l'enfant pour but, lui semblait inutile et vilain.

Meme, il y avait la une des causes qui la desinteressaient des romans. Elle n'etait pas, comme sa mere, une grande liseuse; l'envolee de son imagination lui suffisait; et, tout de suite, elle s'ennuyait aux histoires inventees. Mais surtout, son continuel etonnement, sa continuelle indignation etaient de voir que, dans les romans d'amour, on ne se preoccupait jamais de l'enfant. Il n'y etait pas meme prevu, et quand, par hasard, il tombait au milieu des aventures du coeur, c'etait une catastrophe, une stupeur et un embarras considerable. Jamais les amants, lorsqu'ils s'abandonnaient aux bras l'un de l'autre, ne semblaient se douter qu'ils faisaient oeuvre de vie et qu'un enfant allait naitre. Cependant, ses etudes d'histoire naturelle lui avaient montre que le fruit etait le souci unique de la nature. Lui seul importait, lui seul devenait le but, toutes les precautions se trouvaient prises pour que la semence ne fut point perdue et que la mere enfantat. Et l'homme, au contraire, en civilisant, en epurant l'amour, en avait ecarte jusqu'a la pensee du fruit. Le sexe des heros, dans les romans distingues, n'etait plus qu'une machine a passion. Ils s'adoraient, se prenaient, se lachaient, enduraient mille morts, s'embrassaient, s'assassinaient, dechainaient une tempete de maux sociaux, le tout pour le plaisir, en dehors des lois naturelles, sans meme paraître se souvenir qu'en faisant l'amour on faisait des enfants. C'etait malpropre et imbecile.

Elle s'egaya, elle repeta dans son cou, avec une jolie audace d'amoureuse, un peu confuse.

--Il viendra.... Puisque nous faisons tout ce qu'il faut pour ca, pourquoi ne veux-tu pas qu'il vienne?

Il ne repondit pas tout de suite. Elle le sentait, entre ses bras, pris de froid, envahi par le regret et le doute. Puis, il murmura tristement:

--Non, non! il est trop tard.... Songe donc, cherie, a mon age!

--Mais tu es jeune! s'ecria-t-elle de nouveau, avec un emportement de passion, en le rechauffant, en le couvrant de baisers.

Ensuite, cela les fit rire. Et ils s'endormirent dans cet embrassement, lui

sur le dos, la serrant de son bras gauche, elle le tenant a pleine
etreinte, de tous ses membres allonges et souples, la tete posee sur sa
poitrine, ses cheveux blonds repandus, meles a sa barbe blanche. La
Sunamite sommeillait, la joue sur le coeur de son roi. Et, au milieu du
silence, dans la grande chambre toute noire, si tendre a leurs amours, il
n'y eut plus que la douceur de leur respiration.

IX

Par la ville et par les campagnes environnantes, le docteur Pascal
continuait donc ses visites de medecin. Et, presque toujours, il avait au
bras Clotilde, qui entrait avec lui chez les pauvres gens.

Mais, comme il le lui avait avoue tres bas, une nuit, ce n'etaient guere,
desormais, que des tournées de soulagement et de consolation. Deja,
autrefois, s'il avait fini par ne plus exercer qu'avec repugnance, cela
venait de ce qu'il sentait tout le vide de la therapeutique. L'empirisme le
desolait. Du moment que la medecine n'etait pas une science experimentale,
mais un art, il demeurait inquiet devant l'infinie complication de la
maladie et du remede, selon le malade. Les medications changeaient avec les
hypotheses: que de gens avaient du tuer jadis les methodes aujourd'hui
abandonnees! Le flair du medecin devenait tout, le guerisseur n'etait plus
qu'un devin heureusement doue, marchant lui-meme a tatons, enlevant les
cures au petit bonheur de son genie. Et cela expliquait pourquoi, apres une
douzaine d'annees d'exercice, il avait a peu pres abandonne sa clientele
pour se jeter dans l'etude pure. Puis, lorsque ses grands travaux sur
l'heredite l'avaient ramene un instant a l'espoir d'intervenir, de guerir
par ses piqures hypodermiques, il s'etait de nouveau passionne, jusqu'au
jour ou sa foi en la vie, qui le poussait a en aider l'action, en reparant
les forces vitales, s'etait elargie encore, lui avait donne la certitude
superieure que la vie se suffisait, etait l'unique faiseuse de sante et de
force. Et il ne continuait ses visites, avec son tranquille sourire,
qu'aupres des malades qui le reclamaient a grands cris et qui se trouvaient
miraculeusement soulages, meme lorsqu'il les piquait avec de l'eau claire.

Clotilde, parfois, maintenant, se permettait d'en plaisanter. Elle restait,
au fond, la fervente du mystere; et elle disait gaiement que s'il faisait
ainsi des miracles, c'etait qu'il en avait en lui le pouvoir; un vrai bon
Dieu! Mais, alors, il s'egayait a lui retourner la vertu efficace de leurs
visites communes, racontant qu'il ne guerissait plus personne quand elle
etait absente, que c'etait elle qui apportait le souffle de l'au dela, la
force inconnue et necessaire. Ainsi, les gens riches, les bourgeois, ou
elle ne se permettait pas d'entrer continuaient a geindre, sans aucun
soulagement possible. Et cette dispute tendre les amusait, ils partaient
chaque fois comme pour des decouvertes nouvelles, ils avaient de bons
regards d'intelligence chez les malades. Ah! cette gueuse de souffrance qui
les revoltait, qu'ils allaient seule combattre encore comme ils etaient
heureux, lorsqu'ils la croyaient vaincue! Ils se sentaient recompense
divinement, quand ils voyaient les sueurs froides se secher, les bouches

hurlantes s'apaiser, les faces mortes reprendre vie. C'était leur amour, décidément, qu'ils promenaient et qui calmait ce petit coin d'humanité souffrante.

--Mourir n'est rien c'est dans l'ordre, disait souvent Pascal. Mais souffrir, pourquoi? c'est abominable et stupide!

Une après-midi, le docteur Alla, avec la jeune fille, vint voir un malade au petit village de Sainte-Marthe; et comme ils prenaient le chemin de fer, pour menager Bonhomme, ils firent à la gare une rencontre. Le train qu'ils attendaient venait des Tulettes. Sainte-Marthe était la première station, dans le sens opposé, vers Marseille. Et, le train arrive, ils se précipitèrent; ils ouvrirent une portière, lorsqu'ils virent descendre la vieille madame Rougon du compartiment, qu'ils croyaient vide. Elle ne leur parlait plus, elle descendit d'un saut léger, malgré son âge, puis s'en alla, l'air raide et très digne.

--C'est le premier juillet, dit Clotilde, quand le train fut en marche, Grand'mère revient des Tulettes faire sa visite de chaque mois à Tante Dide.... As-tu vu le regard qu'elle m'a jeté?

Pascal, au fond, était heureux de cette facherie avec sa mère, qui le délivrait de la continuelle inquiétude de sa présence.

--Bah! dit-il simplement, quand on ne s'entend pas, il vaut mieux ne pas se fréquenter.

Mais la jeune fille restait chagrine et songeuse. Puis, à demi-voix:

-Je l'ai trouvée changée; le visage pâli.... Et, as-tu remarqué? elle, si correcte d'habitude, n'avait qu'une main gantée, la main droite, d'un gant vert.... Je ne sais pourquoi, elle m'a retourné le cœur.

Lui, alors, troublé aussi, eut un geste vague. Sa mère finirait certainement par vieillir, comme tout le monde. Elle s'agitait trop, elle se passionnait trop encore. Il raconta qu'elle projetait de léguer sa fortune à la ville de Plassans, pour qu'on bâtisse une maison de retraite qui porterait le nom des Rougon. Tous deux s'étaient remis à sourire; lorsqu'il s'écria:

--Tiens! mais c'est demain que nous allons, nous aussi, aux Tulettes; pour nos malades. Et tu sais que j'ai promis de conduire Charles à l'oncle Macquart.

Félicité, en effet, revenait, ce jour-là, des Tulettes, où elle se rendait régulièrement, le premier de chaque mois, pour prendre des nouvelles de Tante Dide. Depuis des années, elle s'intéressait passionnément à la santé de la folle, stupéfaite de la voir durer toujours, furieuse de ce qu'elle s'entêtait à vivre, hors de la mesure commune, dans un véritable prodige de longévité. Quel soulagement, le beau matin où elle enterrerait ce témoin gênant du passé, ce spectre de l'attente et de l'expiation, qui évoquait, vivantes, les abominations de la famille! Et, lorsque tant d'autres étaient partis, elle, démentie, ne gardant qu'une étincelle de vie au fond des yeux,

semblait oubliée. Ce jour-la, elle l'avait encore trouvée sur son fauteuil, desséchée et droite, immuable. Comme le disait la gardienne, il n'y avait plus de raison pour qu'elle mourut jamais. Elle avait cent cinq ans.

Quand elle sortit de l'Asile, Felicité était outrée. Elle pensa à l'oncle Macquart. Encore un qui la gênait, qui s'éternisait avec une obstination exasperante! Bien qu'il n'eût que quatre-vingt-quatre ans, trois ans de plus qu'elle, il lui semblait d'une vieille femme ridicule, dépassant les bornes permises. Et un homme qui vivait dans les excès, qui était ivre mort chaque soir, depuis soixante ans! Les sages, les sobres, s'en allaient; lui, fleurissait, s'épanouissait, éclatant de santé et de joie. Jadis, lorsqu'il était venu s'établir aux Tulettes, elle lui avait fait des cadeaux de vin, de liqueurs, d'eau-de-vie, dans l'espoir inavoué de débarrasser la famille d'un gaillard vraiment malpropre, dont on n'avait à attendre que du désagrément et de la honte. Mais elle s'était vite aperçue que tout cet alcool paraissait au contraire l'entretenir en belle humeur, la mine ensoleillée, l'œil goguenard; et elle avait supprimé les cadeaux, puisque le poison espérait l'engraisser. Elle en gardait une terrible rancune, elle l'aurait tué, si elle l'avait osé, chaque fois qu'elle le revoyait, plus d'aplomb sur ses jambes d'ivrogne, lui ricanant à la face, sachant bien qu'elle guettait sa mort, et triomphant de ce qu'il ne lui donnait pas le plaisir d'enterrer avec lui le linge sale ancien, le sang et la boue des deux conquêtes de Plassans.

--Voyez-vous, Felicité, disait-il souvent, de son air d'atroce moquerie, je suis ici pour garder la vieille mère, et le jour où nous nous déciderons à mourir tous les deux, ce sera par gentillesse pour vous, oui! simplement pour vous éviter la peine d'accourir nous voir, comme ça, d'un si bon cœur, chaque mois.

D'ordinaire, elle ne se donnait même plus la déception de descendre chez l'oncle, elle était renseignée sur lui, à l'Asile. Mais, cette fois, comme elle venait d'y apprendre qu'il traversait une crise d'ivrognerie extraordinaire, ne dessoulant pas depuis quinze jours, sans doute ivre à un tel point qu'il ne sortait plus, elle fut prise de la curiosité de voir par elle-même l'état où il pouvait bien s'être mis. Et, en retournant à la gare, elle fit un détour, pour passer par la bastide de l'oncle.

La journée était superbe, une chaude et rayonnante journée d'été. À droite et à gauche de l'étroit chemin qu'elle avait dû prendre, elle regardait les champs qu'il s'était fait donner autrefois, toute cette grasse terre, prix de sa discrétion et de sa bonne tenue. Au grand soleil, la maison, avec ses tuiles roses, ses murs violemment badigeonnés de jaune, lui apparut toute riante de gaieté. Sous les antiques muriers de la terrasse, elle goûta la fraîcheur délicieuse, elle jouit de l'admirable vue. Quelle digne et sage retraite, quel coin de bonheur pour un vieil homme, qui acheverait, dans cette paix, une longue vie de bonté et de devoir!

Mais elle ne le voyait pas, elle ne l'entendait pas. Le silence était profond. Seules, des abeilles bourdonnaient autour de grandes mauves. Et il n'y avait, sur la terrasse, qu'un petit chien jaune, un loubet, comme on les nomme en Provence, étendu de tout son long sur la terre nue, à l'ombre. Il connaissait la visiteuse, il avait levé la tête en grognant, sur le

point d'aboyer; puis, il s'était recouché et il ne bougeait plus.

Alors, dans cette solitude, dans cette joie du soleil, elle fut saisie d'un singulier petit frisson, elle appela:

--Macquart!... Macquart!...

La porte de la bastide, sous les muriers, était grande ouverte. Mais elle n'osait entrer, cette maison vide, béante ainsi, l'inquiétait. Et elle appela de nouveau:

--Macquart!... Macquart!...

Pas un bruit, pas un souffle. Le silence lourd retombait, les abeilles seules bourdonnaient plus haut, autour des grandes mauves.

Une honte de sa peur finit par prendre Felicité qui entra bravement. A gauche, dans le vestibule, la porte de la cuisine, où l'oncle se tenait d'habitude était fermée. Elle la poussa, elle ne distingua rien d'abord, car il avait dû clore les volets, pour se protéger contre la chaleur. Sa première impression fut seulement de se sentir serrée à la gorge par la violente odeur d'alcool qui emplissait la pièce: il semblait que chaque meuble suât cette odeur, la maison entière en était imprégnée. Puis comme ses yeux s'accoutumaient à la demi-obscurité, elle finit par apercevoir l'oncle. Il se trouvait assis près de la table, sur laquelle étaient un verre et une bouteille de trois-six complètement vide. Tasse au fond de sa chaise, il dormait profondément, ivre mort. Cette vue la rendit à sa colère et à son mépris.

--Voyons, Macquart, est-ce déraisonnable et ignoble de se mettre dans un état pareil!... Réveillez-vous donc, c'est honteux!

Son sommeil était si profond, qu'on n'entendait même pas son souffle. Vainement, elle haussa la voix, tapa violemment des mains.

--Macquart! Macquart! Macquart!... Ah! ouiche!... Vous êtes dégoutant, mon cher!

Et elle l'abandonna, elle ne se gêna plus, marcha librement, bouscula les objets. Au sortir de l'Asile, par la route poussiéreuse, une soif ardente l'avait prise. Ses gants la gênaient, elle les retira, les mit sur un coin de la table. Puis, elle eut la chance de trouver la cruche, elle lava un verre, qu'elle emplit ensuite jusqu'au bord, et qu'elle s'appretait à vider, lorsqu'un extraordinaire spectacle la remua à un tel point, qu'elle le posa près de ses gants, sans boire.

Elle voyait de plus en plus clair dans la pièce, que de minces filets de soleil éclairaient, à travers les fentes des vieux volets disjointes. Nettement, elle apercevait l'oncle, toujours proprement vêtu de drap bleu, coiffe de l'éternelle casquette de fourrure qu'il portait d'un bout de l'année à l'autre. Il avait engraisé depuis cinq ou six ans, il faisait un véritable tas, débordant de plis de graisse. Et elle venait de remarquer qu'il avait dû s'endormir en fumant, car sa pipe, une courte pipe noire,

etait tombee sur ses genoux. Puis, elle resta immobile de stupeur: le tabac enflamme s'etait repandu, le drap du pantalon avait pris feu; et, par le trou de l'etoffe, large deja comme une piece de cent sous, on voyait la cuisse nue, une cuisse rouge, d'ou sortait une petite flamme bleue.

D'abord, Felicite crut que c'etait du linge, le calecon, la chemise, qui brulait. Mais le doute n'etait pas permis, elle voyait bien la chair a nu, et la petite flamme bleue s'en echappait, legere, dansante, telle qu'une flamme errante, a la surface d'un vase d'alcool enflamme. Elle n'etait encore guere plus haute qu'une flamme de veilleuse, d'une douceur muette, si instable, que le moindre frisson de l'air la deplacait. Mais elle grandissait, s'elargissait rapidement, et la peau se fendait, et la graisse commencait a se fondre.

Un cri involontaire jaillit de la gorge de Felicite.

--Macquart!... Macquart!

Il ne bougeait toujours pas. Son insensibilite devait etre complete, l'ivresse l'avait jete dans une sorte de coma, dans une paralysie absolue de la sensation; car il vivait, on voyait un souffle lent et egal soulever sa poitrine.

--Macquart!... Macquart!

Maintenant, la graisse suintait par les gercures de la peau, activant la flamme qui gagnait le ventre. Et Felicite comprit que l'oncle s'allumait la, comme une eponge, imbibe d'eau-de-vie. Lui-meme en etait sature depuis des ans, de la plus forte, de la plus inflammable. Il flamberait sans doute tout a l'heure, des pieds a la tete.

Alors, elle cessa de vouloir le reveiller, puisqu'il dormait si bien. Pendant une grande minute, elle osa encore le contempler, effaree, peu a peu resolie. Ses mains, pourtant, s'etaient mises a trembler, d'un petit grelottement qu'elle ne pouvait contenir. Elle etouffait, elle reprit a deux mains le verre d'eau, que, d'un trait, elle vida. Et elle partait sur la pointe des pieds, lorsqu'elle se rappela ses gants. Elle revint, crut les ramasser tous les deux sur la table, d'un geste inquiet, a tatons. Enfin, elle sortit, elle referma la porte soigneusement, avec douceur, comme si elle avait craint de deranger quelqu'un.

Quand elle se retrouva sur la terrasse, au gai soleil, dans l'air pur, en face de l'immense horizon baigne de ciel, elle eut un soupir de soulagement. La campagne etait deserte, personne ne l'avait certainement vue ni entrer ni sortir. Il n'y avait toujours la que le loubet jaune, etale, qui ne daigna meme pas lever la tete. Et elle s'en alla, de son petit pas presse, avec le leger balancement de sa taille de jeune fille. Cent pas plus loin, bien qu'elle s'en defendit, une irresistible force la fit se retourner et regarder une derniere fois la maison, si calme et si gaie, a mi-cote, sous cette fin d'un beau jour. Dans le train seulement, lorsqu'elle voulut se ganter, elle s'apercut qu'un de ses gants manquait. Mais elle avait la certitude qu'il etait tombe sur le quai du chemin de fer, comme elle montait en wagon. Elle se croyait tres calme, et elle resta

pourtant une main gantee et une main nue, ce qui ne pouvait etre, chez elle, que l'effet d'une forte perturbation.

Le lendemain, Pascal et Clotilde prirent le train de trois heures, pour se rendre aux Tulettes. La mere de Charles, la bourreliere, leur avait amene le petit, puisqu'ils voulaient bien se charger de le conduire a l'oncle, chez lequel il devait rester toute la semaine. De nouvelles disputes avaient trouble le menage: le mari refusait, decidement, de tolerer davantage chez lui cet enfant d'un autre, ce fils de prince, faineant et imbecile. Comme c'etait la grand'mere Rougon qui l'habillait, il etait en effet, ce jour-la, tout vetu encore de velours noir, soutache d'une ganse d'or, tel qu'un jeune seigneur, un page d'autrefois, allant a la cour. Et, pendant le quart d'heure que dura le voyage, dans le compartiment ou ils etaient seuls, Clotilde s'amusa a lui enlever sa toque, pour lustrer ses admirables cheveux blonds, sa royale chevelure dont les boucles lui tombaient sur les epaules. Mais elle portait une bague, et lui ayant passe la main sur la nuque, elle resta saisie de voir que sa caresse laissait une trace sanglante. On ne pouvait le toucher, sans que la rosee rouge perlat a sa peau: c'etait un relachement des tissus, si aggrave par la degenerescence, que le moindre froissement determinait une hemorragie. Tout de suite, le docteur s'inquieta, lui demanda s'il saignait toujours aussi souvent du nez. Et Charles sut a peine repondre, dit non d'abord, puis se rappela, dit qu'il avait beaucoup saigne, l'autre jour. Il semblait en effet plus faible, il retournait a l'enfance, a mesure qu'il avançait en age, d'une intelligence qui ne s'etait jamais eveillee et qui s'obscurcissait. Ce grand garcon de quinze ans ne paraissait pas en avoir dix, si beau, si petite fille, avec son teint de fleur nee a l'ombre. Tres attendrie, le coeur chagrin, Clotilde, qui l'avait garde sur ses genoux, le remit sur la banquette, lorsqu'elle s'aperçut qu'il essayait de glisser la main par l'echancrure de son corsage, dans une poussee precoce et instinctive de petit animal vicieux.

Aux Tulettes, Pascal decida qu'ils conduiraient d'abord l'enfant chez l'oncle. Et il gravirent la pente assez rude du chemin. De loin, la petite maison riait comme la veille du grand soleil, avec ses tuiles roses, ses murs jaunes, ses muriers verts, allongeant leurs branches tordues, couvrant la terrasse d'un epais toit de feuilles. Une paix delicieuse baignait ce coin de solitude, cette retraite de sage, ou l'on n'entendait que le bourdonnement des abeilles, autour des grandes mauves.

--Ah! ce gremlin d'oncle, murmura Pascal en souriant, je l'envie!

Mais il etait surpris de ne pas l'apercevoir deja, debout au bord de la terrasse. Et, comme Charles s'etait mis a galoper, entrainant Clotilde, pour aller voir les lapins, le docteur continua de monter seul, s'etonna, en haut, de ne trouver personne. Les volets etaient clos, la porte du vestibule baillait, grande ouverte. Il n'y avait la que le loubet jaune, sur le seuil, les quatre pattes raidies, le poil herisse, hurlant d'un gemissement doux et continu. Quand il vit arriver ce visiteur, qu'il reconnut sans doute, il se tut un instant, alla se poser, plus loin, puis recommença doucement a gemir.

Pascal, envahi d'une crainte, ne put retenir l'appel inquiet qui lui

montait aux levres.

--Macquart!... Macquart!

Personne ne repondit, la maison gardait un silence de mort, avec sa seule porte grande ouverte, qui creusait un trou noir. Le chien hurlait toujours.

Et il s'impacienta, il cria plus haut:

--Macquart!... Macquart!

Rien, ne bougea, les abeilles bourdonnaient, la serenite immense du ciel enveloppait ce coin de solitude. Et il se decida. Peut-etre l'oncle dormait-il. Mais, des qu'il eut pousse, a gauche, la porte de la cuisine, une odeur affreuse s'en echappa, une insupportable odeur d'os et de chair tombes sur un brasier. Dans la piece, il put a peine respirer, etouffe, aveugle par une sorte d'epaisse vapeur, une nuee stagnante et nauseabonde. Les minces filets de lumiere qui filtraient a travers les fentes, ne lui permettaient pas de bien voir. Pourtant, il s'etait precipite vers la cheminee, il abandonnait sa premiere pensee d'un incendie, car il n'y avait pas eu de feu, tous les meubles autour de lui avaient l'air intact. Et, ne comprenant pas, se sentant defaillir, dans cet air empoisonne, il courut ouvrir les volets, violemment. Un flot de lumiere entra.

Alors, ce que le docteur put enfin constater, l'emplit d'etonnement. Chaque objet se trouvait a sa place; le verre et la bouteille de trois-six vide etaient sur la table; seule, la chaise ou l'oncle avait du s'asseoir, portait des traces d'incendie, les pieds de devant noircis, la paille a demi brulee. Qu'etait devenu l'oncle? Ou donc pouvait-il etre passe? Et, devant la chaise, il n'y avait, sur le carreau, tache d'une mare de graisse, qu'un petit tas de cendre, a cote duquel gisait la pipe, une pipe noire, qui ne s'etait pas meme cassee en tombant. Tout l'oncle etait la, dans cette poignee de cendre fine, et il etait aussi dans la nuee rousse qui s'en allait par la fenetre ouverte, dans la couche de suie qui avait tapisse la cuisine entiere, un horrible suint de chair envolée, enveloppant tout, gras et infect sous le doigt.

C'etait le plus beau cas de combustion spontanee qu'un medecin eut jamais observe. Le docteur en avait bien lu de surprenants, dans certains memoires, entre autres celui de la femme d'un cordonnier, une ivrognesse qui s'etait endormie sur sa chaufferette et dont on n'avait retrouve qu'un pied et une main. Lui-meme, jusque-la, s'etait mefie, n'avait pu admettre, comme les anciens, qu'un corps, impregne d'alcool, degageait un gaz inconnu, capable de s'enflammer spontanement et de devorer la chair et les os. Mais il ne niait plus, il expliquait tout d'ailleurs, en retablissant les faits: le coma de l'ivresse, l'insensibilite absolue, la pipe tombee sur les vetements qui prenaient feu, la chair saturee de boisson qui brulait et se crevassait, la graisse qui se fondait, dont une partie coulait par terre, dont l'autre activait la combustion, et tout enfin, les muscles, les organes, les os qui se consumaient, dans la flambee du corps entier. Tout l'oncle tenait la, avec ses vetements de drap bleu, avec la casquette de fourrure qu'il portait d'un bout de l'annee a l'autre. Sans doute, des qu'il s'etait mis a bruler ainsi qu'un feu de joie, il avait du culbuter en

avant, ce qui expliquait comment la chaise se trouvait noircie à peine; et rien ne restait de lui, pas un os, pas une dent, pas un ongle, rien que ce petit tas de poussière grise, que le courant d'air de la porte menaçait de balayer.

Clotilde, cependant, entra; tandis que Charles restait dehors, intéressé par le hurlement continu du chien.

--Ah! mon Dieu, quelle odeur! dit-elle. Qu'y a-t-il?

Et, lorsque Pascal lui eut expliqué l'extraordinaire catastrophe, elle frémit. Déjà, elle avait pris la bouteille pour l'examiner; mais elle la reposa avec horreur, en la sentant humide et poissée de la chair de l'oncle. On ne pouvait rien toucher, les moindres choses étaient comme enduites de ce suint jaunâtre, qui collait aux mains.

Un frisson de dégoût épouvantable la souleva, elle pleura, en bégayant:

--La triste mort! l'affreuse mort!

Pascal s'était remis de son premier saisissement, et il souriait presque.

--Affreuse, pourquoi?... Il avait quatre-vingt-quatre ans, et il n'a pas souffert.... Moi, je la trouve superbe, cette mort, pour ce vieux bandit d'oncle, qui a mené, mon Dieu! on peut bien le dire à cette heure, une existence peu catholique.... Tu te rappelles son dossier, il avait sur la conscience des choses vraiment terribles et malpropres, ce qui ne l'a pas empêché de se ranger plus tard, de vieillir au milieu de toutes les joies, en brave homme goguenard, récompensé des grandes vertus qu'il n'avait pas eues.... Et le voilà qui meurt royalement, comme le prince des ivrognes, flambant de lui-même, se consumant dans le bucher embrasé de son propre corps!

Emerveille, le docteur élargissait la scène de son geste vaste.

--Vois-tu cela?... Être ivre au point de ne pas sentir qu'on brûle, s'allumer soi-même comme un feu de la Saint-Jean, se perdre en fumée, jusqu'au dernier os!... Hein? vois-tu l'oncle parti pour l'espace, d'abord répandu aux quatre coins de cette pièce, dissous dans l'air et flottant, baignant tous les objets qui lui ont appartenu, puis s'échappant en une poussière de nuée par cette fenêtre lorsque je l'ai ouverte, s'envolant en plein ciel, emplissant l'horizon.... Mais c'est une mort admirable! disparaître, ne rien laisser de soi, un petit tas de cendre et une pipe à côté.

Et il ramassa la pipe, pour garder, ajouta-t-il, une relique de l'oncle; tandis que Clotilde, qui avait cru sentir une pointe d'amère moquerie sous son accès d'admiration lyrique, disait encore, d'un frisson, son effroi et sa nausée.

Mais, sous la table, elle venait d'apercevoir quelque chose, un débris peut-être.

--Vois donc la, ce lambeau!

Il se baissa, il eut la surprise de ramasser un gant de femme, un gant vert.

--Eh! cria-t-elle, c'est le gant de grand'mere, tu te souviens, le gant qui lui manquait hier soir.

Tous les deux s'étaient regardés, la même explication leur montait aux lèvres: Felicite, la veille, était certainement venue; et une brusque conviction se faisait dans l'esprit du docteur, la certitude que sa mere avait vu l'oncle s'allumer, et qu'elle ne l'avait pas éteint. Cela résultait pour lui de plusieurs indices, l'état de refroidissement complet ou il trouvait la piece, le calcul qu'il faisait des heures nécessaires à la combustion. Il vit bien que la même pensée naissait au fond des yeux terrifiés de sa compagne. Mais comme il semblait impossible de jamais savoir la verité, il imagina tout haut l'histoire la plus simple.

--Sans doute, ta grand'mere sera entrée dire bonjour à l'oncle, en revenant de l'Asile, avant qu'il se mette à boire.

--Allons-nous en! allons-nous en! cria Clotilde. J'étouffe, je ne puis plus rester ici!

D'ailleurs, Pascal voulait, aller déclarer le décès. Il sortit derrière elle, ferma la maison, mit la clef dans sa poche. Et, dehors, ils entendirent de nouveau le loubet; le petit chien jaune, qui n'avait pas cessé de hurler. Il s'était réfugié dans les jambes de Charles, et l'enfant, amuse, le poussait du pied, l'écoutait gemir, sans comprendre.

Le docteur se rendit directement chez M. Maurin, le notaire des Tulettes, qui se trouvait être en même temps maire de la commune. Veuf depuis une dizaine d'années, vivant en compagnie de sa fille, également veuve et sans enfant, il entretenait de bons rapports de voisinage avec le vieux Macquart, il avait parfois gardé chez lui le petit Charles des journées entières, sa fille s'étant intéressée à cet enfant si beau et si agréable. M. Maurin s'effraya, voulut remonter avec le docteur constater l'accident, promit de dresser un acte de décès en règle. Quant à une cérémonie religieuse, à des obsèques, elles paraissaient bien difficiles. Lorsqu'on était rentré, dans la cuisine, le vent de la porte avait fait envoler les cendres; et, lorsqu'on s'était efforcé de les recueillir pieusement, on n'avait guère réussi qu'à ramasser les raclures du carreau, toute une saleté ancienne, ou il ne devait rester que bien peu de l'oncle. Alors enterrer quoi? Il valait mieux y renoncer. On y renonça. D'ailleurs, l'oncle ne pratiquait guère, et la famille se contenta de faire dire plus tard des messes, pour le repos de son âme.

Le notaire, cependant, s'était écrié tout de suite qu'il existait un testament, déposé chez lui. Il convoqua sans tarder le docteur, pour, le surlendemain, dans le but de lui en faire la communication officielle; car il crut pouvoir lui dire que l'oncle l'avait choisi comme exécuteur testamentaire. Et il finit par lui offrir, en brave homme, de garder Charles jusque-là, comprenant combien le petit, si bouscule chez sa mere,

devenait gênant, au milieu de toutes ces histoires. Charles parut enchanté, et il resta aux Tulettes.

Ce ne fut que très tard, par le train de sept heures, que Clotilde et Pascal purent rentrer à Plassans, après que ce dernier eut visité enfin les deux malades qu'il avait à voir. Mais, le surlendemain, comme ils revenaient ensemble au rendez-vous de M. Maurin, ils eurent la surprise désagréable de trouver la vieille madame Rougon installée chez lui. Elle avait naturellement appris la mort de Macquart, elle était accourue, frémissante, débordante d'une douleur expansive. La lecture du testament fut, du reste, très simple, sans incident: Macquart avait disposé de tout ce qu'il pouvait distraire de sa petite fortune, pour se faire élever un tombeau superbe, en marbre, avec deux anges monumentaux, les ailes repliées, et qui pleuraient. C'était une idée à lui, le souvenir d'un tombeau pareil, qu'il avait vu à l'étranger, en Allemagne peut-être, quand il était soldat. Et il chargeait son neveu Pascal de veiller à l'exécution du monument, parce que lui seul, ajoutait-il, avait du goût, dans la famille.

Pendant cette lecture, Clotilde était demeurée dans le jardin du notaire, assise sur un banc, à l'ombre d'un antique marronnier. Lorsque Pascal et Felicité reparurent, il y eut un moment de grande gêne, car ils ne s'étaient pas reparlé depuis des mois. D'ailleurs, la vieille dame affectait une aisance parfaite, sans allusion aucune à la situation nouvelle, donnant à entendre qu'on pouvait bien se rencontrer et paraître unis devant le monde, sans s'expliquer ni se réconcilier pour cela. Mais elle eut le tort de trop insister sur le gros chagrin que lui avait causé la mort de Macquart. Pascal, qui se doutait de son sursaut de joie, de son infinie jouissance, à la pensée que cette plaie de la famille, cette abomination de l'oncle allait se cicatriser enfin, céda à une impatience, à une révolte qui le soulevait. Ses yeux s'étaient involontairement fixés sur les gants de sa mère, qui étaient noirs.

Justement, elle se désolait, d'une voix adoucie.

--Aussi était-ce prudent, à son âge, de s'obstiner à vivre tout seul, comme un loup! S'il avait eu seulement chez lui une servante!

Et le docteur alors parla, sans en avoir la nette conscience, dans un tel besoin irrésistible, qu'il fut tout effaré de s'entendre dire:

--Mais vous, ma mère, puisque vous y étiez, pourquoi ne l'avez-vous pas éteint?

La vieille madame Rougon blêmit affreusement. Comment son fils pouvait-il savoir? Elle le regarda un instant, béante; tandis que Clotilde palissait comme elle, dans la certitude du crime, éclatante maintenant. C'était un aveu, ce silence terrifié qui était tombé entre la mère, le fils, la petite-fille, ce frissonnant silence où les familles enterrent leurs tragédies domestiques. Les deux femmes ne trouvaient rien. Le docteur, désespéré d'avoir parlé, lui qui évitait avec tant de soin les explications fâcheuses et inutiles, cherchait éperdument à rattraper sa phrase, lorsqu'une nouvelle catastrophe les tira de cette gêne terrible.

Felicite s'etait decidee a reprendre Charles, ne voulant pas abuser de la bonne hospitalite de M. Maurin; et, comme celui-ci, apres le dejeuner, avait fait conduire le petit a l'Asile, pour qu'il passat une heure pres de Tante Dide, il venait d'y envoyer sa servante, avec l'ordre de le ramener tout de suite. Ce fut donc a ce moment que cette servante, qu'ils attendaient dans le jardin, reparut, en sueur, essoufflee, bouleversee, criant de loin:

--Mon Dieu! mon Dieu! venez vite.... Monsieur Charles est dans le sang....

Ils s'epouvanterent, ils partirent tous les trois pour l'Asile.

Ce jour-la, Tante Dide etait dans un de ses bons jours, bien calme, bien douce, droite au fond du fauteuil ou elle passait les heures, les longues heures, depuis vingt-deux ans, a regarder fixement le vide. Elle semblait avoir encore maigri, tout muscle avait disparu, ses bras, ses jambes n'etaient plus que des os recouverts du parchemin de la peau; et il fallait que sa gardienne, la robuste fille blonde, la portat, la fit manger, disposat d'elle comme d'une chose, qu'on deplace et qu'on reprend. L'ancetre, l'oubliee, grande, noueuse, effrayante, restait immobile, avec ses yeux qui vivaient seuls, ses clairs yeux d'eau de source, dans son mince visage desseche. Mais, le matin, un brusque flot de larmes avait ruissele sur ses joues, puis elle s'etait mise a begayer des paroles sans suite; ce qui semblait prouver qu'au milieu de son epuisement senile et de l'engourdissement irreparable de la demence, la lente induration du cerveau ne devait pas etre complete encore: des souvenirs restaient emmagasines, des lueurs d'intelligence etaient possible. Et elle avait repris sa face muette, indifferente aux etres et aux choses, riant parfois d'un malheur, d'une chute, le plus souvent ne voyant, n'entendant rien, dans sa contemplation sans fin du vide.

Lorsque Charles lui fut amene, la gardienne l'installa tout de suite, devant la petite table, en face de sa trisaieule. Elle gardait pour lui un paquet d'images, des soldats, des capitaines, des rois, vetus de pourpre et d'or, et elle les lui donna, avec sa paire de ciseaux.

--La, amusez-vous tranquillement, soyez bien sage. Vous voyez qu'aujourd'hui grand'mere est tres gentille. Il faut etre gentil aussi.

L'enfant avait leve le regard sur la folle, et tous deux se contemplerent. A ce moment, leur extraordinaire ressemblance eclata. Leurs yeux surtout, leurs yeux vides et limpides, semblaient se perdre les uns dans les autres, identiques. Puis, c'etait la physionomie, les traits uses de la centenaire qui, par-dessus trois generations, sautaient a cette delicate figure d'enfant, comme effacee deja elle aussi, tres vieille et finie par l'usure de la race. Ils ne s'etaient pas souri, ils se regardaient profondement, d'un air d'imbecillite grave.

--Ah bien! continua la gardienne, qui avait pris l'habitude de se parler tout haut, pour s'egayer avec sa folle, ils ne peuvent pas se renier. Qui a fait l'un a fait l'autre. C'est tout crache.... Voyons, riez un peu, amusez-vous, puisque ca vous plait d'etre ensemble.

Mais la moindre attention prolongee fatiguait Charles, et il baissa le premier la tete, il parut s'interesser a ses images; pendant que Tante Dide, qui avait une puissance etonnante de fixite, continuait a le regarder indefiniment, sans un battement de paupieres.

Un instant, la gardienne s'occupa, dans la petite chambre, pleine de soleil, tout egayee par son papier clair, a fleurs bleues. Elle refit le lit qui prenait l'air, elle rangea du linge sur les planches de l'armoire. D'habitude, elle profitait de la presence du petit, pour se donner un peu de bon temps. Jamais elle ne devait quitter sa pensionnaire; et, quand il etait la, elle avait fini par oser la lui confier.

--Ecoutez bien, reprit-elle, il faut que je sorte, et si elle remuait, si elle avait besoin de moi, vous sonneriez, vous m'appelleriez tout de suite, n'est-ce pas?... Vous comprenez, vous etes assez grand garcon pour savoir appeler quelqu'un.

Il avait releve la tete, il fit signe qu'il avait compris et qu'il appellerait. Et, quand il se trouva seul avec Tante Dide, il se remit a ses images, sagement. Cela dura, un quart d'heure, dans le profond silence de l'Asile, ou l'on n'entendait que des bruits perdus de prison, un pas furtif, un trousseau de clefs qui tintait, puis, parfois, de grands cris, aussitot eteints. Mais, par cette brulante journee, l'enfant devait etre las; et le sommeil le prenait, bientot sa tete, d'une blancheur de lis, sembla se pencher sous le casque trop lourd de sa royale chevelure: il la laissa tomber doucement parmi les images, il s'endormit, une joue contre les rois d'or et de pourpre. Les cils de ses paupieres closes jetaient une ombre, la vie battait faiblement dans les petites veines bleues de sa peau delicate. Il etait d'une beaute d'ange, avec l'indefinissable corruption de toute une race, epandue sur la douceur de son visage. Et Tante Dide le regardait de son regard vide, ou il n'y avait ni plaisir ni peine, le regard de l'eternite ouvert sur les choses.

Pourtant, au bout de quelques minutes, un interet parut s'eveiller dans ses yeux clairs. Un evenement venait de se produire, une goutte rouge s'allongeait, aux bord de la narine gauche de l'enfant. Cette goutte tomba, puis une autre se forma et la suivit. C'etait le sang, la rosee de sang qui perlait, sans froissement, sans contusion cette fois, qui sortait toute seule, s'en allait, dans l'usure lache de la degenerescence. Les gouttes devinrent un filet mince qui coula sur l'or des images. Une petite mare les noya, se fit un chemin vers un angle de la table; puis, les gouttes recommencerent, s'ecraserent une a une, lourdes, epaisses, sur le carreau de la chambre. Et il dormait toujours, de son air divinement calme de cherubin, sans avoir meme conscience de sa vie qui s'echappait; et la folle continuait a le regarder, l'air de plus en plus interesse, mais sans effroi, amusee plutot, l'oeil occupe par cela comme par le vol des grosses mouches, qu'elle suivait souvent pendant des heures.

Des minutes encore se passerent, le petit filet rouge s'etait elargi, les gouttes se suivaient plus rapides, avec le leger clapotement monotone et entete de leur chute. Et Charles, a un moment, s'agita, ouvrit les yeux, s'apercut qu'il etait plein de sang. Mais il ne s'epouvanta pas, il etait

accoutume a cette source sanglante qui sortait de lui, au moindre heurt. Il eut une plainte d'ennui. L'instinct pourtant dut l'avertir, il s'effara ensuite, se lamenta plus haut, balbutia un appel confus.

--Maman! maman!

Sa faiblesse, deja, devait etre trop grande, car un engourdissement invincible le reprit, il laissa retomber sa tete. Ses yeux se refermerent, il parut se rendormir, comme s'il eut continue en reve sa plainte, le doux gemissement, de plus en plus grele et perdu.

--Maman! maman!

Les images etaient inondees, le velours noir de la veste et de la culotte, soutachees d'or, se souillait de longues rayures; et le petit filet rouge, entete, s'etait remis a couler de la narine gauche, sans arret, traversant la mare vermeille de la table, s'ecrasant a terre, ou finissait par se former une flaque. Un grand cri de la folle, un appel de terreur aurait suffi. Mais elle ne criait pas, elle n'appelait pas, immobile, avec ses yeux fixes d'ancetre qui regardait s'accomplir le destin, comme desseechee la, nouee, les membres et la langue lies par ses cent ans, le cerveau ossifie par la demence, dans l'incapacite de vouloir et d'agir. Et, cependant, la vue du petit ruisseau rouge commencait a la remuer d'une emotion. Un tressaillement avait passe sur sa face morte, une chaleur montait a ses joues. Enfin, une derniere plainte la ranima toute.

--Maman! maman!

Alors, il y eut, chez Tante Dide, un visible et affreux combat. Elle porta ses mains de squelette a ses tempes, comme si elle avait senti son crane eclater. Sa bouche s'etait ouverte toute grande, et il n'en sortit aucun son: l'effrayant tumulte qui montait en elle, lui paralysait la langue. Elle s'efforca de se lever, de courir; mais elle n'avait plus de muscles, elle resta clouee. Tout son pauvre corps tremblait, dans l'effort surhumain qu'elle faisait ainsi pour crier a l'aide, sans pouvoir rompre sa prison de senilite et de demence. La face bouleversee, la memoire eveillee, elle dut tout voir.

Et ce fut une agonie lente et tres douce, dont le spectacle dura encore de longues minutes. Charles, comme rendormi, silencieux a present, achevait de perdre le sang de ses veines, qui se vidaient sans fin, a petit bruit. Sa blancheur de lis augmentait, devenait une paleur de mort. Les levres se decoloraient, passaient a un rose bleme; puis, les levres furent blanches. Et, pres d'expirer, il ouvrit ses grands yeux, il les fixa sur la trisaieule, qui put y suivre la lueur derniere. Toute la face de cire etait morte deja, lorsque les yeux vivaient encore. Ils gardaient une limpidite, une clarte. Brusquement, ils se viderent, ils s'eteignirent. C'etait la fin, la mort des yeux; et Charles etait mort sans une secousse, epuise comme une source dont toute l'eau s'est ecoulee. La vie ne battait plus dans les veines de sa peau delicate, il n'y avait plus que l'ombre des cils, sur sa face blanche. Mais il restait divinement beau, la tete couchee dans le sang, au milieu de sa royale chevelure blonde epandue, pareil a un de ces petits dauphins exsangues, qui n'ont pu porter l'exécrable heritage

de leur race, et qui s'endorment de vieillesse et d'imbecillite, des leurs quinze ans.

L'enfant venait d'exhaler son dernier petit souffle, lorsque le docteur Pascal entra, suivi de Felicite et de Clotilde. Et, des qu'il eut vu la quantite de sang, dont le carreau etait inonde:

--Ah! mon Dieu! s'ecria-t-il, c'est ce que je craignais. Le pauvre mignon! personne n'etait la, c'est fini!

Mais tous les trois resterent terrifies, devant l'extraordinaire spectacle qu'ils eurent alors. Tante Dide, grandie, avait presque reussi a se soulever; et ses yeux fixes sur le petit mort, tres blanc et tres doux, sur le sang rouge repandu, la mare de sang qui se caillait, s'allumaient d'une pensee, apres un long sommeil de vingt-deux ans. Cette lesion terminale de la demence, cette nuit dans le cerveau, sans reparation possible, n'etait pas assez complete, sans doute, pour qu'un lointain souvenir emmagasine ne put s'eveiller brusquement, sous le coup terrible qui la frappait. Et, de nouveau, l'oubliee vivait, sortait de son neant, droite et devastee, comme un spectre de l'epouvante et de la douleur.

Un instant, elle demeura haletante. Puis, dans un frisson, elle ne put begayer qu'un mot:

--Le gendarme! le gendarme!

Pascal, et Felicite, et Clotilde, avaient compris. Ils se regarderent involontairement, ils fremirent. C'etait toute l'histoire violente de la vieille mere, de leur mere a tous qui s'evoquait, la passion exasperee de sa jeunesse, la longue souffrance de son age mur. Deja deux chocs moraux l'avaient terriblement ebranlee: le premier, en pleine vie ardente, lorsqu'un gendarme avait abattu d'un coup de feu, comme un chien, son amant, le contrebandier Macquart; le second, a bien des annees de distance, lorsqu'un gendarme encore, d'un coup de pistolet, avait casse la tete de son petit-fils Silvere, l'insurge, la victime des haines et des luttes sanglantes de la famille. Du sang, toujours, l'avait eclabousee. Et un troisieme choc moral l'achevait, du sang l'eclaboussait, ce sang appauvri de sa race qu'elle venait de voir couler si longuement, et qui etait par terre, tandis que le royal enfant blanc, les veines et le coeur vides, dormait.

A trois reprises, revoyant toute sa vie, sa vie rouge de passion et de torture, que dominait l'image de la loi expiatrice, elle begaya:

--Le gendarme! le gendarme! le gendarme!

Et elle s'abattit dans son fauteuil. Ils la crurent morte, foudroyee.

Mais la gardienne, enfin, rentrait, cherchant des excuses, certaine de son renvoi. Quand le docteur Pascal l'eut aidee a remettre Tante Dide sur son lit, il constata qu'elle vivait encore. Elle ne devait mourir que le lendemain, a l'age de cent cinq ans trois mois et sept jours, d'une congestion cerebrale, determinee par le dernier choc qu'elle avait recu.

Pascal, tout de suite, le dit a sa mere.

--Elle n'ira pas vingt-quatre heures, demain elle sera morte.... Ah!
l'oncle, puis elle, et ce pauvre enfant, coup sur coup, que de misere et de
deuil!

Il s'interrompit, pour ajouter, a voix plus basse:

--La famille s'eclaircit, les vieux arbres tombent et les jeunes meurent
sur pied.

Felicite dut croire a une nouvelle allusion. Elle etait sincerement
bouleversee par la mort tragique du petit Charles. Mais, quand meme,
au-dessus de son frisson, un soulagement immense se faisait en elle. La
semaine prochaine, lorsqu'on aurait cesse de pleurer, quelle quietude a se
dire que toute cette abomination des Tulettes n'etait plus, que la gloire
de la famille pouvait enfin monter et rayonner dans la legende!

Alors, elle se souvint qu'elle n'avait point repondu, chez le notaire, a
l'involontaire accusation de son fils; et elle reparla de Macquart, par
bravoure.

--Tu vois bien que les servantes, ca ne sert a rien. Il y en avait une ici,
qui n'a rien empeche; et l'oncle aurait eu beau se faire garder, il serait
tout de meme en cendre, a cette heure.

Pascal s'inclina, de son air de deference habituelle.

--Vous avez raison, ma mere.

Clotilde etait tombee a genoux. Ses croyances de catholique fervente
venaient de se reveiller, dans cette chambre de sang, de folie et de mort.
Ses yeux ruisselaient de larmes, ses mains s'etaient jointes, et elle
priaient ardemment, en faveur des etres chers qui n'etaient plus. Mon Dieu!
que leurs souffrances fussent bien finies, qu'on leur pardonnat leurs
fautes, qu'on ne les ressuscitat que pour une autre vie d'eternelle
felicite! Et elle intercedait de toute sa ferveur, dans l'epouvante d'un
enfer, qui, apres la vie miserable, aurait eternise la souffrance.

A partir de ce triste jour, Pascal et Clotilde s'en allerent plus
attendris, serres l'un contre l'autre, visiter leurs malades. Peut-etre,
chez lui, la pensee de son impuissance devant la maladie necessaire
avait-elle grandi encore. L'unique sagesse etait de laisser la nature
evoluer, eliminer les elements dangereux, ne travailler qu'a son labeur
final de sante et de force. Mais les parents qu'on perd, les parents qui
souffrent et qui meurent, laissent au coeur une rancune contre le mal, un
irresistible besoin de le combattre et de le vaincre. Et jamais le docteur
n'avait goute une joie si grande, lorsqu'il reussissait, d'une piqure, a
calmer une crise, a voir le malade hurlant s'apaiser et s'endormir. Elle,
au retour, l'adorait, tres fiere, comme si leur amour etait le soulagement
qu'ils portaient en viatique au pauvre monde.

X

Martine, un matin, comme tous les trimestres, se fit donner par le docteur Pascal un reçu de quinze cents francs, pour aller toucher ce qu'elle appelait "leurs rentes", chez le notaire Grandguillot. Il parut surpris que l'échéance fut si tôt revenue: jamais il ne s'était désintéressé à ce point des questions d'argent, se déchargeant sur elle du souci de tout régler. Et il était avec Clotilde, sous les platanes, dans leur unique joie de vivre, rafraîchi délicieusement par l'éternelle chanson de la source, lorsque la servante revint, effarée, en proie à une émotion extraordinaire.

Elle ne put parler tout de suite; tellement le souffle lui manquait.

--Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!... Monsieur Grandguillot est parti!

Pascal ne comprit pas d'abord.

--Eh bien! ma fille, rien ne presse, vous y retournerez un autre jour.

--Mais non! mais non! il est parti, entendez-vous, parti tout à fait...

Et, comme dans la rupture d'une écluse, les mots jaillirent, sa violente émotion se vida.

--J'arrive dans la rue, je vois de loin du monde devant la porte.... Le petit froid me prend, je sens qu'il est arrivé un malheur. Et la porte fermée, pas une persienne ouverte, une maison de mort.... Tout de suite, le monde m'a dit qu'il avait filé, qu'il ne laissait pas un sou, que c'était la ruine pour les familles....

Elle posa le reçu sur la table de pierre.

--Tenez! le voilà, votre papier! C'est fini, nous n'avons plus un sou nous allons mourir de faim!

Les larmes la gagnaient, elle pleura à gros sanglots, dans la détresse de son cœur d'avare; éperdue de cette perte d'une fortune et tremblante devant la misère menaçante.

Clotilde était restée saisie, ne parlant pas, les yeux sur Pascal, qui semblait surtout incrédule, au premier moment. Il tâcha de calmer Martine: Voyons! voyons! il ne fallait pas se frapper ainsi. Si elle ne savait l'affaire que par les gens de la rue; elle ne rapportait peut-être bien que des commérages, exagérant tout. M. Grandguillot en fuite, M. Grandguillot voleur, cela éclatait comme une chose monstrueuse, impossible. Un homme d'une si grande honnêteté! une maison aimée et respectée de tout Plassans, depuis plus d'un siècle! L'argent était là, disait-on, plus solide qu'à la Banque de France.

--Refléchissez, Martine, une catastrophe pareille ne se produirait pas en coup de foudre, il y aurait eu de mauvais bruits avant-coureurs.... Que diable! toute une vieille probite ne croule pas en une nuit.

Alors, elle eut un geste desespere.

--Eh! monsieur, c'est ce qui fait mon chagrin, parce que, voyez-vous, ca me rend un peu responsable.... Moi, voila des semaines que j'entends circuler des histoires.... Vous autres, naturellement vous n'entendez rien, vous ne savez pas si vous vivez....

Pascal et Clotilde eurent un sourire, car c'était bien vrai qu'ils s'aimaient hors du monde, si loin, si haut, que pas un des bruits ordinaires de l'existence ne leur parvenait.

--Seulement, comme elles etaient tres vilaines, ces histoires, je n'ai pas voulu vous en tourmenter, j'ai cru qu'on mentait.

Elle finit par raconter que, si les uns accusaient simplement M. Grandguillot d'avoir joue a la Bourse, d'autres affirmaient qu'il avait des femmes, a Marseille. Enfin, des orgies, des passions abominables. Et elle se remit a sangloter.

--Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que nous allons devenir? Nous allons donc mourir de faim!

Ebranle alors, emu de voir des larmes emplir aussi les yeux de Clotilde, Pascal tacha de se rappeler, de faire un peu de lumiere dans son esprit. Jadis, au temps ou il exerçait a Plassans, c'était en plusieurs fois qu'il avait depose chez M. Grandguillot les cent vingt mille francs dont la rente lui suffisait, depuis seize ans deja; et, chaque fois, le notaire lui avait donne un reçu de la somme deposee. Cela, sans doute, lui permettrait d'etablir sa situation de creancier personnel. Puis, un souvenir vague se reveilla au fond de sa memoire: sans qu'il put, preciser la date, sur la demande et a la suite de certaines explications du notaire, il lui avait remis une procuration a l'effet d'employer tout ou partie de son argent en placements hypothecaires; et il etait meme certain que, sur cette procuration, le nom du mandataire etait reste en blanc. Mais il ignorait si l'on avait fait usage de cette piece, il ne s'etait jamais preoccupe de savoir comment ses fonds pouvaient etre places.

De nouveau, son angoisse d'avare fit jeter ce cri a Martine:

--Ah! monsieur, vous etes bien puni par ou vous avez peche! Est-ce qu'on abandonne son argent comme ca! Moi, entendez-vous! je sais mon compte a un centime pres, tous les trois mois, et je vous dirais sur le bout du doigt les chiffres et les titres.

Dans sa desolation, un sourire inconscient etait monte a sa face. C'était sa lointaine et entee passion satisfaite, ses quatre cents francs de gages a peine ecornes, economises, places pendant trente ans, aboutissant enfin, par l'accumulation des interets, a l'enorme somme d'une vingtaine de mille francs. Et ce tresor etait intact, solide, depose a l'ecart, dans un

endroit sur, que personne ne connaissait. Elle en rayonnait d'aise, elle evita d'ailleurs d'insister davantage.

Pascal se recriait.

--Eh! qui vous dit que tout notre argent est perdu! Monsieur Grandguillot avait une fortune personnelle, il n'a pas emporte, je pense, sa maison et ses proprietes. On verra, on tirera les affaires au clair, je ne puis m'habituer a le croire un simple voleur.... Le seul ennui est qu'il va falloir attendre..

Il disait ces choses pour rassurer Clotilde, dont il voyait croitre l'inquietude. Elle le regardait, elle regardait la Soulejade, autour d'eux, seulement preoccupée de son bonheur, a lui, dans l'ardent desir de toujours vivre la, comme par le passe, de l'aimer toujours, au fond de cette solitude amie. Et lui-meme, a vouloir la calmer, etait repris de sa belle insouciance, n'ayant jamais vecu pour l'argent, ne s'imaginant pas qu'on pouvait en manquer et en souffrir.

--Mais j'en ai de l'argent! finit-il par crier. Qu'est-ce qu'elle raconte donc, Martine, que nous n'avons plus un sou et que nous allons mourir de faim!

Et, gaiement, il se leva, il les forca toutes les deux a le suivre.

--Venez, venez donc! Je vais vous en montrer, de l'argent! Et j'en donnerai a Martine, pour qu'elle nous fasse un bon diner, ce soir.

En haut, dans sa chambre, devant elles, il abattit triomphalement le tablier du secretaire. C'etait la, au fond d'un tiroir, qu'il avait, pendant pres de seize ans, jete les billets et l'or que ses derniers clients lui apportaient d'eux-memes, sans qu'il leur reclamat jamais rien. Et jamais non plus il n'avait su exactement le chiffre de son petit tresor, prenant a son gre, pour son argent de poche, ses experiences, ses aumones, ses cadeaux. Depuis quelques mois, il faisait au secretaire de frequentes et serieuses visites. Mais il etait tellement habitue a y trouver les sommes dont il avait besoin, apres des annees de naturelle sagesse, presque nulles comme depenses; qu'il avait fini par croire ses economies inepuisables.

Aussi riait-il d'aise.

-Vous allez voir! vous allez voir!

Et il resta confondu, lorsque, a la suite de fouilles fievreuses parmi un amas de notes et de factures, il ne put reunir qu'une somme de six cent quinze francs, deux billets de cent francs, quatre cents francs en or, et quinze francs en petite monnaie. Il secouait les autres papiers, il passait les doigts dans les coins du tiroir, en se recriaient.

--Mais ce c'est pas possible! mais il y en a toujours eu, il y en avait encore des tas, ces jours-ci!... Il faut que ce soient toutes ces vieilles factures qui m'aient trompe. Je vous jure que, l'autre semaine, j'en ai vu,

j'en ai touche beaucoup.

Il etait d'une bonne foi si amusante, il s'etonnait avec une telle sincerite de grand enfant, que Clotilde ne put s'empecher de rire. Ah! ce pauvre maitre, quel homme d'affaires pitoyable! Puis, comme elle remarqua l'air fache de Martine, son absolu desespoir devant ce peu d'argent qui representait maintenant leur vie a tous les trois, elle fut prise d'un attendrissement desole, ses yeux se mouillerent, tandis qu'elle murmurait:

--Mon Dieu! c'est pour moi que tu as tout depense, c'est moi la ruine, la cause unique, si nous n'avons plus rien!

En effet, il avait oublie l'argent pris pour les cadeaux. La fuite etait la, evidemment. Cela le rassera de comprendre. Et, comme, dans sa douleur, elle parlait de tout rendre aux marchands, il s'irrita.

--Ce que je t'ai donne, le rendre! Mais ce serait un peu de mon coeur que tu rendrais avec! Non, non, je mourrais de faim a cote, je te veux telle que je t'ai voulue!

Puis, confiant, voyant s'ouvrir un avenir illimite:

--D'ailleurs, ce n'est pas encore ce soir que nous mourrons de faim, n'est-ce pas, Martine?... Avec ca, nous irons loin.

Martine hocha la tete. Elle s'engageait bien a aller deux mois avec ca, peut-etre trois, si l'on etait tres raisonnable, mais pas davantage. Autrefois, le tiroir etait alimente, de l'argent arrivait toujours un peu; tandis que, maintenant, les rentrees etaient completement nulles, depuis que monsieur abandonnait ses malades. Il ne fallait donc pas compter sur une aide, venue du dehors. Et elle conclut, en disant:

--Donnez-moi les deux billets de cent francs. Je vais tacher de les faire durer tout un mois. Ensuite, nous verrons.... Mais soyez bien prudent, ne touchez pas aux quatre cents francs d'or, fermez le tiroir et ne le rouvrez plus.

--Oh! ca, cria le docteur, tu peux etre tranquille! Je me couperais plutot la main.

Tout fut ainsi regle. Martine gardait la libre disposition de ces ressources dernieres; et l'on pouvait se fier a son economie, on etait sur qu'elle rognerait sur les centimes. Quant a Clotilde, qui n'avait jamais eu de bourse personnelle, elle ne devait meme pas s'apercevoir du manque d'argent. Seul, Pascal souffrirait de n'avoir plus son tresor ouvert, inepuisable; mais il s'etait formellement engage a tout faire payer par la servante.

--Ouf! voila de la bonne besogne! dit-il, soulage, heureux, comme s'il venait d'arranger une affaire considerable, qui assurait pour toujours leur existence.

Une semaine s'ecoula, rien ne semblait change a la Soulejade. Dans le

ravissement de leur tendresse, ni Pascal ni Clotilde ne paraissaient plus se douter de la misere menacante. Et, un matin que celle-ci etait sortie avec Martine, pour l'accompagner au marche, le docteur, reste seul, recut une visite, qui le remplit d'abord d'une sorte de terreur. C'etait la revendeuse qui lui avait vendu le corsage en vieux point d'Alencon, cette merveille, son premier cadeau. Il se sentait si faible contre une tentation possible, qu'il en tremblait. Avant meme que la marchande eut prononce une parole, il se defendit: non! non! il ne pouvait, il ne voulait rien acheter; et, les mains en avant, il l'empachait de rien sortir de son petit sac de cuir. Elle pourtant, tres grasse et affable, souriait, certaine de la victoire. D'une voix continue, enveloppante, elle se mit a parler, a lui conter une histoire: oui! une dame qu'elle ne pouvait pas nommer, une des dames les plus distinguees de Plassans, frappee d'un malheur, reduite a se defaire d'un bijou; puis, elle s'etendit sur la superbe occasion, un bijou qui avait coute plus de douze cents francs, qu'on se resignait a laisser pour cinq cents. Sans hate, elle avait ouvert son sac, malgre l'effarement, l'anxiete croissante du docteur; elle en tira une mince chaine de cou, garnie par devant de sept perles, simplement; mais les perles avaient une rondeur, un eclat, une limpidite admirables. Cela etait tres fin, tres pur, d'une fraicheur exquise. Tout de suite, il l'avait vu, ce collier, au cou delicat de Clotilde, comme la parure naturelle de cette chair de soie, dont il gardait, a ses levres, le gout de fleur. Un autre bijou l'aurait inutilement charge, ces perles ne diraient que sa jeunesse. Et, deja, il l'avait pris entre ses doigts fremissants, il eprouvait une mortelle peine a l'idee de le rendre. Pourtant, il se defendait toujours, jurait qu'il n'avait pas cinq cents francs, tandis que la marchande continuait, de sa voix egale, a faire valoir le bon marche, qui etait reel. Apres un quart d'heure encore, quand elle crut le tenir, elle voulut bien, tout d'un coup, laisser le collier a trois cents francs; et il ceda, sa folie du don fut la plus forte, son besoin de faire plaisir, de parer son idole, lorsqu'il alla prendre les quinze pieces d'or, dans le tiroir, pour les compter a la marchande, il etait convaincu que les affaires s'arrangeraient, chez le notaire, et qu'on aurait bientot beaucoup d'argent.

Alors, des que Pascal se retrouva seul, avec le bijou dans sa poche, il fut pris d'une joie d'enfant, il prepara sa petite surprise, en attendant le retour de Clotilde, bouleverse d'impatience. Et, quand il l'apercut, son coeur battit a se rompre. Elle avait tres chaud, l'ardent soleil d'aout embrasait le ciel. Aussi voulut-elle changer de robe, heureuse cependant de sa promenade, racontant avec des rires le bon marche que Martine venait de faire, deux pigeons pour dix-huit sous. Lui, suffoque par l'emotion, l'avait suivie dans sa chambre; et, comme elle n'etait plus qu'en jupon, les bras nus, les epaules nues, il affecta de remarquer quelque chose a son cou.

-Tiens! qu'est-ce que tu as donc la? Fais voir.

Il cachait le collier dans sa main, il parvint a le lui mettre, en feignant de promener ses doigts, pour s'assurer qu'elle n'avait rien. Mais elle se debattait, gaiement.

--Finis donc! Je sais bien qu'il n'y a rien.... Voyons, qu'est-ce que tu trafiques, qu'est-ce que tu as qui me chatouille?

D'une étreinte, il la saisit, il la mena devant la grande psyché, où elle se vit toute. À son cou, la mince chaîne n'était qu'un fil d'or, et elle aperçut les sept perles comme des étoiles laiteuses, nées là et doucement luisantes sur la soie de sa peau. C'était enfantin et délicieux. Tout de suite, elle eut un rire charme, un roucoulement de colombe coquette qui se rengorge.

--Oh! maître, maître! que tu es bon!... Tu ne penses donc qu'à moi?... Comme tu me rends heureuse!

Et la joie qu'elle avait dans les yeux, cette joie de femme et d'amante, ravie d'être belle, d'être adorée, le récompensait divinement de sa folie.

Elle avait renversé la tête, rayonnante, et elle tendait les lèvres. Il se pencha, ils se baisèrent.

--Tu es contente?

--Oh! oui, maître, contente, contente!... C'est si doux, si pur, les perles! Et celles-ci me vont si bien!

Un instant encore, elle s'admira dans la glace, innocemment vaniteuse de la fleur blonde de sa peau, sous les gouttes nacrées des perles. Puis, cedant à un besoin de se montrer, entendant remuer la servante dans la salle voisine, elle s'échappa, courut à elle, en jupon, la gorge nue.

--Martine! Martine! Vois donc ce que maître vient de me donner!... Hein, suis-je belle!

Mais, à la mine sévère, subitement terreuse de la vieille fille, sa joie fut gâtée. Peut-être eut-elle conscience du déchirement jaloux que son éclatante jeunesse produisait chez cette pauvre créature, usée dans la résignation muette de sa domestique, en adoration devant son maître. Ce ne fut là, d'ailleurs, que le premier mouvement d'une seconde, inconscient pour l'une, à peine soupçonné par l'autre; et ce qui restait, c'était la désapprobation visible de la servante économe, le cadeau couteux regardé de travers et condamné.

Clotilde fut saisie d'un petit froid.

--Seulement, murmura-t-elle, maître a encore fouillé dans son secrétaire.... C'est très cher, les perles, n'est-ce pas?

Pascal, gêné à son tour, se recria, expliqua l'occasion superbe, conta la visite de la revendeuse, en un flot de paroles. Une bonne affaire incroyable: on ne pouvait pas ne pas acheter.

--Combien? interrogea la jeune fille, avec une véritable anxiété.

--Trois cents francs.

Et Martine, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, terrible dans son

silence, ne put retenir ce cri:

--Bon Dieu! de quoi vivre six semaines, et nous n'avons pas de pain!

De grosses larmes jaillirent des yeux de Clotilde. Elle aurait arrache le collier de son cou, si Pascal ne l'en avait empechee. Elle parlait de le rendre sur-le-champ, elle begayait, eperdue:

--C'est vrai, Martine a raison.... Maitre est fou, et je suis folle moi-meme, a garder ca une minute, dans la situation ou nous sommes.... Il me brulerait la peau. Je t'en supplie, laisse-le-moi reporter.

Jamais il ne voulut y consentir. Il se desolait avec elles deux, reconnaissait sa faute, criait qu'il etait incorrigible, qu'on aurait du lui enlever tout l'argent. Et il courut au secretaire, apporta les cent francs qui lui restaient, forca Martine a les prendre.

--Je vous dis que je ne veux plus avoir un sou! Je le depenserais encore.... Tenez! Martine, vous etes la seule raisonnable. Vous ferez durer l'argent, j'en suis bien convaincu, jusqu'a ce que nos affaires soient arrangees.... Et toi, cherie, garde ca, ne me fais point de peine. Embrasse-moi, va t'habiller.

Il ne fut plus question de cette catastrophe. Mais Clotilde avait garde le collier au cou, sous sa robe; et cela etait d'une discretion charmante, ce petit bijou si fin, si joli, ignore de tous, qu'elle seule sentait sur elle. Parfois, dans leur intimite, elle souriait a Pascal, elle sortait vivement les perles de son corsage, pour les lui montrer, sans une parole; et, du meme geste prompt, elle les remettait sur sa gorge tiede, delicieusement emue. C'etait leur folie qu'elle lui rappelait; avec une gratitude confuse, un rayonnement de joie toujours aussi vive. Jamais plus elle ne les quitta.

Une vie de gene, douce malgre tout, commença des lors. Martine avait fait un inventaire exact des ressources de la maison, et c'etait desastreux. Seule, la provision de pommes de terre promettait d'etre serieuse. Par une malechance, la jarre d'huile tirait a sa fin, de meme que le dernier tonneau de vin s'epuisait. La Souleide, n'ayant plus ni vignes ni oliviers, ne produisait guere que quelques legumes et un peu de fruits, des poires qui n'etaient pas mures, du raisin de treille qui allait etre l'unique regal. Enfin, il fallait quotidiennement acheter le pain et la viande. Aussi, des le premier jour, la servante rationna-t-elle Pascal et Clotilde, supprimant les anciennes douceurs, les cremes, les patisseries, reduisant les plats a la portion congrue. Elle avait repris toute son autorite d'autrefois, elle les traitait en enfants, qu'elle ne consultait meme plus sur leurs desirs ni sur leurs gouts. C'etait elle qui reglait les menus, qui savait mieux qu'eux ce dont ils avaient besoin, maternelle d'ailleurs, les entourant de soins infinis, faisant ce miracle de leur donner encore de l'aisance pour leur pauvre argent, ne les bousculant parfois que dans leur interet, comme on bouscule les gamins qui ne veulent pas manger leur soupe. Et il semblait que cette singuliere maternite, cette immolation derniere, cette paix de l'illusion dont elle entourait leurs amours, la contentait un peu elle aussi, la tirait du sourd desespoir ou

elle etait tombee. Depuis qu'elle veillait ainsi sur eux, elle avait retrouve sa petite figure blanche de nonne vouee au celibat, ses calmes yeux couleur de cendre. Lorsque, apres les eternelles pommes de terre, la petite cotelette de quatre sons, perdue au milieu des legumes, elle arrivait, certains jours, sans compromettre son budget, a leur servir des crepes, elle triomphait, elle riait de leurs rires.

Pascal et Clotilde trouvaient tout tres bien, ce qui ne les empechait pas de la plaisanter, quand elle n'etait pas la. Les anciennes moqueries sur son avarice recommencaient, ils pretendaient qu'elle comptait les grains de poivre, tant de grains par chaque plat, histoire de les economiser. Quand les pommes de terre manquaient par trop d'huile, quand les cotelettes se reduisaient a une bouchee, ils echangeaient un vif coup d'oeil, ils attendaient qu'elle fut sortie, pour etouffer leur gaiete dans leur serviette. Ils s'amusaient de tout, ils riaient de leur misere.

A la fin du premier mois, Pascal songea aux gages de Martine. D'habitude, elle prelevait elle-meme ses quarante francs sur la bourse commune qu'elle tenait.

--Ma pauvre fille, lui dit-il un soir, comment allez-vous faire, pour vos gages, puisqu'il n'y a plus d'argent?

Elle resta un instant, les yeux a terre, l'air conterne.

--Dame! monsieur, il faudra bien que j'attende.

Mais il voyait qu'elle ne disait pas tout, qu'elle avait eu l'idee d'un arrangement, dont elle ne savait de quelle facon lui faire l'offre. Et il l'encouragea.

--Alors, du moment que monsieur y consentirait, j'aimerais mieux que monsieur me signat un papier..

--Comment, un papier?

--Oui, un papier ou monsieur, chaque mois, dirait qu'il me doit quarante francs.

Tout de suite, Pascal lui fit le papier, et elle en fut tres heureuse, elle le serra avec soin, comme du bel et bon argent. Cela, evidemment, la tranquillisait. Mais ce papier devint, pour le docteur et sa compagne, un nouveau sujet d'etonnement et de plaisanterie. Quel etait donc l'extraordinaire pouvoir de l'argent sur certaines ames? Cette vieille fille qui les servait a genoux, qui l'adorait surtout, lui, au point de lui avoir donne sa vie, et qui prenait cette garantie imbecile, ce chiffon de papier sans valeur, s'il ne pouvait la payer!

Du reste, ni Pascal ni Clotilde n'avaient eu, jusque-la, un grand merite a garder leur serenite dans l'infortune, car ils ne sentaient pas celle-ci. Ils vivaient au-dessus, plus loin, plus haut, dans l'heureuse et riche contree de leur passion. A table, ils ignoraient ce qu'ils mangeaient, ils pouvaient faire le reve de mets princiers, servis sur des plats d'argent.

Autour d'eux, ils n'avaient pas conscience du dnuement qui croissait, de la servante affamee, nourrie de leurs miettes; et ils marchaient par la maison vide comme a travers un palais tendu de soie, regorgeant de richesses. Ce fut certainement l'epoque la plus heureuse de leurs amours. La chambre etait un monde, la chambre tapissee de vieille indienne, couleur d'aurore, ou ils ne savaient comment epuiser l'infini, le bonheur sans fin d'etre aux bras l'un de l'autre. Ensuite, la salle de travail gardait les bons souvenirs du passe, a ce point qu'ils y vivaient les journees, comme drapes luxueusement dans la joie d'y avoir deja vecu si longtemps ensemble. Puis, dehors, au fond des moindres coins de la Souleiade, c'etait le royal ete qui dressait sa tente bleue, eblouissante d'or. Le matin, le long des allees embaumees de la pinede, a midi, sous l'ombre noire des platanes, rafraichie par la chanson de la source, le soir, sur la terrasse qui se refroidissait ou sur l'aire encore tiede, baignee du petit jour bleu des premieres etoiles, ils promenaient avec ravissement leur existence de pauvres, dont la seule ambition etait de vivre toujours ensemble, dans l'absolu dedain de tout le reste. La terre etait a eux, et les tresors, et les fetes, et les souverainetes, du moment qu'ils se possedaient.

Vers la fin d'aout, cependant, les choses se gaterent encore. Ils avaient parfois des reveils inquiets, au milieu de cette vie sans liens ni devoirs, sans travail, qu'ils sentaient si douce, mais impossible, mauvaise a toujours vivre. Un soir, Martine leur declara qu'elle n'avait plus que cinquante francs, et qu'on aurait du mal a vivre deux semaines, en cessant de boire du vin. D'autre part, les nouvelles devenaient graves, le notaire Grandguillot etait decidement insolvable, les creanciers personnels eux-memes ne toucheraient pas un sou. D'abord, on avait pu compter sur la maison et deux fermes que le notaire en fuite laissait forcement derriere lui; mais il etait certain, maintenant, que ces proprietes se trouvaient mises au nom de sa femme; et, pendant que lui, en Suisse, disait-on, jouissait de la beaute des montagnes, celle-ci occupait une des fermes, qu'elle faisait valoir, tres calme, loin des ennuis de leur deconfiture. Plassans bouleverse racontait que la femme tolerait les debordements du mari, jusqu'a lui permettre les deux maitresses qu'il avait emmenees au bord des grands lacs. Et Pascal, avec son insouciance habituelle, negligait meme d'aller voir le procureur de la republique, pour causer de son cas, suffisamment renseigne par tout ce qu'on lui racontait, demandant a quoi bon remuer cette vilaine histoire, puisqu'il n'y avait plus rien de propre ni d'utile a en tirer.

Alors, a la Souleiade, l'avenir apparut menacant. C'etait la misere noire, a bref delai. Et Clotilde, tres raisonnable au fond, fut la premiere a trembler. Elle gardait sa gaiete vive, tant que Pascal etait la; mais, plus prevoyante que lui, dans sa tendresse de femme, elle tombait a une veritable terreur, des qu'il la quittait un instant, se demandant ce qu'il deviendrait, a son age, charge d'une maison si lourde. Tout un plan l'occupa en secret pendant plusieurs jours, celui de travailler, de gagner de l'argent, beaucoup d'argent, avec ses pastels. On s'etait recree tant de fois devant son talent singulier et si personnel, qu'elle mit Martine dans sa confiance et la chargea, un beau matin, d'aller offrir plusieurs de ses bouquets chimeriques au marchand de couleurs du cours Sauvaire, qui etait, affirmait-on, en relation de parente avec un peintre de Paris. La condition formelle etait de ne rien exposer a Plassans, de tout expedier au loin.

Mais le resultat fut desastreux, le marchand resta effraye devant l'etrangete de l'invention, la fougue debridee de la facture, et il declara que jamais ca ne se vendrait. Elle en fut desesperee, de grosses larmes lui vinrent aux yeux. A quoi servait-elle? c'etait un chagrin et une honte, de n'etre bonne a rien! Et il fallut que la servante la consolat, lui expliquat que toutes les femmes sans doute ne naissent pas pour travailler, que les unes poussent comme les fleurs dans les jardins, pour sentir bon, tandis que les autres sont le ble de la terre, qu'on ecrase et qui nourrit.

Cependant, Martine ruminait un autre projet qui etait de decider le docteur a reprendre sa clientele. Elle finit par en parler a Clotilde, qui, tout de suite, lui montra les difficultes, l'impossibilite presque materielle d'une pareille tentative. Justement, elle en avait cause avec Pascal, la veille encore. Lui aussi se preoccupait, songeait au travail, comme a l'unique chance de salut. L'idee de rouvrir un cabinet de consultation devait lui venir la premiere. Mais il etait depuis si longtemps le medecin des pauvres! Comment oser se faire payer, lorsqu'il y avait tant d'annees deja qu'il ne reclamait plus d'argent? Puis, n'etait-ce pas trop tard, a son age, pour recommencer une carriere? sans compter les histoires absurdes qui couraient sur lui, toute cette legende de genie a demi fele qu'on lui avait faite. Il ne retrouverait pas un client, ce serait une cruaute inutile que de le forcer a un essai, dont il reviendrait surement le coeur meurtri et les mains vides. Clotilde, au contraire, s'employait toute, pour l'en detourner; et Martine comprit ces bonnes raisons, s'ecria, elle aussi, qu'il fallait l'empecher de courir le risque d'un si gros chagrin.

D'ailleurs, en causant, une idee nouvelle lui etait poussee, au souvenir d'un ancien registre decouvert par elle dans une armoire, et sur lequel, autrefois, elle avait inscrit les visites du docteur. Beaucoup de gens n'avaient jamais paye, de sorte qu'une liste de ceux-ci occupait deux grandes pages du registre. Pourquoi donc, maintenant qu'on etait malheureux, n'aurait-on pas exige de ces gens les sommes qu'ils devaient? On pouvait bien agir sans en parler a monsieur, qui avait toujours refuse de s'adresser a la justice. Et, cette fois, Clotilde lui donna raison. Ce fut tout un complot: elle-meme releva les creances, prepara les notes, que la servante alla porter. Mais nulle part elle ne toucha un sou, on lui repondit de porte en porte qu'on examinerait, qu'on passerait chez le docteur. Dix jours s'ecoulerent, personne ne vint, il n'y avait plus a la maison que six francs, de quoi vivre deux ou trois jours encore.

Martine, le lendemain, comme elle rentrait les mains vides, d'une nouvelle demarche chez un ancien client, prit Clotilde a part, pour lui raconter qu'elle venait de causer avec madame Felicite, au coin de la rue de la Banne. Celle-ci, sans doute, la guettait. Elle ne remettait toujours pas les pieds a la Soulejade. Meme le malheur qui frappait son fils, cette perte brusque d'argent dont parlait toute la ville, ne l'avait pas rapprochee de lui. Mais elle attendait dans un fremissement passionne, elle ne gardait son attitude de mere rigoriste, ne pactisant pas avec certaines fautes, que certaine de tenir enfin Pascal a sa merci, comptant bien qu'il allait etre force de l'appeler a son aide, un jour ou l'autre. Quand il n'aurait plus un sou, qu'il frapperait a sa porte, elle dicterait ses conditions, le deciderait au mariage avec Clotilde, ou mieux encore exigerait le depart de celle-ci. Pourtant, les journees passaient, elle ne le voyait pas venir. Et c'etait pourquoi elle avait arrete Martine, prenant

une mine apitoyee, demandant des nouvelles, paraissant s'etonner qu'on n'eut point recours a sa bourse, tout en donnant a comprendre que sa dignite l'empechait de faire le premier pas.

--Vous devriez en parler a monsieur et le decider, conclut la servante. En effet, pourquoi ne s'adresserait-il pas a sa mere? Ce serait tout naturel.

Clotilde se revolta.

--Oh! jamais! je ne me charge pas d'une commission pareille. Maitre se facherait, et il aurait raison. Je crois bien qu'il se laisserait mourir de faim plutot que de manger le pain de grand'mere.

Alors, le surlendemain soir, au diner, comme Martine leur servait un reste de bouilli, elle les prevint.

--Je n'ai plus d'argent, monsieur, et demain il n'y aura que des pommes de terre, sans huile ni beurre.... Voici trois semaines que vous buvez de l'eau. Maintenant, il faudra se passer de viande.

Ils s'egayerent, ils plaisanterent encore.

--Vous avez du sel, ma brave fille?

--Oh! ca, oui, monsieur, encore un peu.

--Eh bien! des pommes de terre avec du sel, c'est tres bon quand on a faim.

Elle retourna dans sa cuisine, et tout bas ils reprirent leurs moqueries sur son extraordinaire avarice. Jamais elle n'aurait offert de leur avancer dix francs, elle qui avait son petit tresor cache quelque part, dans un endroit solide que personne ne connaissait. D'ailleurs, ils en riaient, sans lui en vouloir, car elle ne devait pas plus songer a cela qu'a décrocher les etoiles, pour les leur servir.

La nuit, pourtant, des qu'ils se furent couches, Pascal sentit Clotilde fievreuse, tourmentee d'insomnie. C'etait d'habitude ainsi, aux bras l'un de l'autre, dans les tientes tenebres, qu'il la confessait; et elle osa lui dire son inquietude pour lui, pour elle, pour la maison entiere. Qu'allaient-ils devenir, sans ressources aucunes? Un instant, elle fut sur le point de lui parler de sa mere. Puis, elle n'osa pas, elle se contenta de lui avouer les demarches qu'elles avaient faites, Martine et elle: l'ancien registre retrouve, les notes relevees et envoyees, l'argent reclame partout, inutilement. Dans d'autres circonstances, il aurait eu, a cet aveu, un grand chagrin et une grande colere, blesse de ce qu'on avait agi sans lui, en allant contre l'attitude de toute sa vie professionnelle. Il resta silencieux d'abord, tres emu, et cela suffisait a prouver quelle etait par moments son angoisse secrete, sous cette insouciance de la misere qu'il montrait. Puis, il pardonna a Clotilde en la serrant eperdument contre sa poitrine, il finit par dire qu'elle avait bien fait, qu'on ne pouvait pas vivre plus longtemps de la sorte. Ils cesserent de parler, mais elle le sentait qui ne dormait pas, qui cherchait comme elle un moyen de trouver l'argent necessaire aux besoins quotidiens. Telle fut leur premiere

nuit malheureuse, une nuit de souffrance commune, ou elle, se desesperait du tourment qu'il se faisait, ou lui, ne pouvait tolerer l'idee de la savoir sans pain.

Au dejeuner, le lendemain, ils ne mangerent que des fruits. Le docteur etait reste muet toute la matinee, en proie a un visible combat. Et ce fut seulement vers trois heures qu'il prit une resolution.

--Allons, il faut se remuer, dit-il a sa compagne. Je ne veux pas que tu jeunes, ce soir encore.... Va mettre un chapeau, nous sortons ensemble.

Elle le regardait, attendant de comprendre.

--Oui, puisqu'on nous doit de l'argent et qu'on n'a pas voulu vous le donner, je vais aller voir si on me le refuse, a moi aussi.

Ses mains tremblaient, cette idee de se faire payer de la sorte, apres tant d'annees, devait lui couter affreusement; mais il s'efforcait de sourire, il affectait toute une bravoure. Et elle, qui sentait, au begaiement de sa voix, la profondeur de son sacrifice, en eprouva une violente emotion.

--Non! non! maitre, n'y va pas, si cela te fait trop de peine.... Martine pourrait y retourner.

Mais la servante, qui etait la, approuvait beaucoup monsieur, au contraire.

--Tiens! pourquoi donc monsieur n'irait-il pas? Il n'y a jamais de honte a reclamer ce qu'on vous doit.... N'est-ce pas? chacun le sien.... Je trouve ca tres bien, moi, que monsieur montre enfin qu'il est un homme.

Alors, de meme que jadis, aux heures de felicite, le vieux roi David, ainsi que Pascal se nommait parfois en plaisantant, sortit au bras d'Abisaig. Ni l'un ni l'autre n'etaient encore en haillons, lui avait toujours sa redingote correctement boutonnee, tandis qu'elle portait sa jolie robe de toile, a pois rouges; mais le sentiment de leur misere sans doute les diminuait, leur faisait croire qu'ils n'etaient plus que deux pauvres, tenant peu de place, filant modestement le long des maisons. Les rues ensoleillees etaient presque vides. Quelques regards les generent; et ils ne hataient pas leur marche, tellement leur coeur se serrait.

Pascal voulut commencer par un ancien magistrat, qu'il avait soigne pour une affection des reins. Il entra, apres avoir laisse Clotilde sur un banc du cours Sauvaire. Mais il fut tres soulage, lorsque le magistrat, prevenant sa demande, lui expliqua qu'il touchait ses rentes en octobre et qu'il le payerait alors. Chez une vieille dame, une septuagenaire, paralytique, ce fut autre chose: elle s'offensa qu'on lui eut envoye sa note par une domestique qui n'avait pas ete polie; si bien qu'il s'empressa de lui presenter ses excuses, en lui donnant tout le temps qu'elle desirerait. Puis, il monta les trois etages d'un employe aux contributions, qu'il trouva souffrant encore, aussi pauvre que lui, a ce point qu'il n'osa meme pas formuler sa demande. De la, defilerent a la suite une merciere, la femme d'un avocat, un marchand d'huile, un boulanger, tous des gens a leur aise; et tous l'evincerent, les uns sous des pretextes, les autres en ne le

recevant pas; il y en eut meme un qui affecta de ne pas comprendre. Restait la marquise de Valqueyras, l'unique representante d'une tres ancienne famille, fort riche et d'une avarice celebre, veuve, avec une fillette de dix ans. Il l'avait gardee pour la derniere, car elle l'effrayait beaucoup. Il finit par sonner a son antique hotel, au bas du cours Sauvaire, une construction monumentale, du temps de Mazarin. Et il y demeura si longtemps, que Clotilde, qui se promenait sous les arbres, fut prise d'inquietude.

Enfin, quand il reparut, au bout d'une grande demi-heure, elle plaisanta, soulagee.

--Quoi donc? elle n'avait pas de monnaie?

Mais, chez celle-la encore, il n'avait rien touche. Elle s'etait plainte de ses fermiers, qui ne la payaient plus.

--Imagine-toi, continua-t-il pour expliquer sa longue absence, la fillette est malade. Je crains que ce ne soit un commencement de fièvre muqueuse.... Alors, elle a voulu me la montrer, et j'ai examine cette pauvre petite....

Un invincible sourire montait aux levres de Clotilde.

--Et tu as laisse une consultation?

--Sans doute, pouvais-je faire autrement?

Elle lui avait repris le bras, tres emue, et il la sentit qui le serrait fortement sur son coeur. Un instant, ils marcherent au hasard. C'etait fini, il ne leur restait qu'a rentrer chez eux, les mains vides. Mais lui refusait, s'obstinait a vouloir pour elle autre chose que les pommes de terre et l'eau qui les attendaient. Quand ils eurent remonte le cours Sauvaire, ils tournerent a gauche, dans la ville neuve; et il semblait que le malheur s'acharnait, les emportant a la derive.

--Ecoute, dit-il enfin, j'ai une idee.... Si je m'adressais a Ramond, il nous preterait volontiers mille francs, qu'on lui rendrait, lorsque nos affaires seront arrangees.

Elle ne repondit pas tout de suite. Ramond, qu'elle avait repousse, qui etait marie maintenant, installe dans une maison de la ville neuve, en passe d'etre le beau medecin a la mode et de gagner une fortune! Elle le savait heureusement d'esprit droit, de coeur solide. S'il n'etait pas revenu les voir, c'etait a coup sur par discretion. Lorsqu'il les rencontra, il les saluait d'un air si emerveille, si content de leur bonheur!

--Est-ce que ca te gene? demanda ingenument Pascal, qui aurait ouvert au jeune medecin sa maison, sa bourse, son coeur.

Alors, elle se hata de repondre.

--Non, non!... Il n'y a jamais eu entre nous que de l'affection et de la

franchise. Je crois que je lui ai fait beaucoup de peine, mais il m'a pardonne.... Tu as raison, nous n'avons pas d'autre ami, c'est a Ramond qu'il faut nous adresser.

La malechance les poursuivait, Ramond etait absent, en consultation a Marseille, d'ou il ne devait revenir que le lendemain soir; et ce fut la jeune madame Ramond qui les recut, une ancienne amie de Clotilde, dont elle etait la cadette, de trois ans. Elle parut un peu genee, se montra pourtant fort aimable. Mais le docteur, naturellement, ne fit pas sa demande, et se contenta d'expliquer sa visite, en disant que Ramond lui manquait.

Dans la rue, de nouveau, Pascal et Clotilde se sentirent seuls et perdus. Ou se rendre, maintenant? quelle tentative faire? Et ils durent se remettre a marcher, au petit bonheur.

--Maitre, je ne t'ai pas dit, osa murmurer Clotilde, il parait que Martine a rencontre grand'mere.... Oui, grand'mere s'est inquietee de nous, lui a demande pourquoi nous n'allions pas chez elle, si nous etions dans le besoin.... Et, tiens! voila sa porte la-bas....

En effet, ils etaient rue de la Banne, on apercevait l'angle de la place de la Sous-Prefecture. Mais il venait de comprendre, il la faisait taire.

--Jamais, entends-tu!... Et toi-meme, tu n'irais pas. Tu me dis cela, parce que tu as du chagrin; a me voir ainsi sur le pave. Moi aussi, j'ai le coeur gros, en songeant que tu es la et que tu souffres. Seulement, il vaut mieux souffrir que de faire une chose dont on garderait le continuel remords.... Je ne veux pas, je ne peux pas.

Ils quitterent la rue de la Banne, ils s'engagerent dans le vieux quartier.

--J'aime mieux mille fois m'adresser aux etrangers.... Peut-etre avons-nous des amis encore, mais ils ne sont que parmi les pauvres.

Et, resigne a l'aumone, David continua sa marche au bras d'Abisaig, le vieux roi mendiant s'en alla de porte en porte, appuye a l'epaule de la sujette amoureuse, dont la jeunesse restait son unique soutien. Il etait pres de six heures, la forte chaleur tombait, les rues etroites s'emplissaient de monde; et, dans ce quartier populeux, ou ils etaient aimes, on les saluait, on leur souriait. Un peu de pitie se melait a l'admiration, car personne n'ignorait leur ruine. Pourtant, ils semblaient d'une beaute plus haute, lui tout blanc, elle toute blonde, ainsi foudroyes. On les sentait unis et confondus davantage, la tete toujours droite et fiere de leur eclatant amour, mais frappees par le malheur, lui ebranle, tandis qu'elle, d'un coeur vaillant, le redressait. Des ouvriers en bourgeron passerent, qui avaient plus d'argent dans leur poche. Personne n'osa leur offrir le sou qu'on ne refuse pas a ceux qui ont faim. Rue Canquoin, ils voulurent s'arreter chez Guiraud: elle etait morte a son tour, la semaine d'aparavant. Deux autres tentatives qu'ils firent, echouerent. Desormais, ils en etaient a rever quelque part un emprunt de dix francs. Ils battaient la ville depuis trois heures.

Ah! ce Plassans, avec le cours Sauvair, la rue de Rome et la rue de la

Banne qui le partageaient en trois quartiers, ce Plassans aux fenêtrées closes, cette ville mangée de soleil, d'apparence morte, et qui cachait sous cette immobilité toute une vie nocturne de cercle et de jeu, trois fois encore ils la traversèrent, d'un pas ralenti, par cette fin limpide d'une ardente journée d'août! Sur le cours, d'anciennes pataches, qui conduisaient aux villages de la montagne, attendaient, dételées; et, à l'ombre noire des platanes, aux portes des cafés, les consommateurs, qu'on voyait à des sept heures du matin, les regarderent avec des sourires. Dans la ville neuve également, ou des domestiques se planterent sur le seuil des maisons cossues, ils sentirent moins de sympathie que dans les rues désertes du quartier Saint-Marc, dont les vieux hôtels gardaient un silence ami. Ils retournerent au fond du vieux quartier, ils allerent jusqu'à Saint-Saturnin, la cathédrale, dont le jardin du chapitre ombrageait l'abside, un coin de délicieuse paix, d'où un pauvre les chassa en leur demandant lui-même l'aumône. On battait beaucoup du côté de la gare, un nouveau faubourg poussait là, ils s'y rendirent. Puis, ils revinrent une dernière fois jusqu'à la place de la Sous-Prefecture, avec un brusque réveil d'espoir, l'idée qu'ils finiraient par rencontrer quelqu'un, que de l'argent leur serait offert. Mais ils n'étaient toujours accompagnés que du pardon souriant de la ville, à les voir si unis et si beaux. Les cailloux de la Viorne, le petit pavage pointu, leur blessait les pieds. Et ils durent enfin rentrer sans rien à la Souleïade, tous les deux, le vieux roi mendiant et sa sujette soumise, Abisaig dans sa fleur de jeunesse, qui ramenait David vieillissant, dépouillé de ses biens, las d'avoir inutilement battu les routes.

Il était huit heures. Martine qui les attendait, comprit qu'elle n'aurait pas de cuisine à faire, ce soir-là. Elle prétendit avoir dîné; et, comme elle paraissait souffrante, Pascal l'envoya se coucher tout de suite.

--Nous nous passerons bien de toi, répétait Clotilde. Puisque les pommes de terre sont sur le feu, nous les prendrons nous-mêmes.

La servante, de méchante humeur, céda. Elle machait de sourdes paroles: quand on a tout mangé, à quoi bon se mettre à table? Puis, avant de s'enfermer dans sa chambre:

--Monsieur, il n'y a plus d'avoine pour Bonhomme. Je lui ai trouvé l'air drôle, et monsieur devrait aller le voir.

Tout de suite, Pascal et Clotilde, pris d'inquiétude, se rendirent à l'écurie. Le vieux cheval, en effet, était couché sur sa litière, somnolent. Depuis six mois, on ne l'avait plus sorti, à cause de ses jambes, envahies de rhumatismes; et il était devenu complètement aveugle. Personne ne comprenait pourquoi le docteur conservait cette vieille bête, Martine elle-même en arrivait à dire qu'on devait l'abattre, par simple pitié. Mais Pascal et Clotilde se recriaient, s'émotionnaient, comme si on leur eût parlé d'achever un vieux parent, qui ne s'en irait pas assez vite. Non, non! il les avait servis pendant plus d'un quart de siècle, il mourrait chez eux, de sa belle mort, en brave homme qu'il avait toujours été! Et, ce soir-là, le docteur ne dédaigna pas de l'examiner soigneusement. Il lui souleva les pieds, lui regarda les gencives, écouta les battements du cœur.

--Non, il n'a rien, finit-il par dire. C'est la vieillesse, simplement...
Ah! mon pauvre vieux, nous ne courrons plus les chemins ensemble!

L'idée qu'il manquait d'avoine tourmentait Clotilde. Mais Pascal la rassura: il fallait si peu de chose, a une bete de cet age, qui ne travaillait plus! Elle prit alors une poignée d'herbe, au tas que la servante avait laisse la; et ce fut une joie pour tous les deux, lorsque Bonhomme voulut bien, par simple et bonne amitie, manger cette herbe dans sa main.

--Eh! mais, dit-elle en riant, tu as encore de l'appetit, il ne faut pas chercher a nous attendrir.... Bonsoir! et dors tranquille!

Et ils le laisserent sommeiller, apres lui avoir l'un et l'autre, comme d'habitude, mis un gros baiser a gauche et a droite des naseaux.

La nuit tombait, ils eurent une idee, pour ne pas rester en bas, dans la maison vide: ce fut de tout barricader et d'emporter leur diner, en haut, dans la chambre. Vivement, elle monta le plat de pommes de terre, avec du sel et une belle carafe d'eau pure; tandis que lui se chargeait d'un panier de raisin, le premier qu'on eut cueilli a une treille precoce, en dessous de la terrasse. Ils s'enfermerent, ils mirent le couvert sur une petite table, les pommes de terre au milieu, entre la saliere et la carafe, et le panier de raisin sur une chaise, a cote. Et ce fut un gala merveilleux, qui leur rappela l'exquis dejeuner qu'ils avaient fait, au lendemain des noces, lorsque Martine s'etait obstinee a ne pas leur repondre. Ils eprouaient le meme ravissement d'etre seuls, de se servir eux-memes, de manger l'un contre l'autre, dans la meme assiette.

Cette soiree de misere noire qu'ils avaient tout fait au monde pour eviter, leur gardait les heures les plus delicieuses de leur existence. Depuis qu'ils etaient rentres, qu'ils se trouvaient au fond de la grande chambre amie, comme a cent lieues de cette ville indifferente qu'ils venaient de battre, la tristesse et la crainte s'effacaient, jusqu'au souvenir de la mauvaise apres-midi, perdue en courses inutiles. L'insouciance les avait repris de ce qui n'etait pas leur tendresse, ils ne savaient plus s'ils etaient pauvres, s'ils auraient le lendemain a chercher un ami pour diner le soir. A quoi bon redouter la misere et se donner tant de peine, puisqu'il suffisait, pour gouter tout le bonheur possible, d'etre ensemble?

Lui, pourtant, s'effraya.

--Mon Dieu! nous avons si peur de cette soiree! Est-ce raisonnable d'etre heureux ainsi? Qui sait ce que demain nous garde?

Mais elle lui mit sa petite main sur la bouche.

--Non, non! demain, nous nous aimerons, comme nous nous aimons aujourd'hui.... Aime-moi de toute ta force, comme je t'aime.

Et jamais ils n'avaient mange de si bon coeur. Elle montrait son appetit de belle fille a l'estomac solide, elle mordait a pleine bouche dans les

pommes de terre, avec des rires, les disant admirables, meilleures que les mets les plus vantes. Lui aussi avait retrouvé son appétit de trente ans. De grands coups d'eau pure leur semblaient divins. Puis, le raisin, comme dessert, les ravissait, ces grappes si fraîches, ce sang de la terre que le soleil avait doré. Ils mangeaient trop, ils étaient gris d'eau et de fruit, de gaieté surtout. Ils ne se souvenaient pas d'avoir fait un gala pareil. Leur premier déjeuner lui-même, avec tout un luxe de côtelettes, de pain et de vin, n'avait pas eu cette ivresse, ce bonheur de vivre, ou la joie d'être ensemble suffisait, changeait la faïence en vaisselle d'or, la nourriture misérable en une céleste cuisine, comme les dieux n'en goûtent point.

La nuit s'était complètement faite, et ils n'avaient pas allumé de lampe, heureux de se mettre au lit tout de suite. Mais les fenêtres restaient grandes ouvertes sur le vaste ciel d'été, le vent du soir entraînait, brûlant encore, chargé d'une lointaine odeur de lavande. À l'horizon, la lune venait de se lever, si pleine et si large, que toute la chambre était baignée d'une lumière d'argent, et qu'ils se voyaient, comme à une clarté de rêve, infiniment éclatante et douce.

Alors, les bras nus, le cou nu, la gorge nue, elle acheva magnifiquement le festin qu'elle lui donnait, elle lui fit le royal cadeau de son corps. La nuit précédente, ils avaient en leur premier frisson d'inquiétude, une épouvante d'instinct, à l'approche du malheur menaçant. Et, maintenant, le reste du monde semblait une fois encore oublié, c'était comme une nuit suprême de béatitude, que leur accordait la bonne nature, dans l'aveuglement de ce qui n'était pas leur passion.

Elle avait ouvert les bras, elle se livrait, se donnait toute.

--Maitre, maitre! j'ai voulu travailler pour toi, et j'ai appris que je suis une bonne à rien, incapable de gagner une bouchée de pain que tu manges. Je ne peux que t'aimer, me donner, être ton plaisir d'un moment.... Et il me suffit d'être ton plaisir, maitre! Si tu savais comme je suis contente que tu me trouves belle, puisque cette beauté, je puis t'en faire le cadeau. Je n'ai qu'elle, et je suis si heureuse de te rendre heureux.

Il la tenait d'une étreinte ravie, il murmura:

--Oh! oui, belle! la plus belle et la plus désirée!... Tous ces pauvres bijoux dont je t'ai parée, l'or, les pierreries, ne valent pas le plus petit coin du satin de ta peau. Un de tes ongles, un de tes cheveux, sont des richesses inestimables. Je baiserais dévotement, un à un, les cils de tes paupières.

--Et, maitre, écoute bien: ma joie est que tu sois âgé et que je sois jeune, parce que le cadeau de mon corps te ravit davantage. Tu serais jeune comme moi, le cadeau de mon corps te ferait moins de plaisir, et j'en aurais moins de bonheur.... Ma jeunesse et ma beauté, je n'en suis fière que pour toi, je n'en triomphe que pour te les offrir.

Il était pris d'un grand tremblement, ses yeux se mouillaient, à la sentir si sienne à ce point, et si adorable, et si précieuse.

--Tu fais de moi le maitre le plus riche, le plus puissant, tu me combles de tous les biens, tu me verses la plus divine volupte qui puisse emplir le coeur d'un homme.

Et elle se donnait davantage, elle se donnait jusqu'au sang de ses veines.

--Prends-moi donc, maitre, pour que je disparaisse et que je m'aneantisse en toi.... Prends ma jeunesse, prends-la toute en un coup, dans un seul baiser, et bois-la toute d'un trait, epuise-la, qu'il en reste seulement un peu de miel a tes levres. Tu me rendras si heureuse, c'est moi encore qui te serai reconnaissante.... Maitre, prends mes levres puisqu'elles sont fraiches, prends mon haleine puisqu'elle est pure, prends mon cou puisqu'il est doux a la bouche qui le baise, prends mes mains, prends mes pieds, prends tout mon corps, puisqu'il est un bouton a peine ouvert, un satin delicat, un parfum dont tu te grises.... Tu entends! maitre, que je sois un bouquet vivant, et que tu me respirez! que je sois un jeune fruit delicieux, et que tu me goutes! que je sois une caresse sans fin, et que tu te baignes en moi!... Je suis ta chose, la fleur qui a pousse a tes pieds pour te plaire, l'eau qui coule pour te rafraichir, la seve qui bouillonne pour te rendre une jeunesse. Et je ne suis rien, maitre, si je ne suis pas tienne!

Elle se donna, et il la prit. A ce moment, un reflet de lune l'eclairait, dans sa nudite souveraine. Elle apparut comme la beaute meme de la femme, a son immortel printemps. Jamais il ne l'avait vue si jeune, si blanche, si divine. Et il la remerciait du cadeau de son corps, comme si elle lui eut donne tous les tresors de la terre. Aucun don ne peut egaler celui de la femme jeune qui se donne, et qui donne le flot de vie, l'enfant peut-etre. Ils songerent a l'enfant, leur bonheur en fut accru, dans ce royal festin de jeunesse qu'elle lui servait et que des rois auraient envie.

XI

Mais, des la nuit suivante, l'insomnie inquiete revint. Ni Pascal ni Clotilde ne se disaient leur peine; et, dans les tenebres de la chambre attristee, ils restaient des heures cote a cote, feignant de dormir, songeant tous les deux a la situation qui s'aggravait. Chacun oubliait sa propre detresse, tremblait pour l'autre. Il avait fallu recourir a la dette, Martine prenait a credit le pain, le vin, un peu de viande, d'ailleurs pleine de honte, forcee de mentir et d'y mettre une grande prudence, car personne n'ignorait la ruine de la maison. L'idee etait bien venue au docteur d'hypothequer la Souleiade; seulement, c'etait la ressource supreme, il n'avait plus que cette propriete, evaluee a une vingtaine de mille francs, et dont il ne tirerait peut-etre pas quinze mille, s'il la vendait; apres, commencait la misere noire, le pave de la rue, pas meme une pierre a soi pour appuyer sa tete. Aussi Clotilde le suppliait-elle d'attendre, de ne s'engager dans aucune affaire irrevocable, tant que les choses ne seraient pas desesperees.

Trois ou quatre jours se passerent. On entra en septembre, et le temps, malheureusement, se gatait: il y eut des orages terribles qui ravagerent la contree, un mur de la Souleide fut renverse, qu'on ne put remettre debout, tout un ecoulement dont la breche resta beante. Deja, on devenait impoli chez le boulanger. Puis, un matin que la vieille servante rapportait un pot-au-feu, elle pleura, elle dit que le boucher lui passait les bas morceaux. Encore quelques jours, et le credit allait etre impossible. Il fallait absolument aviser, trouver des ressources, pour les petites depenses quotidiennes.

Un lundi, comme une semaine de tourments recommençait, Clotilde s'agita toute la matinee. Elle semblait en proie a un combat interieur, elle ne parut prendre une decision qu'a la suite du dejeuner, en voyant Pascal refuser sa part d'un peu de boeuf qui restait. Et, tres calme, l'air resolu, elle sortit ensuite avec Martine, apres avoir mis tranquillement dans le panier de celle-ci un petit paquet, des chiffons qu'elle voulait donner, disait-elle.

Quand elle revint, deux heures plus tard, elle etait pale. Mais ses grands yeux, si purs et si francs, rayonnaient. Tout de suite, elle s'approcha du docteur, le regarda en face, se confessa.

--J'ai un pardon a te demander, maitre, car je viens de te desobeir, et je vais surement te faire beaucoup de peine.

Il ne comprenait pas, il s'inquieta.

--Qu'as-tu donc fait?

Lentement, sans le quitter des yeux, elle prit dans sa poche une enveloppe, d'ou elle tira des billets de banque. Une brusque divination l'eclaira, il eut un cri:

--Oh! mon Dieu! les bijoux, tous les cadeaux!

Et lui, si bon, si doux d'habitude, etait souleve d'une douloureuse colere. Il lui avait saisi les deux mains, il la brutalisait presque, lui ecrasait les doigts qui tenaient les billets.

--Mon Dieu! qu'as-tu fait la, malheureuse!... C'est tout mon coeur que tu as vendu! c'est tout notre coeur qui etait entre dans ces bijoux et que tu es allee rendre avec eux, pour de l'argent!... Des bijoux que je t'avais donnees, des souvenirs de nos heures les plus divines, ton bien a toi, a toi seule, comment veux-tu donc que je le reprenne et que j'en profite? Est-ce possible, as-tu songe a l'affreux chagrin que cela me causerait?

Doucement, elle repondit:

--Et toi, maitre, penses-tu donc que je pouvais nous laisser dans la triste situation ou nous sommes, manquant de pain, lorsque j'avais la ces bagues, ces colliers, ces boucles d'oreille, qui dormaient au fond d'un tiroir? Mais tout mon etre s'indignait, je me serais crue une avare, une egoiste,

si je les avais gardes davantage.... Et, si j'ai eu de la peine a m'en separer, oh! oui! je l'avoue, une peine si grosse, que j'ai failli n'en pas trouver le courage, je suis bien certaine de n'avoir fait que ce que je devais faire, en femme qui t'obeis toujours et qui t'adore.

Puis, comme il ne lui avait pas lache les mains, des larmes parurent dans ses yeux, elle ajouta de la meme voix douce, avec un faible sourire:

--Serre un peu moins fort, tu me fais tres mal.

Alors, lui aussi pleura, retourne, jete a un attendrissement profond.

--Je suis une brute, de me facher ainsi.... Tu as bien agi, tu ne pouvais agir autrement. Mais pardonne-moi, cela m'a ete si dur, de te voir depouillee.... Donne-moi tes mains, tes pauvres mains, que je les guerisse.

Il lui reprit les mains avec delicatesse; et il les couvrait de baisers, il les trouvait inestimables, nues et si fines, ainsi degarnies de bagues. Maintenant, soulagee, joyeuse, elle lui conta son escapade, comment elle avait mis Martine dans la confiance et comment toutes deux etaient allees chez la revendeuse, celle qui avait vendu le corsage en vieux point d'Alencon. Enfin, apres un examen et un marchandage interminables, cette femme avait donne six mille francs de tous les bijoux. De nouveau, il reprima un geste de desesperoir: six mille francs! lorsque ces bijoux lui en avaient coute plus du triple, une vingtaine de mille francs au moins.

--Ecoute, finit-il par dire, je prends cet argent, puisque c'est ton bon coeur qui l'apporte. Mais il est bien convenu qu'il est a toi. Je te jure d'etre a mon tour plus avare que Martine, je ne lui donnerai que les quelques sous indispensables a notre entretien, et tu retrouveras dans le secretaire tout ce qui restera de la somme, en admettant que je ne puisse meme jamais la recompleteer et te la rendre entiere.

Il s'etait assis, il la gardait sur ses genoux, dans une etreinte encore fremissante d'emotion. Puis, baissant la voix, a l'oreille:

--Et tu as tout vendu, absolument tout?

Sans parler, elle se degagea un peu, elle fouilla du bout des doigts dans sa gorge, de son geste joli. Rougissante, elle souriait. Enfin, elle tira la chaine minee ou luisaient les sept perles, comme des etoiles laiteuses; et il sembla qu'elle sortait un peu de sa nudite intime, que tout le bouquet vivant de son corps s'exhalait de cet unique bijou, garde sur sa peau, dans le mystere le plus cache de sa personne. Tout de suite, elle le rentra, le fit disparaître.

Lui, rougissant comme elle, avait eu au coeur un grand coup de joie. Et il l'embrassa eperdument.

--Ah! que tu es gentille, et que je t'aime!

Mais, des le soir, le souvenir des bijoux vendus resta comme un poids sur son coeur; et il ne pouvait voir l'argent, dans son secretaire, sans

souffrance. C'était la pauvreté prochaine, la pauvreté inévitable qui l'oppressait; c'était une détresse plus angoissante encore, la pensée de son âge, ses soixante ans qui le rendaient inutile, incapable de gagner la vie heureuse d'une femme, tout un réveil à l'inquietante réalité, au milieu de son rêve menteur d'éternel amour. Brusquement, il tombait à la misère, et il se sentait très vieux: cela le glaçait, l'emplissait d'une sorte de remords, d'une colère désespérée contre lui-même, comme si, désormais, il y avait eu une mauvaise action dans sa vie.

Puis, il se fit en lui une clarté affreuse. Un matin, étant seul, il reçut une lettre, timbrée de Plassans même, dont il examina l'enveloppe, surpris de ne pas reconnaître l'écriture. Cette lettre n'était pas signée; et, des premières lignes, il eut un geste d'irritation, prêt à la déchirer; mais il s'était assis, tremblant, il dut la lire jusqu'au bout. D'ailleurs, le style gardait une convenance parfaite, les longues phrases se déroulaient, pleines de mesure et de ménagement, ainsi que des phrases de diplomate dont l'unique but est de convaincre. On lui démontrait, avec un luxe de bonnes raisons, que le scandale de la Souleïade avait trop duré. Si la passion, jusqu'à un certain point, expliquait la faute, un homme de son âge, et dans sa situation, était en train de se rendre absolument méprisable, en s'obstinant à consommer le malheur de la jeune parente, dont il abusait. Personne n'ignorait l'empire qu'il avait pris sur elle, on admettait qu'elle mit sa gloire à se sacrifier pour lui; mais n'était-ce pas à lui de comprendre qu'elle ne pouvait aimer un vieillard, qu'elle éprouvait seulement de la pitié et de la gratitude, et qu'il était grand temps de la délivrer de ces amours séniles, d'où elle sortirait déshonorée, déclassée, ni épouse ni mère? Puisqu'il ne devait même plus lui léguer une petite fortune, on espérait qu'il allait faire acte d'honnête homme, en trouvant la force de se séparer d'elle, afin d'assurer son bonheur, s'il en était temps encore. Et la lettre se terminait sur cette pensée que la mauvaise conduite finissait toujours par être punie.

Des les premières phrases, Pascal comprit que cette lettre anonyme venait de sa mère, la vieille madame Rougon avait dû la dicter, il y entendait jusqu'aux inflexions de sa voix. Mais, après en avoir commencé la lecture dans un soulèvement de colère, il l'acheva pâle et grelottant, saisi de ce frisson qui, désormais, le traversait à chaque heure. La lettre avait raison, elle l'éclairait sur son malaise, lui faisait voir que son remords était d'être vieux, d'être pauvre, et de garder Clotilde. Il se leva, se planta devant une glace, y resta longtemps, les yeux peu à peu obscurcis de pleurs, désespéré de ses rides et de sa barbe blanche. Ce froid mortel qui le glaçait, c'était l'idée que, maintenant, la séparation allait devenir nécessaire, fatale, inévitable. Il la repoussait, il ne pouvait s'imaginer qu'il finirait par l'accepter; mais elle reviendrait quand même, il ne vivrait plus une minute sans en être assailli, sans être déchiré par ce combat entre son amour et sa raison, jusqu'au soir terrible où il se résignerait, à bout de sang et de larmes. Dans sa lacheté présente, il frissonnait, rien qu'à la pensée d'avoir un jour ce courage. Et c'était bien la fin, l'irréparable commençait, il prenait peur pour Clotilde, si jeune, et il n'avait plus que le devoir de la sauver de lui.

Alors, hanté par les mots, par les phrases de la lettre, il se tortura d'abord à vouloir se persuader qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle avait

seulement pour lui de la pitié et de la gratitude. Cela, croyait-il, lui aurait facilité la rupture, s'il s'était convaincu qu'elle se sacrifiait, et qu'en la gardant davantage, il satisfaisait simplement son monstrueux egoïsme. Mais il eut beau l'étudier, la soumettre à des épreuves, il la trouva toujours aussi tendre, aussi passionnée entre ses bras. Il restait éperdu de ce résultat qui tournait contre le dénouement redouté, en la lui rendant plus chère. Et il s'efforça de se prouver la nécessité de leur séparation, il en examina les motifs. La vie qu'ils menaient depuis des mois, cette vie sans liens ni devoirs, sans travail d'aucune sorte, était mauvaise. Lui, ne se croyait bon qu'à aller dormir sous la terre, dans un coin; seulement, pour elle, n'était-ce pas une existence, fâcheuse d'où elle sortirait indolente et gâtée, incapable de vouloir? Il la pervertissait, en faisant une idole, au milieu des huées du scandale. Ensuite, tout d'un coup, il se voyait mort, il la laissait seule, à la rue, sans rien, méprisée. Personne ne la recueillait, elle battait les routes, n'avait plus jamais ni mari ni enfants. Non! non! ce serait un crime, il ne pouvait, pour ses quelques jours encore de bonheur à lui, ne léguer, à elle, que cet héritage de honte et de misère.

Un matin que Clotilde était sortie seule, pour une course dans le voisinage, elle rentra bouleversée, toute pâle et frissonnante. Et, dès qu'elle fut en haut, chez eux, elle s'évanouit presque dans les bras de Pascal. Elle bégayait des mots sans suite.

--Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!... ces femmes....

Lui, effrayé, la pressait de questions.

--Voyons! réponds-moi! que t'est-il arrivé?

Alors, un flot de sang empourpra son visage. Elle l'étreignit, se cacha la face contre son épaule.

--Ce sont ces femmes.... En passant à l'ombre, comme je fermais mon ombrelle, j'ai eu le malheur de faire tomber un enfant.... Et elles se sont toutes mises contre moi, et elles ont crié des choses, oh! des choses! que je n'en aurais jamais, d'enfants! que les enfants, ça ne poussait pas chez les créatures de mon espèce!... Et d'autres choses, mon Dieu! d'autres choses encore, que je ne peux pas répéter, que je n'ai pas comprises!

Elle sanglotait. Il était devenu livide, il ne trouvait rien à lui dire, il la baisait éperdument en pleurant comme elle. La scène se reconstruisait, il la voyait poursuivie, salie de gros mots. Puis, il balbutia:

--C'est ma faute, c'est par moi que tu souffres.... Écoute, nous nous en irons, loin, très loin, quelque part où l'on ne nous connaîtra pas, où l'on te saluera, où tu seras heureuse.

Mais, bravement, dans un effort, en le voyant pleurer, elle s'était remise debout, elle rentrait ses larmes.

--Ah! c'est lâche, ce que je viens de faire là! Moi qui m'étais tant promis de ne te rien dire! Et puis, quand je me suis retrouvée chez nous, ça été

un tel déchirement, que tout m'est sorti du coeur.... Tu vois, c'est fini, ne te chagrine pas.... Je t'aime....

Elle souriait, elle l'avait repris doucement dans ses bras, elle le baisait a son tour, ainsi qu'un desespere, dont on endort la souffrance.

--Je t'aime, et je t'aime tant, que cela me consolerait de tout! Il n'y a que toi au monde, qu'importe ce qui n'est pas toi! Tu es si bon, tu me rends si heureuse!

Mais il pleurait toujours, et elle se remit a pleurer, et ce fut longtemps une tristesse infinie, une detresse ou se melaient leurs baisers et leurs larmes.

Pascal, reste seul, se jugea abominable. Il ne pouvait faire davantage le malheur de cette enfant qu'il adorait. Et, le soir du meme jour, un evenement se produisit, qui lui apporta enfin le denouement, cherche jusque-la, avec la terreur de le trouver. Apres le diner, Martine l'emmena a l'ecart, en grand mystere.

--Madame Felicite, que j'ai vue, m'a chargee de vous communiquer cette lettre, monsieur; et j'ai la commission de vous dire qu'elle vous l'aurait apportee elle-meme, si sa bonne reputation ne l'empachait de revenir ici.... Elle vous prie de lui renvoyer la lettre de monsieur Maxime, en lui faisant connaitre la reponse de mademoiselle.

C'etait, en effet, une lettre de Maxime. Felicite, heureuse de l'avoir recue, en usait comme d'un moyen actif, apres avoir attendu vainement que la misere lui livrat son fils. Puisque ni Pascal ni Clotilde ne venaient lui demander aide et secours, elle changeait de plan une fois encore, elle reprenait son ancienne idee de les separer; et, cette fois, l'occasion lui semblait decisive. La lettre de Maxime etait pressante, il l'adressait a sa grand'mere, pour que celle-ci plaidat sa cause pres de sa soeur. L'ataxie s'etait declaree, il ne marchait plus deja qu'au bras d'un domestique. Mais, surtout, il deplorait une faute qu'il avait commise, une jolie fille brune qui s'etait introduite chez lui, dont il n'avait pas su s'abstenir, au point de laisser entre ses bras le reste de ses moelles; et le pis etait qu'il avait maintenant la certitude que cette mangeuse d'hommes etait un cadeau discret de son pere. Saccard la lui avait envoyee, galamment, pour hater l'heritage. Aussi, apres l'avoir jete de hors, Maxime s'etait-il barricade dans son hotel, consignait son pere lui-meme a la porte, tremblant de le voir, un matin, rentrer par les fenetres. La solitude l'epouvantait, et il reclamait desesperement sa soeur, il la voulait comme un rempart contre ces abominables entreprises, comme une femme enfin douce et droite, qui le soignerait. La lettre donnait a entendre que, si elle se conduisait bien avec lui, elle n'aurait pas a se repentir; et il terminait, en rappelant a la jeune fille la promesse qu'elle lui avait faite, lors de son voyage a Plassans, de le rejoindre, s'il avait reellement besoin d'elle, un jour.

Pascal resta glace. Il relut les quatre pages. C'etait la separation qui s'offrait, acceptable pour lui, heureuse pour Clotilde, si aisee et si naturelle, qu'on devait consentir tout de suite; et, malgre l'effort de sa

raison, il se sentait si peu ferme, si peu resolu encore, qu'il dut s'asseoir un instant, les jambes tremblantes. Mais il voulait etre heroique, il se calma, appela sa compagne.

--Tiens! lis cette lettre, que grand'mere me communique.

Attentivement, Clotilde lut la lettre jusqu'au bout, sans une parole, sans un geste. Puis, tres simple:

-Eh bien! tu vas repondre, n'est-ce pas?... Je refuse.

Il dut se vaincre pour ne pas jeter un cri de joie. Deja, comme si un autre lui-meme avait pris la parole, il s'entendait dire, raisonnablement:

--Tu refuses, ce n'est pas possible.... Il faut reflechir, attendons a demain pour donner la reponse; et causons, veux-tu?

Mais elle s'etonnait, elle s'exaltait.

--Nous quitter! et pourquoi? Vraiment, tu y consentirais?... Quelle folie! nous nous aimons, et nous nous quitterions, et je m'en irais la-bas, ou personne ne m'aime!... Voyons, y as-tu songe? ce serait imbecile.

Il evita de s'engager sur ce terrain, il parla de promesses faites, de devoir.

--Rappelle-toi, ma cherie, comme tu etais emue, lorsque je t'ai avertie que Maxime se trouvait menace. Aujourd'hui, le voila abattu par le mal, infirme, sans personne, t'appelant pres de lui!... Tu ne peux le laisser dans cette position. Il y a la, pour toi, un devoir a remplir.

--Un devoir! s'ecria-t-elle. Est-ce que j'ai des devoirs envers un frere qui ne s'est jamais occupe de moi? Mon seul devoir est ou est mon coeur.

--Mais tu as promis. J'ai promis pour toi, j'ai dit que tu etais raisonnable.... Tu ne vas pas me faire mentir.

--Raisnable, c'est toi qui ne l'es pas. Il est deraisnable de se quitter, quand on en mourrait de chagrin l'un et l'autre.

Et elle coupa court d'un grand geste, elle ecarta violemment toute discussion.

--D'ailleurs, a quoi bon discuter?... Rien n'est plus simple, il n'y faut qu'un mot. Est-ce que tu veux me renvoyer?

Il poussa un cri.

--Moi te renvoyer, grand Dieu!

--Alors, si tu ne me renvoies pas, je reste.

Elle riait a present, elle courut a son pupitre, ecrivit, au crayon rouge,

deux mots en travers de la lettre de son frere: "Je refuse"; et elle appela Martine, elle voulut absolument qu'elle reportat tout de suite cette lettre sous enveloppe. Lui, riait aussi, inonde d'une telle felicite, qu'il la laissa faire. La joie de la garder emportait jusqu'a sa raison.

Mais, la nuit meme, quand elle fut endormie, quel remords d'avoir ete lache! Une fois encore, il venait de ceder a son besoin de bonheur, a cette volupte de la retrouver chaque soir, serree contre son flanc, si fine et si douce dans sa longue chemise, l'embaumant de sa fraiche odeur de jeunesse. Apres elle, jamais plus il n'aimerait; et ce dont criait son etre, c'etait de cet arrachement de la femme et de l'amour. Une sueur d'agonie le prenait, lorsqu'il se l'imaginait partie et qu'il se voyait seul, sans elle, sans tout ce qu'elle mettait de caressant et de subtil dans l'air qu'il respirait, son haleine, son joli esprit, sa droiture vaillante, cette chere presence physique et morale, necessaire maintenant a sa vie comme la lumiere meme du jour. Elle devait le quitter, et il fallait qu'il trouvât la force d'en mourir. Sans l'eveiller, tout en la tenant assoupie sur son coeur, la gorge soulevee d'un petit souffle d'enfant, il se meprisait pour son peu de courage, il jugeait la situation avec une terrible lucidite. C'etait fini: une existence respectee, une fortune l'attendaient la-bas; il ne pouvait pousser son egoisme senile jusqu'a la garder davantage, dans sa misere et sous les huees. Et, defaillant, a la sentir si adorable entre ses bras, si confiante, en sujette qui s'etait donnee a son vieux roi, il faisait le serment d'etre fort, de ne point accepter le sacrifice de cette enfant, de la rendre au bonheur, a la vie, malgre elle.

Des lors, la lutte d'abnegation commença. Quelques jours se passerent, et il lui avait fait si bien comprendre la durete de son: Je refuse, sur la lettre de Maxime, qu'elle avait ecrit a sa grand'mere longuement, pour motiver son refus. Mais elle ne voulait toujours pas quitter la Souleïade. Comme il en etait venu a une grande avarice, afin d'entamer le moins possible l'argent des bijoux, elle rencherissait encore, mangeait son pain sec avec de beaux rires. Un matin, il la surprit donnant des conseils d'economie a Martine. Dix fois par jour, elle le regardait fixement, se jetait a son cou, le couvrait de baisers, pour combattre cette affreuse idee de la separation, qu'elle voyait sans cesse dans ses yeux. Puis, elle eut un autre argument. Apres le diner, un soir, il fut pris de palpitations, il faillit s'evanouir. Cela l'etonna, jamais il n'avait souffert du coeur, et il crut simplement que ses troubles nerveux revenaient. Depuis ses grandes joies, il se sentait moins solide, avec la sensation singuliere de quelque chose de delicat et de profond qui se serait brise en lui. Elle, tout de suite, s'etait inquietee, empressée. Ah bien! maintenant, il ne lui parlerait sans doute plus de partir? Quand on aimait les gens et qu'ils etaient malades, on restait pres d'eux, on les soignait.

Le combat devint ainsi de toutes les heures. C'etait un continuel assaut de tendresse, d'oubli de soi-meme, dans l'unique besoin du bonheur de l'autre. Mais lui, si l'emotion de la voir bonne et aimante rendait plus atroce la necessite du depart, comprenait que cette necessite s'imposait davantage chaque jour. Sa volonte etait desormais formelle. Il restait seulement aux abois, tremblant, hesitant, devant les moyens de la decider. La scene de desespoir et de larmes s'evoquait: qu'allait-il faire? qu'allait-il lui

dire? comment en arriveraient-ils, tous les deux, a s'embrasser une derniere fois et a ne plus se voir jamais? Et les journees se passaient, il ne trouvait rien, il recommençait a se traiter de lache, chaque soir, lorsque, la bougie eteinte, elle le reprenait entre ses bras frais, heureuse et triomphante de le vaincre ainsi.

Souvent, elle plaisantait, avec une pointe de malice tendre.

--Maitre, tu es trop bon, tu me garderas.

Mais cela le fachait, et il s'agitait, assombri.

--Non, non! ne parle pas de ma bonte!... Si j'etais vraiment bon, il y a longtemps que tu serais la-bas, dans l'aisance et le respect, avec tout un avenir de vie belle et tranquille devant toi, au lieu de t'obstiner ici, insultee, pauvre et sans espoir, a etre la triste compagne d'un vieux fou de mon espece!... Non! je ne suis qu'un lache et qu'un malhonnete homme!

Vivement, elle le faisait taire. Et c'etait en realite sa bonte qui saignait, cette bonte immense qu'il devait a son amour de la vie, qu'il epandait sur les choses et sur les etres, dans le continuel souci du bonheur de tous. Etre bon, n'etait-ce pas la vouloir, la faire heureuse, au prix de son bonheur, a lui? Il lui fallait avoir cette bonte-la, et il sentait bien qu'il l'aurait, decisive, heroique. Mais, comme les miserables resolu au suicide, il attendait l'occasion, le moment et le moyen de vouloir.

Un matin qu'il s'etait leve a sept heures, elle fut toute surprise, en entrant dans la salle, de le trouver assis devant sa table. Depuis de longues semaines, il n'avait plus ouvert un livre ni touche une plume.

--Tiens! tu travailles?

Il ne leva pas la tete, repondit d'un air absorbe:

--Oui, c'est cet Arbre genealogique que je n'ai pas meme mis au courant.

Pendant quelques minutes, elle resta debout derriere lui, a le regarder ecrire. Il completait les notices de Tante Dide, de l'oncle Macquart et du petit Charles, inscrivait leur mort, mettait les dates. Puis, comme il ne bougeait toujours pas, ayant l'air d'ignorer qu'elle etait la, a attendre les baisers et les rires des autres matins, elle marcha jusqu'a la fenetre, en revint, desoeuvree.

--Alors, c'est serieux, on travaille?

--Sans doute, tu vois que j'aurais du, depuis le mois dernier, consigner ces morts. Et j'ai la un tas de besognes qui m'attendent.

Elle le regardait fixement, de l'air de continuelle interrogation dont elle fouillait ses yeux.

--Bien! travaillons.... Si tu as des recherches que je puisse faire, des

notes a copier, donne-les-moi.

Et, des ce jour, il affecta de se rejeter tout entier dans le travail. C'était, d'ailleurs, une de ses theories, que l'absolu repos ne valait rien, qu'on ne devait jamais le prescrire, meme aux surmenes. Un homme ne vit que par le milieu exterieur ou il baigne; et les sensations qu'il en recoit, se transforment chez lui en mouvement, en pensees et en actes; de sorte que, s'il y a repos absolu, si l'on continue a recevoir les sensations sans les rendre, digerees et transformees, il se produit un engorgement, un malaise, une perte inevitable d'equilibre. Lui, toujours, avait experimente que le travail etait le meilleur regulateur de son existence. Meme les matins de sante mauvaise, il se mettait au travail, il y retrouvait son aplomb. Jamais il ne se portait mieux que lorsqu'il accomplissait sa tache, methodiquement tracee a l'avance, tant de pages chaque matin, aux memes heures; et il comparait cette tache a un balancier qui le tenait debout, au milieu des miseres quotidiennes, des faiblesses et des faux pas. Aussi, accusait-il la paresse, l'oisivete ou il vivait depuis des semaines, d'etre l'unique cause des palpitations dont il etouffait par moments. S'il voulait se guerir, il n'avait qu'a reprendre ses grands travaux.

Ces theories, Pascal, pendant des heures, les developpait, les expliquait a Clotilde, avec un enthousiasme fievreux, exagere. Il semblait ressaisi par cet amour de la science, qui, jusqu'a son coup de passion pour elle, avait seul devore sa vie. Il lui repetait qu'il ne pouvait laisser son oeuvre inachevee, qu'il avait tant a faire encore, s'il voulait elever un monument durable! Le souci des dossiers paraissait le reprendre, il ouvrait de nouveau la grande armoire vingt fois par jour, les descendait de la planche du haut, continuait a les enrichir. Ses idees sur l'heredite se transformaient deja, il aurait desire tout revoir, tout refondre, tirer de l'histoire naturelle et sociale de sa famille une vaste synthese, un resume, a larges traits, de l'humanite entiere. Puis, a cote, il revenait a son traitement par les piqures, pour l'elargir: une confuse vision de therapeutique nouvelle, une theorie vague et lointaine, nee en lui de sa conviction et de son experience personnelle, au sujet de la bonne influence dynamique du travail.

Maintenant, chaque fois qu'il s'asseyait a sa table, il se lamentait.

--Jamais je n'aurais assez d'annees devant moi, la vie est trop courte!

On aurait cru qu'il ne pouvait plus perdre une heure. Et, un matin, brusquement, il leva la tete, il dit a sa compagne, qui recopiait un manuscrit, a son cote:

--Ecoute bien, Clotilde.... Si je mourais....

Effaree, elle protesta.

--En voila une idee!

--Si je mourais, ecoute bien.... Tu fermerais tout de suite les portes. Tu garderais les dossiers pour toi, pour toi seule. Et, lorsque tu aurais

rassemble mes autres manuscrits, tu les remettrais a Ramond.... Entends-tu!
ce sont la mes dernieres volontes.

Mais elle lui coupait la parole, refusait de l'ecouter.

--Non! non! tu dis des betises!

--Clotilde, jure-moi que tu garderas les dossiers et que tu remettras mes
autres papiers a Ramond.

Enfin, elle jura, devenue serieuse et les yeux en larmes. Il l'avait saisie
entre ses bras, tres emu lui aussi, la couvrant de caresses, comme si son
coeur, tout d'un coup, se fut rouvert. Puis, il se calma, parla de ses
craintes. Depuis qu'il s'efforçait de travailler, elles paraissaient le
reprendre, il faisait le guet autour de l'armoire, il pretendait avoir vu
roder Martine. Ne pouvait-on mettre en branle la devotion aveugle de cette
fille, la pousser a une mauvaise action, en lui persuadant qu'elle savait
son maitre? Il avait tant souffert du soupçon! Il retombait, sous la menace
de la solitude prochaine, a son tourment, a cette torture du savant menace,
persecute par les siens, chez lui, dans sa chair meme, dans l'oeuvre de son
cerveau.

Un soir qu'il revenait sur ce sujet, avec Clotilde, il laissa echapper:

--Tu comprends, quand tu ne vas plus etre la....

Elle devint toute blanche; et, voyant qu'il s'arretait, frissonnant:

--Oh! maitre, maitre! tu y songes donc toujours, a cette abomination? Je le
vois bien dans tes yeux, que tu me caches quelque chose, que tu as une
pensee qui n'est plus a moi.... Mais, si je pars et si tu meurs, qui donc
sera la pour defendre ton oeuvre?

Il crut qu'elle s'habituaient a cette idee du depart, il trouva la force de
repondre gaiement:

--Penses-tu donc que je me laisserais mourir sans te revoir?... Je
t'ecrirai, que diable! Ce sera toi qui reviendras me fermer les yeux.

Maintenant, elle sanglotait, tombee sur une chaise.

--Mon Dieu! est-ce possible? tu veux que demain nous ne soyons plus
ensemble, nous qui ne nous quittons pas d'une minute, qui vivons aux bras
l'un de l'autre! Et, pourtant, si l'enfant etait venu....

--Ah! tu me condamnes! interrompit-il violemment. Si l'enfant etait venu,
jamais tu ne serais partie.... Ne vois-tu donc pas que je suis trop vieux
et que je me meprise! Avec moi, tu resterais sterile, tu aurais cette
douleur de n'etre pas toute la femme, la mere! Va-t'en donc, puisque je ne
suis plus un homme!

Vainement, elle s'efforçait de le calmer.

-Non! je n'ignore pas ce que tu penses, nous l'avons dit vingt fois; si l'enfant n'est pas au bout, l'amour n'est qu'une salete inutile.... Tu as jete, l'autre soir, ce roman que tu lisais, parce que les heros, stupefaits d'avoir fait un enfant, sans meme s'etre doutes qu'ils pouvaient en faire un, ne savaient comment s'en debarrasser.... Ah! moi, que je l'ai attendu, que je l'aurais aime, un enfant de toi!

Ce jour-la, Pascal parut s'enfoncer plus encore dans le travail. Il avait, a present, des seances de quatre et cinq heures, des matinees, des apres-midi entieres, ou il ne levait pas la tete. Il outrait son zeile, defendant qu'on le derangeat, qu'on lui adressat un seul mot. Et parfois, lorsque Clotilde sortait sur la pointe des pieds, ayant a donner des ordres, en bas, ou a faire une course, il s'assurait d'un coup d'oeil furtif qu'elle n'etait plus la, puis il laissait tomber sa tete au bord de la table, d'un air d'accablement immense. C'etait une detente douloureuse a l'extraordinaire effort qu'il devait s'imposer, quand il la sentait pres de lui, pour rester devant sa table, et ne pas la prendre dans ses bras, et ne pas la garder ainsi pendant des heures, a la baiser doucement. Ah! le travail, quel ardent appel il lui faisait, comme au seul refuge ou il esperait s'etourdir, s'aneantir! Mais, le plus souvent, il ne pouvait travailler, il devait jouer la comedie de l'attention, ses yeux sur la page, ses tristes yeux qui se voilaient de larmes, tandis que sa pensee agonisait, brouillee, fuyante, toujours emplie de la meme image. Allait-il donc assister a cette faillite du travail, lui qui le croyait souverain, createur unique, regulateur du monde? Fallait-il jeter l'outil, renoncer a l'action, ne faire plus que vivre, aimer les belles filles qui passent? Ou bien n'etait-ce que la faute de sa senilite, s'il devenait incapable d'ecrire une page, comme il etait incapable de faire un enfant? La peur de l'impuissance l'avait toujours tourmente. Pendant que, la joue contre la table, il restait sans force, accable de sa misere, il revait qu'il avait trente ans, qu'il puisait chaque nuit, au cou de Clotilde, la vigueur de sa besogne du lendemain. Et des pleurs coulaient sur sa barbe blanche; et, s'il l'entendait remonter, vivement il se redressait, il reprenait sa plume, pour qu'elle le retrouvat, comme elle l'avait laisse, l'air enfonce dans une meditation profonde, ou il n'y avait que de la detresse et que du vide.

On etait au milieu de septembre, deux semaines interminables s'etaient ecoulees dans ce malaise, sans amener aucune solution, lorsque Clotilde, un matin, eut la grande surprise de voir entrer sa grand'mere Felicite. La veille, Pascal l'avait rencontree rue de la Banne, et, impatient de consommer le sacrifice, ne trouvant pas en lui la force de la rupture, il s'etait confie a elle, malgre ses repugnances, en la priant de venir le lendemain. Justement, elle avait recu une nouvelle lettre de Maxime, tout a fait desolee et suppliante.

D'abord, elle expliqua sa presence.

--Oui, c'est moi, mignonne, et pour que je remette les pieds ici, il faut, tu le comprends, que de bien graves raisons me determinent.... Mais, en verite, tu deviens folle, je ne peux pas te laisser ainsi gacher ton existence, sans t'eclairer une derniere fois.

Elle lut tout de suite la lettre de Maxime, d'une voix mouillée. Il était cloué dans un fauteuil, il semblait frappé d'une ataxie à marche rapide, très douloureuse. Aussi exigeait-il une réponse définitive de sa sœur, espérant encore qu'elle viendrait, tremblant à l'idée d'en être réduit à chercher une autre garde-malade. Ce serait pourtant ce qu'il se verrait forcé de faire, si on l'abandonnait dans sa triste situation. Et, quand elle eut terminé sa lecture, elle donna à entendre combien il serait fâché de laisser aller la fortune de Maxime en des mains étrangères; mais, surtout, elle parla de devoir, du secours qu'on doit à un parent, en affectant, elle aussi, de prétendre qu'il y avait eu une promesse formelle.

--Mignonne, voyons, fais appel à ta mémoire. Tu lui as dit que, s'il avait jamais besoin de toi, tu irais le rejoindre. Je t'entends encore...
N'est-ce pas, mon fils?

Pascal, depuis que sa mère était là, se taisait, la laissait agir, pâle et la tête basse. Il ne répondit que par un léger signe affirmatif.

Ensuite, Félicité reprit toutes les raisons qu'il avait lui-même données à Clotilde: l'affreux scandale qui tournait à l'insulte, la misère menaçante, si lourde pour eux deux, l'impossibilité de continuer cette existence mauvaise, ou lui, vieillissant, perdrait son reste de santé, ou elle, si jeune, achèverait de compromettre sa vie entière. Quel avenir pouvaient-ils espérer, maintenant que la pauvreté était venue? C'était imbécile et cruel, de s'entêter ainsi.

Toute droite et le visage ferme, Clotilde gardait le silence, refusant même la discussion. Mais, comme sa grand-mère la pressait, la harcelait, elle dit enfin:

--Encore une fois, je n'ai aucun devoir envers mon frère, mon devoir est ici. Il peut disposer de sa fortune, je n'en veux pas. Quand nous serons trop pauvres, maître renverra Martine, et il me gardera comme servante.

Elle acheva d'un geste. Oh! oui, se dévouer à son prince, lui donner sa vie, mendier plutôt le long des routes, en le menant par la main! puis, au retour, ainsi que le soir où ils étaient allés de porte en porte, lui faire le don de sa jeunesse et le réchauffer entre ses bras nus!

La vieille madame Rougon hocha le menton.

--Avant d'être sa servante, tu aurais mieux fait de commencer par être sa femme.... Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariés? C'était plus simple et plus propre.

Elle rappela qu'un jour elle était venue pour exiger ce mariage, afin d'étouffer le scandale naissant; et la jeune fille s'était montrée surprise, disant que ni elle ni le docteur n'avaient songé à cela, mais que, s'il le fallait, ils s'épouseraient tout de même, plus tard, puisque rien ne pressait.

--Nous marier, je le veux bien! s'écria Clotilde. Tu as raison, grand-mère....

Et, s'adressant a Pascal:

--Cent fois, tu m'as repete que tu ferais ce que je voudrais.... Tu entends, epouse-moi. Je serai ta femme, et je resterai. Une femme ne quitte pas son mari.

Mais il ne repondit que par un geste, comme s'il eut craint que sa voix ne le trahit, et qu'il n'acceptat, dans un cri de gratitude, cet eternel lien qu'elle lui proposait. Son geste pouvait signifier une hesitation, un refus. A quoi bon ce mariage in extremis, quand tout s'effondrait?

--Sans doute, reprit Felicite, ce sont de beaux sentiments. Tu arranges ca tres bien dans ta petite tete. Mais ce n'est pas le mariage qui vous donnera des rentes; et, en attendant, tu lui coutes cher, tu es pour lui la plus lourde des charges.

L'effet de cette phrase fut extraordinaire sur Clotilde, qui revint violemment vers Pascal, les joues empourprees, les yeux envahis de larmes.

--Maitre, maitre! est-ce vrai, ce que grand'mere vient de dire? est-ce que tu en es a regretter l'argent que je coute ici?

Il avait blemi encore, il ne bougea pas, dans son attitude ecrasee. Mais, d'une voix lointaine, comme s'il s'etait parle a lui-meme, il murmura:

--J'ai tant de travail! je voudrais tant reprendre mes dossiers, mes manuscrits, mes notes, et terminer l'oeuvre de ma vie!... Si j'etais seul, peut-etre pourrais-je tout arranger. Je vendrais la Souleide, oh! un morceau de pain, car elle ne vaut pas cher. Je me mettrais, avec tous mes papiers, dans une petite chambre. Je travaillerais du matin au soir, je tacherais de n'etre pas trop malheureux.

Mais il evitait de la regarder; et, dans l'agitation ou elle se trouvait, ce n'etait pas ce balbutiement douloureux qui pouvait lui suffire. Elle s'epouvantait de seconde en seconde, car elle sentait bien que l'inevitable allait etre dit.

--Regarde-moi, maitre, regarde-moi en face.... Et, je t'en conjure, sois brave, choisis donc entre ton oeuvre et moi, puisque tu parais dire que tu me renvoies pour mieux travailler!

La minute de l'heroique mensonge etait venue. Il leva la tete, il la regarda en face, bravement; et, avec un sourire de mourant qui veut la mort, retrouvant sa voix de divine bonte:

--Comme tu t'animes!... Ne peux-tu donc faire ton devoir simplement, ainsi que tout le monde?... J'ai beaucoup a travailler, j'ai besoin d'etre seul; et toi, cherie, tu dois rejoindre ton frere. Va donc, tout est fini.

Il y eut un terrible silence de quelques secondes. Elle le regardait toujours fixement, dans l'espoir qu'il faiblirait. Disait-il bien la verite, ne se sacrifiait-il pas pour qu'elle fut heureuse? Un instant, elle

en eut la sensation subtile, comme si un souffle frissonnant, emane de lui, l'avait avertie.

--Et c'est pour toujours que tu me renvoies? tu ne permettrais pas de revenir demain?

Il resta brave, il sembla repondre d'un nouveau sourire qu'on ne s'en allait pas pour revenir ainsi; et tout se brouilla, elle n'eut plus qu'une perception confuse, elle put croire qu'il choisissait le travail, sincerement, en homme de science chez qui l'oeuvre l'emporte sur la femme. Elle etait redevenue tres pale, elle attendit encore un peu, dans l'affreux silence; puis, lentement, de son air de tendre et absolue soumission:

--C'est bien, maitre, je partirai quand tu voudras, et je ne reviendrai que le jour ou tu m'auras rappee.

Alors, ce fut le coup de hache entre eux. L'irrevocable etait accompli. Tout de suite, Felicite, surprise de n'avoir pas eu a parler davantage, voulut qu'on fixat la date du depart. Elle s'applaudissait de sa tenacite, elle croyait avoir emporte la victoire, de haute lutte. On etait au vendredi, et il fut entendu que Clotilde partirait le dimanche. Une depeche fut meme envoyee a Maxime.

Depuis trois jours deja, le mistral soufflait. Mais, le soir, il redoubla, avec une violence nouvelle; et Martine annonca qu'il durerait au moins trois jours encore, suivant la croyance populaire. Les vents de la fin septembre, au travers de la vallee de la Viorne, sont terribles. Aussi eut-elle le soin de monter dans toutes les chambres, pour s'assurer que les volets etaient solidement clos. Quand le mistral soufflait, il prenait la Souleiate en echarpe, par-dessus les toitures de Plassans, sur le petit plateau ou elle etait batie. Et c'etait une rage, une trombe furieuse, continue, qui flagellait la maison, l'ebrouillait des caves aux greniers, pendant des jours, pendant des nuits, sans un arret. Les tuiles volaient, les ferrures des fenetres etaient arrachees; tandis que, par les fentes, a l'interieur, le vent penetrait, en un ronflement eperdu de plainte, et que les portes, au moindre oubli, se refermaient avec des retentissements de canon. On aurait dit tout un siege a soutenir, au milieu du vacarme et de l'angoisse.

Le lendemain, ce fut dans cette maison morne, secouee par le grand vent, que Pascal voulut s'occuper, avec Clotilde, des preparatifs du depart. La vieille madame Rougon ne devait revenir que le dimanche, au moment des adieux. Quand Martine avait appris la separation prochaine, elle etait restee saisie, muette, les yeux allumes d'une courte flamme; et, comme on l'avait renvoyee de la chambre, en disant qu'on se passerait d'elle, pour les malles, elle etait retournee dans sa cuisine, elle s'y livrait a ses besognes ordinaires, en ayant l'air d'ignorer la catastrophe qui bouleversait leur menage a trois. Mais, au moindre appel de Pascal, elle accourait si prompte, si leste, le visage si clair, si ensoleille par son zele a le servir, qu'elle semblait redevenir jeune fille. Lui, ne quitta donc pas Clotilde d'une minute, l'aidant, desirant se convaincre qu'elle emportait bien tout ce dont elle aurait besoin. Deux grandes malles etaient ouvertes, au milieu de la chambre en desordre; des paquets, des vetements

trainaient partout; c'était une visite, vingt fois reprise, des meubles, des tiroirs. Et, dans ce travail, cette préoccupation de ne rien oublier, il y avait comme un engourdissement de la douleur vive que l'un et l'autre éprouvaient au creux de l'estomac. Ils s'étourdisaient un instant: lui, très soigneux, veillait à ce qu'il n'y eût pas de place perdue, utilisait la case à chapeaux pour de menus chiffons, glissait des boîtes entre les chemises et les mouchoirs, tandis qu'elle, décrochant les robes, les pliait sur le lit, en attendant de les mettre les dernières, dans le casier du haut. Puis, lorsque, un peu las, ils se relevaient et qu'ils se retrouvaient face à face, ils se souriaient d'abord, ils contenaient ensuite de brusques larmes, au souvenir de l'inévitable malheur qui les reprenait tout entiers. Mais ils restaient fermes, le cœur en sang. Mon Dieu! c'était donc vrai qu'ils n'étaient déjà plus ensemble? Et ils entendaient alors le vent, le vent terrible, qui menaçait d'éventrer la maison.

Que de fois, dans cette dernière journée, ils allèrent jusqu'à la fenêtre, attirés par la tempête, souhaitant qu'elle emportât le monde! Pendant ces coups de mistral, le soleil ne cesse pas de luire, le ciel reste constamment bleu; mais c'est un ciel d'un bleu livide, trouble de poussière; et le soleil jaune est pâli d'un frisson. Ils regardaient au loin les immenses fumées blanches qui s'envolaient des routes, les arbres pliés, échevelés, ayant tous l'air de fuir dans le même sens, du même train de galop, la campagne entière desséchée, épuisée sous la violence de ce souffle toujours égal, roulant sans fin avec son grondement de foudre. Des branches cassaient, disparaissaient, des toitures étaient soulevées, charriées si loin, qu'on ne les retrouvait plus. Pourquoi le mistral ne les prenait-ils pas ensemble, les jetant là-bas, au pays inconnu, où l'on est heureux? Les malles allaient être faites, lorsqu'il voulut rouvrir un volet, que le vent venait de rabattre; mais, par la fenêtre entre-bâillée, ce fut un tel engouffrement, qu'elle dut accourir à son secours. Ils pesèrent de tout leur poids, ils purent enfin tourner l'espagnolette. Dans la chambre, les derniers chiffons s'étaient débandés, et ils ramassèrent, en morceaux, un petit miroir à main, tombé d'une chaise. Était-ce donc un signe de mort prochaine, comme le disaient les femmes du faubourg?

Le soir, après un morne dîner dans la salle à manger claire, aux grands bouquets fleuris, Pascal parla de se coucher de bonne heure. Clotilde devait partir, le lendemain matin, par le train de dix heures un quart; et il s'inquiétait pour elle de la longueur du voyage, vingt heures de chemin de fer. Puis, au moment de se mettre au lit, il l'embrassa, il s'obstina, des cette nuit même, à coucher seul, à aller reprendre sa chambre. Il voulait absolument, disait-il, qu'elle se reposât. S'ils restaient ensemble, ni l'un ni l'autre ne fermeraient les paupières, ce serait une nuit blanche, infiniment triste. Vainement, elle le supplia de ses grands yeux tendres, elle lui tendit ses bras divins: il eut l'extraordinaire force de s'en aller, de lui mettre des baisers sur les yeux, comme à une enfant, en la bordant dans ses couvertures et en lui recommandant d'être bien raisonnable, de bien dormir. La séparation n'était-elle pas consommée déjà? Cela l'aurait empli de remords et de honte, s'il l'avait possédée encore, lorsqu'elle n'était plus à lui. Mais quelle rentrée affreuse, dans cette chambre humide, abandonnée, où la couche froide de son célibat l'attendait! Il lui sembla rentrer dans sa vieillesse, qui retombait à

jamais sur lui, pareille a un couvercle de plomb. D'abord, il accusa le vent de son insomnie. La maison morte s'emplissait de hurlements, des voix implorantes et des voix de colere se melaient, au milieu de sanglots continus. Deux fois, il se releva, alla ecouter chez Clotilde, n'entendit rien. En bas, il descendit fermer une porte qui tapait, avec des coups sourds, comme si le malheur eut frappe aux murs. Des souffles traversaient les pieces noires, il se recoucha glace, frissonnant, hante de visions lugubres. Puis, il eut conscience que cette grande voix dont il souffrait, qui lui otait le sommeil, ne venait pas du mistral dechainé. C'était l'appel de Clotilde, la sensation qu'elle etait encore la et qu'il s'etait prive d'elle. Alors, il roula dans une crise de desir eperdu, d'abominable desespoir. Mon Dieu! ne plus l'avoir jamais a lui, lorsqu'il pouvait, d'un mot, l'avoir encore, l'avoir toujours! C'était un arrachement de sa propre chair, cette chair jeune qu'on lui enlevait. A trente ans, une femme se retrouve. Mais quel effort, dans la passion de sa virilite finissante, pour renoncer a ce corps frais, sentant bon la jeunesse, qui s'etait royalement donne, qui lui appartenait comme son bien et sa chose! Dix fois, il fut sur le point de sauter du lit, et de l'aller reprendre, et de la garder. L'effrayante crise dura jusqu'au jour, au milieu de l'assaut enrage du vent, dont la vieille maison tremblait toute.

Il etait six heures, lorsque Martine, ayant cru que son maitre l'appelait dans sa chambre, en tapant au parquet, monta. Elle arrivait, de l'air vif et exalte qu'elle avait depuis l'avant-veille; mais elle resta immobile d'inquietude et de saisissement, lorsqu'elle l'apercut, a demi vetu, jete en travers de son lit, ravage, mordant son oreiller pour etouffer ses sanglots. Il avait voulu se lever, s'habiller tout de suite; et un nouvel acces venait de l'abatre, pris de vertiges, etouffe par des palpitations.

Il etait a peine sorti d'une courte syncope, qu'il recommença a begayer sa torture.

--Non, non! je ne peux pas, je souffre trop.... J'aime mieux mourir, mourir maintenant....

Pourtant, il reconnut Martine, et il s'abandonna, il se confessa devant elle, a bout de force, noye et roule dans la douleur.

--Ma pauvre fille, je souffre trop, mon coeur eclate.... C'est elle qui emporte mon coeur, qui emporte tout mon etre. Et je ne peux plus vivre sans elle.... J'ai failli mourir cette nuit, je voudrais mourir avant son depart, pour ne pas avoir ce dechirement de la voir me quitter.... Oh! mon Dieu! elle part, et je ne l'aurai plus, et je reste seul, seul, seul....

La servante, si gaie en montant, etait devenue d'une paleur de cire, le visage dur et douloureux. Un instant, elle le regarda arracher les draps de ses mains crispees, raler son desespoir, la bouche collee a la couverture. Puis, elle parut se decider, d'un brusque effort.

--Mais, monsieur, il n'y a pas de bon sens a se faire un chagrin pareil. C'est ridicule.... Puisque c'est comme ca, et que vous ne pouvez pas vous passer de mademoiselle, je vais aller lui dire dans quel etat vous vous etes mis....

Violemment, cette phrase le fit se relever, chancelant encore, se retenant au dossier d'une chaise.

--Je vous le defends bien, Martine!

--Avec ca que je vous écouterais! Pour vous retrouver a demi mort, pleurant toutes vos larmes!... Non, non! c'est moi qui vais aller chercher mademoiselle, et je lui dirai la verite, et je la forcerai bien a rester avec nous!

Mais il lui avait empoigne le bras, il ne la lachait plus, pris de colere.

--Je vous ordonne de vous tenir tranquille, entendez-vous? ou vous partirez avec elle.... Pourquoi etes-vous entree? J'etais malade, a cause de ce vent. Ca ne regarde personne.

Puis, envahi d'un attendrissement, cedant a sa bonte ordinaire, il finit par sourire.

--Ma pauvre fille, voila que vous me fachez! Laissez-moi donc agir comme je le dois, pour le bonheur de tous. Et pas un mot, vous me feriez beaucoup de peine.

Martine, a son tour, retint de grosses larmes. Il etait temps que l'entente se fit, car Clotilde entra presque aussitot, levee de bonne heure, ayant la hate de revoir Pascal, esperant sans doute, jusqu'au dernier moment, qu'il la retiendrait. Elle avait elle-meme les paupieres lourdes d'insomnie; elle le regarda tout de suite, fixement, de son air d'interrogation. Mais il etait si defait, encore, qu'elle s'inquieta.

--Non, ce n'est rien, je t'assure. J'aurais meme bien dormi, sans le mistral.... N'est-ce pas? Martine, je vous le disais.

La servante, d'un signe de tete, lui donna raison. Et Clotilde, elle aussi, se soumettait, ne lui criait pas sa nuit de lutte et de souffrance, pendant qu'il agonisait de son cote. Les deux femmes, dociles, ne faisaient plus qu'obeir et l'aider, dans son oubli de lui-meme.

--Attends, reprit-il en ouvrant son secretaire, j'ai la quelque chose pour toi.... Tiens! il y a sept cents francs dans cette enveloppe....

Et, bien qu'elle se recriat, qu'elle se defendit, il lui rendit des comptes. Sur les six mille francs des bijoux, a peine deux cents etaient depenses, et il en gardait cent, pour aller jusqu'a la fin du mois, avec la stricte economie, l'avarice noire qu'il montrait desormais. Ensuite, il vendrait la Souleiate sans doute, il travaillerait, il saurait bien se tirer d'affaire. Mais il ne voulait pas toucher aux cinq mille francs qui restaient, car ils etaient son bien, a elle, et elle les retrouverait dans le tiroir.

--Maitre, maitre, tu me fais beaucoup de chagrin....

Il l'interrompit.

--Je le veux, et c'est toi qui me creverais le coeur.... Voyons, il est sept heures et demie, je vais aller ficeler tes malles, puisqu'elles sont fermées.

Lorsque Clotilde et Martine furent seules, en face l'une de l'autre, elles se regarderent un instant en silence. Depuis la situation nouvelle, elles avaient bien senti leur antagonisme sourd, le clair triomphe de la jeune maitresse, l'obscur jalousie de la vieille servante, autour du maitre adore. Aujourd'hui, il semblait que ce fut cette dernière qui restait victorieuse. Mais, à cette minute dernière, leur émotion commune les rapprochait.

--Martine, il ne faudra pas le laisser se nourrir comme un pauvre. Tu me promets bien qu'il aura du vin et de la viande tous les jours?

--N'ayez pas peur, mademoiselle.

--Et, tu sais, les cinq mille francs qui dorment là, ils sont à lui. Vous n'allez pas, je pense, mourir de faim à côté. Je veux que tu le gâtes.

--Je vous répète que j'en fais mon affaire, mademoiselle, et que monsieur ne manquera de rien.

Il y eut un nouveau silence. Elles se regardaient toujours.

--Puis, surveille-le pour qu'il ne travaille pas trop. Je m'en vais très inquiète, sa santé est moins bonne depuis quelque temps. Soigne-le, n'est-ce pas?

--Je le soignerai, soyez tranquille, mademoiselle.

--Enfin, je te le confie. Il ne va plus avoir que toi, et ce qui me rassure un peu, c'est que tu l'aimes bien. Aime-le de toute ta force, aime-le pour nous deux.

--Oui, mademoiselle, autant que je pourrai.

Des pleurs leur montaient aux paupières, et Clotilde dit encore:

--Veux-tu m'embrasser, Martine?

--Oh! mademoiselle, très volontiers!

Elles étaient dans les bras l'une de l'autre, lorsque Pascal rentra. Il affecta de ne pas les voir, pour ne pas s'attendrir sans doute. D'une voix trop haute, il parlait des derniers préparatifs du départ, en homme bouscule qui ne veut pas qu'on manque le train. Il avait ficelé les malles, le père Durieu venait de les emporter sur sa voiture, et on les trouverait à la gare. Cependant, il était à peine huit heures, on avait encore deux grandes heures devant soi. Ce furent deux heures mortelles d'angoisse à vide, de douloureux piétinement, avec l'amertume cent fois remachée de la

rupture. Le déjeuner prit à peine un quart d'heure. Puis, il fallut se lever, se rasseoir. Les yeux ne quittaient pas la pendule. Les minutes semblaient éternelles comme une agonie, au travers de la maison lugubre.

--Ah! quel vent! dit Clotilde, à un coup de mistral, dont toutes les portes avaient gemi.

Pascal s'approcha de la fenêtre, regarda la fuite éperdue des arbres, sous la tempête.

--Depuis ce matin, il grandit encore. Tout à l'heure, il faudra que je m'inquiète de la toiture, car des tuiles sont parties.

Déjà, ils n'étaient plus ensemble. Ils n'entendaient plus que ce vent furieux, balayant tout, emportant leur vie.

Enfin, à huit heures et demie, Pascal dit simplement:

--Il est temps, Clotilde.

Elle se leva de la chaise où elle était assise. Par instants, elle oubliait qu'elle partait. Tout d'un coup, l'affreuse certitude lui revint. Une dernière fois, elle le regarda, sans qu'il ouvrit les bras, pour la retenir. C'était fini. Et elle n'eut plus qu'une face morte, foudroyée.

D'abord, ils échangèrent les banales paroles.

--Tu m'écriras, n'est-ce pas?

--Certainement, et toi, donne-moi de tes nouvelles le plus souvent possible.

--Surtout, si tu étais malade, rappelle-moi tout de suite.

--Je te le promets. Mais, n'aie pas peur, je suis solide.

Puis, au moment de quitter cette maison si chère, Clotilde l'enveloppa toute d'un regard vacillant. Et elle s'abattit sur la poitrine de Pascal, elle le garda entre ses bras, balbutiante.

--Je veux t'embrasser ici, je veux te remercier.... Maître, c'est toi qui m'as faite ce que je suis. Comme tu l'as répété souvent, tu as corrigé mon héritage. Que serais-je devenue, là-bas, dans le milieu où a grandi Maxime?... Oui, si je veux quelque chose, je le dois à toi seul, à toi qui m'as transplantée dans cette maison de vérité et de bonté, où tu m'as fait pousser digne de ta tendresse.... Aujourd'hui, après m'avoir prise et comblée de tes biens, tu me renvoies. Que ta volonté soit faite, tu es mon maître, et je t'obéis. Je t'aime quand même, je t'aimerai toujours.

Il la serra sur son cœur, il répondit:

--Je ne désire que ton bien, j'achève mon œuvre.

Et, dans le dernier baiser, le baiser déchirant qu'ils échangerent, elle soupira, à voix très basse:

--Ah! si l'enfant était venu!

Plus bas encore, en un sanglot, elle crut l'entendre begayer des mots indistincts.

--Oui, l'oeuvre rêvée, la seule vraie et bonne, l'oeuvre que je n'ai pu faire.... Pardonne-moi, tâche d'être heureuse.

La vieille madame Rougon était à la gare, très gaie, très vive, malgré ses quatre-vingts ans. Elle triomphait, elle croyait tenir son fils Pascal à sa merci. Quand elle les vit hébétés l'un et l'autre, elle se chargea de tout, prit le billet, fit enregistrer les bagages, installa la voyageuse dans un compartiment de dames seules. Puis, elle parla longuement de Maxime, donna des instructions, exigea d'être tenue au courant. Mais le train ne partait pas, et il s'écoula encore cinq atroces minutes, pendant lesquelles ils restèrent face à face, en ne se disant plus rien. Enfin, tout sombra, il y eut des embrassades, un grand bruit de roues, des mouchoirs qui s'agitaient.

Brusquement, Pascal s'aperçut qu'il était seul sur le quai, pendant que, là-bas, le train avait disparu, à un coude de la ligne. Alors, il n'écoula pas sa mère, il prit sa course, un galop furieux de jeune homme, monta la pente, enjamba les gradins de pierres sèches, se trouva en trois minutes sur la terrasse de la Souleïade. Le mistral y faisait rage, une rafale géante qui pliait les cyprès centenaires comme des pailles. Dans le ciel décoloré, le soleil paraissait las de tout ce vent dont la violence, depuis six jours, lui passait sur la face. Et, pareil aux arbres échevelés, Pascal tenait bon, avec ses vêtements qui avaient des claquements de drapeaux, avec sa barbe et ses cheveux emportés, fouettes de tempête. L'haleine coupée, les deux mains sur son cœur pour en contenir les battements, il regardait au loin fuir le train, à travers la plaine rase, un train tout petit que le mistral semblait balayer, ainsi qu'un rameau de feuilles sèches.

XII

Des le lendemain, Pascal s'enferma au fond de la grande maison vide. Il n'en sortit plus, cessa complètement les rares visites de médecin qu'il faisait encore, vecut là, portes et fenêtres closes, dans une solitude et un silence absolus. Et l'ordre formel était donné à Martine: elle ne devait laisser entrer personne, sous aucun prétexte.

--Mais, monsieur, votre mère, madame Félicité?

--Ma mère moins encore que les autres, j'ai mes raisons.... Vous lui direz que je travaille, que j'ai besoin de me recueillir et que je la prie de

m'excuser.

Coup sur coup, a trois reprises, la vieille madame Rougon se presenta. Elle tempetait au rez-de-chaussee, il l'entendait qui elevait la voix, s'irritant, voulant forcer la consigne. Puis, le bruit s'apaisait, il n'y avait plus qu'un chuchotement de plainte et de complot, entre elle et la servante. Et pas une fois il ne ceda, ne se pencha en haut de la rampe, pour lui crier de monter.

Un jour, Martine se hasarda a dire:

--C'est bien dur tout de meme, monsieur, de refuser la porte a sa mere. D'autant plus que madame Felicite vient dans de bons sentiments, car elle sait la grande gene de monsieur et elle n'insiste que pour lui offrir ses services.

Exaspere, il cria:

--De l'argent, je n'en veux pas, entendez-vous!... Je travaillerai, je gagnerai bien ma vie, que diable!

Cependant, cette question de l'argent devenait pressante. Il s'entetait a ne pas prendre un sou des cinq mille francs enfermes dans le secretaire. Maintenant qu'il etait seul, il avait une complete insouciance de la vie materielle, il se serait contente de pain et d'eau; et, chaque fois que la servante lui demandait de quoi acheter du vin, de la viande, quelque douceur, il haussait les epaules: a quoi bon? il restait une croute de la veille, n'etait-ce pas suffisant? Mais elle, dans sa tendresse pour ce maitre qu'elle sentait souffrir, se desolait de cette avarice plus rude que la sienne, de ce dnuement de pauvre homme ou il s'abandonnait, avec la maison entiere. On vivait mieux chez les ouvriers du faubourg. Aussi, pendant toute une journee, parut-elle en proie a un terrible combat interieur. Son amour de chien docile luttait contre sa passion de l'argent, amasse sou a sou, cache quelque part, faisant des petits, comme elle disait. Elle aurait mieux aime donner de sa chair. Tant que son maitre n'avait pas souffert seul, l'idee ne lui etait pas meme venue de toucher a son tresor. Et ce fut un heroisme extraordinaire, le matin ou, poussee a bout, voyant sa cuisine froide et le buffet vide, elle disparut pendant une heure, puis rentra avec des provisions et la monnaie d'un billet de cent francs.

Justement, Pascal qui descendait, s'etonna, lui demanda d'ou venait cet argent, deja hors de lui et pret a jeter tout a la rue, en croyant qu'elle etaitallee chez sa mere.

--Mais non, mais non! monsieur, begayait-elle, ce n'est pas cela du tout....

Et elle finit par dire le mensonge qu'elle avait prepare.

--Imaginez-vous que les comptes s'arrangent, chez monsieur Grandguillot, ou du moins ca m'en a tout l'air.... J'ai eu l'idee, ce matin, d'aller voir, et on m'a dit qu'il vous reviendrait surement quelque chose, que je pouvais

prendre cent francs.... Oui, on s'est meme contente d'un recu de moi. Vous regulariserez ca plus tard.

Pascal sembla a peine surpris. Elle esperait bien qu'il ne sortirait pas, pour verifier le fait. Pourtant, elle fut soulagee de voir avec quelle facilite insouciant il acceptait son histoire.

--Ah! tant mieux! s'ecria-t-il. Je disais bien qu'il ne faut jamais desesperer. Cela va me donner le temps d'organiser mes affaires.

Ses affaires, c'etait la vente de la Souleide, a laquelle il avait songe confusement. Mais quelle peine affreuse, quitter cette maison, ou Clotilde avait grandi, ou il avait vecu pres de dix-huit ans avec elle! Il s'etait donne deux ou trois semaines pour y reflechir. Quand il eut cet espoir, qu'il rattraperait un peu de son argent, il n'y pensa plus du tout. De nouveau, il s'abandonnait, mangeait ce que lui servait Martine, ne s'apercevait meme pas du strict bien-etre qu'elle remettait autour de lui, a genoux, en adoration, dechiree de toucher a son petit tresor, mais si heureuse de le nourrir maintenant, sans qu'il se doutat que sa vie venait d'elle.

D'ailleurs, Pascal ne la recompensait guere. Il s'attendrissait ensuite, regrettait ses violences. Mais, dans l'etat de fièvre desesperee ou il vivait, cela ne l'empachait pas de recommencer, de s'emporter contre elle, au moindre sujet de mecontentement. Un soir qu'il avait encore entendu sa mere causer sans fin, au fond de la cuisine, il eut un acces de colere furieuse.

--Ecoutez-moi, bien, Martine, je ne veux plus qu'elle entre a la Souleide.... Si vous la recevez une seule fois, en bas, je vous chasse!

Saisie, elle restait immobile. Jamais, depuis trente-deux ans qu'elle le servait, il ne l'avait ainsi menacee de renvoi.

--Oh! monsieur, vous auriez ce courage! Mais je ne m'en irais pas, je me coucherais en travers de la porte.

Deja, il etait honteux de son emportement, et il se fit plus doux.

--C'est que je sais parfaitement ce qui se passe. Elle vient pour vous endoctriner, pour vous mettre contre moi, n'est-ce pas?... Oui, elle guette mes papiers, elle voudrait tout voler, tout detruire, la-haut, dans l'armoire. Je la connais, quand elle veut quelque chose, elle le veut jusqu'au bout.... Eh bien! vous pouvez lui dire que je veille, que je ne la laisserai meme pas approcher de l'armoire, tant que je serai vivant. Et puis, la clef est la, dans ma poche.

En effet, toute sa terreur de savant traque et menace etait revenue. Depuis qu'il vivait seul, il avait la sensation d'un danger renaissant, d'un guet-apens continu, dresse dans l'ombre. Le cercle se resserrait, et s'il se montrait si rude contre les tentatives d'envahissement, s'il repoussait les assauts de sa mere, c'etait qu'il ne se trompait pas sur ses projets veritables et qu'il avait peur d'etre faible. Quand elle serait la, elle le

possederait peu a peu, au point de le supprimer. Aussi ses tortures recommenceraient-elles, il passait les journées en surveillance, il fermait lui-même les portes, le soir, et souvent il se relevait, la nuit, pour s'assurer qu'on ne forçait pas les serrures. Son inquiétude était que la servante, gagnée, croyant assurer son salut éternel, n'ouvrit à sa mère. Il croyait voir les dossiers flamber dans la cheminée, il montait la garde autour d'eux, repris d'une passion souffrante, d'une tendresse déchirée pour cet amas glorieux de papiers, ces froides pages de manuscrits, auxquelles il avait sacrifié la femme, et qu'il s'efforçait d'aimer assez, afin d'oublier le reste.

Pascal, depuis que Clotilde n'était plus là, se jetait dans le travail, essayait de s'y noyer et de s'y perdre. S'il s'enfermait, s'il ne mettait plus les pieds dans le jardin, s'il avait eu, un jour que Martine était montée lui annoncer le docteur Ramond, la force de répondre qu'il ne pouvait le recevoir, toute cette volonté après de solitude n'avait d'autre but que de s'aneantir au fond d'un labeur incessant. Ce pauvre Ramond, comme il l'aurait embrassé volontiers! car il devinait bien l'exquis sentiment qui le faisait accourir, pour consoler son vieux maître. Mais pourquoi perdre une heure? pourquoi risquer des émotions, des larmes, d'où il sortait lâche? Dès le jour, il était à sa table, y passait la matinée et l'après-midi, continuait souvent à la lampe, très tard. C'était son ancien projet qu'il voulait mettre à exécution: reprendre toute sa théorie de l'hérédité sur un plan nouveau, se servir des dossiers, des documents fournis par sa famille, pour établir d'après quelles lois, dans un groupe d'être, la vie se distribue et conduit mathématiquement d'un homme à un autre homme, en tenant compte des milieux: vaste bible, genèse des familles, des sociétés, de l'humanité entière. Il espérait que l'ampleur d'un tel plan, l'effort nécessaire à la réalisation d'une idée si colossale, le posséderait tout entier, lui rendrait sa santé, sa foi, son orgueil, dans la jouissance supérieure de l'œuvre accomplie. Et il avait beau vouloir se passionner, se donner sans réserve, avec acharnement, il n'arrivait qu'à surmener son corps et son esprit, distrait quand même, le cœur absent de sa besogne, plus malade de jour en jour, et désespéré. Était-ce donc une faillite définitive du travail? Lui dont le travail avait devoré l'existence, qui le regardait comme le moteur, le bienfaiteur et le consolateur, allait-il donc être forcé de conclure qu'aimer et être aimé passe tout au monde? Il tombait par moments à de grandes réflexions, il continuait à ébaucher sa nouvelle théorie de l'équilibre des forces, qui consistait à établir que tout ce que l'homme reçoit en sensation, il doit le rendre en mouvement. Quelle vie normale, pleine et heureuse, si l'on avait pu la vivre entière, dans un fonctionnement de machine bien réglée, rendant en force ce qu'elle brûle en combustible, s'entretenant elle-même en vigueur et en beauté par le jeu simultané et logique de tous ses organes! Il y voyait autant de labeur physique que de labeur intellectuel, autant de sentiment que de raisonnement, la part faite à la fonction génésique comme à la fonction cérébrale, sans jamais de surmenage, ni d'une part ni d'une autre, car le surmenage n'est que le déséquilibre et la maladie. Oui, oui! recommencer la vie et savoir la vivre, bêcher la terre, étudier le monde, aimer la femme, arriver à la perfection humaine, à la cité future de l'universel bonheur, par le juste emploi de l'être entier, quel beau testament laisserait là un médecin philosophe! Et ce rêve lointain, cette théorie entrevue achevait de l'emplir d'amertume, à la

pensee que, désormais, il n'était plus qu'une force gaspillée et perdue.

Au fond même de son chagrin, Pascal avait cette sensation dominante qu'il était fini. Le regret de Clotilde, la souffrance de ne plus l'avoir, la certitude qu'il ne l'aurait jamais plus, l'envahissait, à chaque heure davantage, d'un flot douloureux qui emportait tout. Le travail était vaincu, il laissait parfois tomber sa tête sur la page en train, et il pleurait pendant des heures, sans trouver le courage de reprendre la plume. Son acharnement à la besogne, ses journées de volontaire anéantissement aboutissaient à des nuits terribles, des nuits d'insomnie ardente, pendant lesquelles il mordait ses draps, pour ne pas crier le nom de Clotilde. Elle était partout, dans cette maison morne, où il se cloîtrait. Il la retrouvait traversant chaque pièce, assise sur tous les sièges, debout derrière toutes les portes. En bas, dans la salle à manger, il ne pouvait plus se mettre à table, sans l'avoir en face de lui. Dans la salle de travail, en haut, elle continuait à être sa compagne de chaque seconde, elle y avait tant vécu enfermée, elle-même, que son image semblait émaner des choses: sans cesse, il la sentait évoquée près de lui, il la devinait droite et mince devant son pupitre, penchée sur un pastel, avec son fin profil. Et, s'il ne sortait pas pour fuir cette hantise du cher et torturant souvenir, c'était qu'il avait la certitude de la retrouver partout aussi dans le jardin, revant au bord de la terrasse, suivant à pas ralentis les allées de la pinède, assise et rafraîchie sous les platanes par l'éternel chant de la source, couchée sur l'aire, au crépuscule, les yeux perdus, attendant les étoiles. Mais il existait surtout pour lui un lieu de désir et de terreur, un sanctuaire sacré où il n'entraît qu'en tremblant: la chambre où elle s'était donnée à lui, où ils avaient dormi ensemble. Il en gardait la clef, il n'y avait pas dérangé un objet de place, depuis le triste matin du départ; et une jupe oubliée traînait encore sur un fauteuil. Là, il respirait jusqu'à son souffle, sa fraîche odeur de jeunesse, restée parmi l'air comme un parfum. Il ouvrait ses bras éperdus, il les serrait sur son fantôme, flottant dans le tendre demi-jour des volets fermés, dans le rose éteint de la vieille indienne des murs, couleur d'aurore. Il sanglotait devant les meubles, il baisait le lit, la place marquée où se dessinait l'élan divin de son corps. Et sa joie d'être là, son regret de ne plus y voir Clotilde, cette émotion violente l'épuisait à un tel point, qu'il n'osait pas visiter tous les jours ce lieu redoutable, couchant dans sa chambre froide, où ses insomnies ne la lui montraient pas si voisine et si vivante.

Au milieu de son travail obstiné, Pascal avait une autre grande joie douloureuse, les lettres de Clotilde. Elle lui écrivait régulièrement deux fois par semaine, de longues lettres de huit à dix pages, dans lesquelles elle lui racontait sa vie quotidienne. Il ne semblait pas qu'elle fut très heureuse, à Paris. Maxime, qui ne quittait plus son fauteuil d'infirme, devait la torturer par des exigences d'enfant gâté et de malade, car elle parlait en recluse, sans cesse de garde près de lui, ne pouvant même s'approcher des fenêtres, pour jeter un coup d'œil sur l'avenue, où roulait le flot mondain des promeneurs du Bois; et, à certaines de ses phrases, on sentait que son frère, après l'avoir si impatiemment réclamée, la soupçonnait déjà, commençait à la prendre en méfiance et en haine, ainsi que toutes les personnes qui le servaient, dans sa continuelle inquiétude d'être exploitée et dévalisée. Deux fois, elle avait vu son père, lui

toujours tres gai, deborde d'affaires, converti a la Republique, en plein triomphe politique et financier. Saccard l'avait prise a part, pour lui expliquer que ce pauvre Maxime etait vraiment insupportable, et qu'elle aurait du courage, si elle consentait a etre sa victime. Comme elle ne pouvait tout faire, il avait meme eu l'obligeance, le lendemain, d'envoyer la niece de son coiffeur, une petite jeune fille de dix-huit ans, nommee Rose, tres blonde, l'air candide, qui l'aidait a present autour du malade. D'ailleurs, Clotilde ne se plaignait pas, affectait au contraire de montrer une ame egale, satisfaite, resignee a la vie. Ses lettres etaient pleines de vaillance, sans colere contre la separation cruelle, sans appel desespere a la tendresse de Pascal, pour qu'il la rappelat. Mais, entre les lignes, comme il la sentait fremissante de revolte, toute elancee vers lui, prete a la folie de revenir sur l'heure, au moindre mot!

Et c'etait ce mot que Pascal ne, voulait pas ecrire. Les choses s'arrangeraient, Maxime s'habituerait a sa soeur, le sacrifice devait etre consomme jusqu'au bout, maintenant qu'il etait accompli. Une seule ligne ecrute par lui, dans la faiblesse d'une minute, et le benefice de l'effort etait perdu, la misere recommencait. Jamais il n'avait fallu a Pascal un courage plus grand que lorsqu'il repondait a Clotilde. Pendant ses nuits brulantes, il se debattait, il la nommait furieusement, il se relevait pour ecrire, pour la rappeler tout de suite, par depeche. Puis, au jour, quand il avait beaucoup pleure, sa fièvre tombait; et sa reponse etait toujours tres courte, presque froide. Il surveillait chacune de ses phrases, recommencait, quand il croyait s'etre oublie. Mais quelle torture, ces affreuses lettres, si breves, si glacees, ou il allait contre son coeur, uniquement pour la detacher de lui, pour prendre tous les torts et lui faire croire qu'elle pouvait l'oublier, puisqu'il l'oubliait! Il en sortait en sueur, epuise, comme apres un acte violent d'heroisme.

On etait dans les derniers jours d'octobre, depuis un mois Clotilde etait partie, lorsque Pascal, un matin, eut une brusque suffocation. A plusieurs reprises deja, il avait eprouve ainsi de legers etouffements, qu'il mettait sur le compte du travail. Mais, cette fois, les symptomes furent si nets, qu'il ne put s'y tromper: une douleur poignante dans la region du coeur, qui gagnait toute la poitrine et descendait le long du bras gauche, une affreuse sensation d'ecrasement et d'angoisse, tandis qu'une sueur froide l'inondait. C'etait une crise d'angine de poitrine. L'acces ne dura guere plus d'une minute, et il resta d'abord plus surpris qu'effraye. Avec cet aveuglement que les medecins gardent parfois sur l'etat de leur propre sante, jamais il n'avait soupconne que son coeur put se trouver atteint.

Comme il se remettait, Martine monta justement dire que le docteur Ramond etait en bas, insistant de nouveau pour etre recu. Et Pascal, cedant peut-etre a un inconscient besoin de savoir, s'ecria:

--Eh bien! qu'il monte, puisqu'il s'entete. Ca me fera plaisir.

Les deux hommes s'embrasserent, et il n'y eut pas d'autre allusion a l'absente, a celle dont le depart avait vide la maison, qu'une energique et desolee poignee de main.

--Vous ne savez pas pourquoi je viens? s'ecria tout de suite Ramond. C'est

pour une question d'argent.... Oui, mon beau-pere, monsieur Leveque, l'avoue que vous connaissez, m'a parle hier encore des fonds que vous aviez chez le notaire Grandguillot. Et il vous conseille fortement de vous remuer, car des personnes ont reussi, dit-on, a rattraper quelque chose.

--Mais, dit Pascal, je sais que ca s'arrange. Martine a deja obtenu deux cents francs, je crois.

Ramond parut tres etonne.

--Comment, Martine? sans que vous soyez intervenu.... Enfin, voulez-vous autoriser mon beau-pere a s'occuper de votre cas? Il tirera les choses au clair, puisque vous n'avez ni le temps ni le gout de cette besogne.

--Certainement, j'autorise monsieur Leveque, et dites-lui que je le remercie mille fois.

Puis, cette affaire reglee, le jeune homme ayant remarque sa paleur et le questionnant, il repondit avec un sourire:

--Figurez-vous, mon ami, que je viens d'avoir une crise d'angine de poitrine.... Oh! ce n'est pas une imagination, tous les symptomes y etaient.... Et, tenez! puisque vous vous trouvez la, vous allez m'ausculter.

D'abord, Ramond s'y refusa, en affectant de tourner la consultation en plaisanterie. Est-ce qu'un conscrit comme lui oserait se prononcer sur son general? Mais il l'examinait pourtant, lui trouvait la face tiree, angoissee, avec un singulier effarement du regard. Il finit par l'ausculter avec beaucoup d'attention, l'oreille collee longuement contre sa poitrine. Plusieurs minutes s'ecoulerent, dans un profond silence.

--Eh bien? demanda Pascal, lorsque le jeune medecin se releva.

Celui-ci ne parla pas tout de suite. Il sentait les yeux du maitre droit dans ses yeux. Aussi ne les detourna-t-il pas; et, devant la bravoure tranquille de la demande, il repondit simplement:

--Eh bien! c'est vrai, je crois qu'il y a de la sclerose.

--Ah! vous etes gentil de ne pas mentir, reprit le docteur. J'ai eu peur un instant que vous ne mentiez, et cela m'aurait fait de la peine.

Ramond s'etait remis a ecouter, disant a demi-voix:

--Oui, l'impulsion est energique, le premier bruit est sourd, tandis que le second, au contraire, est eclatant.... On sent que la pointe s'abaisse et se trouve reportee vers l'aisselle.... Il y a de la sclerose, c'est au moins tres probable....

Puis, se relevant:

--On vit vingt ans avec cela.

--Sans doute, parfois, dit Pascal. A moins qu'on n'en meure tout de suite, foudroye.

Ils causerent encore, s'étonnerent au sujet d'un cas étrange de sclérose du cœur, observé à l'hôpital de Plassans. Et, lorsque le jeune médecin partit, il annonça qu'il reviendrait, dès qu'il aurait des nouvelles de l'affaire Grandguillot.

Quand il fut seul, Pascal se sentit perdu. Tout s'éclairait, ses palpitations depuis quelques semaines, ses vertiges, ses étouffements; et il y avait surtout cette usure de l'organe, de son pauvre cœur surmené de passion et de travail, ce sentiment d'immense fatigue et de fin prochaine, auquel il ne se trompait plus à cette heure. Pourtant, ce n'était pas encore de la crainte qu'il éprouvait. Sa première pensée venait d'être que lui aussi, à son tour, payait son héritage, que la sclérose, cette sorte de dégénérescence, était sa part de misère physiologique, le legs inévitable de sa terrible ascendance. D'autres avaient vu la névrose, la lésion originelle, se tourner en vice ou en vertu, en génie, en crime, en ivrognerie, en sainteté; d'autres étaient morts phthisiques, épileptiques, ataxiques; lui avait vécu de passion et allait mourir du cœur. Et il n'en tremblait plus, il ne s'en irritait plus, de cette hérédité manifeste, fatale et nécessaire, sans doute. Au contraire, une humilité le prenait, la certitude que toute révolte contre les lois naturelles est mauvaise. Pourquoi donc, autrefois, triomphait-il, exultant d'allégresse, à l'idée de n'être pas de sa famille, de se sentir différent, sans communauté aucune? Rien n'était moins philosophique. Les monstres seuls poussaient à l'écart. Et être de sa famille, mon Dieu! cela finissait par lui paraître aussi bon, aussi beau que d'être d'une autre, car toutes ne se ressemblaient-elles pas, l'humanité n'était-elle pas identique partout, avec la même somme de bien et de mal? Il en arrivait, très modeste et très doux, sous la menace de la souffrance et de la mort, à tout accepter de la vie.

Des lors, Pascal vécut dans cette pensée qu'il pouvait mourir d'une heure à l'autre. Et cela acheva de le grandir, de le hausser à l'oubli complet de lui-même. Il ne cessa pas de travailler, mais jamais il n'avait mieux compris combien l'effort doit trouver en soi sa récompense, l'œuvre étant toujours transitoire et restant quand même inachevée. Un soir, au dîner, Martine lui apprit que Sarteur l'ouvrier chapelier, l'ancien pensionnaire de l'Asile des Tulettes, venait de se pendre. Toute la soirée, il songea à ce cas étrange, à cet homme qu'il croyait avoir sauvé de la folie homicide, par sa médication des piqûres hypodermiques, et qui, évidemment, repris d'un accès, avait eu assez de lucidité encore pour s'étrangler, au lieu de sauter à la gorge d'un passant. Il le revoyait, si parfaitement raisonnable, pendant qu'il lui conseillait de reprendre sa vie de bon ouvrier. Quelle était donc cette force de destruction, le besoin du meurtre se changeant en suicide, la mort faisant sa besogne malgré tout? Avec cet homme disparaissait son dernier orgueil de médecin guerisseur; et, chaque matin, quand il se remettait au travail, il ne se croyait plus qu'un écolier qui épelle, qui cherche la vérité toujours, à mesure qu'elle recule et qu'elle s'élargit.

Mais, cependant, dans cette sérénité, un souci lui restait, l'anxiété de

savoir ce que deviendrait Bonhomme, son vieux cheval, s'il mourait avant lui. Maintenant, la pauvre bete, completement aveugle, les jambes paralysees, ne quittait plus sa litiere. Lorsque son maitre la venait voir, elle entendait pourtant, tournait la tete, etait sensible aux deux gros baisers qu'il lui posait sur les naseaux. Tout le voisinage haussait les epaules, plaisantait sur ce vieux parent que le docteur ne voulait pas faire abattre. Allait-il donc partir le premier, avec la pensee qu'on appellerait l'equarisseur, le lendemain? Et, un matin, comme il entrait dans l'ecurie, Bonhomme ne l'entendit pas, ne leva pas la tete. Il etait mort, il gisait, l'air paisible, comme soulage d'etre mort la, doucement. Son maitre s'etait agenouille, et il le baisa une derniere fois, il lui dit adieu, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

Ce fut ce jour-la que Pascal s'interessa encore a son voisin, M. Bellombre. Il s'etait approche d'une fenetre, il l'apercut, par-dessus le mur du jardin, au pale soleil des premiers jours de novembre, faisant sa promenade accoutumee; et la vue de l'ancien professeur, vivant si parfaitement heureux, le jeta d'abord dans l'etonnement. Il lui semblait n'avoir jamais songe a cette chose, qu'un homme de soixante-dix ans etait la, sans une femme, sans un enfant, sans un chien, et qu'il tirait tout son egoiste bonheur de la joie de vivre en dehors de la vie. Ensuite, il se rappela ses coleres contre cet homme, ses ironies contre la peur de l'existence, les catastrophes qu'il lui souhaitait, l'espoir que le chatiment viendrait, quelque servante maitresse, quelque parente inattendue, qui serait la vengeance. Mais non! il le retrouvait toujours aussi vert, il sentait bien que, longtemps encore, il vieillirait ainsi, dur, avare, inutile et heureux. Et, cependant, il ne l'execrait plus, il l'aurait plaint volontiers, tellement il le jugeait ridicule et miserable, de n'etre pas aime. Lui qui agonisait, parce qu'il restait seul! Lui dont le coeur allait eclater, parce qu'il etait trop plein des autres! Plutot la souffrance, la souffrance seule, que cet egoisme, cette mort a ce qu'on a de vivant et d'humain en soi!

Dans la nuit qui suivit, Pascal eut une nouvelle crise d'angine de poitrine. Elle dura pres de cinq minutes, il crut qu'il etoufferait, sans avoir eu la force d'appeler sa servante. Lorsqu'il reprit haleine, il ne la derangea pas, il prefera ne parler a personne de cette aggravation de son mal; mais il garda la certitude qu'il etait fini, qu'il ne vivrait pas un mois peut-etre. Sa premiere pensee alla vers Clotilde. Pourquoi ne lui ecrivait-il pas d'accourir? Justement, il avait recu une lettre d'elle, la veille, et il voulait lui repondre, ce matin-la. Puis, l'idee de ses dossiers lui apparut soudain. S'il mourait tout d'un coup, sa mere resterait la maitresse, elle les detruirait; et ce n'etaient pas seulement les dossiers, mais ses manuscrits, tous ses papiers, trente annees de son intelligence et de son travail. Ainsi se consumerait le crime qu'il avait tant redoute, dont la seule crainte, pendant ses nuits de fièvre, le faisait se relever frissonnant, l'oreille aux aguets, ecoutant si l'on ne forçait pas l'armoire. Une sueur le reprit, il se vit depose, outrage, les cendres de son oeuvre jetees aux quatre vents. Et, tout de suite, il revint a Clotilde, il se dit qu'il suffisait simplement de la rappeler: elle serait la, elle lui fermerait les yeux, elle defendrait sa memoire. Deja, il s'etait assis, il se hatait de lui ecrire, pour que la lettre partit par le courier du matin.

Mais, lorsque Pascal fut devant la page blanche, la plume aux doigts, un scrupule grandissant, un mecontentement de lui-meme l'envahit. Est-ce que cette pensee des dossiers, le beau projet de leur donner une gardienne et de les sauver, n'etait pas une suggestion de sa faiblesse, un pretexte qu'il imaginait pour ravoir Clotilde? L'egoisme etait au fond. Il songeait a lui, et non a elle. Il la vit rentrer dans cette maison pauvre, condamnee a soigner un vieillard malade; il la vit surtout, dans la douleur, dans l'epouvante de son agonie, lorsqu'il la terrifierait, un jour, en tombant foudroye pres d'elle. Non, non! c'etait l'affreux moment qu'il voulait lui eviter, c'etaient quelques journees de cruels adieux, et la misere ensuite, triste cadeau qu'il ne pouvait lui faire, sans se croire un criminel. Son calme, son bonheur a elle seule comptait, qu'importait le reste! Il mourrait dans son trou, heureux de la croire heureuse. Quant a sauver ses manuscrits, il verrait s'il aurait la force de s'en separer, en les remettant a Ramond. Et, meme si tous ses papiers devaient perir, il y consentait, et il voulait bien que rien de lui n'existat plus, pas meme sa pensee, pourvu que rien de lui desormais ne troublat l'existence de sa chere femme!

Pascal se mit donc a ecrire une de ses reponses habituelles, qu'il faisait volontairement, a grand'peine, insignifiante et presque froide. Clotilde, dans sa derniere lettre, sans se plaindre de Maxime, laissait entendre que son frere se desinteressait d'elle, amuse davantage par Rose, la niece du coiffeur de Saccard, cette petite jeune fille tres blonde, a l'air candide. Et il flairait quelque manoeuvre du pere, une savante captation autour du fauteuil de l'infirmes, que ses vices, si precoces jadis, reprenaient, aux approches de la mort. Mais, malgre son inquietude, il n'en donnait pas moins de tres bons conseils a Clotilde, en lui repetant que son devoir etait de se devouer jusqu'au bout. Quand il signa, des larmes lui obscurcissaient la vue. C'etait sa mort de bete vieillie et solitaire, sa mort sans un baiser, sans une main amie, qu'il signait. Puis, des doutes lui vinrent: avait-il raison de la laisser la-bas, dans ce milieu mauvais, ou il sentait toutes sortes d'abominations autour d'elle?

A la Souleide, chaque matin, le facteur apportait les lettres et les journaux, vers neuf heures; et Pascal, quand il ecrivait a Clotilde, avait l'habitude de guetter, pour lui remettre la lettre, de facon a etre bien certain qu'on n'interceptait pas sa correspondance. Or, ce matin-la, comme il etait descendu lui donner celle qu'il venait d'ecrire, il fut surpris d'en recevoir une nouvelle de la jeune femme, dont ce n'etait pas le jour. Pourtant, il laissa partir la sienne. Ensuite, il remonta, il reprit sa place devant sa table, dechirant l'enveloppe.

Et, des les premieres lignes, ce fut un grand saisissement, une stupeur. Clotilde lui ecrivait qu'elle etait enceinte de deux mois. Si elle avait tant hesite a lui annoncer cette nouvelle, c'etait qu'elle voulait avoir elle-meme une absolue certitude. Maintenant, elle ne pouvait se tromper, la conception remontait surement aux derniers jours d'aout, a cette nuit heureuse ou elle lui avait donne le royal festin de jeunesse, le soir de leur course de misere, de porte en porte. N'avaient-ils pas senti passer, dans une de leurs etreintes, la volupte accrue et divine de l'enfant? Apres le premier mois, des son arrivee a Paris, elle avait doute, croyant a un

retard, a une indisposition, bien explicable au milieu du trouble et des chagrins de leur rupture. Mais, n'ayant encore rien vu le second mois, elle avait attendu quelques jours, et elle etait aujourd'hui certaine de sa grossesse, que tous les symptomes d'ailleurs confirmaient. La lettre etait courte, disant le fait simplement, pleine pourtant d'une ardente joie, d'un elan d'infinie tendresse, dans un desir de retour immediat.

Eperdu, craignant de ne pas bien comprendre, Pascal recommenca la lettre. Un enfant! cet enfant qu'il se meprisait de n'avoir pu faire, le jour du depart, dans le grand souffle desole du mistral, et qui etait la deja, qu'elle emportait, lorsqu'il regardait au loin fuir le train, par la plaine rase! Ah! c'etait l'oeuvre vraie, la seule bonne, la seule vivante, celle qui le comblait de bonheur et d'orgueil. Ses travaux, ses craintes de l'heredite avaient disparu. L'enfant allait etre, qu'importait ce qu'il serait! pourvu qu'il fut la continuation, la vie leguee et perpetuee, l'autre soi-meme! Il en restait remue jusqu'au fond des entrailles, dans un frisson attendri de tout son etre, il riait, il parlait tout haut, il baisait follement la lettre.

Mais un bruit de pas le fit se calmer un peu. Il tourna la tete, il vit Martine.

--Monsieur le docteur Ramond est en bas.

--Ah! qu'il monte, qu'il monte!

C'etait encore du bonheur qui arrivait. Ramond, des la porte, cria gaiement:

--Victoire! maitre, je vous rapporte votre argent, pas tout, mais une bonne somme!

Et il conta les choses, un cas d'imprevue et heureuse chance, que son beau-pere, M. Leveque, avait tire au clair. Les recus des cent vingt mille francs, qui constituaient Pascal creancier personnel de Grandguillot, ne servaient a rien, puisque celui-ci etait insolvable. Le salut s'etait rencontre dans la procuration que le docteur lui avait remise un jour, sur sa demande, a l'effet d'employer tout ou partie de son argent en placements hypothecaires. Comme le nom du mandataire y etait en blanc, le notaire, ainsi que cela se pratique parfois, avait pris un de ses clerks pour prete-nom; et quatre-vingt mille francs venaient d'etre retrouves ainsi, places en bonnes hypotheques, par l'intermediaire d'un brave homme, tout a fait en dehors des affaires de son patron. Si Pascal avait agi, etait alle au parquet, il aurait debrouille cela depuis longtemps. Enfin, quatre mille francs de rentes solides rentraient dans sa poche.

Il avait saisi les mains du jeune homme, il les lui serrait, d'un air exalte.

--Ah! mon ami, si vous saviez combien je suis heureux! Cette lettre de Clotilde m'apporte un grand bonheur. Oui, j'allais la rappeler pres de moi; mais la pensee de ma misere, des privations que je lui imposerais, me gatait la joie de son retour.... Et voila que la fortune revient, au moins

de quoi installer mon petit monde!

Dans l'expansion de son attendrissement, il avait tendu la lettre a Ramond, il le forca a la lire. Puis, lorsque le jeune homme la lui rendit en souriant, emu de le sentir si bouleverse, il ceda a un besoin debordant de tendresse, il le saisit entre ses deux grands bras, comme un camarade, comme un frere. Les deux hommes se baisèrent sur les joues, vigoureusement....

--Puisque le bonheur vous envoie, je vais encore vous demander un service. Vous savez que je me defie de tout le monde ici, meme de ma vieille bonne. C'est vous qui allez porter ma depeche au telegraphe.

Il s'etait assis de nouveau devant sa table, il ecrivit simplement: "Je t'attends, pars ce soir."

--Voyons, reprit-il, nous sommes aujourd'hui le 6 novembre, n'est-ce pas?... Il est pres de dix heures, elle aura ma depeche vers midi. Cela lui donne tout le temps de faire ses malles et de prendre, ce soir, l'express de huit heures, qui la mettra demain a Marseille pour le dejeuner. Mais, comme il n'y a pas de train qui corresponde tout de suite, elle ne pourra etre ici, demain 7 novembre, que par celui de cinq heures.

Apres avoir plie la depeche, il s'etait leve.

--Mon Dieu! a cinq heures, demain!... Que cela est loin encore! que vais-je faire jusque-la?

Puis, envahi d'une preoccupation, devenu grave:

--Ramond, mon camarade, voulez-vous me faire la grande amitie d'etre tres franc avec moi?

--Comment ca, maitre?

--Oui, vous m'entendez bien.... L'autre jour, vous m'avez examine. Pensez-vous que je puisse aller un an encore?

Et il tenait le jeune homme sous la fixite de son regard, il l'empechait de detourner les yeux. Pourtant, celui-ci tacha de s'echapper, en plaisantant: etait-ce vraiment un medecin qui posait une question pareille?

--Je vous en prie, Ramond, soyons serieux.

Alors, Ramond, en toute sincerite, repondit qu'il pouvait tres bien, selon lui, nourrir l'espoir de vivre encore une annee. Il donnait ses raisons, l'etat relativement peu avance de la sclerose, la sante parfaite des autres organes. Sans doute, il fallait faire la part de l'inconnu, de ce qu'on ne savait pas, car l'accident brutal etait toujours possible. Et tous deux en arriverent a discuter le cas, aussi tranquillement que s'ils s'etaient trouves en consultation, au chevet d'un malade, pesant le pour et le contre, donnant chacun leurs arguments, fixant d'avance la terminaison fatale, selon les indices les mieux etablis et les plus sages.

Pascal, comme s'il ne se fut pas agi de lui, avait repris son sang-froid, son oubli de lui-meme.

--Oui, murmura-t-il enfin, vous avez raison, une annee de vie est possible.... Ah! voyez-vous, mon ami, ce que je voudrais, ce seraient deux annees, un desir fou, sans doute, une eternite de joie....

Et, s'abandonnant a ce reve d'avenir:

--L'enfant naitra vers la fin de mai.... Ce serait si bon de le voir grandir un peu, jusqu'a ses dix-huit mois, a ses vingt mois, tenez! pas davantage. Le temps seulement qu'il se debrouille et qu'il fasse ses premiers pas.... Je n'en demande pas beaucoup, je voudrais le voir marcher, et apres, mon Dieu! apres....

Il completa sa pensee d'un geste. Puis, gagne par l'illusion:

--Mais deux annees, ce n'est pas impossible. J'ai eu un cas tres curieux, un charron du faubourg qui a vecu quatre ans, dejouant toutes mes previsions.... Deux annees, deux annees, je les vivrai! il faut bien que je les vive!

Ramond, qui avait baisse la tete, ne repondait plus. Un embarras le prenait, a l'idee de s'etre montre trop optimiste; et la joie du maitre l'inquietait, lui devenait douloureuse, comme si cette exaltation meme, troublant un cerveau autrefois si solide, l'avait averti d'un danger sourd et imminent.

--Ne voulez-vous pas envoyer cette depeche tout de suite?

--Oui, oui! allez vite, mon bon Ramond, et je vous attends apres-demain. Elle sera ici, je veux que vous accouriez nous embrasser.

La journee fut longue. Et, cette nuit-la, vers quatre heures, comme Pascal venait enfin de s'endormir, apres une insomnie heureuse d'espoirs et de rêves, il fut reveille brutalement par une crise effroyable. Il lui sembla qu'un poids enorme, toute la maison, s'etait ecroule sur sa poitrine, a ce point que le thorax, aplati, touchait le dos; et il ne respirait plus, la douleur gagnait les epaules, le cou, paralysait le bras gauche. D'ailleurs, sa connaissance restait entiere, il avait la sensation que son coeur s'arretait, que sa vie etait sur le point de s'eteindre, dans cet affreux ecrasement d'etau qui l'etouffait. Avant que la crise fut a sa periode aigue, il avait eu la force de se lever, de taper au plancher avec une canne, pour faire monter Martine. Puis, il etait retombe sur son lit, ne pouvant plus ni bouger ni parler, trempe d'une sueur froide.

Martine, heureusement, dans le grand silence de la maison vide, avait entendu. Elle s'habilla, s'enveloppa d'un chale, monta vivement, avec sa bougie. La nuit etait profonde encore, le petit jour allait paraître. Et, quand elle apercut son maitre dont les yeux seuls vivaient, qui la regardait, les machoires serrees, la langue liee, le visage ravage par l'angoisse, elle s'epouvanta, s'effara, ne put que se jeter vers le lit,

criant:

--Mon Dieu! mon Dieu! monsieur, qu'avez-vous?... Repondez-moi, monsieur, vous me faites peur!

Pendant une grande minute, Pascal etouffa davantage, ne parvenant pas a retrouver son souffle. Puis, l'etau de ses cotes se desserrant peu a peu, il murmura tres bas:

--Les cinq mille francs du secretaire sont a Clotilde.... Vous lui direz que c'est arrange chez le notaire, qu'elle retrouvera la de quoi vivre....

Alors, Martine qui l'avait ecoute, beante, se desespera, confessa son mensonge, ignorant les bonnes nouvelles apportees par Ramond.

--Monsieur, il faut me pardonner, j'ai menti. Mais ce serait mal de mentir davantage.... Quand je vous ai vu seul, et si malheureux, j'ai pris sur mon argent....

--Ma pauvre fille, vous avez fait ca!

--Oh! j'ai bien espere un peu que monsieur me le rendrait un jour!

La crise se calmait, il put tourner la tete et la regarder. Il etait stupefait et attendri. Que s'etait-il donc passe dans le coeur de cette vieille fille avare, qui pendant trente annees avait durement amasse son tresor, qui n'en avait jamais sorti un sou, ni pour les autres ni pour elle? Il ne comprenait pas encore, il voulut simplement se montrer reconnaissant et bon.

--Vous etes une brave femme, Martine. Tout cela vous sera rendu.... Je crois bien que je vais mourir....

Elle ne le laissa pas achever, se revoltant, dans un sursaut de tout son etre, dans un cri de protestation.

--Mourir, vous, monsieur!... Mourir avant moi! Je ne veux pas, je ferai tout, je l'empecherai bien!

Et elle s'etait jete a genoux devant le lit, elle l'avait saisi de ses mains eperdues, tatant pour savoir ou il souffrait, le retenant, comme si elle avait espere qu'on n'oserait pas le lui prendre.

--Il faut me dire ce que vous avez, je vous soignerai, je vous sauverai. S'il est necessaire de vous donner de ma vie, a moi, je vous en donnerai, monsieur.... Je puis bien passer mes jours, mes nuits. Je suis encore forte, je serai plus forte que le mal, vous verrez.... Mourir, mourir, ah! non, ce n'est pas possible! Le bon Dieu ne peut pas vouloir une injustice pareille. Je l'ai tant prie dans mon existence, qu'il doit m'ecouter un peu, et il m'exaucera, monsieur, il vous sauvera!

Pascal la regardait, l'ecoutait, et une clarte brusque se faisait en lui. Mais elle l'aimait, cette miserable fille, elle l'avait toujours aime! Il

se rappelait ses trente années de dévouement aveugle, son adoration muette d'autrefois, quand elle le servait à genoux, et qu'elle était jeune, ses jalousies sourdes contre Clotilde plus tard, tout ce qu'elle avait dû souffrir inconsciemment à cette époque. Et elle était là, à genoux encore aujourd'hui, devant son lit de mort, en cheveux grisonnants, avec ses yeux couleur de cendre, dans sa face blême de nonne abêtie par le célibat. Et il la sentait ignorante de tout, ne sachant même pas de quel amour elle l'avait aimé, n'aimant que lui pour le bonheur de l'aimer, d'être avec lui et de le servir.

Des larmes roulerent sur les joues de Pascal. Une pitié douloureuse, une tendresse humaine, infinie, débordaient de son pauvre cœur à moitié brisé. Il la tutoya.

--Ma pauvre fille, tu es la meilleure des filles.... Tiens! embrasse-moi comme tu m'aimes, de toute ta force!

Elle sanglotait, elle aussi. Elle laissa tomber, sur la poitrine de son maître, sa tête grise, sa face usée par sa longue domesticité. Eperdument, elle le baisa, mettant dans ce baiser toute sa vie.

--Bon! ne nous attendrissons pas, parce que, vois-tu, on aura beau faire, ce sera la fin tout de même.... Si tu veux que je t'aime bien, tu vas m'obéir.

D'abord, il s'entêta à ne pas rester dans sa chambre. Elle lui semblait glacée, haute, vide, noire. Le désir lui était venu de mourir dans l'autre chambre, celle de Clotilde, celle où tous deux s'étaient aimés, ou lui n'entraît plus qu'avec un frisson religieux. Et il fallut que Martine eût cette dernière abnégation, qu'elle l'aiderait à se lever, qu'elle le soutint, le conduisit, chancelant, jusqu'au lit tiède encore. Il avait pris, sous son oreiller, la clef de l'armoire, qu'il gardait là, chaque nuit; et il remit cette clef sous l'autre oreiller, pour veiller sur elle, tant qu'il serait vivant. Le petit jour naissait à peine, la servante avait posé la bougie sur la table.

--A présent que me voilà couché, et que je respire un peu mieux, tu vas me faire le plaisir de courir chez le docteur Ramond.... Tu le réveilleras, tu le ramèneras avec toi.

Elle partait, lorsqu'il fut saisi d'une crainte.

--Et, surtout, je te défends d'aller avertir ma mère.

Embarrassée, suppliante, elle revint vers lui.

--Oh monsieur, madame Félicité qui m'a tant fait lui promettre....

Mais il fut inflexible. Toute sa vie, il s'était montré déferent pour sa mère, et il croyait avoir acquis le droit de se protéger contre elle, au moment de sa mort. Il refusait de la voir. La servante dut lui jurer d'être muette. Alors, seulement, il retrouva un sourire.

--Va vite.... Oh! tu me reverras, ce n'est pas pour maintenant.

Le jour se levait enfin, un petit jour triste, dans une pale matinee de novembre. Pascal avait fait ouvrir les volets; et, quand il se trouva seul, il regarda croire cette lumiere, celle de la derniere journee qu'il vivrait sans doute. La veille, il avait plu, le soleil etait reste voile, tiede encore. Des platanes voisins, il entendait venir tout un reveil d'oiseaux, tandis que, tres loin, au fond de la campagne ensommeillee, une locomotive sifflait, d'une plainte continue. Et il etait seul, seul dans la grande maison morne, dont il sentait autour de lui le vide, dont il ecoutait le silence. Le jour grandissait lentement, il continuait a en suivre, sur les vitres, la tache elargie et blanchissante. Puis, la flamme de la bougie fut noyee, la chambre apparut tout entiere. Il en attendait un soulagement, et il ne fut pas decu, des consolations lui arriverent de la tenture couleur d'aurore, de chacun des meubles familiers, du vaste lit ou il avait tant aime et ou il s'etait couche pour mourir. Sous le haut plafond, par la piece frissonnante, flottaient toujours une pure odeur de jeunesse, une infinie douceur d'amour, dont il etait enveloppe comme d'une caresse fidele, et reconforte.

Cependant, Pascal, bien que la crise aigue eut cesse, souffrait affreusement. Une douleur poignante restait au creux de la poitrine, et son bras gauche, engourdi, pesait a son epaule ainsi qu'un bras de plomb. Dans l'interminable attente du secours que Martine allait ramener, il avait fini par fixer toute sa pensee sur cette souffrance dont criait sa chair. Et il se resignait, il ne retrouvait pas la revolte que soulevait en lui, autrefois, le seul spectacle de la douleur physique. Elle l'exasperait, comme une cruaute monstrueuse et inutile. Au milieu de ses doutes de guerisseur, il ne soignait plus ses malades que pour la combattre. S'il finissait par l'accepter, aujourd'hui que lui-meme en subissait la torture, etait-ce donc qu'il montait d'un degre encore dans sa foi en la vie, a ce sommet de serenite, d'ou la vie apparait totalement bonne, meme avec la fatale condition de la souffrance, qui en est le ressort peut-etre? Oui! vivre, toute la vie, la vivre et la souffrir toute, sans rebellion, sans croire qu'on la rendrait meilleure en la rendant indolore, cela eclatait nettement, a ses yeux de moribond, comme le grand courage et la grande sagesse. Et, pour tromper son attente, pour amuser son mal, il reprenait ses theories dernieres, il revait au moyen d'utiliser la souffrance, de la transformer en action, en travail. Si l'homme, a mesure qu'il s'eleve dans la civilisation, sent la douleur davantage, il est tres certain qu'il y devient aussi plus fort, plus arme, plus resistant. L'organe, le cerveau qui fonctionne, se developpe, se solidifie, pourvu que l'equilibre ne soit pas rompu, entre les sensations qu'il recoit et le travail qu'il rend. Des lors, ne pouvait-on faire le reve d'une humanite ou la somme du travail equivaldrait si bien a la somme des sensations, que la souffrance s'y trouverait elle-meme employeee et comme supprimee?

Maintenant, le soleil se levait, Pascal roulait confusement ces lointains espoirs, dans le demi-sommeil de son mal, lorsqu'il sentit une nouvelle crise naitre du fond de sa poitrine. Il eut un moment d'anxiete atroce: est-ce que c'etait la fin? est-ce qu'il allait mourir seul? Mais, justement, des pas rapides montaient l'escalier, Ramond entra, suivi de Martine. Et le malade eut le temps de lui dire, avant d'etouffer:

--Piquez-moi, piquez-moi tout de suite, avec de l'eau pure! et deux fois, au moins dix grammes!

Malheureusement, le medecin dut chercher la petite seringue, puis tout preparer. Cela dura quelques minutes, et la crise fut effrayante. Il en suivait les progres avec anxiete, le visage qui se decomposait, les levres qui bleussaient. Enfin, lorsqu'il eut fait les deux piqures, il remarqua que les phenomenes, un instant stationnaires, diminuaient ensuite d'intensite, lentement. Cette fois encore, la catastrophe etait evitee.

Mais, des qu'il n'etouffa plus, Pascal, jetant un regard sur la pendule, dit de sa voix faible et tranquille:

--Mon ami, il est sept heures.... Dans douze heures, a sept heures, ce soir, je serai mort.

Et, comme le jeune homme voulait protester, pret a la discussion:

--Non, ne mentez pas. Vous avez assiste a la crise, vous etes renseigne aussi bien que moi.... Tout va desormais se passer d'une facon mathematique; et, heure par heure, je pourrais vous decrire les phases du mal....

Il s'interrompit pour respirer difficilement; puis, il ajouta:

--D'ailleurs, tout est bien, je suis content.... Clotilde sera ici a cinq heures, je ne demande plus qu'a la voir et a mourir entre ses bras.

Bientot pourtant, il eprouva un mieux sensible. L'effet de la piqure etait vraiment miraculeux; et il put s'asseoir sur le lit, le dos appuye contre des oreillers. La voix redevenait facile, jamais la lucidite du cerveau n'avait paru plus grande.

--Vous savez, maitre, dit Ramond, que je ne vous quitte pas. J'ai prevenu ma femme, nous allons passer la journee ensemble; et, quoi que vous en disiez, j'espere bien que ce ne sera pas la derniere.... N'est-ce pas? Vous permettez que je m'installe comme chez moi.

Pascal souriait. Il donna des ordres a Martine, il voulut qu'elle s'occupat du dejeuner, pour Ramond. Si l'on avait besoin d'elle, on l'appellerait. Et les deux hommes resterent seuls dans une bonne intimite de causerie, l'un couche, avec sa grande barbe blanche, discourant comme un sage, l'autre assis au chevet, ecoutant, montrant la deference d'un disciple.

--En verite, murmura le maitre, comme s'il se fut parle a lui-meme, c'est extraordinaire, l'effet de ces piqures....

Puis, haussant la voix, presque gaiement:

--Mon ami Ramond, ce n'est peut-etre pas un gros cadeau que je vous fais, mais je vais vous laisser mes manuscrits. Oui, Clotilde a l'ordre, quand je ne serai plus, de vous les remettre.... Vous fouillerez la dedans, vous y

trouverez peut-etre des choses pas trop mauvaises. Si vous en tirez un jour quelque bonne idee, eh bien! ce sera tant mieux pour tout le monde.

Et il partit de la, il donna son testament scientifique. Il avait la nette conscience de n'avoir ete, lui, qu'un pionnier solitaire, un precurseur, ebauchant des theories, tatonnant dans la pratique, echouant a cause de sa methode encore barbare. Il rappela son enthousiasme, lorsqu'il avait cru decouvrir la panacee universelle, avec ses injections de substance nerveuse, puis ses deconvenues, ses desespoirs, la mort brutale de Lafouasse, la phtisie emportant quand meme Valentin, la folie victorieuse reprenant Sarteur et l'etranglant. Aussi s'en allait-il plein de doute, n'ayant plus la foi necessaire au medecin guerisseur, si amoureux de la vie, qu'il avait fini par mettre en elle son unique croyance, certain qu'elle devait tirer d'elle seule sa sante et sa force. Mais il ne voulait pas fermer l'avenir, il etait heureux au contraire de leguer son hypothese a la jeunesse. Tous les vingt ans, les theories changeaient, il ne restait d'inebranlables que les verites acquises, sur lesquelles la science continuait a batir. Si meme il n'avait eu le merite que d'apporter l'hypothese d'un moment, son travail ne serait pas perdu, car le progres etait surement dans l'effort, dans l'intelligence toujours en marche. Puis, qui savait? il avait beau mourir trouble et las, n'ayant point realise son espoir avec les piqures: d'autres ouvriers viendraient, jeunes, ardents, convaincus, qui reprendraient l'idee, l'eclairciraient, l'elargiraient. Et peut-etre tout un siecle, tout un monde nouveau partirait de la.

--Ah! mon cher Ramond, continua-t-il, si l'on revivait une autre vie!... Oui je recommencerais, je reprendrais mon idee, car j'ai ete frappe dernierement par ce singulier resultat que les piqures faites avec de l'eau pure etaient presque aussi efficaces.... Le liquide injecte n'importe donc pas, il n'y a donc la qu'une action simplement mecanique.... Tout ce mois dernier, j'ai ecrit beaucoup la-dessus. Vous trouverez des notes, des observations curieuses.... En somme, j'en serais arrive a croire uniquement au travail, a mettre la sante dans le fonctionnement equilibre de tous les organes, une sorte de therapeutique dynamique, si j'ose risquer ce mot.

Il se passionnait peu a peu, il en arrivait a oublier la mort prochaine, pour ne songer qu'a sa curiosite ardente de la vie. Et il ebauchait, d'un trait large, sa theorie derniere. L'homme baignait dans un milieu, la nature, qui irritait perpetuellement par des contacts les terminaisons sensibles des nerfs. De la, la mise en oeuvre, non seulement des sens, mais de toutes les surfaces du corps, exterieures et interieures. Or c'etaient ces sensations qui, en se repercutant dans le cerveau, dans la moelle, dans les centres nerveux, s'y transformaient en tonicite, en mouvements et en idees; et il avait la conviction que se bien porter consistait dans le train normal de ce travail: recevoir les sensations, les rendre en idees et en mouvements, nourrir la machine humaine par le jeu regulier des organes. Le travail devenait ainsi la grande loi, le regulateur de l'univers vivant. Des lors, il etait necessaire que, si l'equilibre se rompait, si les excitations venues du dehors cessaient d'etre suffisantes, la therapeutique en creat d'artificielles, de facon a retablir la tonicite, qui est l'etat de sante parfaite. Et il revait toute une medication nouvelle: la suggestion, l'autorite toute-puissante du medecin pour les sens; l'electricite, les frictions, le massage pour la

peau et les tendons; les regimes alimentaires pour l'estomac; les cures d'air, sur les hauts plateaux pour les poumons; enfin, les transfusions, les piqures d'eau distillee pour l'appareil circulatoire. C'etait l'action indeniable et purement mecanique de ces dernieres qui l'avait mis sur la voie, il ne faisait qu'etendre a present l'hypothese, par un besoin de son esprit generalisateur, il voyait de nouveau le monde sauve dans cet equilibre parfait, autant de travail rendu que de sensation recue, le branle du monde retabli dans son labeur eternel.

Puis, il se mit a rire franchement.

--Bon! me voila parti encore!... Et moi qui crois, au fond, que l'unique sagesse est de ne pas intervenir, de laisser faire la nature! Ah! le vieux fou incorrigible!

Mais Ramond lui avait saisi les deux mains, dans un elan de tendresse et d'admiration.

--Maitre, maitre! c'est avec de la passion, de la folie comme la votre qu'on fait du genie!... Soyez sans crainte, je vous ai ecoute, je tacherai d'etre digne de votre heritage; et, je le crois comme vous, peut-etre le grand demain est-il la tout entier.

Dans la chambre attendrie et calme, Pascal se remit a parler, avec la tranquillite brave d'un philosophe mourant qui donne sa derniere lecon. Maintenant, il revenait sur ses observations personnelles, il expliquait qu'il s'etait souvent gueri lui-meme par le travail, un travail regle et methodique, sans surmenage. Onze heures sonnerent, il voulut que Ramond dejeunat, et il continua la conversation, tres loin, tres haut, pendant que Martine servait. Le soleil avait fini par percer les nuées grises de la matinee, un soleil a demi voile encore et tres doux, dont la nappe doree tiedissait la vaste piece. Puis, comme il achevait de boire quelques gorgées de lait, il se tut.

A ce moment, le jeune medecin mangeait une poire.

--Est-ce que vous souffrez davantage?

--Non, non, finissez.

Mais il ne put mentir. C'etait une crise, et terrible. La suffocation vint en coup de foudre, le renversa sur l'oreiller, le visage deja bleu. Des deux mains, il avait saisi le drap a poignee, il s'y cramponnait, comme pour y trouver un point d'appui et soulever l'effroyable masse qui lui ecrasait la poitrine. Atterre, livide, il tenait ses yeux grands ouverts, fixes sur la pendule, avec une effrayante expression de desespoir et de douleur. Et, pendant dix longues minutes, il faillit expirer.

Tout de suite, Ramond l'avait pique. Le soulagement fut lent a se produire, l'efficacite etait moindre.

De grosses larmes parurent dans les yeux de Pascal, des que la vie lui revint. Il ne parlait pas encore, il pleurait. Puis, regardant toujours la

pendule, de ses regards obscurcis:

--Mon ami, je mourrai a quatre heures, je ne la verrai pas.

Et, comme Ramond, pour distraire sa pensee, affirmait contre l'evidence que la terminaison n'etait pas si prochaine, lui fut repris de sa passion de savant, voulut donner a son jeune confrere une derniere lecon, basee sur l'observation directe. Il avait soigne plusieurs cas pareils au sien, il se souvenait surtout d'avoir disseque, a l'hopital, le coeur d'un vieux pauvre atteint de sclerose.

--Je le vois, mon coeur.... Il est couleur de feuille morte, les fibres en sont cassantes, on le dirait amaigri, bien qu'il ait augmente un peu de volume. Le travail inflammatoire a du le durcir, on le couperait difficilement....

Il continua a voix plus basse. Tout a l'heure, il avait bien senti son coeur qui mollissait, dont les contractions devenaient molles et lentes. Au lieu du jet de sang normal, il ne sortait plus par l'aorte qu'une bave rouge. Derriere, les veines etaient gorgees de sang noir, l'etouffement augmentait, a mesure que se ralentissait la pompe aspirante et foulante, regulatrice de toute la machine. Et, apres la piqure, il avait suivi, malgre sa souffrance, le reveil progressif de l'organe, le coup de fouet qui l'avait remis en marche, deblayant le sang noir des veines, soufflant de nouveau la force avec le sang rouge des arteres. Mais la crise allait revenir, des que l'effet mecanique de la piqure aurait cesse. Il pouvait la predire a quelques minutes pres. Grace aux injections, il y aurait encore trois crises. La troisieme l'emporterait, il mourrait a quatre heures.

Puis, d'une voix de plus en plus faible, il eut un dernier enthousiasme, sur la vaillance du coeur, de cet ouvrier obstine de la vie, sans cesse au travail, a toutes les secondes de l'existence, meme pendant le sommeil, lorsque les autres organes, paresseux, se reposaient.

--Ah! brave coeur! comme tu luttas heroiquement!... Quelle foi, quelle generosite de muscle jamais las!... Tu as trop aime, tu as trop battu, et c'est pourquoi tu te brises, brave coeur qui ne veux pas mourir et qui te souleves pour battre encore!

Mais la premiere crise annoncee se produisit. Pascal n'en sortit, cette fois, que pour rester haletant, hagard, la parole sifflante et penible. De sourdes plaintes lui echappaient, malgre son courage: mon Dieu! cette torture ne finirait donc pas? Et, pourtant, il n'avait plus qu'un ardent desir, prolonger son agonie, vivre assez pour embrasser une derniere fois Clotilde. S'il se trompait, comme Ramond s'obstinait a le repeter! s'il pouvait vivre jusqu'a cinq heures! Ses yeux etaient retournes a la pendule, il ne quittait plus les aiguilles, donnant aux minutes une importance d'eternite. Autrefois, ils avaient plaisante souvent sur cette pendule empire, une borne de bronze dore, contre laquelle l'Amour souriant contemplait le Temps endormi. Elle marquait trois heures. Puis, elle marqua trois heures et demie. Deux heures de vie seulement, encore deux heures de vie, mon Dieu! Le soleil s'abaissait a l'horizon, un grand calme tombait du pale ciel d'hiver; et il ecoutait, par moments, les lointaines locomotives

qui sifflaient, a travers la plaine rase. Ce train-la etait celui qui passait aux Tulettes. L'autre, celui qui venait de Marseille, n'arriverait donc jamais!

A quatre heures moins vingt, Pascal fit signe a Ramond de s'approcher. Il ne parlait plus assez fort, il ne pouvait se faire entendre.

--Il faudrait, pour que je vecusse jusqu'a six heures, que le pouls fut moins bas. J'esperais encore, mais c'est fini....

Et, dans un murmure, il nomma Clotilde. C'etait un adieu begaye et dechirant, l'affreux chagrin qu'il eprouvait a ne pas la revoir.

Ensuite, le souci de ses manuscrits reparut.

--Ne me quittez pas.... La clef est sous mon oreiller. Vous direz a Clotilde de la prendre, elle a des ordres.

A quatre heures moins dix, une nouvelle pique resta sans effet. Et quatre heures allaient sonner, lorsque la deuxieme crise se declara. Brusquement, apres avoir etouffe, il se jeta hors de son lit, il voulut se lever, marcher, dans un reveil de ses forces. Un besoin d'espace, de clarte, de grand air, le poussait en avant, la-bas. Puis, c'etait un appel irresistible de la vie, de toute sa vie, qu'il entendait venir a lui, du fond de la salle voisine. Et il y courait, chancelant, suffoquant, courbe a gauche, se rattrapant aux meubles.

Vivement, le docteur Ramond s'etait precipite pour le retenir.

--Maitre, maitre! recouchez-vous, je vous en supplie!

Mais Pascal, sourdement, s'entetait a finir debout. La passion d'etre encore, l'idee heroique du travail, persistaient en lui, l'emportaient comme une masse. Il ralait, il balbutiait.

--Non, non ... la-bas, la-bas....

Il fallut que son ami le soutint, et il s'en alla ainsi, trebuchant et hagard, jusqu'au fond de la salle, et il se laissa tomber sur sa chaise, devant sa table, ou une page commencentee trainait, parmi le desordre des papiers et des livres.

La, un moment, il souffla, ses paupieres se fermerent. Bientot, il les rouvrit, tandis que ses mains tatonnantes cherchaient le travail. Elles rencontrerent l'Arbre genealogique, au milieu d'autres notes eparses. L'avant-veille encore, il y avait rectifie des dates. Et il le reconnut, l'attira, l'etala.

--Maitre, maitre! vous vous tuez! repetait Ramond fremissant, bouleverse de pitie et d'admiration.

Pascal n'ecoutait pas, n'entendait pas. Il avait senti un crayon rouler sous ses doigts. Il le tenait, il se penchait sur l'Arbre, comme si ses

yeux a demi eteints ne voyaient plus. Et, une dernière fois, il passait en revue les membres de la famille. Le nom de Maxime l'arreta, il écrivit: "Meurt ataxique, en 1873," dans la certitude que son neveu ne passerait pas l'année. Ensuite, a côté, le nom de Clotilde le frappa, et il completa aussi la note, il mit: "A, en 1874, de son oncle Pascal, un fils." Mais il se cherchait, s'épuisant, s'égarant. Enfin, quand il se fut trouvé, sa main se raffermi, il s'acheva, d'une écriture haute et brave: "Meurt, d'une maladie de coeur, le 7 novembre 1873." C'était l'effort suprême, son râle augmentait, il étouffait, lorsqu'il aperçut, au-dessus de Clotilde, la feuille blanche. Ses doigts ne pouvaient plus tenir le crayon. Pourtant, en lettres défaillantes, ou passait la tendresse torturée, le désordre éperdu de son pauvre coeur, il ajouta encore: "L'enfant inconnu, a naitre en 1874. Quel sera-t-il?" Et il eut une faiblesse, Martine et Ramond purent a grand'peine le reporter sur le lit.

La troisième crise eut lieu a quatre heures un quart. Dans cet accès final de suffocation, le visage de Pascal exprima une effroyable souffrance. Jusqu'au bout, il devait endurer son martyre d'homme et de savant. Ses yeux troubles semblerent chercher encore la pendule, pour constater l'heure. Et Ramond, le voyant remuer les lèvres, se pencha, colla son oreille. En effet, il murmurait des paroles, si légères, qu'elles étaient un souffle.

--Quatre heures.... Le coeur s'endort, plus de sang rouge dans l'aorte....
La valvule mollit et s'arrete....

Un râle affreux le secoua, le petit souffle devenait très lointain.

--Ca marche trop vite.... Ne me quittez pas, la clef est sous
l'oreiller.... Clotilde, Clotilde....

Au pied du lit, Martine était tombée a genoux, étranglée de sanglots. Elle voyait bien que monsieur se mourait. Elle n'avait point osé courir chercher un prêtre, malgré sa grande envie; et elle récitait elle-même les prières des agonisants, elle priait ardemment le bon Dieu, pour qu'il pardonnât a monsieur et que monsieur allât droit en paradis.

Pascal mourut. Sa face était toute bleue. Après quelques secondes d'une immobilité complète, il voulut respirer, il avança les lèvres, ouvrit sa pauvre bouche, un bec de petit oiseau qui cherche a prendre une dernière gorgée d'air. Et ce fut la mort, très simple.

XIII

Ce fut seulement après le déjeuner, vers une heure, que Clotilde recut la dépêche de Pascal. Elle était justement, ce jour-la, boudeuse par son frère Maxime, qui lui faisait sentir, avec une dureté croissante, ses caprices et ses colères de malade. En somme, elle avait peu réussi auprès de lui; il la trouvait trop simple, trop grave, pour l'égayer; et, maintenant, il s'enfermait avec la jeune Rose, cette petite blonde a l'air candide, qui

l'amusait. Depuis que la maladie le tenait immobile et affaibli, il perdait de sa prudence egoïste de jouisseur, de sa longue méfiance contre la femme mangeuse d'hommes. Aussi, lorsque sa soeur voulut lui dire que leur oncle la rappelait, et qu'elle partait, eut-elle quelque peine à se faire ouvrir, car Rose était en train de le frictionner. Tout de suite, il l'approuva, et, s'il la pria de revenir le plus tôt possible, dès qu'elle aurait terminé la-bas ses affaires, il n'insista pas, uniquement désireux de se montrer aimable.

Clotilde passa l'après-midi à faire ses malles. Dans sa fièvre, dans l'étourdissement d'une décision si brusque, elle ne réfléchissait pas, elle était toute à la grande joie du retour. Mais, après la bousculade du diner, après les adieux à son frère et l'interminable course en fiacre, de l'avenue du Bois-de-Boulogne à la gare de Lyon, lorsqu'elle se trouva dans un compartiment de dames seules, partie à huit heures, en pleine nuit pluvieuse et glacée de novembre, roulant déjà hors de Paris, elle se calma, fut peu à peu envahie de réflexions, finit par se sentir troublée de sourdes inquiétudes. Pourquoi donc cette dépêche, immédiate et si brève: "Je t'attends, pars ce soir"? Sans doute, c'était la réponse à la lettre ou elle lui annonçait sa grossesse. Seulement, elle savait combien il désirait qu'elle restât à Paris, ou il la revait heureuse, et elle s'étonnait maintenant de sa hâte à la rappeler. Elle n'attendait pas une dépêche, mais une lettre, puis des arrangements pris, le retour à quelques semaines de là. Était-ce donc qu'il y avait autre chose, une indisposition peut-être, un désir, un besoin de la revoir sur l'heure? Et, dès lors, cette crainte s'enfonça en elle avec la force d'un pressentiment, grandit, la posséda bientôt tout entière.

Toute la nuit, une pluie diluvienne avait fouetté les vitres du train, par les plaines de la Bourgogne. Ce déluge ne cessa qu'à Macon. Après Lyon, le jour parut. Clotilde avait sur elle les lettres de Pascal; et elle attendait l'aube avec impatience, pour revoir et étudier ces lettres, dont l'écriture lui avait paru changée. En effet, elle eut un petit froid au cœur, en constatant l'hésitation, les sortes de lézardes qui s'étaient produites dans les mots. Il était malade, très malade: cela, maintenant, tournait à la certitude, s'imposait à elle par une véritable divination, ou il entraînait moins de raisonnement que de subtile prescience. Et le reste du voyage fut horriblement long, car elle sentait croître son angoisse à mesure qu'elle approchait. Le pis était que, débarquant à Marseille des midi et demi, elle ne pouvait prendre un train pour Plassans qu'à trois heures vingt. Trois grandes heures d'attente. Elle déjeuna au buffet de la gare, mangea fiévreusement, comme si elle avait eu peur de manquer ce train; puis, elle se traîna dans le jardin poussiéreux, alla d'un banc à un autre, sous le soleil pâle, tiède encore, au milieu de l'encombrement des omnibus et des fiacres. Enfin, elle roula de nouveau, arrêtée tous les quarts d'heure aux petites stations. Elle allongeait la tête à la portière, il lui semblait qu'elle était partie depuis plus de vingt ans et que les lieux devaient être changés. Le train quittait Sainte-Marthe, lorsqu'elle eut la forte émotion, en allongeant le cou, d'apercevoir, à l'horizon, très loin, la Souleïade, avec les deux cyprès centenaires de la terrasse, qu'on reconnaissait de trois lieues.

Il était cinq heures, le crépuscule tombait déjà. Les plaques tournantes

retentirent, et Clotilde descendit. Mais elle avait eu un elancement, une douleur vive, en voyant que Pascal n'était pas sur le quai, à l'attendre. Elle se repetait depuis Lyon: "Si je ne le vois pas tout de suite, à l'arrivée, c'est qu'il est malade." Peut-être, cependant, était-il resté dans la salle, ou s'occupait-il d'une voiture, dehors. Elle se précipita, et elle ne trouva que le père Durieu, le voiturier que le docteur employait d'habitude. Vivement, elle le questionna. Le vieil homme, un Provençal taciturne, ne se hâtait pas de répondre. Il avait la sa charrette, il demandait le bulletin de bagages, voulait d'abord s'occuper des malles. D'une voix tremblante, elle repeta sa question:

--Tout le monde va bien, père Durieu?

--Mais oui, mademoiselle.

Et elle dut insister, avant de savoir que c'était Martine, la veille, vers six heures, qui lui avait commandé de se trouver à la gare, avec sa voiture, pour l'arrivée du train. Il n'avait pas vu, personne n'avait vu le docteur, depuis deux mois. Peut-être bien, puisqu'il n'était pas là, qu'il avait dû prendre le lit, car le bruit courait en ville qu'il n'était guère solide.

--Attendez que j'aie les bagages, mademoiselle. Il y a une place pour vous sur la banquette.

--Non, père Durieu, ce serait trop long. Je vais à pied.

À grands pas, elle monta la rampe. Son cœur se serrait tellement, qu'elle étouffait. Le soleil avait disparu derrière les coteaux de Sainte-Marthe, une cendre fine tombait du ciel gris, avec le premier frisson de novembre; et, comme elle prenait le chemin des Fenouillères, elle eut une nouvelle apparition de la Souleïade qui la glaca, la façade morne sous le crépuscule, tous les volets fermés, dans une tristesse d'abandon et de deuil.

Mais le coup terrible que reçut Clotilde, ce fut lorsqu'elle reconnut Ramond, debout au seuil du vestibule, et qui semblait l'attendre. Il l'avait guetée en effet, il était descendu, voulant amortir en elle l'affreuse catastrophe. Elle arrivait essoufflée, elle avait passé par le quinconce des platanes, près de la source, pour couper au plus court; et, de voir le jeune homme là, au lieu de Pascal qu'elle espérait encore y trouver, elle eut une sensation d'écroulement, d'irréparable malheur. Ramond était très pâle, bouleversé, malgré son effort de courage. Il ne prononça pas un mot, attendant d'être questionné. Elle-même suffoquait, ne disait rien. Et ils entrèrent ainsi, il la mena jusqu'à la salle à manger, ou ils restèrent de nouveau quelques secondes en face l'un de l'autre, muets, dans cette angoisse.

--Il est malade, n'est-ce pas? balbutia-t-elle enfin.

Il repeta simplement:

--Oui, malade.

--J'ai bien compris en vous voyant, reprit-elle. Pour qu'il ne soit pas la, il faut qu'il soit malade.

Alors, elle insista.

--Il est malade, tres malade, n'est-ce pas?

Il ne repondait plus, il palissait davantage, et elle le regarda. A ce moment, elle vit la mort sur lui, sur ses mains fremissantes encore, qui avaient soigne le mourant, sur sa face desesperee, dans ses yeux troubles, qui gardaient le reflet de l'agonie, dans tout son desordre de medecin qui etait la depuis douze heures, a lutter, impuissant.

Elle eut un grand cri.

--Mais il est mort!

Et elle chancela, foudroyee, elle s'abattit entre les bras de Ramond, qui l'etreignit fraternellement, dans un sanglot. Tous les deux, au cou l'un de l'autre, pleurerent.

Puis, lorsqu'il l'eut assise sur une chaise et qu'il put parler:

--C'est moi, hier, vers dix heures et demie, qui ai mis au telegraphe la depeche que vous avez recue. Il etait si heureux, si plein d'espoir! Il faisait des reves d'avenir, un an, deux ans de vie.... Et c'est ce matin, a quatre heures, qu'il a ete pris de la premiere crise et qu'il m'a envoye chercher. Tout de suite, il s'etait vu perdu. Mais il esperait durer jusqu'a six heures, vivre assez pour vous revoir.... Le mal a marche trop vite. Il m'en a dit les progres jusqu'au dernier souffle, minute par minute, comme un professeur qui dissequa a l'amphitheatre. Il est mort avec votre nom aux levres, calme et desespere, en heros.

Clotilde aurait voulu courir, monter d'un bond dans la chambre, et elle restait clouee, sans force pour quitter la chaise. Elle avait ecoute, les yeux noyes de grosses larmes qui coulaient sans fin. Chacune des phrases, le recit de cette mort stoique retentissait dans son coeur, s'y gravait profondement. Elle reconstituait l'abominable journee. A jamais elle devait la revivre.

Mais, surtout, son desespoir deborda, lorsque Martine, entree depuis un instant, dit d'une voix dure:

--Ah! mademoiselle a bien raison de pleurer, car si monsieur est mort, c'est bien a cause de mademoiselle.

La vieille servante se tenait la debout, a l'ecart, pres de la porte de sa cuisine, souffrante, exasperee qu'on lui eut pris et tue son maitre; et elle ne cherchait meme pas une parole de bienvenue et de soulagement, pour cette enfant qu'elle avait elevee. Sans calculer la portee de son indiscretion, la peine ou la joie qu'elle pouvait faire, elle se soulageait, elle disait tout ce qu'elle savait.

--Oui, si monsieur est mort, c'est bien parce que mademoiselle est partie.

Du fond de son anéantissement, Clotilde protesta.

--Mais c'est lui qui s'est fâché, qui m'a forcée à partir!

--Ah bien! il a fallu que mademoiselle y mit de la complaisance, pour ne pas voir clair.... La nuit d'avant le départ, j'ai trouvé monsieur à moitié étouffé, tant il avait du chagrin; et, quand j'ai voulu prévenir mademoiselle, c'est lui qui m'en a empêchée.... Puis, je l'ai bien vu, moi, depuis que mademoiselle n'est plus là. Toutes les nuits, ça recommençait, il se tenait à quatre pour ne pas écrire et la rappeler.... Enfin, il en est mort, c'est la vérité pure.

Une grande clarté se faisait dans l'esprit de Clotilde, à la fois bien heureuse et torturée. Mon Dieu! c'était donc vrai, ce qu'elle avait soupçonné un instant? Ensuite, elle avait pu finir par croire, devant l'obstination violente de Pascal, qu'il ne mentait pas, qu'entre elle et le travail il choisissait sincèrement le travail, en homme de science chez qui l'amour de l'œuvre l'emporte sur l'amour de la femme. Et il mentait pourtant, il avait poussé le dévouement, l'oubli de lui-même, jusqu'à s'immoler, pour ce qu'il pensait être son bonheur, à elle. Et la tristesse des choses voulait qu'il se fut trompé, qu'il eût consommé ainsi leur malheur à tous.

De nouveau, Clotilde protestait, se désespérait.

--Mais comment aurais-je pu savoir?... J'ai obéi, j'ai mis toute ma tendresse dans mon obéissance.

--Ah! cria encore Martine, il me semble que j'aurais deviné, moi!

Ramond intervint, parla doucement. Il avait repris les mains de son amie, il lui expliqua que le chagrin avait pu hâter l'issue fatale, mais que le maître était malheureusement condamné depuis quelque temps. La maladie de cœur dont il souffrait devait dater d'assez loin déjà: beaucoup de surmenage, une part certaine d'hérédité, enfin toute sa passion dernière; et le pauvre cœur s'était brisé.

--Montons, dit Clotilde. Je veux le voir.

En haut, dans la chambre, on avait fermé les volets, le crépuscule mélancolique n'était même pas entre. Deux cierges brûlaient sur une petite table, dans des flambeaux, au pied du lit. Et ils éclairaient d'une pâle lueur jaune Pascal étendu, les jambes serrées, les mains raménées et à demi jointes, sur la poitrine. Pieusement, on avait clos les paupières. Le visage semblait dormir, bleuâtre encore, pourtant apaisé déjà, dans le flot épandu de la chevelure blanche et de la barbe blanche. Il était mort depuis une heure et demie à peine. L'infinie sérénité commençait, l'éternel repos.

À le revoir ainsi, à se dire qu'il ne l'entendait plus, qu'il ne la voyait plus, qu'elle était seule désormais, qu'elle le baiserait une dernière

fois, puis qu'elle le perdrait pour toujours, Clotilde avait eu un grand élan de douleur, s'était jetée sur le lit, en ne pouvant balbutier que cet appel de tendresse:

--Oh! maître, maître, maître....

Ses lèvres s'étaient posées sur le front du mort; et, comme elle le trouvait refroidi à peine, encore tiède de vie, elle put avoir un instant d'illusion, croire qu'il restait sensible à cette caresse dernière, si longtemps attendue. N'avait-il pas souri dans son immobilité, heureux enfin et pouvant achever de mourir, à présent qu'il les sentait la tous deux, elle et l'enfant qu'elle portait? Puis, défaillante devant la terrible réalité, elle sanglota de nouveau, éperdument.

Martine entra, avec une lampe, qu'elle posa à l'écart, sur un coin de la cheminée. Et elle entendit Ramond, qui surveillait Clotilde, inquiet de la voir bouleversée, à ce point, dans sa situation.

--Je vais vous emmener, si vous manquez de courage. Songez que vous n'êtes pas seule, qu'il y a le cher petit être, dont il me parlait déjà avec tant de joie et de tendresse.

Dans la journée, la servante s'était étonnée de certaines phrases, surprises par hasard. Brusquement, elle comprit; et, comme elle était sur le point de quitter la chambre, elle s'arrêta, elle écouta encore.

Ramond avait baissé la voix.

--La clef de l'armoire est sous l'oreiller, il m'a répété plusieurs fois de vous en avertir.... Vous savez ce que vous avez à faire?

Clotilde tâcha de se rappeler et de répondre.

--Ce que j'ai à faire? pour les papiers, n'est-ce pas?... Oui, oui! je me souviens, je dois garder les dossiers et vous donner les autres manuscrits.... N'ayez pas peur, j'ai toute ma tête, je serai très raisonnable. Mais je ne veux pas le quitter, je vais passer la nuit là, bien tranquille, je vous le promets.

Elle était si douloureuse, l'air si résolu à le veiller, à rester avec lui tant qu'on ne l'emporterait pas, que le médecin la laissa faire.

--Eh bien! je vous quitte, on doit m'attendre chez moi. Puis, il y a toutes sortes de formalités, la déclaration, le convoi, dont je veux vous éviter le souci. Ne vous occupez de rien. Demain matin, tout sera réglé, quand je reviendrai.

Il l'embrassa encore, il s'en alla. Et ce fut alors seulement que Martine disparut à son tour, derrière lui, fermant à clef la porte, en bas, courant par la nuit devenue noire.

Maintenant, dans la chambre, Clotilde était seule; et, autour d'elle, sous elle, au milieu du grand silence, elle sentait la maison vide. Clotilde

était seule, avec Pascal mort. Elle avait approché une chaise, contre le lit, au chevet, elle s'était assise, immobile, seule. En arrivant, elle avait simplement retiré son chapeau; puis, s'étant aperçue qu'elle avait gardé ses gants, elle venait aussi de les ôter. Mais elle demeurait là, en robe de voyage, poussiéreuse, froissée, par les vingt heures de chemin de fer. Sans doute, le père Durieu avait, depuis longtemps, déposé les malles, en bas. Et elle n'avait ni l'idée ni la force de se débarbouiller, de se changer, anéantie à présent sur cette chaise où elle était tombée. Un regret unique, un remords immense, l'emplissaient. Pourquoi avait-elle obéi? pourquoi s'était-elle résignée à partir? Si elle était restée, elle avait la conviction, ardente qu'il ne serait pas mort. Elle l'aurait tant aimé, tant caressé, qu'elle l'aurait guéri. Chaque soir, elle l'aurait pris entre ses bras pour l'endormir, elle l'aurait réchauffé de toute sa jeunesse, elle lui aurait soufflé de sa vie dans ses baisers. Quand on ne voulait pas que la mort vous prit un être cher, on restait pour donner de son sang, on la mettait en fuite. C'était sa faute, si elle l'avait perdu, si elle ne pouvait plus, d'une étreinte, l'éveiller de l'éternel sommeil. Et elle se trouvait imbecille de n'avoir pas compris, lâche de ne s'être pas dévouée, coupable et punie à jamais de s'en être allée, quand le simple bon sens, à défaut du cœur, devait la clouer là, dans sa tâche de sujette soumise et tendre, veillant sur son roi.

Le silence devenait tel, si absolu, si large, que Clotilde détacha un instant les yeux du visage de Pascal, pour regarder dans la chambre. Elle n'y vit que des ombres vagues: la lampe éclairait de biais la glace de la grande psyché, pareille à une plaque d'argent mat; et les deux cierges mettaient seulement, sous le haut plafond, deux taches fauves. À ce moment, la pensée lui revint des lettres qu'il lui écrivait, si courtes, si froides; et elle comprenait sa torture à étouffer son amour. Quelle force il lui avait fallu, dans l'accomplissement du projet de bonheur, sublime et désastreux, qu'il faisait pour elle! Il s'entêtait à disparaître, à la sauver de sa vieillesse et de sa pauvreté; il la revait riche, libre de jouir de ses vingt-six ans, loin de lui: c'était l'oubli total de soi, l'anéantissement dans l'amour d'une autre. Et elle en éprouvait une gratitude, une douceur profondes, mêlées à une sorte d'amertume irritée contre le destin mauvais. Puis, tout d'un coup, les années heureuses s'évoquèrent, sa jeunesse, son adolescence près de lui, si bon, si gai. Comme il l'avait conquise d'une lente passion, comme elle s'était sentie sienne, après les révoltes qui les avaient un instant séparés, et dans quel emportement de joie elle s'était donnée à lui, pour être davantage et toute à lui, puisqu'il la désirait! Cette chambre où il se refroidissait à cette heure, elle la retrouvait tiède encore et frissonnante de leurs nuits de tendresse.

Sept heures sonnèrent à la pendule, et Clotilde tressaillit à ce tintement léger, dans le grand silence. Qui donc avait parlé? Elle se rappela, elle regarda la pendule, dont le timbre avait sonné tant d'heures de joie. Cette pendule antique avait une voix chevrotante d'amie très vieille, qui les amusait, dans l'obscurité, quand ils veillaient, aux bras l'un de l'autre. Et, de tous les meubles, à présent, lui venaient des souvenirs. Leurs deux images lui sembleraient renaître, du fond argente et pâle de la grande psyché: elles s'avançaient, indécises, presque confondues, avec un flottant sourire, comme aux jours ravis, où il l'amenait là, pour la parer de

quelque bijou, un cadeau qu'il cachait depuis le matin, dans sa folie du don. C'était aussi la table où brûlaient les deux cierges, la petite table sur laquelle ils avaient fait leur dîner de misère, le soir qu'ils manquaient de pain et qu'elle lui avait servi un festin royal. Que de miettes de leur amour elle retrouverait dans la commode à marbre blanc, cercle d'une galerie! Quels bons rires ils avaient eus, sur la chaise longue, aux pieds raidis, quand elle y mettait ses bas et qu'il la taquinait! Même de la tenture, de l'ancienne indienne rouge décolorée, devenue couleur d'aurore, un chuchotement lui arrivait, tout ce qu'ils s'étaient dit de frais et de tendre, les enfantillages infinis de leur passion, et jusqu'à l'odeur de sa chevelure, à elle, une odeur de violette, qu'il adorait. Alors, comme la vibration des sept coups de la pendule avait cessé, si longue en son cœur, elle ramena les yeux sur le visage immobile de Pascal, et de nouveau elle s'aneantit.

Ce fut dans cette prostration croissante que Clotilde, quelques minutes plus tard, entendit un bruit soudain de sanglots. On était entre en coup de vent, elle reconnut sa grand-mère Felicité. Mais elle ne bougea pas, elle ne parla pas, tellement elle était déjà engourdie de douleur. Martine, devançant l'ordre qu'on lui aurait sûrement donné, venait de courir chez la vieille madame Rougon, pour lui apprendre l'affreuse nouvelle; et celle-ci, stupéfaite d'abord d'une catastrophe si prompt, bouleversée ensuite, accourait, débordante d'un chagrin bruyant. Elle sanglota devant son fils, elle embrassa Clotilde, qui lui rendit son baiser, comme dans un rêve. Puis, à partir de cet instant, celle-ci, sans sortir de l'accablement où elle s'isolait, sentit bien qu'elle n'était plus seule, au continu remue-ménage étouffé dont les petits bruits traversaient la chambre. C'était Felicité qui pleurait, qui entraînait, qui sortait sur la pointe des pieds, qui mettait de l'ordre, furetait, chuchotait, tombait sur une chaise pour se relever aussitôt. Et, vers neuf heures, elle voulut absolument décider sa petite-fille à manger quelque chose. Deux fois déjà, elle l'avait sermonnée, tout bas. Elle revint lui dire à l'oreille:

--Clotilde, ma chérie, je t'assure que tu as tort.... Il faut prendre des forces, jamais tu n'iras jusqu'au bout.

Mais, d'un signe de tête, la jeune femme s'obstinait à refuser.

--Voyons, tu as du déjeuner à Marseille, au buffet, n'est-ce pas? et tu n'as rien pris depuis ce moment.... Est-ce raisonnable? Je n'entends pas que tu tombes malade, toi aussi.... Martine a du bouillon. Je lui ai dit de faire un potage léger et d'ajouter un poulet.... Descends manger un morceau, rien qu'un morceau, pendant que je vais rester là.

Du même signe souffrant, Clotilde refusait toujours. Elle finit par begayer:

--Laisse-moi, grand-mère, je t'en supplie.... Je ne pourrais pas, ça m'étoufferait.

Et elle ne parla plus. Pourtant, elle ne dormait pas, elle avait les yeux grands ouverts, obstinément fixés sur le visage de Pascal. Durant des heures, elle ne fit plus un mouvement, droite, rigide, comme absente,

la-bas, tres loin, avec le mort. A dix heures, elle entendit un bruit: c'était Martine qui remontait la lampe. Vers onze heures, Felicite, qui veillait dans un fauteuil, parut inquiete, sortit de la chambre, puis y rentra. Des lors, il y eut des allees et venues, des impatiences rodant autour de la jeune femme, toujours eveillee, avec ses grands yeux fixes. Minuit sonna, une idee tetue demeurait seule dans son crane vide, comme un clou qui l'empachait de s'endormir: pourquoi avait-elle obei? Si elle etait restee, elle l'aurait rechauffe de toute sa jeunesse, il ne serait pas mort! Et ce fut seulement un peu avant une heure, qu'elle sentit cette idee elle-meme se brouiller et se perdre en un cauchemar. Elle tomba a un lourd sommeil, epuisee de douleur et de fatigue.

Quand Martine etait allee annoncer a la vieille madame Rougon la mort inattendue de son fils, celle-ci, dans son saisissement, avait eu un premier cri de colere, mele a son chagrin. Eh quoi! Pascal mourant n'avait pas voulu la voir, avait fait jurer a cette servante de ne pas la prevenir! Cela la fouettait au sang, comme si la lutte qui avait dure toute l'existence, entre elle et lui, devait continuer par dela le tombeau. Puis, apres s'etre habillee a la hate lorsqu'elle etait accourue a la Souleiade, la pensee des terribles dossiers, de tous les manuscrits qui emplissaient l'armoire, l'avait envahie d'une passion fremissante. Maintenant que l'oncle Macquart et Tante Dide etaient morts, elle ne redoutait plus ce qu'elle nommait l'abomination des Tulettes; et le pauvre petit Charles lui-meme, en disparaissant, avait emporte une des tares les plus humiliantes pour la famille. Il ne restait que les dossiers, les abominables dossiers, menacant cette legende triomphale des Rougon qu'elle avait mis sa vie entiere a creer, qui etait l'unique preoccupation de sa vieillesse, l'oeuvre au triomphe de laquelle, obstinement, elle avait voue les derniers efforts de son esprit d'activite et de ruse. Depuis de longues annees, elle les guettait, jamais lasse, recommencant la lutte quand on la croyait battue, toujours embusquee et tenace. Ah! si elle pouvait s'en emparer enfin, les detruire! Ce serait l'execrable passe aneanti, ce serait la gloire des siens, si durement conquise, delivree de toute menace, s'epanouissant enfin librement, imposant son mensonge a l'histoire. Et elle se voyait traversant les trois quartiers de Plassans, saluee par tous, dans son attitude de reine, portant noblement le deuil du regime dechu. Aussi, comme Martine lui avait appris que Clotilde etait la, hatait-elle sa marche, en approchant de la Souleiade, talonnee par la crainte d'arriver trop tard.

D'ailleurs, des qu'elle se fut installee dans la maison, Felicite se remit tout de suite. Rien ne pressait, on avait la nuit devant soi. Pourtant, elle voulut, sans tarder, avoir Martine avec elle; et elle savait bien ce qui agirait sur cette creature simple, enfoncee dans les croyances d'une religion etroite. Son premier soin fut donc, en bas, au milieu du desordre de la cuisine, ou elle etait descendue voir rotir le poulet, d'affecter une grande desolation, a la pensee que son fils etait mort, avant d'avoir fait sa paix avec l'Eglise. Elle questionnait la servante, exigeait des details. Mais celle-ci hochait la tete, desesperement: non! aucun pretre n'etait venu, monsieur n'avait pas meme fait un signe de croix. Elle seule s'etait agenouillee, pour reciter les prieres des agonisants, ce qui, bien sur, ne devait pas suffire au salut d'une ame. Avec quelle ferveur, cependant, elle avait prie le bon Dieu, afin que monsieur allat droit au paradis!

Les yeux sur le poulet qui tournait, devant un grand feu clair, Felicite reprit a voix plus basse, d'un air absorbe:

--Ah! ma pauvre fille, ce qui l'empêche surtout d'y aller, en paradis, ce sont les abominables papiers que le malheureux laisse la-haut, dans l'armoire. Je ne puis comprendre comment la foudre du ciel n'est pas encore tombee sur ces papiers, pour les mettre on cendres. Si on les laisse sortir d'ici, c'est la peste, le deshonneur, et c'est l'enfer a jamais!

Toute pale, Martine l'ecoutait.

--Alors, madame croit que ce serait une bonne oeuvre de les detruire, une oeuvre qui assurerait le repos de l'ame de monsieur?

--Grand Dieu! si je le crois!... Mais, si nous les avons, ces affreuses paperasses, tenez! c'est dans ce feu que je les jetterais. Ah! vous n'auriez pas besoin d'ajouter d'autres sarments, rien qu'avec les manuscrits de la-haut, il y a de quoi faire rotir trois poulets comme celui-ci.

La servante avait pris une longue cuiller pour arroser la bete. Elle aussi, maintenant, semblait reflechir.

--Seulement, nous ne les avons pas.... J'ai meme, a ce propos, entendu une conversation que je puis bien repeter a madame.... C'est quand mademoiselle Clotilde est montee dans la chambre. Le docteur Ramond lui a demande si elle se souvenait des ordres qu'elle avait recus, avant son depart sans doute; et elle a dit qu'elle se souvenait, qu'elle devait garder les dossiers et lui donner tous les autres manuscrits.

Felicite, fremissante, ne put retenir un geste d'inquietude. Deja, elle voyait les papiers lui echapper; et ce n'etaient pas les dossiers seulement qu'elle voulait, mais toutes les pages ecrites, toute cette oeuvre inconnue, louche et tenebreuse, dont il ne pouvait sortir que du scandale, d'apres son cerveau obtus et passionne de vieille bourgeoise orgueilleuse.

--Il faut agir! cria-t-elle, agir cette nuit meme! Demain peut-etre serait-il trop tard.

--Je sais bien ou est la clef de l'armoire, reprit Martine a demi-voix. Le medecin l'a dit a mademoiselle.

Tout de suite, Felicite avait dresse l'oreille.

--La clef, ou donc est-elle?

--Sous l'oreiller, sous la tete de monsieur.

Malgre la flambee vive du feu de sarments, un petit souffle glace passa; et les deux vieilles femmes se turent. Il n'y eut plus que le gresillement du jus qui tombait du roti dans la lechefrite.

Mais, apres que madame Rougon eut dine seule, et promptement, elle remonta avec Martine. Des lors, sans qu'elles eussent cause davantage, l'entente se trouva faite, il etait decide qu'elles s'empareraient des papiers avant le jour, par tous les moyens possibles. Le plus simple consistait encore a prendre la clef sous l'oreiller. Certainement, Clotilde finirait par s'endormir: elle paraissait trop epuisee, elle succomberait a la fatigue. Et il ne s'agissait que d'attendre. Elles se mirent donc a epier, a roder de la salle de travail a la chambre, aux aguets pour savoir si les grands yeux elargis et fixes de la jeune femme ne se fermaient pas enfin. Toujours, il y en avait une qui allait voir, tandis que l'autre s'impatientait dans la salle, ou charbonnait une lampe. Cela dura jusqu'a pres de minuit, de quart d'heure en quart d'heure. Les yeux, sans fond, pleins d'ombre et d'un immense desespoir, restaient grands ouverts. Un peu avant minuit, Felicite se reinstalla dans un fauteuil, au pied du lit, resolute a ne pas quitter la place, tant que sa petite-fille ne dormirait pas. Elle ne la quittait plus du regard, s'irritant a remarquer qu'elle battait a peine des paupieres, dans cette fixite inconsolable qui defiait le sommeil. Puis, ce fut elle, a ce jeu, qui se sentit envahie d'une somnolence. Exasperee, elle ne put rester la davantage. Et elle alla trouver de nouveau Martine.

--C'est inutile, elle ne s'endormira pas! dit-elle, la voix etouffee et tremblante. Il faut imaginer autre chose.

L'idee lui etait bien venue deja de forcer l'armoire. Mais les vieux batis de chene semblaient inbranlables, les vieilles ferrures tenaient solidement. Avec quoi briser la serrure? sans compter qu'on ferait un bruit terrible et que ce bruit s'entendrait certainement de la chambre voisine.

Elle s'etait cependant plantee devant les portes epaisses, les tatait des doigts, cherchait les places faibles.

--Si j'avais un outil...

Martine, moins passionnee, l'interrompit en se recriant.

--Oh! non, non, madame! on nous surprendrait!... Attendez, peut-etre que mademoiselle dort.

Elle retourna dans la chambre, sur la pointe des pieds, et revint tout de suite.

--Mais oui, elle dort!... Ses yeux sont fermes, elle ne bouge plus.

Alors, toutes deux allerent la voir, retenant leur souffle, evitant le moindre craquement du parquet, avec des soins infinis. Clotilde, en effet, venait de s'endormir, et son aneantissement paraissait tel, que les deux vieilles femmes s'enhardissaient. Mais elles craignaient pourtant de l'eveiller, si elles la froiaient, car elle avait sa chaise placee contre le lit meme. Et c'etait aussi un acte sacrilege et terrible, dont l'epouvante les prenait, que de glisser la main sous l'oreiller du mort et de le voler. N'allait-il pas falloir le deranger dans son repos? ne remuerait-il pas, sous la secousse? Cela les faisait palir.

Felicite, deja, s'etait avancee, le bras tendu. Mais elle recula.

--Je suis trop petite, begaya-t-elle. Essayez donc, vous, Martine.

La servante, a son tour, s'approcha du lit. Elle fut prise d'un tel tremblement, qu'elle dut, elle aussi, revenir en arriere, pour ne pas tomber.

--Non, non, je ne puis pas! Il me semble que monsieur va ouvrir les yeux.

Et, frissonnantes, eperdues, elles resterent encore un instant dans la chambre, pleine du grand silence et de la majeste de la mort, en face de Pascal immobile a jamais et de Clotilde aneantie, sous l'ecrasement de son veuvage. La noblesse d'une haute vie de travail leur apparut peut-etre sur cette tete muette, qui, de tout son poids, gardait son oeuvre. La flamme des cierges brulait tres pale. Une terreur sacree passait, qui les chassa.

Felicite, si brave, qui n'avait, autrefois, recule devant rien, pas meme devant le sang, s'enfuyait comme poursuivie.

--Venez, venez, Martine. Nous trouverons autre chose, nous allons chercher un outil.

Dans la salle, elles respirerent. La servante se souvint alors que la clef du secretaire devait etre sur la table de nuit de monsieur, ou elle l'avait apercue la veille, au moment de la crise. Elles y allerent voir. La mere n'eut aucun scrupule, ouvrit le meuble. Mais elle n'y trouva que les cinq mille francs, qu'elle laissa au fond du tiroir, car l'argent ne la preoccupait guere. Vainement, elle chercha l'Arbre genealogique, qu'elle savait la d'habitude. Elle aurait si volontiers commence par lui son oeuvre de destruction! Il etait reste sur le bureau du docteur, dans la salle, et elle ne devait pas meme l'y decouvrir, au milieu de la fièvre de passion qui lui faisait fouiller les meubles fermes, sans lui laisser le calme lucide de proceder methodiquement, autour d'elle.

Son desir la ramena, elle revint se planter devant l'armoire, la mesurant, l'enveloppant d'un regard ardent de conquete. Malgre sa petite taille, malgre ses quatre-vingts ans passes, elle se dressait, dans une activite, une depense de force extraordinaire.

--Ah! repeta-t-elle, si j'avais un outil!

Et elle cherchait de nouveau la lezarde du colosse, la fente ou elle allait introduire les doigts, pour le faire eclater. Elle imaginait des plans d'assaut, elle revait des violences, puis elle retombait a la ruse, a quelque trahison qui lui ouvrirait les battants, rien qu'en soufflant dessus.

Brusquement, son regard brilla, elle avait trouve.

--Dites donc, Martine, il y a un crochet qui retient le premier battant?

--Oui, madame, il s'accroche dans un piton, en dessus de la planche du milieu.... Tenez! il se trouve a la hauteur de cette moulure, a peu pres.

Felicite eut un geste de victoire certaine.

--Vous avez bien une vrille, une grosse vrille?... Donnez-moi une vrille!

Vivement, Martine descendit a sa cuisine et rapporta l'outil demande.

--Comme ca, voyez-vous, nous ne ferons pas de bruit, reprit la vieille dame en se mettant a la besogne.

Avec une singuliere energie, qu'on n'aurait pas soupconnee a ses petites mains dessechees par l'age, elle planta la vrille, elle fit un premier trou, a la hauteur designee par la servante. Mais elle etait trop bas, elle sentit que la pointe s'enfoncait ensuite dans la planche. Une seconde percee l'amena droit sur le fer du crochet. Cette fois, c'etait trop direct. Et elle multiplia les trous, a droite et a gauche, jusqu'a ce que, se servant de la vrille elle-meme, elle put enfin pousser le crochet, le chasser du piton. Le pene de la serrure glissa, les deux battants s'ouvrirent.

--Enfin! cria Felicite, hors d'elle.

Puis, inquiete, elle resta immobile, l'oreille tendue vers la chambre, craignant d'avoir reveille Clotilde. Mais toute la maison dormait, dans le grand silence noir. Il ne venait toujours de la chambre qu'une paix auguste de mort, elle n'entendit que le clair tintement de la pendule sonnante un seul coup, une heure du matin. Et l'armoire etait grande ouverte, beante, montrant, sur ses trois planches, l'entassement de papiers dont elle debordait. Alors, elle se rua, l'oeuvre de destruction commença, au milieu de l'ombre sacree, de l'infini repos de cette veillee funebre.

--Enfin! repeta-t-elle tout bas, depuis trente ans que je veux et que j'attends!... Depechons, depechons, Martine! aidez-moi!

Deja, elle avait apporte la haute chaise du pupitre, elle y etait montee d'un bond, pour prendre d'abord les papiers de la planche superieure, car elle se souvenait que les dossiers se trouvaient la. Mais elle fut surprise de ne pas reconnaitre les chemises de fort papier bleu, il n'y avait plus la que d'epais manuscrits, les oeuvres terminees et non publiees encore du docteur, des travaux inestimables, toutes ses recherches, toutes ses decouvertes, le monument de sa gloire future, qu'il avait legue a Ramond; pour que celui-ci en prit le soin. Sans doute, quelques jours avant sa mort, pensant que les dossiers seuls etaient menaces, et que personne au monde n'oserait detruire ses autres ouvrages, avait-il procede a un deménagement, a un classement nouveau, pour soustraire ceux-la aux recherches premieres.

--Ah! tant pis! murmura Felicite, il y en a tellement, commençons par n'importe quel bout, si nous voulons arriver.... Pendant que je suis en l'air, nettoyons toujours ca.... Tenez, rattrapez, Martine!

Et elle vida la planche, elle jeta, un a un, les manuscrits entre les bras de la servante, qui les posait sur la table, en faisant le moins de bruit possible. Bientot, tout le tas y fut, elle sauta de la chaise.

--Au feu! au feu!... Nous finirons bien par mettre la main sur les autres, sur ceux que je cherche.... Au feu! au feu! ceux-ci d'abord! Jusqu'aux bouts de papier grands comme l'ongle, jusqu'aux notes illisibles, au feu! au feu! si nous voulons être sûres de tuer la contagion du mal!

Elle-meme, fanatique, farouche dans sa haine de la verite, dans sa passion d'aneantir le temoignage de la science, déchira la premiere page d'un manuscrit, l'alluma a la lampe, alla jeter ce brandon flambant dans la grande cheminee, ou il n'y avait pas eu de feu depuis vingt ans peut-etre; et elle alimenta la flamme, en continuant a jeter, par morceaux, le reste du manuscrit. La servante, resolute comme elle, etait venue l'aider, avait pris un autre gros cahier, qu'elle effeuillait. Des lors, le feu ne cessa plus, la haute cheminee s'emplit d'un flamboiement, d'une gerbe claire d'incendie, qui, par instants, ne se ralentissait que pour s'elever avec une intensite accrue, quand des aliments nouveaux la rallumaient. Un brasier s'elargissait peu a peu, un tas de cendre fine montait, une couche epaissie de feuilles noires ou couraient des millions d'etincelles. Mais c'etait une besogne longue, sans fin; car, lorsqu'on jetait trop de pages a la fois, elles ne brulaient pas, il fallait les secouer, les retourner avec les pincettes; et le mieux etait de les froisser, d'attendre qu'elles fussent bien enflammees, avant d'en ajouter d'autres. L'habilete leur venait, la besogne marchait grand train.

Dans sa hate a aller reprendre une nouvelle brassée de papiers, Felicite se heurta contre un fauteuil.

--Oh! madame, prenez garde, dit Martine. Si l'on venait!

--Venir, qui donc? Clotilde? elle dort trop bien, la pauvre fille!... Et puis, si elle vient quand ce sera fini, je m'en moque! Allez, je ne me cacherai pas, je laisserai l'armoire vide et toute grande ouverte, je dirai bien haut que c'est moi qui ai purifie la maison.... Quand il n'y aura plus une seule ligne d'écriture, ah! mon Dieu! je me moque du reste!

Pendant pres de deux heures, la cheminee flamba. Elles etaient retournees a l'armoire, elles avaient vide les deux autres planches, il ne restait que le bas, le fond, qui semblait bourre d'un pele-mele de notes. Grisees par la chaleur de ce feu de joie, essoufflees, en sueur, elles cedaient a une fièvre sauvage de destruction. Elles s'accroupissaient, se noircissaient les mains a repousser les debris mal consommes, si violentes dans leurs gestes, que des mechés de leurs cheveux gris pendaient sur leurs vetements en desordre. C'etait un galop de sorcieres, activant un bucher diabolique, pour quelque abomination, le martyre d'un saint, la pensee ecrite brulee en place publique, tout un monde de verite et d'esperance detruit. Et la grande clarte, qui, par instants, palissait la lampe, embrasait la vaste piece, faisait danser au plafond leurs ombres demesurees.

Mais, comme elle voulait vider le bas de l'armoire, ayant deja brule, a poignees, le pele-mele de notes qui s'entassait la, Felicite eut un cri

étrangle de triomphe.

--Ah! les voici!... Au feu! au feu!

Elle venait enfin de tomber sur les dossiers. Tout au fond, derrière le rempart des notes, le docteur avait dissimulé les chemises de papier bleu. Et ce fut alors la folie de la dévastation, une rage qui l'emporta, les dossiers ramassés à pleines mains, lancés dans les flammes, emplissant la cheminée d'un ronflement d'incendie.

--Ils brûlent, ils brûlent!... Enfin, ils brûlent donc!... Martine, encore celui-ci, encore celui-ci.... Ah! quel feu, quel grand feu!

Mais la servante s'inquiétait.

--Madame, prenez garde, vous allez allumer la maison.... Vous n'entendez pas ce grondement?

--Ah! qu'est-ce que ça fait? tout peut bien brûler!... Ils brûlent, ils brûlent, c'est si beau!... Encore trois, encore deux, et le dernier qui brûle!

Elle riait d'aise, hors d'elle, effrayante, lorsque des morceaux de suie enflammée tombèrent. Le ronflement devenait terrible, le feu était dans la cheminée, qu'on ne ramenait jamais. Cela parut encore l'exciter, tandis que la servante, perdant la tête, se mit à crier et à courir autour de la pièce.

Clotilde dormait à côté de Pascal mort, dans le calme souverain de la chambre. Il n'y avait pas eu d'autre bruit que la vibration légère du timbre de la pendule sonnante trois heures. Les cierges brûlaient d'une longue flamme immobile, pas un frisson ne remuait l'air. Et, du fond de son lourd sommeil sans rêve, elle entendit pourtant comme un tumulte, un galop grandissant de cauchemar. Puis, quand elle eut rouvert les yeux, elle ne comprit pas d'abord. Où était-elle? pourquoi ce poids énorme qui écrasait son cœur? La réalité lui revint dans une épouvante: elle revit Pascal, elle entendit les cris de Martine, à côté; et elle se précipita, angoissée, pour savoir.

Mais, dès le seuil, Clotilde saisit toute la scène, d'une netteté sauvage: l'armoire grande ouverte et complètement vide, Martine affolée par la peur du feu, sa grand-mère Félicité radieuse, poussant du pied dans les flammes les derniers fragments des dossiers. Une fumée, une suie volante emplissait la salle, où le grondement de l'incendie mettait comme un râle de meurtre, ce galop devastateur qu'elle venait d'entendre du fond de son sommeil.

Et le cri qui lui jaillit des lèvres, fut celui que Pascal avait poussé lui-même, la nuit d'orage, lorsqu'il l'avait surprise en train de voler les papiers.

--Voleuses! assassines!

Tout de suite, elle s'était précipitée vers la cheminée; et, malgré le

ronflement terrible, malgré les morceaux de suie rouge qui tombaient, au risque de s'incendier les cheveux et de se brûler les mains, elle saisit à poignée les feuilles non consommées encore, elle les éteignit vaillamment, en les serrant contre elle. Mais c'était bien peu de chose, à peine des débris, pas une page complète, pas même des miettes du travail colossal, de l'œuvre patiente et énorme de toute une vie, que le feu venait de détruire en deux heures. Et sa colère grandissait, un élan de furieuse indignation.

--Vous êtes des voleuses, des assassines!... C'est un meurtre abominable que vous venez de commettre! Vous avez profané la mort, vous avez tué la pensée, tué le génie!

La vieille madame Rougon ne reculait pas. Elle s'était avancée au contraire, sans remords, la tête haute, défendant l'arrêt de destruction rendu par elle et exécuté.

--C'est à moi que tu parles, à ta grand-mère?... J'ai fait ce que j'ai dû faire, ce que tu voulais faire avec nous autrefois.

--Autrefois, vous m'aviez rendue folle. Mais j'ai vécu, j'ai aimé, j'ai compris.... Puis, c'était un héritage sacré, légué à mon courage, la dernière pensée d'un mort, ce qui restait d'un grand cerveau et que je devais imposer à tous.... Oui, tu es ma grand-mère! et c'est comme si tu venais de brûler ton fils!

--Brûler Pascal, parce que j'ai brûlé ses papiers! cria Félicité. Eh! j'aurais brûlé la ville, pour sauver la gloire de notre famille!

Elle s'avancait toujours, combattante, victorieuse; et Clotilde qui avait posé sur la table les fragments noircis, sauvés par elle, les défendait de son corps, dans la crainte qu'elle ne les rejetât aux flammes. Elle les dédaignait, elle ne s'inquiétait seulement pas du feu de cheminée, qui heureusement s'épuisait de lui-même; pendant que Martine, avec la pelle, étouffait la suie et les dernières flambées des cendres brûlantes.

--Tu sais bien pourtant, continua la vieille femme dont la petite taille semblait grandir, que je n'ai eu qu'une ambition, qu'une passion, la fortune et la royauté des nôtres. J'ai combattu, j'ai veillé toute ma vie, je n'ai vécu si longtemps que pour écarter les vilaines histoires et laisser de nous une légende glorieuse.... Oui, jamais je n'ai désespéré, jamais je n'ai désarmé, prête à profiter des moindres circonstances.... Et tout ce que j'ai voulu, je l'ai fait, parce que j'ai su attendre.

D'un geste large, elle montra l'armoire vide, la cheminée où se mouraient des étincelles.

--Maintenant, c'est fini, notre gloire est sauvée, ces abominables papiers ne nous accuseront plus, et je ne laisserai derrière moi aucune menace.... Les Rougon triomphent.

Eperdue, Clotilde levait le bras, comme pour la chasser. Mais elle sortit d'elle-même, elle descendit à la cuisine laver ses mains noires et

rattacher ses cheveux. La servante allait la suivre, lorsque, en se retournant, elle vit le geste de sa jeune maitresse. Elle revint.

--Oh! moi! mademoiselle, je partirai apres-demain, lorsque monsieur sera au cimetiére.

Il y eut un silence.

--Mais je ne vous renvoie pas, Martine, je sais bien que vous n'etes pas la plus coupable.... Voici trente ans que vous vivez dans cette maison. Restez, restez avec moi.

La vieille fille hochá sa tete grise, toute pale et comme usee.

--Non, j'ai servi monsieur, je ne servirai personne apres monsieur.

--Mais moi!

Elle leva les yeux, regarda la jeune femme en face, cette fillette aimee qu'elle avait vue grandir.

--Vous, non!

Alors, Clotilde eut un embarras, voulut lui parler de l'enfant qu'elle portait, de cet enfant de son maitre, qu'elle consentirait a servir peut-etre. Et elle fut devinee, Martine se rappela la conversation qu'elle avait surprise, regarda ce ventre de femme feconde, ou la grossesse ne s'indiquait pas encore. Un instant, elle parut reflechir. Puis, nettement:

--L'enfant, n'est-ce pas?... Non!

Et elle acheva de donner son compte, réglant l'affaire en fille pratique, qui savait le prix de l'argent.

--Puisque j'ai de quoi, je vais aller manger tranquillement mes rentes quelque part.... Vous, mademoiselle, je puis vous quitter, car vous n'etes pas pauvre. Monsieur Ramond vous expliquera demain comment on a sauve quatre mille francs de rente, chez le notaire. Voici, en attendant, la clef du secretaire, ou vous retrouverez les cinq mille francs que monsieur y a laisses.... Oh! je sais bien que nous n'aurons pas de difficultes ensemble. Monsieur ne me payait plus depuis trois mois, j'ai des papiers de lui qui en temoignent. En outre, dans ces temps derniers, j'ai avance a peu pres deux cents francs de ma poche, sans qu'il sut d'ou l'argent venait. Tout cela est ecrit, je suis tranquille, mademoiselle ne me fera pas tort d'un centime.... Apres-demain, quand monsieur ne sera plus la, je partirai.

A son tour, elle descendit a la cuisine, et Clotilde, malgre la devotion aveugle de cette fille qui lui avait fait preter les mains a un crime, se sentit affreusement triste de cet abandon. Pourtant, comme elle ramassait les debris des dossiers, avant de retourner dans la chambre, elle eut une joie, celle de reconnaitre tout d'un coup, sur la table, l'Arbre genealogique, etale tranquillement et que les deux femmes n'y avaient pas apercu. C'etait la seule epave entiere, une relique sainte. Elle le prit,

alla l'enfermer dans la commode de la chambre, avec les fragments a demi consumes.

Mais, quand elle se retrouva dans cette chambre auguste, une grande emotion l'envahit. Quel calme souverain, quelle paix immortelle, a cote de la sauvagerie destructive qui avait empli la salle voisine de fumees et de cendre! Une serenite sacree tombait de l'ombre, les deux cierges brulaient, d'une pure flamme immobile, sans un frisson. Et elle vit alors que la face de Pascal etait devenue tres blanche, dans le flot epandu de la barbe blanche et des cheveux blancs. Il dormait dans de la lumiere, aureole, souverainement beau. Elle se pencha, le baisa encore, sentit a ses levres le froid de ce visage de marbre, aux paupieres closes, revant son reve d'eternite. Sa douleur fut si grande de n'avoir pu sauver l'oeuvre dont il lui avait laisse la garde, qu'elle tomba a deux genoux, en sanglotant. Le genie venait d'etre viole, il lui semblait que le monde allait etre detruit, dans cet aneantissement farouche de toute une vie de travail.

XIV

Dans la salle de travail, Clotilde reboutonna son corsage, tenant encore, sur les genoux, son enfant, a qui elle venait de donner le sein. C'etait apres le dejeuner, vers trois heures, par une eclatante journee de la fin du mois d'aout, au ciel de braise; et les volets, soigneusement clos, ne laissaient penetrer, a travers les fentes, que de minces fleches de soleil, dans l'ombre assoupie et tiede de la vaste piece. La grande paix oisive du dimanche semblait s'epandre du dehors, avec un vol lointain de cloches, sonnait le dernier coup des vePRES. Pas un bruit ne montait de la maison vide, ou la mere et le petit devaient rester seuls jusqu'au diner, la servante ayant demande la permission d'aller voir une cousine, dans le faubourg.

Un instant, Clotilde regarda son enfant, un gros garcon de trois mois deja. Elle etait accouchee vers les derniers jours de mai. Depuis dix mois bientot, elle portait le deuil de Pascal, une simple et longue robe noire, dans laquelle elle etait divinement belle, si fine, si elancee, avec son visage d'une jeunesse si triste, nimbe de ses admirables cheveux blonds. Et elle ne pouvait sourire, mais elle eprouvait une douceur a voir le bel enfant, gras et rose, avec sa bouche encore mouillee de lait, et dont le regard avait rencontre une des barres de soleil, ou dansaient des poussieres. Il semblait tres surpris, il ne quittait pas des yeux cet eclat d'or, ce miracle eblouissant de clarte. Puis, le sommeil vint, il laissa retomber, sur le bras de sa mere, sa petite tete ronde et nue, deja semee de rares cheveux pales.

Alors, doucement, Clotilde se leva, le posa au fond du berceau, qui se trouvait pres de la table. Elle demeura penchee un instant, pour etre bien sure qu'il dormait; et elle rabattit le rideau de mousseline, dans l'ombre crepusculaire. Sans bruit, avec des gestes souples, marchant d'un pas si leger, qu'il effleurait a peine le parquet, elle s'occupa ensuite, rangea

du linge qui etait sur la table, traversa deux fois la piece, a la recherche d'un petit chausson egare. Elle etait tres silencieuse, tres douce et tres active. Et, ce jour-la, dans la solitude de la maison, elle songeait, l'annee vecue se deroulait.

D'abord, apres l'affreuse secousse du convoi, c'etait le depart immediat de Martine, qui s'etait obstinee, ne voulant pas meme faire ses huit jours, amenant, pour la remplacer, la jeune cousine d'une boulangere du voisinage, une grosse fille brune qui s'etait trouvee heureusement assez propre et devouee. Martine, elle, vivait a Sainte-Marthe, dans un trou perdu, si chichement, qu'elle devait encore faire des economies, sur les rentes de son petit tresor. On ne lui connaissait point d'heritier, a qui profiterait donc cette fureur d'avarice? En dix mois, elle n'avait, pas une seule fois, remis les pieds a la Soulejade: monsieur n'etait plus la, elle ne cedait meme pas au desir de voir le fils de monsieur.

Puis, dans la songerie de Clotilde, la figure de sa grand'mere Felicite s'evoquait. Celle-ci venait la visiter de temps a autre, avec une condescendance de parente puissante, qui est d'esprit assez large pour pardonner toutes les fautes, quand elles sont cruellement expiees. Elle arrivait a l'improviste, embrassait l'enfant, faisait de la morale, donnait des conseils; et la jeune mere avait pris, vis-a-vis d'elle, l'attitude simplement deferente que Pascal avait gardee toujours. D'ailleurs, Felicite etait toute a son triomphe. Elle allait realiser enfin une idee longtemps caressee, murement reflechie, qui devait consacrer par un monument imperissable la pure gloire de la famille. Cette idee etait d'employer sa fortune, devenue considerable, a la construction et a la dotation d'un Asile pour les vieillards, qui s'appellerait l'Asile Rougon. Deja, elle avait achete le terrain, une partie de l'ancien Jeu de Mail, en dehors de la ville, pres de la gare; et precisement, ce dimanche-la, vers cinq heures, quand la chaleur tomberait un peu, on devait poser la premiere pierre, une solennite veritable, honoree par la presence des autorites, et dont elle serait la reine applaudie, au milieu d'un concours enorme de population.

Clotilde eprouvait, en outre, quelque reconnaissance pour sa grand'mere, qui venait de montrer un desinterressement parfait, lors de l'ouverture du testament de Pascal. Celui-ci avait institue la jeune femme sa legataire universelle; et la mere, qui gardait son droit a la reserve d'un quart, apres s'etre declaree respectueuse des volontes dernieres de son fils, avait simplement renonce a la succession. Elle voulait bien desheriter tous les siens, ne leur leguer que de la gloire, en employant sa grosse fortune a l'erection de cet Asile qui porterait le nom respecte et beni des Rougon aux ages futurs; mais, apres avoir ete, pendant un demi-siecle, si apre a la conquete de l'argent, elle le dedaignait a cette heure, epuree dans une ambition plus haute. Et Clotilde, grace a cette liberalite, n'avait plus d'inquietude pour l'avenir: les quatre mille francs de rente leur suffiraient, a elle et a son enfant. Elle l'eleverait, elle en ferait un homme. Meme elle avait place, sur la tete du petit, a fonds perdus, les cinq mille francs du secretaire; et elle possedait encore la Soulejade, que tout le monde lui conseillait de vendre. Sans doute, l'entretien n'en etait pas couteux, mais quelle vie de solitude et de tristesse, dans cette grande maison deserte, beaucoup trop vaste, ou elle etait comme perdue! Jusque-la,

pourtant, elle n'avait pu se decider a la quitter. Peut-etre ne s'y deciderait-elle jamais.

Ah! cette Soulejade, tout son amour y etait, toute sa vie, tous ses souvenirs! Il lui semblait, par moments, que Pascal y vivait encore, car elle n'y avait rien derange de leur existence de jadis. Les meubles etaient aux memes places, les heures y sonnaient les memes habitudes. Elle n'y avait ferme que sa chambre, a lui, ou elle seule entrait, ainsi que dans un sanctuaire, pour pleurer, lorsqu'elle sentait son coeur trop lourd. Dans la chambre ou tous deux s'etaient aimes, dans le lit ou il etait mort, elle se couchait chaque nuit, comme autrefois, lorsqu'elle etait jeune fille; et il n'y avait de plus, la, contre ce lit, que le berceau, qu'elle y apportait le soir. C'etait toujours la meme chambre douce, aux antiques meubles familiers, aux tentures attendries par l'age, couleur d'aurore, la tres vieille chambre que l'enfant rajeunissait de nouveau. Puis, en bas, si elle se trouvait bien seule, bien perdue, a chaque repas, dans la salle a manger claire, elle y entendait les echos des rires, des vigoureux appetits de sa jeunesse, lorsque tous les deux mangeaient et buvaient si gaiement, a la sante de l'existence. Et le jardin aussi, toute la propriete tenait a son etre, par les fibres les plus intimes, car elle ne pouvait y faire un pas, sans y evoker leurs deux images unies l'une a l'autre: sur la terrasse, a l'ombre mince des grands cypres seculaires, ils avaient si souvent contemple la vallee de la Viorne, que bornaient les barres rocheuses de la Seille et les coteaux brules de Sainte-Marthe! par les gradins de pierres seches, au travers des oliviers et des amandiers maigres, ils s'etaient tant de fois defies a grimper lestement, comme des gamins en fuite de l'ecole! et il y avait encore la pinede, l'ombre chaude et embaumee, ou les aiguilles craquaient sous les pas, l'air immense, tapissee d'une herbe moelleuse aux epaules, d'ou l'on decouvrait le ciel entier, le soir, quand se levaient les etoiles! et il y avait surtout les platanes geants, la paix delicieuse, qu'ils etaient venus gouter la, chaque jour d'ete, en ecoutant la chanson rafraichissante de la source, la pure note de cristal qu'elle filait depuis des siecles! Jusqu'aux vieilles pierres de la maison, jusqu'a la terre du sol, il n'etait pas un atome, a la Soulejade, ou elle ne sentit le battement tiede d'un peu de leur sang, d'un peu de leur vie repandue et melee.

Mais elle preferait passer ses journees dans la salle de travail, et c'etait la qu'elle revivait ses meilleurs souvenirs. Il ne s'y trouvait aussi qu'un meuble de plus, le berceau. La table du docteur etait a sa place, devant la fenetre de gauche: il aurait pu entrer et s'asseoir, car la chaise n'avait pas meme ete bougee. Sur la longue table du milieu, parmi l'ancien entassement des livres et des brochures, il n'y avait de nouveau que la note claire des petits linges d'enfant, qu'elle etait en train de visiter. Les corps de bibliotheque montraient les memes rangees de volumes, la grande armoire de chene semblait garder dans ses flancs le meme tresor, solidement close. Sous le plafond enfume, la bonne odeur de travail flottait toujours, parmi la debandade des sieges, le desordre amical de cet atelier en commun, ou ils avaient si longtemps mis les caprices de la jeune fille et les recherches du savant. Et, surtout, ce qui la touchait aujourd'hui, c'etait de revoir ses anciens pastels, cloues aux murs, les copies qu'elle avait faites de fleurs vivantes, minutieusement copiees, puis les imaginations envolees en plein pays chimerique, les fleurs de reve

dont la fantaisie folle l'emportait parfois.

Clotilde achevait de ranger les petits linges sur la table, lorsque, précisément, son regard, en se levant, rencontra devant elle le pastel du vieux roi David, la main posée sur l'épaule nue d'Abisaig, la jeune Sunamite. Et elle qui ne riait plus, sentit une joie lui monter à la face, dans l'heureux attendrissement qu'elle éprouvait. Comme ils s'aimaient, comme ils revaient d'éternité, le jour où elle s'était amusée à ce symbole, orgueilleux et tendre! Le vieux roi, vêtu somptueusement d'une robe toute droite, lourde de pierreries, portait le bandeau royal sur ses cheveux de neige; et elle était plus somptueuse encore, rien qu'avec la soie liliale de sa peau, sa taille mince et allongée, sa gorge ronde et menue, ses bras souples, d'une grâce divine. Maintenant, il s'en était allé, il dormait sous la terre, tandis qu'elle, habillée de noir, toute noire, ne montrant rien de sa nudité triomphante, n'avait plus que l'enfant pour exprimer le don tranquille, absolu qu'elle avait fait de sa personne, devant le peuple assemblé, à la pleine lumière du jour.

Doucement, Clotilde finit par s'asseoir près du berceau. Les fleches de soleil s'allongeaient d'un bout de la pièce à l'autre, la chaleur de l'ardente journée s'alourdissait, parmi l'ombre assoupie des volets clos; et le silence de la maison semblait s'être élargi encore. Elle avait mis à part des petites brassières, elle recousait des cordons, d'une aiguille lente, peu à peu prise d'une songerie, au milieu de cette grande paix chaude qui l'enveloppait, dans l'incendie du dehors. Sa pensée, d'abord, retourna à ses pastels, les exacts et les chimeriques, et elle se disait maintenant que toute sa dualité se trouvait dans cette passion de vérité qui la tenait parfois des heures entières devant une fleur, pour la copier avec précision, puis dans son besoin d'au delà qui, d'autres fois, la jetait hors du réel, l'emportait en rêves fous, au paradis des fleurs incréées. Elle avait toujours été ainsi, elle sentait qu'au fond elle restait aujourd'hui ce qu'elle était la veille, sous le flot de vie nouveau qui la transformait sans cesse. Et sa pensée, alors, sauta à la gratitude profonde qu'elle gardait à Pascal de l'avoir faite ce qu'elle était. Jadis, lorsque, toute petite, l'enlevant à un milieu execrable, il l'avait prise avec lui, il avait sûrement cédé à son bon cœur, mais sans doute aussi était-il désireux de tenter sur elle l'expérience de savoir comment elle pousserait dans un milieu autre, tout de vérité et de tendresse. C'était, chez lui, une préoccupation constante, une théorie ancienne, qu'il aurait voulu expérimenter en grand: la culture par le milieu, la guérison même, l'être amélioré et sauvé, au physique et au moral. Elle lui devait certainement le meilleur de son être, elle devinait la fantasque et la violente qu'elle aurait pu devenir, tandis qu'il ne lui avait donné que de la passion et du courage. Dans cette floraison, au libre soleil, la vie avait même fini par les jeter aux bras l'un de l'autre, et n'était-ce pas comme l'effort dernier de la bonté et de la joie, l'enfant qui était venu et qui les aurait rejoints ensemble, si la mort ne les avait point séparés?

Dans ce retour en arrière, elle eut la sensation nette du long travail qui s'était opéré en elle. Pascal corrigeait son héritage, et elle revivait la lente évolution, la lutte entre la réelle et la chimerique. Cela partait de ses colères, d'enfant, d'un ferment de révolte, d'un déséquilibre qui la jetait aux pires rêveries. Puis venaient ses grands accès de dévotion, son

besoin d'illusion et de mensonge, de bonheur immediat, a la pensee que les inegalites et les injustices de cette terre mauvaise devaient etre compensees par les eternelles joies d'un paradis futur. C'etait l'epoque de ses combats avec Pascal, des tourments dont elle l'avait torture, en revant d'assassiner son genie. Et elle tournait, a ce coude de la route, elle le retrouvait son maitre, la conquerant par la terrible lecon de vie qu'il lui avait donnee, pendant la nuit d'orage. Depuis, le milieu avait agi, l'evolution s'etait precipitee: elle finissait par etre la ponderee, la raisonnable, acceptant de vivre l'existence comme il fallait la vivre, avec l'espoir que la somme du travail humain libererait un jour le monde du mal et de la douleur. Elle avait aime, elle etait mere, et elle comprenait.

Brusquement, elle se rappela l'autre nuit, celle qu'ils avaient passee sur l'aire. Elle entendait encore sa lamentation sous les etoiles: la nature atroce, l'humanite abominable, et la faillite de la science, et la necessite de se perdre en Dieu, dans le mystere. En dehors de l'aneantissement, il n'y avait pas de bonheur durable. Puis, elle l'entendait, lui, reprendre son credo, le progres de la raison par la science, l'unique bienfait possible des verites lentement acquises, a jamais, la croyance que la somme de ces verites, augmentees toujours, doit finir par donner a l'homme un pouvoir incalculable, et la serenite, sinon le bonheur. Tout se resumait dans la foi ardente en la vie. Comme il le disait, il fallait marcher avec la vie qui marchait toujours. Aucune halte n'etait a esperer, aucune paix dans l'immobilite de l'ignorance, aucun soulagement dans les retours en arriere. Il fallait avoir l'esprit ferme, la modestie de se dire que la seule recompense de la vie est de l'avoir vecue bravement, en accomplissant la tache qu'elle impose. Alors, le mal n'etait plus qu'un accident encore inexplicite, l'humanite apparaissait, de tres haut, comme un immense mecanisme en fonction, travaillant au perpetuel devenir. Pourquoi l'ouvrier qui disparaissait, ayant termine sa journee, aurait-il maudit l'oeuvre, parce qu'il ne pouvait en voir ni en juger la fin? Meme, s'il ne devait pas y avoir de fin, pourquoi ne pas gouter la joie de l'action, l'air vif de la marche, la douceur du sommeil apres une longue fatigue? Les enfants continueront la besogne des peres, ils ne naissent et on ne les aime que pour cela, pour cette tache de la vie qu'on leur transmet, qu'ils transmettront a leur tour. Et il n'y avait plus, des ce moment, que la resignation vaillante au grand labeur commun, sans la revolte du moi qui exige un bonheur a lui, absolu.

Elle s'interrogea, elle n'eprouva pas la detresse qui l'angoissait, jadis, lorsqu'elle songeait au lendemain de la mort. Cette preoccupation de l'au dela ne la hantait plus jusqu'a la torture. Autrefois, elle aurait voulu arracher violemment du ciel le secret de la destinee. C'etait, en elle, une infinie tristesse d'etre, sans savoir pourquoi elle etait. Que venait-on faire sur la terre? quel etait le sens de cette existence execrable, sans egalite, sans justice, qui lui apparaissait comme le cauchemar d'une nuit de delire? Et son frisson s'etait calme, elle pouvait songer a ces choses, courageusement. Peut-etre etait-ce l'enfant, cette continuation d'elle-meme, qui lui cachait desormais l'horreur de sa fin. Mais il y avait aussi la beaucoup de l'equilibre ou elle vivait, cette pensee qu'il fallait vivre pour l'effort de vivre, et que la seule paix possible, en ce monde, etait dans la joie de cet effort accompli. Elle se repetait une parole du docteur qui disait souvent, lorsqu'il voyait un paysan rentrer, l'air

paisible, apres sa journee faite: "En voila un que la querelle de l'au dela n'empchera pas de dormir." Il voulait dire que cette querelle ne s'egare et ne se pervertit que dans le cerveau enfièvre des oisifs. Si tous faisaient leur tache, tous dormiraient tranquillement. Elle-meme avait senti cette toute-puissance bienfaitrice du travail, au milieu de ses souffrances et de ses deuils. Depuis qu'il lui avait appris l'emploi de chacune de ses heures, depuis surtout qu'elle etait mere, sans cesse occupee de son enfant, elle ne sentait plus le frisson de l'inconnu lui passer sur la nuque, en un petit souffle glace. Elle ecartait sans lutte les reveries inquietantes; et, si une crainte la troublait encore, si une des amertumes quotidiennes lui noyait le coeur de nausees, elle trouvait un reconfort, une force de resistance invincible, dans cette pensee que son enfant avait un jour de plus, ce jour-la, qu'il en aurait un autre de plus, le lendemain, que jour a jour, page a page, son oeuvre vivante s'achevait. Cela la reposait delicieusement de toutes les miseres. Elle avait une fonction, un but, et elle le sentait bien a sa serenite heureuse, elle faisait surement ce qu'elle etait venue faire.

Cependant, a cette minute meme, elle comprit que la chimerique n'etait pas morte tout entiere en elle. Un leger bruit venait de voler dans le profond silence, et elle avait leve la tete; quel etait le mediateur divin qui passait? peut-etre le cher mort qu'elle pleurait et qu'elle croyait deviner a son entour. Toujours, elle devait rester un peu l'enfant croyante d'autrefois, curieuse du mystere, ayant le besoin instinctif de l'inconnu. Elle avait fait la part de ce besoin, elle l'expliquait meme scientifiquement. Si loin que la science recule les bornes des connaissances humaines, il est un point sans doute qu'elle ne franchira pas; et c'etait la, precisement, que Pascal placait l'unique interet a vivre, dans le desir qu'on avait de savoir sans cesse davantage. Elle, des lors, admettait les forces ignorees ou le monde baigne, un immense domaine obscur, dix fois plus large que le domaine conquis deja, un infini inexploré a travers lequel l'humanite future monterait sans fin. Certes, c'etait la un champ assez vaste, pour que l'imagination put s'y perdre. Aux heures de songerie, elle y contentait la soif imperieuse que l'etre semble avoir de l'au dela, une necessite d'echapper au monde visible, de contenter l'illusion de l'absolue justice et du bonheur a venir. Ce qui lui restait de son tourment de jadis, ses envolees dernieres s'y apaisaient, puisque l'humanite souffrante ne peut vivre sans la consolation du mensonge. Mais tout se fondait heureusement en elle. A ce tournant d'une epoque surmenee de science, inquiete des ruines qu'elle avait faites, prise d'effroi devant le siecle nouveau, avec l'envie affolee de ne pas aller plus loin et de se rejeter en arriere, elle filait l'heureux equilibre, la passion du vrai elargie par le souci de l'inconnu. Si les savants sectaires fermaient l'horizon pour s'en tenir strictement aux phenomenes, il lui etait permis, a elle, bonne creature simple, de faire la part de ce qu'elle ne savait pas, de ce qu'elle ne saurait jamais. Et, si le credo de Pascal etait la conclusion logique de toute l'oeuvre, l'eternelle question de l'au dela qu'elle continuait quand meme a poser au ciel, rouvrait la porte de l'infini, devant l'humanite en marche. Puisque toujours il faudra apprendre, en se resignant a ne jamais tout connaitre, n'etait-ce pas vouloir le mouvement, la vie elle-meme, que de reserver le mystere, un eternel doute et un eternel espoir?

Un nouveau bruit, une aile qui passa, l'effleurement d'un baiser sur ses cheveux, la fit sourire cette fois. Il était sûrement là. Et tout en elle aboutissait à une tendresse immense, venue de partout, noyant son être. Comme il était bon et gai, et quel amour des autres lui donnait sa passion de la vie! Lui-même peut-être n'était qu'un rêveur, car il avait fait le plus beau des rêves, cette croyance finale à un monde supérieur, quand la science aurait investi l'homme d'un pouvoir incalculable: tout accepter, tout employer au bonheur, tout savoir et tout prévoir, réduire la nature à n'être qu'une servante, vivre dans la tranquillité de l'intelligence satisfaite! En attendant, le travail voulu et réglé suffisait à la bonne santé de tous. Peut-être la souffrance serait-elle utilisée un jour. Et, en face du labeur énorme, devant cette somme des vivants, des méchants et des bons, admirables quand même de courage et de besogne, elle ne voyait plus qu'une humanité fraternelle, elle n'avait plus qu'une indulgence sans bornes, une infinie pitié et une charité ardente. L'amour, comme le soleil, baigne la terre, et la bonté est le grand fleuve où boivent tous les cœurs.

Clotilde, depuis deux heures bientôt, tirait son aiguille, du même mouvement régulier, pendant que sa rêverie s'égarait. Mais les cordons des petites brassières étaient recousus, elle avait aussi marqué des couches neuves, achetées la veille. Et elle se leva, ayant fini sa couture, voulant ranger ce linge. Au dehors, le soleil baissait, les fleches d'or n'entraient plus que très minces et obliques, par les fentes. Elle voyait à peine clair, elle dut aller ouvrir un volet; puis, elle s'oublia un instant, devant le vaste horizon, brusquement déroulé. La grosse chaleur tombait, un vent léger soufflait dans l'admirable ciel, d'un bleu sans tache. À gauche, on distinguait jusqu'aux moindres touffes de pins, parmi les écroulements sanglants des rochers de la Seille; tandis que, vers la droite, après les coteaux de Sainte-Marthe, la vallée de la Viorne s'étalait à l'infini, dans le poudroiement d'or du couchant. Elle regarda un instant la lourde Saint-Saturnin, toute en or elle aussi, dominant la ville rose; et elle se retirait, lorsqu'un spectacle la ramena, la retint, accoudée, longtemps encore.

C'était, au-delà de la ligne du chemin de fer, un grouillement de foule, qui se pressait dans l'ancien Jeu de Mail. Clotilde se rappela aussitôt la cérémonie, et elle comprit que sa grand-mère Felicité allait poser la première pierre de l'Asile Rougon, le monument victorieux, destiné à porter la gloire de la famille aux âges futurs. Des préparatifs énormes étaient faits depuis huit jours, on parlait d'une auge et d'une truie en argent, dont la vieille dame devait se servir en personne, ayant tenu à figurer, à triompher, avec ses quatre-vingt-deux ans. Ce qui la gonflait d'un orgueil royal, c'était qu'elle achevait la conquête de Plassans pour la troisième fois, en cette circonstance; car elle forçait la ville entière, les trois quartiers à se ranger autour d'elle, à lui faire escorte et à l'acclamer, comme une bienfaitrice. Il devait y avoir, en effet, des dames patronnesses, choisies parmi les plus nobles du quartier Saint-Marc, une députation des sociétés ouvrières du vieux quartier, enfin les habitants les mieux connus de la ville neuve, des avocats, des notaires, des médecins, sans compter le petit peuple, un flot de gens endimanchés, se ruant là, ainsi qu'à une fête. Et, au milieu de ce triomphe suprême, elle était peut-être plus orgueilleuse encore, elle, une des reines du second

empire, la veuve qui portait si dignement le deuil du regime dechu, d'avoir vaincu la jeune republique, en l'obligeant, dans la personne du sous-prefet, a la venir saluer et remercier. Il n'avait d'abord ete question que d'un discours du maire; mais il etait certain, depuis la veille, que le sous-prefet, lui aussi, parlerait. De si loin, Clotilde ne distinguait qu'un tumulte de redingotes noires et de toilettes claires, sous l'eclatant soleil. Puis, il y eut un bruit perdu de musique, la musique des amateurs de la ville, dont le vent, par instants, lui apportait les sonorites de cuivre.

Elle quitta la fenetre, elle vint ouvrir la grande armoire de chene, pour y serrer son travail, reste sur la table. C'etait dans cette armoire, si pleine autrefois des manuscrits du docteur, et vide aujourd'hui, qu'elle avait range la layette de l'enfant. Elle semblait sans fond, immense, beante; et, sur les planches nues et vastes, il n'y avait plus que les langes delicats, les petites brassieres, les petits bonnets, les petits chaussons, les tas de couches, toute cette lingerie fine, cette plume legere d'oiseau encore au nid. Ou tant d'idees avaient dormi en tas, ou s'etait accumule pendant trente annees l'obstine labeur d'un homme, dans un debordement de paperasses, il ne restait que le lin d'un petit etre, a peine des vetements, les premiers linges qui le protegeaient pour une heure, et dont il ne pourrait bientot plus se servir. L'immensite de l'antique armoire en paraissait egayee et toute rafraichie.

Lorsque Clotilde eut range sur une planche les couches et les brassieres, elle apercut, dans une grande enveloppe, les debris des dossiers qu'elle avait remis la, apres les avoir sauves du feu. Et elle se souvint d'une priere que le docteur Ramond etait venu lui adresser la veille encore: celle de regarder si, parmi ces debris, il ne restait aucun fragment de quelque importance, ayant un interet scientifique. Il etait desespere de la perte des manuscrits inestimables que lui avait legues le maitre. Tout de suite apres la mort, il s'etait bien efforce de rediger l'entretien supreme qu'il avait eu, cet ensemble de vastes theories exposees par le moribond avec une serenite si heroique; mais il ne retrouvait que des resumes sommaires, il lui aurait fallu les etudes completes, les observations faites au jour le jour, les resultats acquis et les lois formulees. La perte demeurait irreparable, c'etait une besogne a recommencer, et il se lamentait de n'avoir que des indications, il disait qu'il y aurait la, pour la science, un retard de vingt ans au moins, avant qu'on reprit et qu'on utilisat les idees du pionnier solitaire, dont une catastrophe sauvage et imbecile avait detruit les travaux.

L'Arbre genealogique, le seul document intact, etait joint a l'enveloppe, et Clotilde apporta le tout sur la table, pres du berceau. Quand elle eut sorti les debris un a un, elle constata, ce dont elle etait deja a peu pres certaine, que pas une page entiere de manuscrit ne restait, pas une note complete ayant un sens. Il n'existait que des fragments, des bouts de papier a demi brules et noircis, sans lien, sans suite. Mais, pour elle, a mesure qu'elle les examinait, un interet se levait de ces phrases incompletes, de ces mots a moitie manges par le feu, ou tout autre n'aurait rien compris. Elle se souvenait de la nuit d'orage, les phrases se completaient, un commencement de mot évoquait les personnages, les histoires. Ce fut ainsi que le nom de Maxime tomba sous ses yeux; et elle

revit l'existence de ce frere qui lui etait reste etranger, dont la mort, deux mois plus tot, l'avait laissee presque indifferente. Ensuite, une ligne tronquee contenant le nom de son pere, lui causa un malaise; car elle croyait savoir que celui-ci avait mis dans sa poche la fortune et l'hotel de son fils, grace a la niece de son coiffeur, cette Rose si candide, payee d'un tant pour cent genereux. Puis, elle rencontra encore d'autres noms, celui de son oncle Eugene, l'ancien vice-empereur, ensommeille a cette heure, celui de son cousin Serge, le cure de Saint-Eutrope, qu'on lui avait dit phthisique et mourant, la veille. Et chaque debris s'animait, la famille execrable et fraternelle renaissait de ces miettes, de ces cendres noires ou ne couraient plus que des syllabes incoherentes.

Alors, Clotilde eut la curiosite de deployer et d'etaler sur la table l'Arbre genealogique. Une emotion l'avait gagnee, elle etait tout attendrie par ces reliques; et, lorsqu'elle relut les notes ajoutees au crayon par Pascal, quelques minutes avant d'expirer, des larmes lui vinrent aux yeux. Avec quelle bravoure il avait inscrit la date de sa mort! et comme on sentait son regret desespere de la vie, dans les mots trembles annoncant la naissance de l'enfant! L'Arbre montait, ramifiait ses branches, epanouissait ses feuilles, et elle s'oubliait longuement a le contempler, a se dire que toute l'oeuvre du maitre etait la, toute cette vegetation classée et documentee de leur famille. Elle entendait les paroles dont il commentait chaque cas hereditaire, elle se rappelait ses lecons. Mais les enfants surtout l'interessaient. Le confrere auquel le docteur avait ecrit a Noumea, pour obtenir des renseignements sur l'enfant ne d'un mariage d'Etienne, au bagne, s'etait decide a repondre; seulement, il ne disait que le sexe, une fille, et qui paraissait bien portante. Octave Mouret avait failli perdre la sienne, tres frele, tandis que son petit garcon continuait a etre superbe. D'ailleurs, le coin de belle sante vigoureuse, de fecondite extraordinaire, etait toujours a Valqueyras, dans la maison de Jean, dont la femme, en trois annees, avait eu deux enfants, et etait grosse d'un troisieme. La nichee poussait gaillardement au grand soleil, en pleine terre grasse, pendant que le pere labourait, et que la mere, au logis, faisait bravement la soupe et torchait les mioches. Il y avait la assez de seve nouvelle et de travail, pour refaire un monde. Clotilde, a ce moment, crut entendre le cri de Pascal: "Ah! notre famille, que va-t-elle devenir, a quel etre aboutira-t-elle enfin?" Et elle-meme retombait a une reverie, devant l'Arbre prolongeant dans l'avenir ses derniers rameaux. Qui savait d'ou naitrait la branche saine? Peut-etre le sage, le puissant attendu germerait-il la.

Un leger cri tira Clotilde de ses reflexions. La mousseline du berceau semblait s'animer d'un souffle, c'etait l'enfant qui, reveille, appelait et s'agitait. Tout de suite, elle le reprit, l'eleva gaiement en l'air, pour qu'il baignat dans la lumiere doree du couchant. Mais il n'etait point sensible a cette fin d'un beau jour; ses petits yeux vagues se detournaient du vaste ciel, pendant qu'il ouvrait tout grand son bec rose d'oiseau sans cesse affame. Et il pleurait si fort, il avait un reveil si goulu, qu'elle se decida a lui redonner le sein. Du reste, c'etait son heure, il y avait trois heures qu'il n'avait tete.

Clotilde revit s'asseoir, pres de la table. Elle l'avait pose sur ses genoux, ou il n'etait guere sage, criant plus fort, s'impatientant; et elle

le regardait avec un sourire, tandis qu'elle degrafit sa robe. La gorge apparut, la gorge menue et ronde, que le lait avait gonflée à peine. Une légère aureole de bistre avait seulement fleuri le bout du sein, dans la blancheur délicate de cette nudité de femme, divinement élançée et jeune. Déjà, l'enfant sentait, se soulevait, tâtonnait des lèvres. Quand elle lui eut posé la bouche, il eut un petit grondement de satisfaction, il se rua tout en elle, avec le bel appétit vorace d'un monsieur qui voulait vivre. Il tétait à pleine gencives, avidement. D'abord, de sa petite main libre, il avait saisi le sein à poignée, comme pour le marquer de sa possession, le défendre et le garder. Puis, dans la joie du ruissellement tiède dont il avait plein la gorge, il s'était mis à lever son petit bras en l'air, tout droit, ainsi qu'un drapeau. Et Clotilde gardait son inconscient sourire, à le voir, si vigoureux, se nourrir d'elle. Les premières semaines, elle avait beaucoup souffert d'une crevasse; maintenant encore, le sein restait sensible; mais elle souriait quand même, de cet air paisible des mères heureuses de donner leur lait, comme elles donneraient leur sang.

Quand elle avait dégrafé son corsage, et que sa gorge, sa nudité de mère s'était montrée, un autre mystère d'elle, un de ses secrets les plus cachés et les plus délicieux, était apparu: le fin collier aux sept perles, les étoiles laiteuses que le maître avait mises à son cou, un jour de misère, dans sa folie passionnée du don. Depuis qu'il était là, personne ne l'avait plus revu. Il faisait comme partie de sa pudeur, il était de sa chair, si simple, si enfantin. Et, tout le temps que l'enfant tétait, elle seule le revoyait, attendrie, revivant le souvenir des baisers dont il semblait avoir gardé l'odeur tiède.

Une bouffée de musique, au loin, étonna Clotilde. Elle tourna la tête, regarda vers la campagne, toute blonde et dorée par le soleil oblique. Ah! oui, cette cérémonie, cette pierre que l'on posait, là-bas! Et elle ramena les yeux sur l'enfant, elle s'absorba de nouveau dans le plaisir de lui voir un si bel appétit. Elle avait attiré un petit banc pour relever l'un de ses genoux, elle s'était appuyée d'une épaule contre la table, à côté de l'Arbre et des fragments noircis des dossiers. Sa pensée flottait, allait à une douceur divine, tandis qu'elle sentait le meilleur d'elle-même, ce lait pur, couler à petit bruit, faire de plus en plus sien le cher être sorti de son flanc. L'enfant était venu, le redempteur peut-être. Les cloches avaient sonné, les rois mages s'étaient mis en route, suivis des populations, de toute la nature en fête, souriant au petit dans ses langes. Elle, la mère, pendant qu'il buvait sa vie, revivait déjà d'avenir. Que serait-il, quand elle l'aurait fait grand et fort, en se donnant toute? Un savant qui enseignerait au monde un peu de la vérité éternelle, un capitaine qui apporterait de la gloire à son pays, ou mieux encore un de ces pasteurs de peuple qui apaisent les passions et font régner la justice? Elle le voyait très beau, très bon, très puissant. Et c'était le rêve de toutes les mères, la certitude d'être accouchée du messie attendu; et il y avait là, dans cet espoir, dans cette croyance obstinée de chaque mère au triomphe certain de son enfant, l'espoir même qui fait la vie, la croyance qui donne à l'humanité la force sans cesse renaissante de vivre encore.

Quel serait-il, l'enfant? Elle le regardait, elle tâchait de lui trouver des ressemblances. De son père, certes, il avait le front et les yeux, quelque chose de haut et de solide dans la carrure de la tête. Elle-même se

reconnaissait en lui, avec sa bouche fine et son menton délicat. Puis, sourdement inquiète, c'étaient les autres qu'elle cherchait, les terribles ascendants, tous ceux qui étaient là, inscrits sur l'Arbre, déroulant la poussée des feuilles héréditaires. Était-ce donc à celui-ci, à celui-là, ou à cet autre encore, qu'il ressemblerait? Et elle se calmait pourtant, elle ne pouvait pas ne pas espérer, tellement son cœur était gonflé de l'éternelle espérance. La foi en la vie que le maître avait enracinée en elle, la tenait brave, debout, inébranlable. Qu'importaient les misères, les souffrances, les abominations! La santé était dans l'universel travail, dans la puissance qui féconde et qui enfante. L'œuvre était bonne, quand il y avait l'enfant, au bout de l'amour. Des lors, l'espoir se rouvrait, malgré les plaies étalées, le noir tableau des hontes humaines. C'était la vie perpétuée, tentée encore, la vie qu'on ne se lasse pas de croire bonne, puisqu'on la vit avec tant d'acharnement, au milieu de l'injustice et de la douleur.

Clotilde avait eu un regard involontaire sur l'Arbre des ancêtres, déployé près d'elle. Oui! la menace était là, tant de crimes, tant de boue, parmi tant de larmes et tant de bonté souffrante! Un si extraordinaire mélange de l'excellent et du pire, une humanité en raccourci, avec toutes ses tares et toutes ses luttes! C'était à se demander si, d'un coup de foudre, il n'aurait pas mieux valu balayer, cette fourmilière gâtée et misérable. Et, après tant de Rougon terribles, après tant de Macquart abominables, il en naissait encore un, la vie ne craignait pas d'en créer un de plus, dans le défi brave de son éternité. Elle poursuivait son œuvre, se propageait selon ses lois, indifférente aux hypothèses, en marche pour son labeur infini. Au risque de faire des monstres, il fallait bien qu'elle créât, puisque, malgré les malades et les fous qu'elle crée, elle ne se lasse pas de créer, avec l'espoir sans doute que les bien portants et les anges viendront un jour. La vie, la vie qui coule en torrent, qui continue et recommence, vers l'achèvement ignore! la vie où nous baignons, la vie aux courants infinis et contraires, toujours mouvante et immense, comme une mer sans bornes!

Un élan de ferveur maternelle monta du cœur de Clotilde, heureuse de sentir la petite bouche vorace la boire sans fin. C'était une prière, une invocation. À l'enfant inconnu, comme au dieu inconnu! À l'enfant qui allait être demain, au génie qui naissait peut-être, au messie que le prochain siècle attendait, qui tirerait les peuples de leur doute et de leur souffrance! Puisque la nation était à refaire, celui-ci ne venait-il pas pour cette besogne? Il reprendrait l'expérience, releverait les murs, rendrait une certitude aux hommes tatonnants, bâtirait la cité de justice, ou l'unique loi du travail assurerait le bonheur. Dans les temps troubles, on doit attendre les prophètes. À moins qu'il ne fut l'Antéchrist, le démon devastateur, la bête annoncée qui purgerait la terre de l'impureté devenue trop vaste. Et la vie continuerait malgré tout, il faudrait seulement patienter des milliers d'années encore, avant que paraisse l'autre enfant inconnu, le bienfaiteur.

Mais l'enfant avait épuisé le sein droit; et, comme il se fâchait, Clotilde le retourna, lui donna le sein gauche. Puis, elle se remit à sourire, sous la caresse des petites gencives gloutonnes. Quand même, elle était l'espérance. Une mère qui allaite, n'est-ce pas l'image du monde continue

et sauve? Elle s'était penchée, elle avait rencontré ses yeux limpides, qui s'ouvriraient ravis, desireux de la lumière. Que disait-il, le petit être, pour qu'elle sentit battre son cœur, sous le sein qu'il épuisait? Quelle bonne parole annonçait-il, avec la légère succion de sa bouche? A quelle cause donnerait-il son sang, lorsqu'il serait un homme, fort de tout ce lait qu'il aurait bu? Peut-être ne disait-il rien, peut-être mentait-il déjà, et elle était si heureuse pourtant, si pleine d'une absolue confiance en lui!

De nouveau, les cuivres lointains éclatèrent en fanfares. Ce devait être l'apothéose, la minute ou la grand-mère Felicité, avec sa truëlle d'argent, posait la première pierre du monument élevé à la gloire des Rougon. Le grand ciel bleu, que rejoignaient les gaietés du dimanche, était en fête. Et, dans le tiède silence, dans la paix solitaire de la salle de travail, Clotilde souriait à l'enfant, qui tétait toujours, son petit bras en l'air, tout droit, dressé comme un drapeau d'appel à la vie.

FIN

ARBRE GENEALOGIQUE DES ROUGON-MACQUART

```

+-----+
| Charles Rougon, dit |
| Saccard: |
| |
| ne en 1857; meurt d'une |
|hémorragie nasale, en 1873 |
|[Hérédité en retour sautant|
| trois générations. | +-----+
| Ressemblance morale et | | L'Enfant inconnu: |
|physique d'Adélaïde Fouque.| | |
| Dernière expression de | | a naître en 1874. |
| l'épuisement d'une race]. | | Quel sera-t-il? |

+-----+
|[Louis Coupeau, dit Louiset:]
| |
|ne en 1867; meurt en 1870, |
| de la petite verole |
| [Élection de la mère, |
| ressemblance physique de la|
| mère]. |

+-----+
#####
#####

+-----+
| Anna Coupeau, dite Nana: |
| |
| née en 1852, a, d'un |

```

[et ressemblance physique de] | maternel, le commandant | | ne en 1853. [Melange |
+-----+ |ne en 1842;
epouse, en 1865, | | cousin, un enfant, Louis, |
|la mere]. Oisif, mangeur de | | Sicardot]. Vit encore, a | | soudure. Ressemblance | |
Octave Mouret: | | |Christine
Hallegrain, dont | | en 1867, et le perd en |
|1870; meurt elle-meme de la|
+-----+ +-----+ +-----+ | ne en 1840; epouse,
+-----+ | petite verole, quelques |
+-----+ |vit depuis six ans et dont |
+-----+ | Etienne Lantier: | | jours plus tard. [Melange |
| Jeanne Grandjean: | | |il a un fils Jacques, age | |
Jacques Lantier: | | | | soudure. Predominance |
| | ne en 1846. [Melange | | morale du pere. |
| Denise Baudu, saine et |
+-----+ |nee en 1842; meurt en 1855, | |en 1869, et lui-meme
se | |ne en 1844, meurt en 1870, | |dissemination. Ressemblance| |Ressemblance physique, par |
+-----+ |equilibree, dont il a deux
| |d'accident. [Election de la | | physique de la mere, puis | |influence, avec le premier |
| Angelique Rougon: | | enfants, une fille et
un | | | | nerveux. [Heredité en | | fusion. Predominance
morale| |mere. Ressemblance physique| | du pere]. Mineur. Vit | |amant de sa mere, Lantier. |
+-----+ | | |garcon, trop jeunes encore | |
ne en 1841 [Melange | +-----+ | retour, sautant deux | |et ressemblance p
hysique | | du pere. Heredité de | |encore, a Noumea, deporté. | |Heredité de l'alcoolisme se|
|de la mere. Heredité d'une | |l'alcoolisme se tournant en| |Marie la-bas, dit-on, et a | | tournant en perversion | |
| Saccard: | | 1869, Felicien de | | [Election du pere. | |
morale et physique de la | | | physique et morale | | Pauline Quenu: | |nevrose se
tournant en | | folie homicide. Etat de | | des enfants, peu-etre, | |morale et physique. Etat de|
| | | | Hautecoeur, et meurt le | | Ressemblance physique de
| | mere. Cerveau du pere | |nee en 1844 [Election de la | | d'Adelaide Fouque]. | | |genie].
Peintre. | | crime]. Mecanicien. | | qu'on ne peut classer. | | vice]. |
| ne en 1815; epouse, en | |meme jour, d'un mal qui n'a | |son oncle
ne s'est pas | +-----+ +-----+ +-----+ +-----+

| calme et reveuse, fille | |Aucune ressemblance avec la| |Fondateur et
directeur des | | Heredité d'une nevrose se | | nevrose se tournant en | | ##### | Ressemblance
physique et | | ##### ##### ##### #####
| d'un Commandant; en a un | |mere et son ascendance. Du | |grands
magasins Au Bonheur | | tournant en mysticisme]. | |limbecillite]. Vit encore a | | ##### | morale du
pere et de la | | ##### ##### ##### #####
|fils en 1840, et une fille | |cote du pere, les documents| | des Dames. Vit
| | ##### ##### ##### #####
St.-Eutrope. | | frere. | | Helene Mouret: | | Vit encore, a Bonneville. |

+-----+ +-----+ | | +-----+

| fils adulterin d'une | | ##### | #####
| nee en 1824; epouse, en | | #####

|1841, Grandjean, chetif et | | #####

+-----+ +-----+

Gervaise Macquart: | | Jean Macquart: |

| Pascal Rougon: | | epileptiques dans son | | nee en 1818; epouse, en | | Marthe

Rougon: |## |#### |##| Francois Mouret: | | perd so mari d'une |

| | | |

|#### |#### |####| | | bronchite, en 1853, se |

+-----+ | nee en 1828; a trois | |ne en 1831; epouse, en |

| Eugene Rougon: | |ne en 1813; celibataire; a | |1855, avec Renee Beraud Du | | Plassans qu'elle perd a |

| Lisa Macquart: | | garcons d'un amant, | |1867, Francoise Mouche, |

| | un enfant posthume de sa | | Chatel, qui meurt sans | | Paris, en 1850; a d'un | | 1840, son

| | |Lantier, dont l'ascendance | |qu'il perd en 1870, sans |

| nee en 1827; epouse, en | | compte des paralytiques, | |en avoir eu d'enfants; se |

| 1857, Veronique Beulin | | 1874; meurt d'une maladie | | soudure. Predominance | | fille, qu'elle met aux | |

enfants; meurt en 1864, | ##### | enfants; meurt fou, en | | Combinaison ou se |

|

| d'Orcheres, dont il n'a | | de coeur, le 7 novembre | | morale du pere et | |Enfants Assistes. [Election| |

dans une crise nerveuse |##### |#####| 1864, dans un incendie | | confondent les caracteres | |

Silvere Mouret: | | pondere, dont elle a une | |abandonne; epouse, en 1852,| |Melanie Vial,

paysanne |

| pas d'enfants [Melange | |1873 [Inneite. Combinaison | |ressemblance physique de la| | du pere.

Ressemblance | |[Heredité en retour sautant|#### |####| allume par lui. [Election | | physiques et

dont il a |

| fusion. Predominance | | ou se confondent les | |mere. Ambition de la mere, | | physique de la mere]. |

[une generation. Hysterique.|## |##| du pere. Ressemblance | | parents, sans que rien | |ne en

| morale, ambition de la | | caracteres physiques et | | gatee par les appetits du | | Courtiere entremetteuse, | |

Ressemblance morale et |# |#| physique de la mere. | | d'eux semble se retrouver | |la tete

|

| mere, ressemblance | | moraux des parents, sans | |pere]. Employe puis grand | |tous les metiers, puis tres|

[physique d'Adelaide Fouque.| | Francois et Marthe, les | | dans le nouvel etre]. Vit | | pistolet,

par un gendarme | | du sang [Election de la | |misere et d'ivrognerie, en | | [[Inneite. Combinaison ou se|

| physiqu du pere]. Homme | | que rien d'eux semble se | | brasseur d'affaires. Vit | | austere. Vit encore a | |

Marthe et Francois, les | | | deux epoux, se | | encore, a Marseille, | | [Election de la

mere. | |mere. Ressemblance physique| | 1869 [Election du pere. | |confondent les caracteres |

| politique, ministre. Vit | | retrouver dans le nouvel | | encore a Paris, directeur | | Paris, tresoriere de | |

deux epoux, se | | ressemblent]. Marchand de | | retiree avec son second | |Inneite de la

ressemblance | | de la mere]. Charcutiere, | | Concue dans l'ivresse. | |physiques et moraux des |

| encore a Paris, depute. | | etre]. Medecin. | | d'un journal. | | l'Oeuvre du Sacrement. | |

boutique aux Halles. | | Boiteuse]. Blanchisseuse. | |parents, sans que rien |

+-----+ +-----+ +-----+ +-----+

+-----+ +-----+ +-----+ +-----+

+-----+ +-----+ |d'eux semble se retrouver |

|dans le nouvel etre]. |

|Paysan, soldat, puis |

|paysan. Vit encore, a |

|##### |##### |#####

+-----+ |Valqueyras. |

|##### |##### |##### |

Antoine Macquart: | |#+-----+

| |#####

|##### |##### |##### |###|

ne en 1789; soldait en | |#####

+-----+ |##### |

marie, en 1829, | |#####

| Ursule Macquart: | | avec

Josephine Gavaudan, | #####
|#####
| nee en 1791; epouse, en |
vigoureuse, travailleuse, |##
|1810, un ouvrier chapelier,| | mais
intemperante; en a |#
| Mouret, bien portant et | | trois enfants; la
perd en |
| pondere; en a trois | | 1851; meurt en
1873, |
| enfants; meurt phthisique | | alcoolique, de
combustion |
| en 1840 [Melange soudure. | |spontanee
[Melange fusion. |
| Predominance morale et | |
Predominance morale et |
|ressemblance physique de la| | ressemblance
physique du |
| mere]. | | pere]. Soldat, puis |
| faineant. |

+-----+
| Adelaide Fouque, dite |
| "Tante Dide": |
| |

#####

#####

|fils en 1787; perd son mari| #####
#####|en 1788, prend, en 1789, un|#####
#####| amant, Macquart, |#####
#####| desequilibre et ivrogne, |#####
##|contrebandier; en a un fils|##
| en 1789, et une fille en |
| 1791; devient folle et |
| entre a l'Asile d'alienes |
| des Tulettes, en 1831; y |
| meurt d'une congestion |
|cerebrale en 1873, a l'age |
| de 105 ans [Nevrose |
| originelle]. |
+-----+

#####

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE DOCTEUR PASCAL ***

This file should be named 7dpas10.txt or 7dpas10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7dpas11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7dpas10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:
<http://gutenberg.net> or
<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext05> or
<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext05>

Or /etext04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92,
91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright

searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!
This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November
6000	2002	December*
9000	2003	November*
10000	2004	January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

PROJECT GUTENBERG LITERARY ARCHIVE FOUNDATION
809 North 1500 West
Salt Lake City, UT 84116

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

The Legal Small Print

(Three Pages)

START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT,

INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde

(~), asterisk (*) and underline () characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

1/02*END*

I Project Gutenberg eBooks is at

Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A

preliminary version may often be posted for suggestion, comment

and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project

Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new

eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement

can get to them as follows, and just download by date. This is

also a good way to get them instantly upon announcement, as the

indexes our cataloguers produce obviously take a while after an

announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext05> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext05>

Or /etext04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92,

91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+
We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002
If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!

This is ten thousand titles each to one hundred million readers,
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July
10 1991 January
100 1994 January
1000 1997 August
1500 1998 October
2000 1999 December
2500 2000 December
3000 2001 November
4000 2001 October/November
6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people
and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut,
Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois,
Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts,
Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New
Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio,
Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South

Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states.

Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

PROJECT GUTENBERG LITERARY ARCHIVE FOUNDATION

809 North 1500 West

Salt Lake City, UT 84116

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment
method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by
the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN
[Employee Identification Number] 64-622154. Donations are
tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising
requirements for other states are met, additions to this list will be
made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,

you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with

your copy of this eBook, even if you got it for free from

someone other than us, and even if what's wrong is not our

fault. So, among other things, this "Small Print!" statement

disclaims most of our liability to you. It also tells you how

you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm

eBook, you indicate that you understand, agree to and accept

this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive

a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged

disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may

receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims

all liability to you for damages, costs and expenses, including

legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR

UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT,

INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE

OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE

POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of

receiving it, you can receive a refund of the money (if any)

you paid for it by sending an explanatory note within that

time to the person you received it from. If you received it

on a physical medium, you must return it with your note, and

such person may choose to alternatively give you a replacement

copy. If you received it electronically, such person may

choose to alternatively give you a second opportunity to

receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS

TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT

LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the

eBook or this "small print!" statement. You may however,
if you wish, distribute this eBook in machine readable
binary, compressed, mark-up, or proprietary form,
including any form resulting from conversion by word
processing or hypertext software, but only so long as
EITHER:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and
does *not* contain characters other than those
intended by the author of the work, although tilde
(~), asterisk (*) and underline (_) characters may
be used to convey punctuation intended by the
author, and additional characters may be used to
indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at
no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent
form by the program that displays the eBook (as is
the case, for instance, with most word processors);
OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at
no additional cost, fee or expense, a copy of the
eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC
or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this

"Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanni